Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :

    a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
    b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.

3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante…) c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

ÉTUDES PSYCHIQUES

ESSAI

DE

SPIRITISME SCIENTIFIQUE

PAR

D. METZGER

Examinez toutes choses,
et retenez ce qui est bon.

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES
1, Rue Chabanais, 1

ET CHEZ L'AUTEUR, GENÈVE, 9, RUE AMI-LULLIN

Genève. — Imp. Romet, boulevard de Plainpalais, 26.

A ma femme bien-aimée, je dédie ces pages.

D. METZGER.

Federação Espírita do Paraná
BIBLIOTECA E CABINETE DE LEITURA
N.º do livro.....
Volumes.....
Valor.....
Os livros danificados pelo leitor serão indenisados pelo valor do catalogo. O prazo para leitura é de 15 dias

PRÉFACE

Le travail ci-contre se compose d'une série de conférences lues à la *Société d'Études Psychiques,* de Genève. Ce n'est pas sans une certaine crainte que l'auteur le livre à la publicité. Il sait que la forme « conférences » se prête mal à une œuvre littéraire. Les répétitions, le retour des mêmes idées s'y évitent malaisément, préoccupé qu'on est, par-dessus tout, de convaincre et de persuader.

Le sujet traité est d'ailleurs des plus complexes. Les faits à examiner sont nombreux et divers, les théories explicatives, multiples et contradictoires. *Les esprits des morts,* disent les uns, interviennent jusque dans les moindres manifestations psychiques. Leur influence, remarquent les autres, n'est nécessaire nulle part, les seules forces de l'homme suffisant à tout.

Prendre une position intermédiaire, essayer de prouver aux premiers qu'ils sont dans l'erreur en affirmant l'action spirituelle dans des phénomènes qui ne la comportent pas; aux autres, que vouloir rendre compte de tous les faits, sans exception, par les seuls agents humains, c'est demander à leurs hypothèses plus qu'elles ne peuvent donner : n'est-ce pas s'exposer à mécontenter les deux partis contraires?

Qu'y faire cependant? Il s'agit moins de plaire que d'être vrai. Or, l'auteur, après une étude attentive de la question, demeure convaincu qu'il y a exagération, tant dans l'affirmation sans restriction de nombre des partisans du spiritisme que dans la négation radicale de ses détracteurs. S'il n'est pas douteux qu'une très grande partie des phénomènes s'expliquent, sans qu'il soit besoin de recourir à l'hypothèse spirituelle, il ne l'est pas davantage que d'autres l'impliquent inéluctablement.

Il fallait avoir le courage de le dire, dût-on heurter, d'une part, la confiance naïvement enfantine de ceux qui voient les esprits partout, et de l'autre, le superbe dédain de ceux qui nient jusqu'à leur existence, ou les confondent avec Satan lui-même.

Mais ce qui a le plus pesé sur la détermi-

nation de l'auteur, c'est qu'il est intimement convaincu que le spiritisme, expurgé de certaines puérilités qui le déconsidèrent et le dénaturent, est appelé à jouer un rôle moral de première importance dans nos sociétés désemparées. Outre les éléments de connaissance, d'une valeur inestimable, qu'il fournit à la science pure, il apporte une lumière au milieu du désarroi actuel des idées et des opinions, un secours à l'impuissance du spiritualisme exclusivement philosophique et religieux, une consolation à ceux qui pleurent, une espérance à ceux qui désespèrent.

Le spiritisme prouve donc l'âme, et la fait en quelque sorte toucher du doigt. La survivance de l'être psychique est, par lui, mise hors de conteste, comme est comblé l'abîme qui séparait les vivants d'avec les soi-disant morts.

Grandes nouveautés, assurément, mais combien heureuses ! Nos sociétés sont en pleine déroute. On se demande avec angoisse ce qu'il adviendra de notre civilisation, tiraillée en tous sens, en proie à un matérialisme démoralisateur qui, tuant l'idéal, et effaçant l'avenir, pousse l'homme à l'assaut de toutes les jouissances, sans souci des moyens à employer pour les conquérir.

Eh bien, démontrer scientifiquement l'erreur de ceux qui nient l'âme, faire voir l'inévitable responsabilité qui pèse sur tous nos actes, comme sur nos paroles et nos pensées, est-il un meilleur remède à tant de folies ? Or, c'est là, et ce sera de plus en plus, l'œuvre du spiritisme, tel que nous le concevons.

Mais s'il doit agir par lui-même, et par lui seul, il doit aussi — car tout s'enchaîne — avoir une répercussion des plus heureuses sur la religion et la philosophie. Trop spéculatives, elles ne suffisent ni l'une ni l'autre à une génération avide de faits. Mais appuyées sur les phénomènes psychiques — dont la Bible fourmille d'ailleurs — devenues plus accessibles, plus vivantes, plus scientifiques, leurs prédications et leurs enseignements pourront reprendre sur les âmes un empire qui leur échappait, et lutter avec plus de succès contre le mal d'incrédulité auquel nous succombons.

C'est ce qui explique que, malgré l'hostilité, latente ou ouverte, qu'il rencontre encore dans certains milieux, il s'impose néanmoins chaque jour davantage à l'attention des chercheurs. Les savants ne s'en désintéressent plus ; il leur offre un champ d'études immense. Les spiritualistes, aussi, des écoles les plus diverses, commencent à comprendre qu'ils trouveront là, et là

seulement, un appui vraiment solide, un appui inébranlable à leurs spéculations sur l'âme, sur sa persistance après la mort, sur les conditions de la vie d'outre-tombe. Et c'est ainsi qu'on voit des savants, comme M. Sabatier, le très distingué professeur de la Faculté des Sciences de Montpellier, dans ses conférences à l'Aula, de Genève; et M. Ernest Naville, l'éminent philosophe, dans sa brochure : *La Science et le Matérialisme,* exprimer, timidement encore, mais très clairement, l'espoir de voir leurs théories confirmées par les manifestations psychiques.

L'importance de la question et son actualité; l'urgence qu'il y a à combattre le néantisme qui, si l'on n'enraye pas sa marche, nous ménera aux abîmes; la nécessité d'infuser un sang nouveau à l'orthodoxie étroite et surannée qui a contribué pour une si large part à créer l'incrédulité qui nous envahit; l'intérêt de la vérité philosophique, religieuse et scientifique : telles sont les raisons qui ont décidé l'auteur à publier cette étude, dont pourtant il n'ignore pas l'insuffisance. Puisse-t-elle donner à quelques-uns de ceux qui la liront le désir d'approfondir un sujet qui offre encore tant d'obscurités? Puisse-t-elle sécher quelques larmes et rendre le courage à ceux que l'adversité a terrassés, en leur

montrant que l'heure de la justice, du relèvement, du bonheur sonnera pour tous !

Servir la cause de la vérité et du bien est l'unique ambition de l'auteur.

D. METZGER

Genève, ce 20 septembre 1894.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Considérations générales. — Dangers possibles des recherches psychiques. — Les forces qui agissent sur nous. — Les causes des phénomènes. — Conséquences morales. — Le médium et les assistants. — Les faits sont doubles : physiques et intellectuels. — Suggestion. — Contrôle. — Evolution. — Conscience subliminale. — Observations.

Tout est simple et facile aux yeux de l'homme qui se contente d'une vue superficielle des choses ; tout se complique, tout est mystère aux yeux du penseur qui cherche à pénétrer le fond de la nature et des êtres. Point de réponses, ou des réponses insuffisantes aux comment et aux pourquoi innombrables qui, incessamment, se dressent devant l'esprit inquiet et comme effaré. Qu'il s'agisse de la croissance d'une humble fleurette ou de celle du chêne formidable ; de la structure d'un insecte minuscule, ou de celle de l'un quelconque des géants qui peuplent l'Océan ; de la formation d'un grain de sable, ou de la constitution de l'univers, — toujours, si nous sommes sincères, le même aveu d'impuissance nous monte du cœur aux lèvres : *Ignoramus,* nous ignorons.

A cet aveu qui, en somme, n'engage que le

présent et le passé, des savants, des philosophes, et non d'entre les moindres, ajoutent une affirmation qui, sous ses airs prophétiques, est absolument désespérée et désespérante ; car elle ne va à rien moins qu'à nous interdire à tout jamais l'accès et la possession de la vérité. Non seulement, s'il fallait les en croire, nous prendrions notre parti de l'ignorance, à leur sens, invincible, où nous sommes de la véritable raison d'être des choses, mais encore, conscients de notre irrémédiable impuissance, nous n'entreprendrions pas même la recherche des causes premières ni des effets ultimes de la vie. La sagesse nous commanderait de borner notre ambition aux seules observations et expériences du monde tangible. Constater des faits, les classer, les cataloguer, en marquer les analogies et les différences : en un mot, se mouvoir dans la matière sans nulle préocupation de hier ni de demain, des causes ni des conséquences : tel est le champ qu'ils ouvrent à l'activité de l'esprit humain, champ vaste, assurément, mais qui ne suffit pas à notre désir ni à nos besoins.

Toute limite, si loin qu'on la recule, nous fait l'effet d'une prison ; nous nous y sentons à l'étroit ; nos aspirations nous portent irrésistiblement vers ce qui se trouve au delà du point qu'on nous affirme ne pouvoir être franchi. C'est

l'éternelle histoire d'Eve. Comblez-la de tous les biens qu'il vous plaira d'imaginer; multiplicz autour d'elle les fleurs et les fruits, tous les attraits et toutes les beautés d'une nature infiniment féconde et variée; joignez-y, si vous le voulez, l'amour et ses séductions : pour peu que vous lui défendiez la jouissance d'une seule, de la moindre des ressources dont elle vit environnée, aussitôt toutes les merveilles, tous les trésors semés sous ses pas, perdent leurs charmes, lui paraissent fades. Elle les dédaigne, elle passe à côté, indifférente et ennuyée. Une langueur mortelle s'empare d'elle; elle s'étiole, elle s'affaise au sein de l'abondance. Un désir, un seul, lui tient au cœur; elle a la nostalgie de l'inconnu. Le mystère l'attire, l'interdiction d'y toucher lui est plutôt un stimulant qu'un obstacle : elle y goûtera, dût-elle en mourir. Ainsi de l'intelligence dont l'Eve biblique n'est que le symbole transparent.

Faut-il lui en vouloir si rien ne la satisfait ni dans le temps ni dans l'espace, si au sein du bonheur le plus parfait, je ne sais quel vague besoin ou quelle sensation d'infini l'appelle plus loin, toujours plus loin, d'une puissance d'autant plus absolue que la source en est plus mystérieuse ? Etincelle divine, l'intelligence, ou l'âme dont elle est une des faces, ne se sent

pleinement elle-même que dans la communion étroite avec le foyer universel d'amour, de lumière et de vie qui l'a émanée et qui la reprendra un jour.

*
* *

Ce n'est pas que nous ignorions les déficits de la science. Nous savons que, loin de répondre aux espérances enthousiastes dont l'avaient saluée ses plus fervents adeptes, elle a failli aboutir à la banqueroute, au moins quant aux problèmes qui intéressent le plus directement les destinées futures de l'homme.

De là, la défiance avec laquelle on l'accueille dans certains milieux ; de là, le désenchantement qui pousse quelques-uns « à prêcher je ne sais quel renoncement timide à l'ambition de savoir. On semble craindre que nous ne dépassions la quantité de vérité que notre faible nature est capable de supporter sans défaillir. Après un si dur labeur de spéculation et de théorie, nous sommes tentés d'invectiver, avec Tolstoï, la coquinerie de l'entendement. L'ivresse de la raison conquérante, les nobles fêtes de l'esprit vainqueur, les entreprises qui avaient ouvert aux espérances humaines un horizon illimité, ont eu pour lendemain un accès d'accablement et presque de remords. Un peu plus,

on nous ferait expier par de sévères macérations l'allégresse avec laquelle nos prédécesseurs ont chanté l'impitoyable et éclatant poème de la science dominatrice et triomphante. Il semble que l'antique croyance à la jalousie des dieux, qui faisait trembler le cœur faible des hommes devant le spectre de la Némésis vengeresse, survive en nous par de lointaines hérédités, et que, de nouveau, nous ayons peur devant les victoires insolentes de l'industrie humaine, d'avoir dépassé les limites permises[1]. »

Si la science, tant à cause de ses prodigieuses victoires dans le monde matériel, qu'à raison de son impuissance avérée dans l'explication des phénomènes spirituels, conduit à penser de la sorte, certaine philosophie ne tient pas un langage plus rassurant. « Celui, dit Max Nordau, qui, derrière ce qui est immédiat, voit ou pressent les causes toujours plus lointaines, celui-là, paralysé par le spectacle de l'enchaînement indéfini des causes, perd le courage d'agir vivement. »

Malgré ces accès périodiques de désespérance scientifique ou philosophique, l'homme porte en lui un ressort d'une puissance infinie, et, à part des éclipses qui ne durent guère, il ne

[1] *Les Débats*, 21 septembre 1892. G. Deschamps.

laisse jamais protester longtemps son droit ni son devoir à la libre investigation dans tous les domaines. L'étude de l'âme et celle du corps, avec toutes leurs facultés et manifestations, sont, à son sens, également de sa compétence. Rien ne l'arrête ni ne le rebute. Dût-il éternellement, nouveau Sisyphe, rouler son rocher vers le sommet de la montagne, sans jamais pouvoir l'y fixer, il n'en continuerait pas moins, sous l'impulsion fatale et providentielle qui est en lui, qui est lui, de lutter pour la conquête de la vérité, de la lumière, de l'amour qui, dans leur plénitude, se résument en un seul mot, gravé en caractères ineffaçables dans les profondeurs de l'être : Bonheur.

*
* *

Cette constatation de la soif inextinguible de savoir qui est en nous était nécessaire. Dès l'instant, en effet, qu'elle existe, et qu'elle est une des lois fondamentales du *moi psychique,* il devient évident que vouloir, sous quelque prétexte que ce soit, limiter ou restreindre la recherche scientifique, ce n'est pas seulement faire œuvre de ténèbres, c'est aller directement à l'encontre de la volonté de l'Ordonnateur Souverain du monde qui, certainement, n'a pas mis en nous un besoin aussi impérieux pour que nous l'étouffions.

Mais si le savoir est un droit, disons mieux, un devoir, la recherche elle-même doit s'accompagner de prudence et de sagesse. La route à parcourir est longue et difficile, semée de fondrières et d'obstacles de toute nature; des sentiers nombreux s'y croisent et s'y entrecroisent; un faux pas est bientôt fait. Un instant d'oubli ou d'inattention, et l'on est hors de la bonne voie. Qui sait même si des mirages, des feux follets, la maïa, la grande trompeuse, l'illusion ne s'entreposeront pas entre vous et le but poursuivi pour vous induire en erreur? Qui sait si, après avoir erré de longs mois, des années peut-être, en proie au cauchemar et aux hallucinations décevantes, vous ne vous trouverez pas soudain au bord d'un abîme dont l'attraction toute-puissante vous entraînerait à une perte certaine?

Or, nulle part ces dangers ne sont plus évidents ni plus immédiats que dans l'étude expérimentale et pratique du spiritisme. Il est si facile de se méprendre sur la valeur des résultats obtenus, de prendre ses désirs ou ses espérances pour la réalité. Aussi importe-t-il essentiellement de connaître, autant que le permet l'état actuel de nos connaissances, les conditions scientifiques de ces phénomènes, ainsi que les forces sous l'action desquelles ils se

produisent. S'expliquent-ils tous par les seuls agents humains, par les facultés normales ou supranormales qui sont en nous, ou bien certains d'entre eux n'impliqueraient-ils pas, inéluctablement, l'intervention de causes qui nous seraient étrangères ? Le problème est des plus complexes. Il serait prématuré de prétendre le résoudre dès maintenant en son entier. Pour dissiper les ténèbres qui enveloppent les régions mystérieuses où nous voudrions pénétrer, il faudra, aux nombreuses expériences du passé, en ajouter une multitude d'autres. Encore, quels que soient les savants et leurs travaux, des années, des décades s'écouleront, des générations entières, je le crains, disparaîtront de la scène où se joue le drame de notre vie, avant qu'on ne résolve, à la satisfaction de tous, les graves problèmes qui préoccupent cette fin de siècle.

*
* *

Nous sommes entourés de forces, nous vivons comme baignés au milieu d'influences et d'actions très réelles, très positives, éminemment énergiques, dont cependant nous soupçonnons à peine l'existence. C'est que nos sens : ouïe, vue, goût, odorat, toucher, si merveilleux à certains égards, sont, sous d'autres rapports,

singulièrement insuffisants. Leur grossièreté ne leur permet pas de saisir, de sentir et de transmettre au cerveau des impressions qui ont leur source, par exemple, dans l'éther, sous l'une ou l'autre de ses formes ou manifestations. Notre être conscient les ignore. Elles sont pour lui comme si elles n'étaient pas.

Parmi les forces dont nous subissons l'action, bienfaisante ou malfaisante, sans pouvoir ni l'analyser ni la définir ni nous y soustraire, se trouvent l'électricité et le magnétisme. Quel est celui qui, dans les conditions normales d'une santé parfaite, et dans des conditions, normales aussi, de l'état atmosphérique, connaît ou ressent, soit les effluves électriques et magnétiques qui, sans cesse, le pénètrent du dehors, soit ceux qui, non moins incessamment, s'élaborent dans son organisme, en travail permanent de production électrique et magnétique? Qui, pourtant, oserait mettre en doute l'influence, tant de l'électricité ambiante que de l'électricité interne sur le corps physique?

On en a la perception très nette, en revanche, dans certains états anormaux de l'atmosphère. Il n'est personne qui ne sache — les gens à tempérament nerveux mieux que les autres — quel énervement, quelle irritation sourde, quel éréthisme insupportable, quelle impatience

agacée, quelle sensibilité douloureuse vous prennent aux nerfs, certains jours d'été, quand la chaleur, lourde, accablante, annonce l'approche de l'orage ?

Or, la force rendue sensible, en ces cas particuliers, est à l'œuvre, quoique à des degrés moindres, à toutes les heures du jour et de la nuit. Sa puissance est grande, comme elle est permanente. Elle réagit à la fois sur le physique et sur le moral. Si nous n'en avons pas la perception habituelle, c'est uniquement, je le répète, par suite de l'obtusion de nos sens.

* * *

Ne serait-ce pas à cette force, universellement répandue dans la nature, que nous aurions affaire dans une fraction plus ou moins importante des phénomènes dits spirites ? Ne jouerait-elle pas, à notre insu, son rôle dans les manifestations psychiques ?

Il y a deux ans, un savant éminent, M. Raoul Pictet, dans une série de conférences données à l'Aula, de Genève, faisait l'expérience suivante : La machine électrique mise en mouvement, des étincelles jaillirent aussitôt entre les deux pôles, abondantes et crépitantes, éteintes aussitôt qu'allumées, éteintes, oui, pour les instruments relativement grossiers que sont

nos sens, éteintes, disparues, évanouies sans retour dans la vaste salle. Impossible d'en retrouver la moindre trace. Mais voici que l'illustre savant, saisissant une sorte de cerceau, construit *ad hoc,* et le plaçant au milieu de la salle, en dehors, semblait-il, de l'influence de la machine électrique, cueille, si je puis ainsi dire, ces étincelles perdues, et les fait reparaître ou revivre à nouveau entre les deux pôles de son cerceau. Le courant engendré n'avait donc disparu qu'en apparence ; en réalité, il avait conservé intacte sa puissance.

Mais pour le percevoir circulant dans le milieu ambiant, il fallait un instrument plus sensible, plus délicat que la vue ou l'ouïe.

Le médium ne serait-il pas, dans certaines expériences, ce cerceau, cet instrument cueillant dans l'atmosphère les forces électriques qu'elle contient, pour, au lieu de les laisser s'écouler sans effet appréciable, les rendre perceptibles à tous par des coups frappés, des soulèvements de table, etc. ?

Cela vous paraîtrait-il impossible ? Nous plaçant à un autre point de vue, ne voyons-nous pas certains magnétiseurs exceptionnels magnétiser de longues heures sans en éprouver de fatigue ? Comment font-ils ? Admirablement organisés par l'absorption des forces électriques

et magnétiques dans lesquelles nous baignons, ils en prennent ou en reçoivent en proportion de ce qu'ils dépensent. Si l'on me permettait une comparaison vulgaire, je dirais qu'ils sont semblables à une source qui coulerait toujours sans diminuer ni s'épuiser jamais, l'eau qui s'en va étant à mesure remplacée par celle que la terre tient en réserve dans son sein inépuisable.

Les magnétiseurs ainsi doués seraient donc, comme le médium de tout à l'heure, capables, à l'exemple du cerceau de M. Raoul Pictet, de recueillir au passage les ondes électriques ou magnétiques invisibles, pour les utiliser en vue d'une œuvre et d'un but déterminés, quoique ignorés peut-être de leur moi conscient ?

*
* *

Si l'on m'objectait que les coups frappés, les soulèvements de la table et les autres mouvements produits sans dépense de force musculaire, manifestent une certaine intelligence, et que cette intelligence, malgré toute notre bonne volonté, il n'est pas possible de l'accorder à des fluides qui ne sont que des fluides, c'est-à-dire qui ne sont pas dirigés par un être conscient incarné ou désincarné, je demanderais, jusqu'à plus ample informé, à faire

quelques réserves très expresses à ce sujet. La foudre, qui n'est qu'une puissante décharge électrique, a parfois des caprices qui laisseraient supposer qu'elle sait ce qu'elle veut, n'agissant qu'à bon escient, comme pour confondre notre orgueil et notre vaine science. Ainsi, il arrive qu'elle enlève, déchire ou détruit les vêtements, tout en respectant le corps qui les porte ; ou bien, à l'inverse, elle brûle le corps, et, au besoin, le réduit en poussière, les vêtements demeurant intacts. Ici, elle ramollit les os, affaisse les poumons, rend le sang plus liquide ; ailleurs, les os sont desséchés ou broyés, les poumons dilatés et le sang coagulé. D'autres fois, la chaussure est arrachée, ou si elle ne l'est pas, les clous en disparaissent jusqu'au dernier, en un instant ; enfin le gilet ou les bretelles sont enlevés de dessous la jaquette ou la blouse, nullement endommagées. Mais voici qui est bien autrement curieux :

En 1857, une paysanne de Seine-et-Marne, gardait une vache dans les champs. Un orage éclate, elle se réfugie sous un arbre. La foudre tombe, l'animal est tué net. Quant à la paysanne, frappée du même coup, elle n'est qu'évanouie. Des soins empressés la rendent au sentiment de l'existence. Mais lorsque,

pour la secourir, on écarte les vêtements qui la couvrent, on aperçoit l'image de la vache, parfaitement gravée sur sa poitrine.

Or, les faits de ce genre, et d'autres plus extraordinaires dont il sera question plus tard, ne sont pas très rares. Ils prouveraient, ou que l'électricité a une intelligence qui lui est propre, ou que le hasard est un bien grand maître, ou enfin qu'une intelligence inconnue, mystérieuse, mais puissante, dirige le fluide pour lui faire accomplir des actes voulus et réfléchis. Il est loisible à chacun de choisir entre ces trois hypothèses.

S'il vous déplaît que le fluide soit, par lui-même, intelligent, rappelez-vous qu'avant de produire son effet dans les phénomènes spirites et magnétiques, il passe par l'organisme du médium ou du magnétiseur, et que, dans ce passage, dont les intéressés eux-mêmes n'ont pas conscience, il acquiert peut-être des vertus qui lui faisaient défaut tout à l'heure, et qui expliqueraient, pour le moins, certaines manifestations d'ordre inférieur obtenues par l'intermédiaire de la table. J'ajoute pour l'avoir remarqué plus d'une fois, que beaucoup de ses mouvements ne dénotent aucune intelligence ; ils sont réguliers, méthodiques, tout ce que l'on voudra, mais rien n'autorise à croire à

une volonté directrice. Vous n'en tirerez ni une phrase, ni un mot, ni une lettre. Les coups frappés le sont avec la monotonie désespérante du tic-tac d'un pendule, mais c'est tout ; vous n'obtiendrez réponse à aucune de vos questions.

Quoi qu'il en soit, le problème est curieux autant qu'embarrassant. Il en faudra tenir compte dans les expériences typtologiques, et chercher, par des observations attentives, à l'élucider. Il n'est pas sans importance pour les études psychiques.

*
* *

Peut-être devrais-je parler ici des théories occultistes, et évoquer, à vos yeux, les larves, les élémentals, les élémentaires, les incubes, les succubes, tous ces êtres bizarres et terrifiants dont les initiés, plus ou moins authentiques, des sciences secrètes, peuplent notre atmosphère, jusqu'à saturation. Fort heureusement pour nous, qui ne sommes pas initiés, et qui expérimentons en toute simplicité de cœur et de conscience, nous avons rarement, si jamais, affaire à ces monstres, quoi que prétendent quelques-uns des coryphées de l'occultisme qui, par suite de je ne sais quelle perversion mentale, ne voient partout que le mal, le vice ou le crime. Il sem-

blerait, à les lire, que la nature est toute pleine de créations horribles, hideuses et malfaisantes, toujours prêtes à se ruer sur l'homme pour en faire leur proie.

Certes, tout n'est pas bon en nous ni autour de nous. Le nombre de ceux qui, hommes, poursuivent des buts déshonnêtes, et, sans la crainte du gendarme, ne reculeraient pas plus devant un meurtre que devant un simple vol, lorsque la satisfaction de leurs passions coupables est en cause, le nombre de ceux-là est, malheureusement, trop grand encore dans nos sociétés. Que voudront et que feront-ils, lorsque, après la mort corporelle, leurs yeux se seront ouverts à une nouvelle vie? Ne seront-ils pas au delà de la tombe ce qu'ils étaient en deçà? C'est un danger : un danger non seulement pour ceux qui s'occupent de l'étude du spiritisme, mais pour bien d'autres, pour ceux surtout qui, loin de combattre leurs vices ou leurs passions, s'y complaisent, s'y délectent, prenant plaisir à nuire aux autres, se réjouissant de leurs malheurs, et, au besoin, y contribuant d'intention et de fait.

Il y a donc des criminels dans l'autre monde, comme il y en a dans celui-ci. Faut-il s'étonner si, comme ici-bas, leurs pensées tendent au mal sous les formes diverses qui leur sont ac-

cessibles : obsession, possession, etc.? Mais de là à conclure à cette série presque indéfinie de catégories d'êtres monstrueux dont l'occultisme se fait le garant ou le champion, il y a loin, fort heureusement pour tous.

Dira-t-on que nous n'apportons pas de preuves à l'appui de notre affirmation? Nous répondrons simplement : Depuis cinquante ans tantôt que le spiritisme existe sous sa forme actuelle, des millions de personnes l'ont expérimenté dans tous les pays civilisés. En France, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, se reproduisent journellement les phénomènes spirites : mouvements de table, coups frappés, incarnations, matérialisations, photographies d'esprits, etc., avec des médiums pris dans toutes les classes de la société, appartenant aux deux sexes, et des âges les plus divers. Comment se fait-il que les Crookes, les Zöllner, les Aksakow, les Wallace, les Robert Hare, les Varley ni tant d'autres ne se sont jamais trouvés en présence des monstres dont on voudrait nous faire peur? Cette constatation de fait nous paraît la réfutation la plus décisive des théories occultistes sur cette question particulière, théories fondées bien plus, semble-t-il, sur les fantômes enfantés par des imaginations déréglées que sur des observations sérieuses et

précises. Nous laisserons donc à qui de droit les larves, vampires, loques, élémentals, et le reste, pour nous en tenir à ce qui nous intéresse le plus immédiatement.

*
* *

Peut-être se rappelle-t-on les exploits des Cumberland, des Onofroff, et de beaucoup d'autres qui les ont suivis ou précédés dans la voie où ils ont acquis honneur et argent, sans compter un peu de cette fumée qui s'appelle la gloire. On sait comment ils procèdent : En leur absence, les assistants cachent un objet quelconque, dans un endroit, quelconque aussi, de la salle où ils sont réunis, ou en dehors, à des distances plus ou moins grandes.

Quelquefois, au lieu d'un objet qu'on cache, c'est tout un drame qu'on improvise, et que le sujet doit reconstituer.

Quand tout est bien réglé, le liseur de pensée, les yeux bandés, se met en rapport avec l'opérateur. celui qui ayant caché l'objet, ou imaginé la scène, doit servir aussi, inconsciemment, à le faire retrouver, ou à la reproduire.

Pensez bien à l'objet caché, pensez fortement à l'endroit où il a été mis, répète, à tout instant, le sujet, agacé, énervé, dérouté, quand l'agent se laisse distraire un moment. Pourquoi

cette recommandation expresse, constamment renouvelée? Que se passe-t-il entre l'agent et le sujet? Simplement ceci : L'agent *pense,* et, sans qu'il s'en doute, sa pensée communique à son organisme : tête, épaule, bras ou main, un état vibratoire qui se traduit à la périphérie par des mouvements, imperceptibles pour lui, mais sentis par les nerfs plus affinés du sujet.

Voilà donc la pensée, source de force, cause de mouvements, et sous cette forme nouvelle, force ou mouvement, conservant ses qualités intrinsèques, puisqu'elle n'est pas seulement perçue, mais comprise. Ce fait est d'une importance capitale dans l'étude des phénomènes spirites.

Les expériences que nous venons de rappeler établissent d'une manière décisive, non pas comme une fausse interprétation pourrait le faire supposer, que la pensée est un mouvement, au sens ordinaire du mot, mais qu'elle s'accompagne de mouvement. Ce mouvement, qui en est inséparable, se propage par les nerfs, jusqu'aux extrémités du corps. S'arrête-t-il à la surface de la peau, ou bien étend-il son action plus loin, rayonnant à distance, et produisant des effets sensibles au delà des limites où s'arrêtent les nerfs?

Voici une observation : Un sujet et un agent

se trouvent dans une même chambre. L'un agit en qualité de récepteur, l'autre en qualité de transmetteur. Celui-ci *pense,* supposons, un dessin élémentaire : carré, triangle, rectangle avec diagonales, cercle avec diamètres, lozange, trapèze, etc. Si l'autre reproduit ces dessins, même agrémentés de certaines inexactitudes, il y a eu certainement action à distance; la pensée a rayonné à travers l'espace comme mouvement, cela va de soi, mais comme mouvement-pensée, ou mouvement-image, puisque le sujet a pu saisir ce mouvement ou cette vibration, et, en le saisissant, reproduire la pensée qui le portait et d'où il émanait.

On peut modifier le dispositif de l'expérience, le fond reste le même : toujours, que les acteurs soient plus ou moins éloignés l'un de l'autre, que l'objet à reproduire soit dessiné par l'agent, en dehors de la vue du sujet, ou seulement *pensé* comme tout à l'heure, — toujours il faut que la pensée de l'agent rayonne autour de lui, et aille frapper, sous des conditions non encore parfaitement déterminées, le cerveau ou l'entendement du sujet, chez qui, sans qu'il sache ni pourquoi ni comment, surgit tout-à-coup, plus ou moins nette, la vue ou la pensée de tel ou tel objet qu'il dessine ou qu'il nomme.

Ainsi, la pensée s'accompagne d'un mouve-

ment qui se fait sentir dans l'organisme, en suivant le trajet des nerfs, ou en rayonnant tout autour du cerveau qui lui sert de point de départ. Loin de s'arrêter à la limite de la peau, il poursuit sa marche centrifuge, et pénètre dans l'espace au delà, y impressionnant d'autres cerveaux selon leur degré de sensitivité ou de réceptivité.

Veuillez le remarquer : point n'est besoin de se placer dans les conditions spéciales de l'expérience dont nous parlions, il y a un instant, pour que les vibrations de la pensée, parties du cerveau, aillent, d'une manière sensible, se répercuter ainsi à distance. Combien de fois n'arrive-t-il pas, entre personnes qui vivent habituellement ensemble, surtout si elles s'aiment, que la pensée de l'une, avant même d'être formulée, devient la pensée de l'autre! Vous dites ou vous demandez quelque chose. — J'allais, répond votre interlocuteur ou votre interlocutrice, vous dire ou vous demander la même chose.

Mais, s'il en est ainsi, on comprend, sans que j'y insiste, que cette influence ne se borne pas aux seuls cas que l'on remarque. Que de pensées qui deviennent propriété commune par cette transmission, qui jaillissent presque simultanément en plusieurs cerveaux, comme des

eaux d'une même source, sans que s'en doutent ni celui qui les a enfantées le premier, ni ceux qui en ont ressenti le contre-coup !

Ceci constaté, nous sommes en pleine philosophie, en pleine morale. Quelle lourde responsabilité pèse sur chacun de nous, si nos désirs et nos aspirations, si toutes les vaticinations de nos cerveaux, si toutes nos pensées bonnes ou mauvaises s'en vont au loin, que nous le voulions ou non, porter le trouble ou la joie dans les cœurs, exercer leur action néfaste ou salutaire à de grandes distances, ainsi que les miasmes qui s'élèvent d'un marais fangeux empoisonnent l'atmosphère que nous respirons, ou que les parfums exhalés par les grands bois la purifient et l'assainissent. L'on voit s'il importe de surveiller ses paroles et ses actions, ses pensées aussi, qui sont des actions en germe, susceptibles de suggérer à distance le bien ou le mal !

Toutes les vibrations qui rayonnent de tous les cerveaux pensants, qu'elles atteignent ou non la conscience, n'en sont pas moins réelles. Elles se croisent et s'entrecroisent dans toutes les directions, chacune, chose étrange, gardant dans ce pêle-mêle extraordinaire, son individualité propre. Il en est d'elles comme des ondes lumineuses : quel que soit le nombre des

sources d'où elles émanent, si loin que portent leurs rayons, elles ne se confondent pas. Regardez les étoiles : leurs ondulations sans nombre sillonnent les espaces éthérés. Cependant, vous les retrouvez toutes parfaitement distinctes les unes des autres, en chaque point particulier de l'espace d'où vous les contemplez, sans que leurs vibrations qui s'entrecoupent de toutes les façons, s'embrouillent jamais entre elles.

* * *

Il est donc possible, sinon probable, qne les pensées émises au près ou au loin, que les idées qui sont dans l'air, aient leur répercussion sur les phénomènes psychiques, à l'insu des expérimentateurs. Elles sont *force*, elles peuvent donc à la rigueur mouvoir la table. Mais elles sont aussi et elles restent *intelligence*. Serait-il impossible que leur choc sur le cerveau du médium déterminât des manifestations plus ou moins intelligentes qui ne viendraient directement ni du médium lui-même ni d'un *esprit* proprement dit? Ne se pourrait-il pas aussi, dans le cours d'une communication, qu'une vibration-pensée puissante, venant croiser celles dont le médium ressent l'influence, arrêtât tout d'un coup, ou écartât au profit d'une idée

étrangère, celles dont on attendait la continuation ou le développement? Et cependant, dans ce cas encore, ce ne serait pas par l'intervention malveillante d'un désincarné que la communication en cours aurait été interrompue.

Aux dires des médiums voyants ou sensitifs, il y aurait parfois, dans les séances d'expérimentation ou d'évocation de véritables cohues d'esprits. D'après ce que nous venons de voir, il y aurait aussi, et plus sûrement peut-être, ce qu'ils voient ou devinent moins, des cohues d'idées qui y passent et s'y pressent comme un fleuve immense et sans fin. Sans doute arrivera-t-on un jour à les percevoir et à les distinguer nettement de celles qui ont leur source immédiate dans la volonté et l'entendement, soit d'un des assistants, soit d'un *esprit* désireux de se manifester à ceux qu'il aime. Pour le moment, il n'y faut pas songer.

J'ajouterai seulement, à titre d'indication, pour ceux que cela intéresse, qu'en ce qui concerne le somnambulisme lucide, les erreurs si nombreuses qui s'y mêlent à la vérité, ont, plus que probablement, leur cause dans cet enchevêtrement indéfini d'idées, de faits et de tableaux qui sont comme emmagasinés dans notre atmosphère, et qui, venant frapper la

vue toute spirituelle ou supranormale du somnambule, détournent son attention de l'objet principal sur lequel elle s'était fixée d'abord, et où on ne la ramène qu'avec beaucoup de difficulté, et dans des conditions qui vicient toujours plus ou moins le résultat de l'expérience.

Indépendamment de l'action physique de ses pensées, l'homme nous apparaît, sous un autre rapport, une source de force. Constamment, soit au travail, soit au repos, soit dans la veille, soit durant le sommeil, il s'échappe de lui un certain quelque chose qui laisse sa trace dans le milieu où il vit; qui exerce, je n'en doute pas, une influence minime peut-être, mais très réelle, sur son entourage immédiat. Qu'on considère ce quelque chose sous sa forme *chaleur,* ou sa forme *effluve* — celle qui permet, par exemple, au chien de retrouver et de suivre la piste de son maître — ou sous d'autres formes encore, telle que la lumière odique que nous rayonnons incessamment — sous l'une ou l'autre de ces formes, nous avons toujours affaire à de la force. La question est de savoir si cette force dont l'écoulement est permanent en l'homme, est susceptible d'être suffisamment accumulée ou condensée pour produire des effets physiques normalement perceptibles. Ce

que nous pouvons affirmer, c'est que la force, indubitablement, existe, et qu'elle se dégage à jet continu de notre organisme. Qu'elle contribuât dans une certaine mesure à la production de quelques-uns des phénomènes spirites, nous n'en serions pas autrement étonné.

*
* *

Je crains presque qu'on ne m'accuse de m'attarder trop longtemps aux bagatelles de la porte, d'insister plus que de raison sur des choses dont les rapports immédiats avec les manifestations psychiques sembleront quelque peu douteux. L'objection serait assez naturelle. Qu'on n'oublie pas, cependant, que nous recherchons, en ce moment, les causes possibles des faits sans nombre, englobés tous ensemble, sans choix ni discernement, sous cette unique dénomination : faits spirites ; et qu'une recherche de ce genre ne peut avoir quelque valeur, qu'à condition de la pousser jusqu'aux limites extrêmes des possibilités, et, dût-on paraître trop long ou trop minutieux ou être accusé de perdre de vue l'objet principal dans la multiplicité des détails, de faire à chaque chose sa place dans la série des agents dont on poursuit la connaissance.

*
* *

Examinons maintenant l'influence, dans la production du phénomène, du médium et des assistants. Quelle part y revient au sujet, et quelle part aux membres du cercle ? S'il y a sommation des forces en présence, c'est-à-dire si le médium et les assistants, formant entre eux un groupe harmonique, agissent dans le même sens, les effets développés seront augmentés d'autant ; et si, par exemple, les fluides — ou les forces — additionnés des spectateurs ont une valeur égale à ceux du médium, pris isolément, ou aura des phénomènes dont l'intensité sera double de ce qu'on aurait pu espérer, si les assistants n'avaient pas ajouté leur contingent de forces à celles de l'agent principal, essentiel, qui est et qui reste le médium. Si, par contre, nous supposons le cercle agissant à l'encontre du médium, et si, au lieu de la sommation de tout à l'heure, il y a *distraction* des forces, dans ce cas, non seulement les membres du groupe n'ajoutent rien à la puissance des manifestations, ils diminuent, s'ils ne l'annulent complètement, l'action du médium.

Mais, pour favorables que soient les conditions de milieu, le médium, encore une fois, demeure l'agent *sine qua non* des phénomènes. On peut l'aider ou le contrarier, on ne le supplée pas. C'est toujours à lui qu'il en faut revenir

pour l'étude du spiritisme, à lui qui en est la cheville ouvrière par excellence.

Les forces que nous considérions tout à l'heure, et que nous avons jugées capables d'agir et de se manifester extérieurement par des effets plus ou moins tangibles, n'imposent aux médiums et aux assistants ni effort ni fatigue. Ici, il n'en est plus de même. Les uns et les autres font une dépense effective, une dépense à part. Ils donnent d'eux-mêmes quelque chose qui, sans cette expérience, fût demeuré leur. En certains cas, d'ailleurs, dans les séances de matérialisation, par exemple, restitution partielle de cette dépense est faite au médium ; il récupère une fraction tout au moins de l'énergie vitale, de la substance organique qui lui avaient été momentanément soutirées. Il n'en ressent pas moins, à la fin de la séance, une lassitude considérable. Pour les assistants qui ont moins dépensé, leur superflu tout au plus, il se peut qu'il ne leur soit rien restitué.

Mais un nouveau problème se pose, relatif au côté intellectuel des phénomènes. Les causes physiques ne sont pas tout, en effet, il y a l'intelligence qui les dirige. Or, cette intelligence, quelle est-elle ? Est-ce celle des assistants ? celle du médium ? celle d'intelligences extra-terrestres ? Ou bien, aurions-nous, selon les

circonstances, affaire tantôt aux unes et tantôt aux autres ?

Etant donné que l'action de la pensée se fait sentir en dehors des limites de l'organisme, il est infiniment probable qu'en plus d'une occasion, c'est la pensée même du consultant qui répond à sa propre question.

Supposons une mère qui a perdu son enfant. Toute l'ardeur de son cœur la porte vers le petit ange disparu. Son nom, son âge, sa petite figure adorée, *tout lui* enfin est présent à son esprit. L'organisme maternel vibre sous l'intensité de son désir et de son amour. Elle pose les mains sur la table à qui elle communique ses vibrations, et avec ses vibrations le sens qui est en elles. Le médium, à son tour, sans s'en douter peut-être, par sa sensitivité toute spéciale, en reçoit le choc et les interprète. Consultant et consulté vibrant à l'unisson, il n'est pas impossible que les réponses obtenues, très nettes, très justes, proviennent, non du petit être pleuré et aimé, mais bien de la mère elle-même qui l'évoquait. Nous disons que cela n'est pas impossible, nous ne disons pas que cela soit toujours, ni même que les choses se passent ainsi dans la majorité des cas. Car, justement l'appel intense de la mère, la profondeur de son amour doivent, s'il y a une autre vie, et si des commu-

nications sont possibles d'un monde à l'autre, retenir auprès d'elle, ou ramener à elle le chéri de son cœur, et faciliter les rapports entre eux.

Mais enfin, le cas que nous avons supposé se présente. Et dès lors, à toute communication qui prétend avoir sa source dans le monde extra-terrestre, nous avons à nous demander si elle vient réellement de celui dont elle porte le nom ou la signature, ou si nous n'y devons voir que le résultat d'une auto-suggestion inconsciente, involontaire, du consultant, et par lui, du médium. Nous faisons pour l'instant abstraction de la fraude, ainsi que des esprits de mensonge qui, au dire des spirites, viennent si fréquemment prendre la place de ceux qu'ils évoquent, et leur sont une cause perpétuelle de trouble et d'ennui.

Existe-t-il un critérium infaillible qui permette de distinguer sûrement si, dans une expérience donnée, c'est bien réellement l'esprit évoqué qui parle, ou si ce sont les consultants qui se répondent à eux-mêmes ? Il est permis d'en douter. C'est ici une des plus grandes difficultés auxquelles on se heurte dans cette étude : déterminer d'une manière rigoureuse quelle cause précise reconnaît chaque manifestation. C'est le cauchemar de tous ceux, savants et ignorants, qui, s'étant aperçus que les phéno-

mènes n'ont pas tous la même origine, voudraient pouvoir les classer, sûrement, sous la rubrique qui leur convient : manifestations spirituelles, manifestations dues à une suggestion ou à une auto-suggestion, etc. L'embarras est grand ; les plus habiles s'y perdent. Comment savoir, dans ces conditions, si l'on a été sa propre dupe ou celle du médium, ou si l'on a eu vraiment ce bonheur immense de s'entretenir avec l'un de ceux qui, libérés des chaînes de leur corps physique, nous sont plus que nous-mêmes ? Il n'existe qu'un moyen pour résoudre le problème : il consiste à multiplier et à varier les expériences le plus possible ; à les contrôler les unes par les autres ; à recourir, successivement ou simultanément, aux diverses médiumnités : voyante, auditive, sensitive, etc. En s'y prenant ainsi, et en comparant les divers résultats obtenus, on a chance de réunir peu à peu une somme de preuves telle qu'elle exclue toute incertitude. Ce ne sera pas une tâche toujours facile, nous n'en sommes encore, malgré d'immenses recherches, qu'à l'A B C des études psychiques. Que de temps ne faudra-t-il pas, et que d'observations, avant de pouvoir compter, régulièrement, sur des manifestations probantes ! En attendant, n'y a-t-il pas lieu de se réjouir, dès à présent, des résultats acquis ?

Ne suffisent-ils pas à établir, sans conteste possible, l'existence de l'âme et sa survivance au corps ?

*
* *

Faisons une autre supposition : Le médium, écrivain, typtologue, à incarnation, reçoit une communication qui semble dépasser sensiblement la portée de son intelligence ou de son savoir. Conclura-t-on, aura-t-on raison de conclure que cette communication lui a été dictée par un esprit ? Elle peut l'avoir été, elle l'est vraisemblablement dans nombre de cas. Mais l'est-elle toujours ?

Examiné au point de vue physiologique, vu à la lumière de la théorie évolutionniste, l'homme, tel que nous le connaissons, avec tout l'ensemble de ses organes et de ses facultés, aurait eu pour point de départ, une simple cellule, une goutte de protoplasma. Il aurait subi des transformations sans nombre, et ne se serait élevé au niveau où nous le voyons, que progressivement, en passant par la série incalculable des espèces animales qui peuplent le globe. Pendant des siècles et des milliers de siècles, à travers des existences mille et mille fois brisées et recommencées, profitant de toutes les expériences acquises pour se fortifier contre les obstacles, et

pour apprendre à en triompher de mieux en mieux, enrichissant chacune de ses vies ultérieures du capital amassé dans toutes celles qui les avaient précédées, créant de nouveaux organes ou modifiant les anciens, compliquant ici et simplifiant ailleurs, rejetant ce qui devenait inutile pour ne garder que ce qui pouvait lui servir, etc. — dans le cours de ces longs âges et de ces existences innombrables, l'être qui, à sa première apparition, méritait à peine ce nom, serait devenu l'homme tel que nous le voyons, — résumé, sommation et point culminant de la création terrestre, — avec son merveilleux organisme et ses facultés puissantes ; mais aussi, hélas ! avec ses penchants vils et ses bas instincts qui le rivent en quelque sorte à la chaîne animale d'où il serait sorti, sans avoir pu encore rejeter, comme des scories inutiles et déshonorantes, les passions brutales qui seraient comme le sceau de son origine. Telle est, en quelques mots, la théorie de l'évolution physiologique. Scientifiquement, elle prête à de nombreuses et graves objections auxquelles, malheureusement, nous ne pouvons nous arrêter ici.

Or, l'esprit aurait passé par les mêmes phases successives, par les mêmes difficultés, les mêmes luttes, les mêmes souffrances, pour arriver, lui

aussi, par une épuration graduelle et un développement constant, d'une conscience primitive très obtuse, très obscure, à la conscience claire et nette de ses hautes destinées.

Cette évolution spirituelle se heurte comme l'autre, et plus peut-être, à des objections formidables. Nous n'en n'indiquerons qu'une, la plus apparente de toutes, sinon la plus sérieuse. On prétend que le principe animique, que l'âme qui est en l'homme a vécu des milliers, des millions d'existences dans les règnes inférieurs de la nature ; on prétend également qu'il est revenu sur la terre, en qualité d'homme, un nombre de fois plus ou moins considérable. Comment se fait-il qu'il n'ait gardé aucun souvenir de ces choses ? Quel est le voile opaque qui lui cache tout cet immense passé ? qui dérobe à son souvenir des expériences qui, sans doute, seraient sa sauvegarde, son salut, s'il pouvait se les rappeler ?

Cet oubli apparent, actuel est d'autant plus extraordinaire qu'on affirme que toutes les acquisitions faites se gravent, indélébiles, dans l'esprit. Nous trouverions-nous donc en présence d'une simple affirmation, sans nulles preuves à l'appui ? Pas tout à fait.

Nous ne connaisons sans doute, de nous-mêmes, que notre vie, nos expériences, notre

intelligence et notre conscience, telles qu'elles se sont développées en nous depuis la naissance, l'apparition, en ce monde, du corps physique. Nous ignorons le passé mystérieux dont on nous parle, de même que les qualités fondamentales, essentielles du noyau spirituel qui sert de base à la conscience normale.

Ce noyau pourtant existe, il s'agit de le découvrir. Essayons de l'isoler, de l'arracher, en quelque mesure, aux chaînes matérielles qui le retiennent captif. Si, cela fait, il manifeste des puissances et des capacités qu'il n'a pas acquises dans la vie présente; si ses rapports avec le temps et avec l'espace sont modifiés, ne serait-il pas démontré qu'il est relativement indépendant de l'organisme auquel il est momentanément lié? Ne sera-t-il pas démontré aussi qu'il lui est antérieur ?

Or, plongez un sujet dans le somnambulisme. S'il est lucide, quel changement subit! C'est toujours, sans doute, le même moi fondamental, identique à celui de l'état de veille. Mais plus n'est besoin, pour percevoir les choses, des organes des sens. Le temps et l'espace ne sont plus pour lui ce qu'ils sont pour nous. Il voit, dans le passé, des choses disparues dès longtemps; il voit, dans l'avenir, celles qui ne sont pas encore. Il franchit l'espace comme il fran-

chit le temps. Le champ de ses connaissances s'élargit, le sentiment moral s'élève et s'affine. C'est un être grandi de cent coudées par la dissociation partielle de son principe ou noyau spirituel d'avec le corps charnel qui lui est une entrave beaucoup plus qu'un secours.

Il est donc bien certain qu'il existe en dehors de la conscience normale, en dehors de nos connaissances présentes, une autre conscience et d'autres connaissances dont l'étude s'impose impérieusement aux investigateurs sérieux. L'homme n'est pas limité à ce que nous en voyons. Il y a une partie de lui, la partie essentielle, qui ne paraît à la lumière que dans certains états anormaux, spontanés ou provoqués.

Or, et c'est là que nous en voulions venir, si vraiment il existe en nous, cachées dans les profondeurs de notre être, cette puissance de vision et de conception, cette compréhension plus nette et plus haute des choses, il n'est pas impossible que ces facultés latentes, au su ou à l'insu du médium, se fraient un passage au travers des obstacles qui leur barrent la route, pour donner lieu à des communications superbes qui, bien que dépassant de très loin les capacités connues du médium, ne viennent pas, néanmoins, d'un esprit désincarné, mais de son propre esprit, se manifestant occasionnellement

dans la pleine spontanéité de son indépendance.

Ainsi, les communications, si belles soient-elles, et si supérieures qu'elles se montrent à l'intelligence consciente du médium, ne prouvent pas, par le fait seul de leur beauté et de leur supériorité, l'intervention d'une intelligence extra-terrestre. Chacun possède en soi un trésor d'une richesse inestimable. Il en est, malheureusement, de ce trésor comme de l'or enfoui dans les entrailles de la terre. Nous en soupçonnons à peine l'existence. Cependant comme le mineur s'enfonce dans les profondeurs terrestres pour en extraire le précieux métal, ainsi l'homme, s'il le veut, peut pénétrer en lui-même, et, par un labeur patient, ardu peut-être, découvrir les mystères de son âme, y déterrer, en quelque sorte, dans leurs retraites les plus occultes, les merveilles qu'elle contient et qui ne se dérobent à un examen superficiel que pour mieux se révéler à une étude attentive et scrupuleuse.

*
* *

Les observations qui précèdent, étant plutôt négatives, ont, nous ne nous le dissimulons pas, un caractère quelque peu ingrat. Mais elles étaient nécessaires. Pour avoir quelque chance

de se rapprocher de la vérité vraie, ne faut-il pas avant tout reconnaître le terrain sur lequel on marche? Or, nombre d'entre les expérimentateurs spirites, méconnaissant cette nécessité, ont le très grand tort d'attribuer tous les phénomènes psychiques aux esprits comme si ceux-ci seuls en étaient les auteurs ou intervenaient dans tous.

Il y a longtemps qu'on sent et qu'on sait, même parmi les intéressés, qu'il y a là, tout au moins, une exagération évidente. Pourquoi n'ose-t-on qu'à peine en convenir? Sans doute craint-on de scandaliser ceux qui, de bonne foi, voient partout et en tout l'intervention des désincarnés. Peut-être aussi a-t-on peur de s'en faire mal voir. C'est, en sens inverse, ce qui arrive à certains savants, lesquels, bien que persuadés de la réalité d'une action spirituelle dans les faits qu'ils observent et étudient, n'osent pas l'avouer, de peur de passer, vis-à-vis de leurs collègues, pour des cerveaux détraqués ou pour des dégénérés. Considérations puériles qui perpétuent les errements, qui, au lieu du progrès attendu, ont pour conséquence le piétinement sur place.

A quoi bon observer, d'un côté comme de l'autre, une discrétion qui, outre qu'elle est puérile, ne peut que nuire à la vérité? Ne vaut-

il pas mieux dire, simplement, loyalement ce qui est et ce qu'on croit? De là, les observations sur l'action possible de l'électricité, sur celle de la pensée des médiums, des assistants, et même des personnes du dehors, sur celle enfin de l'inconscient ou de la conscience subliminale, tant des sujets que des autres membres du groupe.

Nous ne sommes pas assez avancés, il est vrai, pour faire dès maintenant le départ exact des faits qui reviennent à chacune de ces causes sur lesquelles, d'ailleurs, nous aurons à revenir dans la suite. Il suffit, pour le moment, que l'on soit bien prévenu dans les milieux, trop naïvement crédules, que tout ne vient pas des esprits, et que c'est faire tort au monde spirituel, comme au spiritisme, de mettre indûment à leur charge, les niaiseries et les absurdités écloses souvent dans les cerveaux des médiums ou des assistants, qu'ils en aient ou non conscience.

Il faut à tout prix faire un choix dans les communications, s'appliquer à séparer l'ivraie du bon grain, l'erreur de la vérité. Quant à ceux qui s'effraieraient de cette brèche faite aux idées qui leur sont chères, nous leur dirons : Ou bien les observations ci-dessus sont fausses, et l'expérience les démontrera telles ; ou elles sont vraies, et rien n'en empêchera le triomphe

final. Pourquoi s'en inquiéter ? La réalité n'est-elle pas préférable à l'illusion ? Point de religion plus haute que la vérité, a-t-on dit. Nous ne connaissons pas de plus belle devise, à une condition toutefois : c'est qu'il soit bien entendu que la vérité n'est pas seulement intellectuelle, mais aussi morale, qu'elle embrasse à la fois la science et la philosophie, sans oublier le lien qui les unit et qui a nom : solidarité. Ces trois choses qui correspondent à la magnifique triade de saint Paul : la foi, l'espérance, la charité, sont tout l'homme, l'homme idéal, l'homme de l'avenir, celui à la réalisation duquel tous sont appelés à travailler, et dont nous hâterons l'éclosion définitive à proportion des efforts faits par chacun pour se dépouiller de tout ce qui est égoïsme, erreur, ignorance ou mensonge. Qui voudrait se récuser devant cette œuvre grandiose et nécessaire, quand le danger qui menace la civilisation est si imminent ?

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Les savants et les phénomènes. — L'investigation. — Pourquoi les hésitations des hommes de science ? — Des sens et de leur portée. — Des jugements portés sur les choses. — Expérience sur le goût, l'odorat, l'ouïe. — Daltonisme. — Hallucinations. — Que sont-elles ? — Photographie de l'hypnotiseur sur une carte blanche. — Hallucination négative. — Transmission des sensations du magnétiseur au sujet. — De la lumière de l'aimant. — De la suggestion spirituelle. — De la vision de l'esprit. — De l'illusion.

Les adeptes du spiritisme ne se font pas faute de juger les savants avec une rigueur parfois excessive. Est-ce tout à fait à tort ? N'ont-ils pas contre eux des griefs légitimes? Ne leur reprochent-ils pas à bon droit le parti-pris évident de négation avec lequel ils ont accueilli les phénomènes qui pouvaient bien, à leur gré, avoir le défaut irrémissible de se produire en dehors des lois connues de la physique et de la chimie, mais qui, manifestations certaines de forces réelles et positives, méritaient néanmoins un examen loyal et approfondi? Or, on refusa de les prendre en considération, comme s'il suffisait aux représentants attitrés de la science offi-

cielle de décréter la possibilité ou l'impossibilité de tel ou tel ordre de faits pour être sur l'heure obéis. La naïveté était un peu forte, surtout après les démentis catégoriques infligés à certains *non possumus* antérieurs.

Si même on ne voulait pas étudier directement les phénomènes spirites proprement dits, on pouvait du moins et l'on devait s'éclairer sur leur plus ou moins de probabilité en consultant, soit l'histoire profane, soit l'histoire sacrée. Et à supposer que ces documents eux-mêmes ne parussent pas assez sérieux, au point de vue strictement scientifique, rien n'empêchait de recourir à d'autres sources. N'avait-on pas à sa disposition les nombreux ouvrages des médecins aliénistes où fourmillent les faits du plus haut intérêt? Et les registres de l'*Académie de Médecine,* qui contiennent, eux aussi, des choses fort curieuses, ne fût-ce que le rapport de Husson sur le magnétisme animal et les faits y corrélatifs?

On eût appris ainsi que tous les temps avaient vu des manifestations qui, pour paraître étranges, n'en étaient pas moins absolument vraies. Mais il semble que jusqu'à la consommation des siècles, les mêmes préjugés doivent faire commettre les mêmes bévues. Hommes isolés ou corps constitués, l'expérience des au-

tres nous est d'un médiocre profit. Nous nous faisons, chacun, un petit monde taillé sur le patron de notre cerveau, et nous entendons que rien ne vienne déplacer les limites qu'il nous a plu de tracer aux puissances de la nature. Les plus grands savants ont de ces faiblesses ; les philosophes n'en sont pas exempts. Qu'on se rappelle ces professeurs de Pise qui, au nom de je ne sais quel principe métaphysique basé sur le nombre sacré : *sept*, refusaient de croire aux découvertes, nouvelles alors, de Galilée. — « Mais regardez au moins dans mon télescope avant de nier, » leur dit-il. Au lieu de cela, ils lui tournèrent le dos et n'en persistèrent que mieux dans leurs négations.

Au siècle dernier, lorsqu'il fut de nouveau, et très sérieusement question de la chute d'aérolithes, Lavoisier crut fermer la bouche, à jamais, à ceux qui en admettaient la possibilité, par cette réponse qu'il estimait péremptoire : « Il n'y a pas de pierres dans le ciel, il ne peut donc pas en tomber sur la terre. »

La nature, heureusement, habituée dès longtemps à toutes les criailleries, aux spéculations trop souvent creuses des métaphysiciens, comme aux calculs étroits de certains hommes de science, continue invariablement sa route sans se mettre en peine des niaiseries débitées par ses détracteurs.

Un autre grief s'ajouta bientôt à celui du refus d'examen. Quelques savants, importunés du bruit qui se faisait autour des phénomènes spirites, comprenant d'ailleurs que la négation pure et simple n'avançait à rien, en acceptèrent un certain nombre qu'ils essayèrent d'expliquer sans s'écarter en rien des lois physiques et physiologiques généralement connues et admises. L'intention était louable, le résultat le fut moins. Ne commirent-ils pas, dès l'abord, une faute à peine concevable chez des hommes de science, en s'imaginant que point n'était besoin d'expérimenter personnellement pour donner des faits une explication adéquate. N'ayant pas la connaissance directe et personnelle des phénomènes, ou ne l'ayant que très superficiellement, ils aboutirent à des conclusions enfantines pour ne pas dire ridicules.

Que penser, par exemple, et que dire du fameux muscle craqueur de M. Schiff — professeur à l'Université de Genève — plus expert assurément en l'art odieux de viviséquer les animaux ou d'accoupler des queues de chats vivants, que dans la science des manifestations spirites et de leurs théories? Il s'agissait de savoir quelle était la cause des coups soi-disant frappés dans la table. M. Schiff ne fut pas long à la découvrir. Il existe, vers le bas de la jambe,

deux muscles, le long et le court péroné, qui, par une détente brusque, donnent lieu chez certaines personnes à un bruit plus ou moins perceptible, parfois très net, comme c'est le cas, entre autres, chez M. Schiff lui-même dont le talent craqueur n'est pas contestable.

Notre savant n'eût pas plus tôt fait cette curieuse observation qu'il en tira cette conclusion que tous les coups entendus dans la table ou dans le voisinage du médium avaient une origine identique. Fier, on le pense bien, d'une si glorieuse découverte, il la fit servir toute chaude à l'*Académie des Sciences,* à Paris, où on l'applaudit à tout rompre. C'était très bien dans les cas où le péroné, long ou court, fonctionnait bruyamment comme chez M. Schiff, mais cela n'expliquait pas les coups qui résonnent dans la table, lorsque les personnes présentes ne possèdent pas la virtuosité craqueuse du savant professeur de l'Université de Genève. Aussi, malgré les bravos enthousiastes de la docte assemblée, le muscle craqueur n'eut-il qu'une fortune éphémère. Il fallut chercher autre chose.

On eut successivement les mouvements inconscients, la cérébration inconsciente, l'intégration des petits mouvements, les trépidations nerveuses, enfin l'action fluidique dont M. le

comte Agénor de Gasparin et M. le prof. Thury, de Genève, furent les protagonistes distingués.

Mais toutes ces hypothèses, pour ingénieuses ou profondes qu'elles parussent, ne résolvaient pas le problème en son entier. Les phénomènes, s'ils n'étaient pas expliqués par elles, en avaient, par contre, reçu une confirmation éclatante, et y avaient puisé une vitalité nouvelle.

Quant aux *esprits*, qui gênaient telles ou telles convictions matérialistes ou orthodoxes, et qui se permettaient des retours offensifs dans un monde d'où l'on croyait les avoir bannis à jamais, ils continuaient à affirmer leur réalité, et la possibilité, pour nous, de communiquer avec eux. C'était le cas de répéter la parole bien connue : *Mens agitat molem,* l'esprit meut la matière. On avait beau ridiculiser les spirites, ou chercher à les rendre odieux ; pareil au phénix de la fable antique, le spiritisme, chaque fois qu'on croyait l'avoir tué, renaissait de ses cendres, plus vigoureux, plus vivace qu'auparavant.

De guerre lasse, de rares savants, qui avaient compris que le devoir de la science est d'étudier tout problème qui se présente à elle franchement, se mirent enfin à l'étude, et au risque de leur réputation scientifique — la

science a son fanatisme comme la religion et la politique — osèrent non seulement regarder les faits en face et les affirmer, mais, vaincus par l'évidence, en donner l'explication qui est celle des spirites.

Encouragés par leur exemple, ou désireux de les prendre en faute, d'autres ensuite se mirent à l'œuvre, puis d'autres encore. Bientôt tout un groupe d'hommes éminents avouèrent la parfaite authenticité des diverses catégories de manifestations spirites et leur explication spirituelle. Ce ne fut pas sans grand dommage pour leur situation.

On les accusa d'avoir été dupes, sinon complices. Leurs nouvelles convictions étaient, à n'en pas douter, la preuve d'une folie prochaine, d'une dégénérescence cérébrale. En dépit de tous les sarcasmes, cependant, tant est grande la puissance de la vérité, et tant il est vrai que les idées qui sont dans l'air s'imposent avec le temps aux hommes de bonne volonté et de loyauté, — le champ allait sans cesse s'élargissant : le spiritisme faisait tache d'huile. Bastion après bastion, forteresse après forteresse, toutes les positions étaient successivement emportées. L'ennemi tant redouté pénétrait dans toutes les bastilles, les unes après les autres. Science, médecine, psychologie, on

ne pouvait plus nulle part se défendre contre cet envahisseur protéiforme.

On n'en voulut pas ouvertement convenir. On essaya de masquer la défaite subie sous des subterfuges divers. Comme le magnétisme, tant honni, était devenu l'hypnotisme, ainsi les apparitions furent déguisées en hallucinations véridiques. Télépathie, transmission de pensée, que sais-je encore? on chercha dans tout l'arsenal de la science, ou l'on inventa de toutes pièces de nouvelles dénominations pour n'avoir pas à prononcer ce seul mot : *le spiritisme.* Après tout, qu'importe l'étiquette! Nous demandions, nous demandons encore aux hommes de science d'étudier les phénomènes sous toutes leurs faces, et d'en tirer toutes les conséquences qu'ils comportent. Qu'on les dissèque, qu'on les divise et les subdivise à l'infini, que les classifications en soient plus ou moins puériles ou sérieuses, qu'on s'efforce d'en rendre compte par des explications qui n'expliquent rien ou qui n'expliquent pas tout, cela est de nulle conséquence. La vérité est notre but, et l'objet de nos plus ardentes aspirations; nous avons une entière confiance en sa puissance. Pourquoi nous effaroucherions-nous des combats qui se livrent autour d'elle?

*
* *

La position des corps savants vis-à-vis des manifestations spirites n'en reste pas moins un des phénomènes les plus curieux et les plus étranges qui soient. Sans doute, le préjugé, le parti-pris, je ne sais quelles vagues craintes, d'autres considérations secondaires font jusqu'à un certain point comprendre leur opposition systématique. Aucune de ces raisons, toutefois, ne rend compte, entièrement, de leur abstention ou de leur résistance prolongées.

Il y avait là un empiètement prodigieux de l'inconnu sur le connu. Il allait falloir modifier toutes les idées qu'on s'était faites du monde et des forces qui agissent en lui. C'était le bouleversement de toutes les théories scientifiques et philosophiques en cours. Comment n'eût-on pas reculé devant de telles extrémités ? Ce qui a dû peser enfin d'un poids très lourd sur leur esprit, c'est l'extrême complexité, ce sont les difficultés quasi inextricables du problème qui venait si inopinément s'offrir à leur examen. Pour qui, en effet, ne se contente pas d'une étude superficielle des faits, et ne veut pas donner tête baissée, ni dans les négations irréfléchies ni dans les affirmations sans discernement, c'est une tâche redoutable entre toutes et bien capable de rebuter ceux qui n'ont pas au cœur, soit l'amour invincible de la vérité, soit une

persévérance que les obstacles stimulent plutôt qu'ils ne l'effraient.

*
* *

Après avoir, dans notre premier entretien, indiqué quelques-unes des causes multiples qui jouent ou peuvent jouer un rôle dans les phénomènes, il nous faut examiner la question sous une autre face.

Pour communiquer avec le monde extérieur, l'homme dispose, normalement, de cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Mais de même que les intelligences diffèrent entre elles, et qu'on n'en trouverait pas deux exactement semblables, pas plus que deux feuilles identiques dans la forêt immense, ainsi il n'existe pas deux personnes dont les sens aient une portée strictement égale. Nous ne comprenons pas les choses de la même manière, parce que nous les voyons différemment, où, s'il vous plaît de renverser le problème : nous ne les voyons pas de même, parce que nos intelligences ne sont pas de même envergure.

Placez deux hommes devant un tableau : l'un sera plus frappé par la couleur, l'autre par le dessin. Celui-ci s'extasiera devant la forme, celui-là devant l'expression. L'un goûtera davantage les détails; l'autre admirera plus l'en-

semble. Étant données ces différences de caractères ou de vision dans la plupart des domaines — car ce qui est vrai du physique l'est également du moral — on s'explique sans peine la grande diversité des jugements portés par les hommes sur le monde et ses phénomènes, diversité qui a malheureusement pour conséquence immédiate et déplorable les fanatismes, les haines, les luttes d'école à école, etc.

La nature s'offre à chacun sous des aspects particuliers, comme à travers des verres différemment colorés ou des lunettes de force inégale. Un même événement, un même phénomène donne lieu aux observations et aux conclusions les plus diverses selon la tournure intellectuelle et la délicatesse plus ou moins grande de la sensibilité de celui ou de ceux qui en sont témoins. On est myope et presbyte du cœur et de l'esprit comme on l'est des yeux. Ne soyez donc pas surpris si votre voisin est d'un avis qui n'est pas le vôtre, et ne suspectez pas sa sincérité, parce qu'il pense autrement que vous. Encore une fois, vous ne portez pas, les uns et les autres, des lunettes de même numéro. Il ne se peut pas que vous voyiez de même.

Dès ici, remarquez-le, nous avons besoin de ce large sentiment de respect et de tolérance

qu'on oublie trop, et faute duquel naissent et se perpétuent tant de querelles, d'animosités et de haines sans motif. De quel droit vous emporteriez-vous contre nous, quand notre opinion diffère de la vôtre, quand nous apprécions ce qui nous tombe sous les sens ou sous l'esprit autrement que vous ne faites vous-mêmes? Y a-t-il de notre faute? Notre jugement comme notre appréciation dépendent de l'impression qui, faite sur nos nerfs, a été, par eux, portée jusqu'au cerveau où l'âme la recueille et l'analyse. Nous ne sommes que vrais en affirmant ce que nous affirmons. Voudriez-vous que nous nous mentions à nous-mêmes, et que nous vous mentions à vous, pour vous donner la trompeuse satisfaction d'être de votre avis?

Faisons un pas de plus. Il est rare que les sens atteignent tout le développement dont ils sont susceptibles, et cela uniquement faute de soins et d'éducation. Comparez la vue d'un marin ou celle d'un habitant des steppes à la nôtre ; la différence en leur faveur est énorme. Ils voient ce qui n'existe pas pour nous. Ils reconnaissent et distinguent nettement ce que nous entrevoyons à peine. De même, l'ouïe du sauvage acquiert une acuité dont la nôtre n'approche pas. Ainsi des autres sens. Tous deviendraient, si nous nous y appliquions sérieuse-

ment, d'une sensibilité qui dépasserait toutes nos espérances.

M. le professeur Mc Pherson rapporte quelques expériences faites en Angleterre sur l'odorat, sens qui paraît tout particulièrement aiguisé chez les personnes occupées dans les pharmacies. On choisit, parmi elles, soixante hommes et quarante femmes. On prit ensuite des drogues qu'on dilua tant et tant qu'il semblait impossible qu'il y restât aucune odeur perceptible. Il se trouva que les hommes montrèrent une finesse d'olfaction supérieure du double à celle observée chez les femmes. Quelques-uns découvrirent l'acide prussique dans deux millions de parties d'eau.

Dans une autre expérience, les odeurs furent diluées et disséminées dans une chambre contenant neuf mille pieds cubes d'air. Il y eut des sujets qui perçurent un trois cent millionième de chlorophénal, et, ce qui est plus remarquable encore, la millième partie de cette quantité de mercaptan. C'était d'une puissance et d'une subtilité qui dépassaient tout ce qu'on aurait osé imaginer.

Dans les expériences qu'on institua, ultérieurement, pour vérifier le degré de finesse du goût, les femmes furent autant supérieures aux hommes que les hommes l'avaient été aux femmes dans celles concernant l'odorat.

Supposez maintenant un jury, composé de femmes, chargé de juger un homme qui affirmerait *sentir* tel parfum donné que pas une d'entre elles ne sentirait. Le moins qu'elles pourraient faire, ne serait-ce pas de déclarer l'accusé, halluciné ou fou?

Un jury d'hommes, de son côté, traiterait comme folles des femmes qui prétendraient *goûter*, par exemple, une part de quinine dans un demi million de parties, comme le firent les quarante soumises à cette épreuve, alors que pas un des soixante hommes choisis pour cette expérience n'en avait été capable.

Or, hommes et femmes auraient tort évidemment de conclure ainsi. La sensibilité étant diverse, les perceptions le sont nécessairement. Qu'on veuille bien se rappeler cette très simple observation, elle nous servira peut-être tout à l'heure. Pour le moment, permettez-nous de vous rendre attentifs à une autre expérience qui confirmera et fortifiera ce qui précède.

Un savant, Francis Galton, F. R. S., prit un tube de verre creux très étroit. Percé de trous, de distance en distance, ce tube devint une sorte de chalumeau ou de flageolet. Y soufflait-on, il donnait une note que toute oreille normale pouvait saisir. Mais si l'on montait l'échelle des sons, allant de son aigu à son plus

aigu, bientôt, tout en soufflant toujours dans l'instrument, on n'entendait plus rien, le silence se faisait complet. A ce moment, on appela un chien. On le vit aussitôt dresser les oreilles à quelque chose qui n'existait pas pour l'homme. Il entendait là où l'ouïe humaine refusait son service.

On continua de monter, et l'on ne tarda pas à trouver la limite du sens auditif du chien, comme on avait trouvé celle de l'ouïe humaine. On fit alors venir un chat : des mouvements significatifs de sa part fournirent la preuve que pour lui il y avait des sons là où ni l'homme ni le chien n'en percevaient point. D'autres animaux, sans doute, nous mèneraient plus loin encore.

Nous sommes ainsi environnés de choses sans nombre qui, échappant à nos sens, sont pour nous comme si elles n'étaient pas. Ce qui nous est révélé de la nature, soit extérieure, soit intérieure, n'est rien comparé à ce qui nous en est caché. En voici la preuve certaine dans une opposition saisissante. La lumière et le son, on le sait, sont également dus à des vibrations : vibrations sonores, ondes lumineuses. Or, les seuls sons perceptibles à l'oreille humaine varient entre seize vibrations doubles, en une seconde, au minimum, et trente-sept mille vibrations environ, au maximum, dans le même

espace de temps. Pour que nous éprouvions, au contraire, une impression quelconque de lumière, il faut que les ondulations ou vibrations de l'éther se chiffrent en l'espace d'une seconde par le nombre énorme de 483,000,000,000,000 (483 trillions) pour la couleur rouge, et de 708,000,000,000,000 pour la couleur violette, le rouge et le violet étant les deux couleurs extrêmes du spectre solaire.

Voilà donc un intervalle immense, celui qui s'étend de 37,000 vibrations par seconde pour le son, à 483,000,000,000,000 d'ondulations par seconde pour la lumière, dont toute la vie intérieure est pour nous lettre morte. Supposez un instrument assez délicat pour nous introduire dans ce monde, et nous en dévoiler les secrets et les mystères; ou, à défaut d'instrument, supposez un organisme humain capable, par une sensitivité dont nous n'avons pas d'idée, de nous initier à toute la série des mouvements ou des vibrations qui s'accomplissent dans l'intervalle béant qui nous occupe : quels étonnements ne seraient pas les nôtres, et dans quel étrange milieu ne serions-nous pas transportés! Mais une personne qui accomplirait ce tour de force, on l'enfermerait sans délai ni hésitation dans une maison d'aliénés. Et cependant ce monde existe; il vit et

s'agite comme le nôtre ; nous y baignons ; il nous pénètre et nous le pénétrons ; notre existence se mêle à la sienne comme la sienne à la nôtre. Et nous n'en savons rien !

*
* *

Considérés dans leur état normal, les sens sont donc loin d'être identiques d'une personne à l'autre. Fatalement, dès lors, nous voyons, entendons, goûtons, sentons et odorons différemment. Les choses ni les personnes ne nous impressionnent pas tous de la même manière.

Si cela est vrai pour des sens normaux, à plus forte raison le sera-t-il pour des sens anormaux. Là, les différences s'accentuent en même temps que les difficultés augmentent. Prenez un daltonien. Des couleurs, nettement tranchées pour vous, pour lui se confondent en une seule. Il lui est radicalement impossible de les différencier : le brun foncé, par exemple, et le vert foncé lui sont tout un.

Placez cet homme en face d'un tableau, d'un paysage. Il voit d'une certaine manière ; son intelligence conçoit en conséquence. S'il est sincère, il se prononcera conformément à l'impression reçue, qui est tout autre pour lui que pour vous. Par une fatalité inéluctable, vous rendrez l'un et l'autre, dans ce cas, deux juge-

ments qui ne se ressembleront guère. L'accuserez-vous, ou vous accusera-t-il de ne rien entendre à ce qu'il voit ou à ce que vous voyez? Ce serait bien à tort des deux parts. Chacun est seul juge de ce qu'il ressent ou éprouve. Vouloir forcer une conviction, c'est violenter une conscience. Les opinions ni les croyances ne s'imposent point par la force ou la menace. Un seul, d'ailleurs, ne peut-il pas avoir raison contre tous? Patience, tolérance, support réciproques : ce sont vertus précieuses qu'on n'estime pas toujours, malheureusement, à leur prix, bien qu'elles soient nécessaires à tous.

Mais revenons. Il ne s'agit plus cette fois de voir différemment un même objet visible aux yeux de tous. La question est plus grave. Une personne, vous ou moi, aperçoit quelque chose, entend un son que les autres personnes ne voient ni n'entendent point. Que faire en un pareil cas ? Pour peu qu'on ait de fanatisme, le dialogue suivant s'engagera en termes plus ou moins acerbes : Comment, dira l'un, vous ne voyez pas, vous n'entendez pas; mais ouvrez les yeux, prêtez l'oreille. Rien ? Vous êtes donc aveugle ou sourd? — Et l'autre : Vous me la baillez belle avec votre vision ou votre audition. Il n'y a rien devant nous ni au près ni au loin. Comment verrais-je ou entendrais-je ? Pour

m'affirmer que vous voyez ou entendez, il faut que vous soyez fou ou halluciné.

Des deux côtés, jugements téméraires et précipités ; des deux côtés, violence et injustice en même temps qu'ignorance. La chose, en effet, n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air.

Laissons la folie, voyons l'hallucination. C'est une de ces expressions dont on use et abuse à propos de tout et à propos de rien. On croit, par elle, expliquer les choses : elle ne sert au fond qu'à masquer notre ignorance. C'est, avec quelques autres du même genre, telles que l'hystérie et l'anémie, le *tarte à la crême* d'un grand nombre d'ignorants et de pas mal de savants.

Tâchons de nous rendre compte le plus exactement possible de ce qui se cache sous ce vocable. L'hallucination, explique le dictionnaire, est une erreur des sens. Ainsi, lorsque vous croyez voir, entendre, sentir, goûter, toucher quelque chose là où il n'y a rien, vous êtes le jouet d'une hallucination. Rien de plus simple, en apparence. Mais regardez au fond, vous comprendrez que rien ne l'est moins. Ceux, en effet, qui décident, s'il y a, ou non, hallucination, n'appuient leurs dires que sur la connaissance ou la non connaissance de l'objet dont l'halluciné supposé affirme éprouver l'impression. Or, nous l'avons vu, et nous le verrons

encore : il existe autour de nous, tout près de nous, quantité de choses dont nous ne sentons d'aucune manière la présence, faute d'instruments ou d'organes appropriés à leur perception. Si donc l'on veut, scientifiquement, établir l'hallucination, il en faudra fournir des preuves plus positives que celles dont on s'est contenté jusqu'à ce jour, et qui, uniquement basées sur le témoignage de sens imparfaits, inégaux de l'un à l'autre, ne sauraient suffire.

En attendant, qu'on nous permette de poser cette question : Existe-il des hallucinations au sens absolu du mot? question qui en appelle aussitôt une autre, contre-partie exacte de la première : Est-ce que tout ce qui nous entoure n'est pas, dans un certain sens, source ou cause d'hallucination ou d'illusion? Nous ne plaisantons pas. Prenez un objet quelconque, une table, par exemple. Vous la regardez; elle vous semble tout d'une pièce; le bois dont elle est faite vous paraît sans solution de continuité. Si vous la frappez, elle vous donne un bruit plus ou moins sonore. Touchez-la, la consistance en est solide au contact de la main. Goûtez-en la subtance, odorez-la, elle vous donnera une certaine impression sapide et une certaine impression olfactive.

Si, là-dessus, vous alliez vous figurer que

ces diverses impressions répondent à une réalité absolue, vous tomberiez dans la plus grave erreur. Tout d'abord, la structure du bois où il semble qu'il n'existe aucuns interstices est poreuse. Versez-y un liquide, il y pénétrera plus ou moins profondément. Mais voulez-vous savoir quelle en est la nature réelle, rappelez-vous comment croissent les arbres, et les matières qui entrent dans leur composition. Ne sont-ils pas formés d'un certain nombre de gaz dont la consistance et l'apparence diffèrent du tout au tout de celles du bois? Lors donc que nous avons devant les yeux un corps quelconque, minéral, végétal ou animal, nous ne le voyons pas tel qu'il est en réalité, mais tel que nous le révèlent les sens. Or, ceux-ci ne nous montrent que des formes passagères, transitoires, des phénomènes, et jamais le noumène, le fond des choses. Cela est tellement vrai qu'on a pu dire, en un langage paradoxal, mais littéralement vrai, que si nous voyions les choses telles qu'elles sont, nous ne les verrions plus. En effet, pour revenir à votre table, si vous la voyiez telle qu'elle est, c'est-à-dire daus ses parties constituantes, les gaz, vous ne verriez plus la table elle-même avec sa forme nettement déterminée, sa consistance, sa sonorité, etc., mais les substances fluides dont elle est primi-

tivement faite. Ainsi, au sens absolu du mot, toutes les impressions des sens sont des hallucinations, des illusions tout au moins.

Après cette rapide digression dans un domaine qui, creusé un peu plus avant, nous montrerait la matière moins accessible encore que l'esprit, sans lequel, d'ailleurs, nous n'en aurions nulle connaissance, — après cette digression, revenons à la question des hallucinations proprement dites. S'il en existe réellement ou non, nous n'en savons rien actuellement, et ne pouvons ni ne voulons rien affirmer à cet égard. Mais nous nous demandons s'il n'y aurait pas, caché sous ce vocable, quelque malentendu profond. On ne se fait en général qu'une idée assez vague de ce qu'on entend par le mot *hallucination*. On ignore comment les hallucinations naissent et se développent, quel en est, si nous pouvons ainsi dire, le mécanisme. Examinons un peu ce point, au risque de paraître nous égarer dans une nouvelle digression.

Qu'est-ce qu'une impression visuelle, auditive, gustative, tactile, olfactive ? Le résultat d'une vibration. Prenons l'impression visuelle. Il existe quelque part dans l'espace, au près ou au loin, une source de lumière. De cette source partent des ondulations qui, se propageant à travers l'éther, viennent frapper la rétine, et se

transmettent par le nerf optique au cerveau : nous voyons, nous avons une impression lumineuse.

Tout objet qui reçoit les ondulations de la lumière s'en trouve éclairé, devient visible à nos yeux ; c'est-à-dire qu'il émet à son tour, ou plus exactement réfléchit vers nous, les rayons ou une partie des rayons qu'il avait reçus d'autre part. Ces rayons, ondulations de l'éther, ne l'oublions pas, venant impressionner l'œil, nous donnent l'image de l'objet. Voici donc le processus : 1° source lumineuse dont les ondulations vont frapper les objets ; 2° ondulations que ces objets renvoient vers nous ; 3° réception de ces ondulations par la rétine et transmission au cerveau.

Si, au lieu de la lumière, vous prenez le son, un parfum, une saveur, le processus ne change guère. Vous avez dans le premier cas deux corps qui se heurtent ; le choc ébranle l'atmosphère dont les vibrations viennent se communiquer au nerf auditif et par lui au cerveau. Ainsi des autres impressions qui toutes, sans exception, sont le résultat des vibrations auxquelles tous les corps, à nous connus, sont soumis, ou qu'ils reçoivent et transmettent tout autour d'eux. Si l'on pouvait un instant arrêter les mouvements vibratoires qui nous enserrent

de toutes parts, sans rien changer d'ailleurs ni à la forme ni à la qualité intrinsèque des corps ni du monde où nous vivons, il n'y aurait plus ni vision ni audition, ni olfaction ni rien. Nous serions aveugles et sourds, incapables de rien sentir ni de rien goûter. Ce serait la nuit, le désert, le vide, le néant.

Mais, nous l'avons vu tout à l'heure, les objets d'où partent ces vibrations ne sont pas eux-mêmes, effectivement, ce qu'ils sont ou nous paraissent être. En sorte que l'impression ainsi reçue, soit à distance, soit au contact immédiat, ne répond jamais à la vérité substantielle des choses. En science, cependant, comme en philosophie, on appelle réelles, positives, ces impressions qui ont pour base une réalité objective. C'est sur elles que la science se fonde, sur elles que reposent nos méthodes expérimentales. Nous ne prétendons pas, loin de là, en contester la valeur au point de vue pratique. Mais peut-être n'était-il pas inutile de montrer qu'absolument elles ne sont pas ce qu'il semble aux yeux de ceux qui jugent de tout d'après les apparences, sans jamais se donner la peine de pénétrer plus avant, ni se demander si peut-être la vérité vraie ne serait pas cachée au delà de ces vaines apparences, dans un certain quelque chose qui, se dérobant

aux yeux du vulgaire, se révèle à l'esprit du penseur.

Nous savons par quel processus, relativement simple, nous avons la connaissance des choses extérieures. Dans l'hallucination, pour autant que nous comprenons la chose, le processus serait exactement l'inverse de ce que nous venons de voir. Dans le premier cas, l'incitation vient du dehors pour aller frapper l'organe interne, le cerveau; dans le second, elle part du dedans, du cerveau, et, suivant le trajet des nerfs, va se projeter au dehors. Mais dans l'un et l'autre cas, nous nous trouvons en présence de vibrations, et le résultat pour l'esprit et pour les sens est le même. Prenons un exemple :

Voici un arbre. Un faisceau de rayons lumineux vous en apporte l'image, vous le voyez. Rien de plus sûr que l'existence de cet arbre. Rappelez-vous, toutefois, que vous n'en avez la connaissance que par les ondes lumineuses qui en partent, et qui ne sont pas plus l'arbre que la pensée elle-même que vous en avez.

Au lieu de l'arbre lui-même, supposez maintenant l'idée de l'arbre. Lorsque vous évoquez cette idée, inscrite dans votre cerveau, il entre en vibration, et les vibrations produites, se communiquant aux nerfs, sont, par eux, pro-

jetées en dehors de l'organisme dans l'espace. Si la projection est assez forte, ou le sens de la vision assez affiné, vous aurez exactement, comme dans le premier cas, la sensation visuelle de l'arbre, mais d'un arbre qui n'est pas, quoiqu'il paraisse, et qui ne peut pas être l'objet matériel de tout à l'heure, qui est, semble-t-il, et doit être une création purement idéale. Nous ne savons si la comparaison est tout à fait juste, mais le cerveau nous paraît jouer ici le rôle d'un miroir. Il réfléchit au dehors les objets dont il a reçu l'impression, comme une glace réfléchit l'image de celui qui s'y mire. L'image et la réalité sont également vivantes. Qui ne serait pas prévenu par une longue expérience, se trouverait dans l'impossibilité absolue de distinguer l'une de l'autre. Il nous arriverait comme aux petits enfants qui prennent l'image que la glace leur renvoie pour un autre enfant vers lequel ils tendent les mains; ou comme aux chats qui, s'étant aperçus dans une glace, cherchent de tous côtés le compagnon qu'ils viennent de voir, très étonnés de ne pouvoir pas le rejoindre.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que d'une comparaion destinée à rendre l'idée plus concrète, à la faire mieux comprendre. En réalité, il y a une différence très sensible entre

les projections du cerveau, qu'il y ait ou non hallucination, et la réflexion d'un objet dans la glace. Les premières, quoiqu'il n'y paraisse pas tout d'abord, ont plus d'objectivité, plus de matérialité que les autres. Elles ne sont pas, comme celles-ci, un simple reflet qui s'efface avec l'objet qui y a donné naissance. Il y a en elles quelque chose de plus, une véritable création objective, aussi diluée, aussi éthérée que vous le voudrez, mais réelle néanmoins, et perceptible dans certains cas et pour certains sujets. Vous rappellerons-nous ce que nous disions, dans notre première conférence, de la pensée, cause de mouvement, de la pensée-force? Faisons un autre rapprochement. Un rayon lumineux, c'est-à-dire un mouvement vibratoire, part d'un objet quelconque et va frapper la plaque sensibilisée d'un appareil photographique. Il y fait impression, il y crée une image durable.

Une pensée, un acte qui part du cerveau, une vibration encore, comme dans le cas supposé précédemment, ne peut-elle également produire une impression semblable, soit sur une plaque sensibilisée, soit mieux encore, sur un objet non préparé?

Essayons une expérience : Nous sommes magnétiseur ou hypnotiseur. Nous avons de-

vant nous un sujet, nous l'endormons, nous le mettons en somnambulisme. Cela fait, nous lui présentons un petit carré de carton tout blanc, vierge de toute impression, de la grandeur, supposons d'une carte-portrait. — Voyez-vous, lui disons-nous, notre photographie sur cette carte? — Je n'y vois rien, par l'excellente raison qu'il n'y a rien; vous voulez vous moquer de moi. — Comment, vous ne voyez pas? Mais regardez donc; voici notre front, voici nos yeux, notre barbe, nos cheveux, etc. Voici jusqu'à cette cicatrice ou ce grain de beauté que vous connaissez bien. Et à mesure que vous détaillez ainsi votre figure, en insistant, en voulant fortement, le sujet la voit se dessiner sur le carton qui, pour vous, demeure tout blanc, tel qu'il était avant l'expérience. Bientôt il ne verra plus seulement une image vague, mais une photographie dont la netteté ne laisse rien à désirer.

Est-ce simple complaisance de sa part? Effet de vos suggestions réitérées? Il vaut la peine de s'en assurer. Prenez cette carte-photographie, — d'une photographie toute spéciale, — — marquez-la d'un signe imperceptible, connu de vous seul, et mélangez-la à un paquet d'autres cartes toutes semblables que vous remettrez au sujet en lui disant de retrouver celle

qui contient votre image. Soyez sans crainte, son embarras ne durera guère.

Vous reste-t-il encore un doute? Présentez-la lui la tête en bas. Agacé, il la remettra aussitôt dans la position normale. Faites un pas de plus. Cette photographie, laissez-la lui. Il en sera très fier. Il l'accrochera au mur, chez lui, à la place d'honneur. Faites-la, après huit, dix jours, ou plus, retourner sens dessus dessous, en son absence. Vous verrez si, à son retour, il ne s'en apercevra pas aussitôt, et ne pestera pas contre le mal-appris qui est venu lui déranger ses affaires.

Cette expérience, répétée diverses fois par des observateurs sans lien entre eux, ne vous semble-t-elle pas prouver que l'action vibratoire qui accompagne la pensée du magnétiseur ou du sujet, ou peut-être des deux à la fois, donne lieu à un effet qui n'est pas une simple hallucination ni la conséquence toute nue de la suggestion, mais bien une impression réelle et objective? [1]

Ainsi l'hallucination, qu'on fait intervenir un peu partout, est mieux que ce qu'on s'imagine généralement. Elle a, ou elle peut avoir

[1] Que ceux qui douteraient de cette possibilité se reportent aux étranges observations faites par M. Lhuys avec ses aimants sur ses malades! Ils seront tôt convaincus!

une certaine réalité objective. Elle est comme toutes les sensations que nous éprouvons, le résultat d'une vibration. La cause, seulement, en est au dedans de nous, au lieu d'être hors de nous. Il importe essentiellement de s'en souvenir.

Mais en l'envisageant à ce point de vue particulier d'une projection qui, du cerveau, va s'extérioriser, ou se réaliser au dehors pour l'halluciné, en une création absolument concrète comme serait un objet quelconque qui tombe sous nos sens, nous n'embrassons pas l'hallucination, ou ce qu'on appelle de ce nom, dans toute son étendue. Si elle est souvent comme dans la fièvre, le rêve ou le cauchemar, tout à fait involontaire et spontanée; si elle se présente dans des conditions telles que celui qui en est la victime est complètement incapable de la distinguer d'avec les objets, seuls réels pour nous, dans notre état normal; — d'autre part, elle peut être provoquée artificiellement comme ci-dessus. Mais dans ce cas, pas plus que dans l'autre, elle n'est pas un fait purement subjectif. Il y a, sauf erreur, toujours en elle une certaine objectivité, puisque toujours elle s'accompagne ou est précédée de vibrations sur lesquelles on ne saurait trop insister, et que, d'ailleurs, dans ce genre d'expé-

riences, on peut constater positivement, comme dans la photographie de tout à l'heure, l'effet de ces vibrations sur une carte toute blanche.

Ce n'est pas tout. Si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit des degrés sans nombre qui existent dans les organes des sens, plus délicats chez les uns, plus grossiers chez les autres, on comprendra que les partisans à tout crin de l'hallucination sans objet doivent très fréquemment commettre de graves erreurs. Ne prennent-ils pas la mesure de leurs perceptions pour celle même des choses perceptibles? Ce qu'ils ne voient pas, ou ne sentent pas, ils en nient l'existence. Et si, par hasard, quelqu'un dont les sens sont plus affinés, reçoit et ressent des impressions qui leur échappent, ce quelqu'un leur paraît halluciné, alors qu'en réalité, les hallucinés, c'est eux-mêmes. Seulement, l'hallucination dans ce cas est négative. Les objets rayonnent vers eux comme vers l'autre; leurs ondulations ou leurs vibrations viennent heurter le bout périphérique de leurs nerfs sensitifs; mais ceux-ci, trop obtus, demeurent inertes sous le choc. Il y a bien impression, mais impression trop faible pour être sentie ou perçue. C'est, nous le répétons, l'hallucination négative qui se manifeste spontanément comme l'autre, et qui, de même qu'elle, peut-être artificiellement provoquée.

Dans les séances magnétiques et hypnotiques, on fait souvent cette expérience : un sujet est endormi. On choisit parmi les membres de la société une personne quelconque. On dit à l'hypnotisé que, réveillé, cette personne, il ne la verra pas, il ne l'entendra pas, il ne la sentira pas. Qu'elle se place dorénavant devant le sujet, lui crie à l'oreille ou lui tire un coup de revolver, il ne bronche pas. Qu'elle le pique, le pince, lui fasse, en un mot, tout ce qui, en d'autres temps, le ferait sursauter de terreur ou crier de douleur, il ne bronchera pas davantage. C'est l'hallucination négative dans toute sa plénitude.

Autre chose : Supposons toujours un sujet endormi. Aucune suggestion ne lui a été faite. Il se trouve isolé de tous, en rapport seulement avec son magnétiseur qui lui-même ignore ce qu'on va lui faire, ou ce qu'on lui donnera à goûter. Il n'est pas, soit dit en passant, nécessaire que le magnétiseur et le sujet se touchent.

Si, dans ces conditions, vous tirez les cheveux au magnétiseur, le sujet se frottera la tête à la partie exactement correspondante. Si vous le pincez sur une partie quelconque du corps, le sujet en ressentira le contre-coup comme si vous l'aviez pincé lui-même.

Faites goûter au magnétiseur de l'eau salée,

le sujet fera la grimace, de l'eau sucrée, il manifestera de la satisfaction. On observera peut-être qu'il ne s'agit ici que d'une simple transmission de pensée. Il y a plus : les deux organismes vibrent à l'unisson, le rayonnement de l'un pénètre l'autre ; leur sphère de sensibilité est la même ; ils ne sont plus pour ainsi dire qu'un seul être, ou plutôt, le sujet est devenu tellement sensible à tout ce qui est de son magnétiseur que la moindre vibration qui part de lui l'atteint, l'impressionne, lui fait éprouver des sensations identiques à celles qu'il ressent lui-même. Hallucination, si l'on veut, mais non pas hallucination sans objet.

Faites une autre expérience : Vous êtes dans une chambre absolument obscure ; vous tenez entre les mains un aimant ; vous n'y apercevez rien d'anormal. Mais à côté de vous est un sensitif qui dit voir comme deux cônes lumineux aux deux pôles de l'aimant : l'un tirant sur le rouge, l'autre sur le bleu. Lequel de vous deux est halluciné ? Vous qui ne voyez rien, ou lui qui voit ? Variez l'expérience : Au lieu d'un simple aimant, prenez un électro-aimant. La machine électrique qui donne sa force à l'appareil, se trouve en dehors de la chambre où vous êtes. Le manipulateur peut intercepter le courant, ou le rétablir, quand

et comme bon lui semble, sans que ni vous ni le sensitif, vous en soyez prévenus. Admettez que celui-ci ne voie rien quand le courant est interrompu, et qu'il aperçoive, au contraire, les deux flammes rouge et bleue dont il était question tout à l'heure, chaque fois que le courant est établi : ne serez-vous pas obligé de convenir que c'est lui qui avait raison, et que l'halluciné, l'halluciné négatif, c'était vous ?

Vous le voyez, la question de l'hallucination se complique, à mesure que nous l'examinons sous ses diverses faces ; mais aussi, et c'est un point de la plus haute importance, plus elle se complique, plus elle échappe à ceux qui, volontiers, s'en font une arme contre un bon nombre d'entre les phénomènes spirites.

Il est facile, bien facile, sans doute — cela ne demande ni grands efforts d'imagination ni beaucoup de science — de dire à tout propos : Hallucination ! hallucination ! Ce qui l'est infiniment moins, c'est de prouver sérieusement ce qu'on affirme.

*
* *

Si la transmission de pensée existe ; s'il est vrai qu'une idée, jaillie de notre cerveau, soit capable, sans l'intermédiaire d'aucun de nos cinq sens, d'aller frapper directement un autre

cerveau — et le fait, aujourd'hui, n'est plus contestable — nous avons là un nouveau moyen de resserrer encore le champ naguère si vaste de l'hallucination. Et ce moyen, nous le tirons du monde même des esprits. Si ce monde existe, en effet, — et il existe, nous essaierons d'en fournir la preuve — ceux qui lui appartiennent, à défaut d'organes charnels comme nous, ont leur intelligence, leur pensée, leur volonté, servies aussi par des organes, lesquels, pour être d'une matérialité moins tangible que les nôtres, n'en sont pas pour cela moins réels.

Deux cas peuvent se présenter. Dans le premier, l'esprit est incapable de se faire voir, de se manifester tangiblement d'une manière quelconque ; il a recours alors, comme nous-mêmes dans nos expériences, à la suggestion. Il agit sur le cerveau ou la pensée de celui qu'il veut influencer ; il lui communique directement ce qu'il veut qu'on sache, qu'on voie ou qu'on entende. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, ne sont actionnés, quand ils le sont, qu'indirectement ; je veux dire qu'ils ne le sont que par contre-coup, après que l'esprit a influencé la pensée ou le cerveau qui, réagissant sous l'impression reçue, projettent au dehors en vibrations ou images oculaires, auditives ou autres, l'idée qui les a frappés. Quoi

qu'il en soit, toujours est-il qu'à l'origine de cette impression dite hallucinatoire, il y a un fait, une cause réelle, effective, et nullement imaginaire comme on le voudrait. Il est inutile, je pense, d'affirmer une fois de plus que la non vision de l'un ne prouve rien contre la vision de l'autre. Nous avons assez montré combien il est de degrés dans la perception des choses pour n'avoir pas à revenir là-dessus.

Si l'esprit parfois est incapable de se faire voir, même à un médium excellent, il arrive aussi, pour des raisons qui nous échappent, qu'il tient à garder l'anonymat, qu'il ne veut pas être reconnu. Lorsqu'il en est ainsi, il agit encore comme précédemment, par suggestion. Son action sera peut-être puissante, mais lui-même restera, si nous pouvons ainsi dire, dans la coulisse. On ne le verra pas, on ne saura pas qui il est.

Dans ces occasions donc, c'est la pensée de l'esprit qui est perçue, plus que lui-même, exactement comme dans la transmission de pensée entre vivants, où le sujet ne se préoccupe nullement du transmetteur, mais de l'idée qu'il cherche à lui transmettre. Taxera-t-on d'hallucination celui qui en est l'objet? Nous osons prétendre qu'on n'en a pas le droit.

Dans le second cas, l'esprit lui-même est

perçu en premier lieu ; ce qu'il a à communiquer ne vient qu'en deuxième ligne. Nous avons l'agent avant l'action, au lieu que tout à l'heure l'agent s'effaçait en quelque sorte ou se cachait derrière son action. Ici encore, sans doute, étant donnée l'extrême ténuité de l'organisme de celui qui se communique, tous n'en auront pas la perception, mais ceux-là seulement qui ont le degré de sensitivité voulu : les médiums, les somnambules lucides, les sensitifs. Mais ce fait, encore une fois, ne prouve pas le moins du monde l'hallucination du visionnaire. Il démontre simplement la grossièreté de nos sens, incapables de sentir des influences autres que celles de la matière la plus grossière.

Une observation toutefois s'impose ici : il va de soi que si la réalité ou la possibilité de la vision existe, bien que nous ne voyions rien, vous ou nous, la contre-partie est vraie aussi : nous voulons dire qu'il ne suffit pas qu'un sujet quelconque affirme voir, sentir ou entendre ceci ou cela, pour que nous soyons tenus sans plus d'ajouter foi à ses paroles. Pour que ses dires acquièrent de la valeur, il faut que nous puissions, de manière ou d'autre, en contrôler, sinon l'exactitude absolue, au moins la probabilité plus ou moins grande : en d'autres termes, il faut que le contenu de la vision ré-

ponde à des choses ou à des êtres que nous puissions plus ou moins reconnaître par des ressemblances, avec ceux que nous avons connus, par des particularités plus ou moins frappantes qui les concernent. Ce domaine est si difficile, si complexe, qu'à moins de preuves bien positives du contraire, on n'est pas plus autorisé, dans un cas donné, à affirmer la réalité strictement objective de la vision que sa réalité purement subjective ou hallucinatoire. Pour l'homme sans préjugés ni parti-pris, la balance, de prime abord, ne penchera ni à droite ni à gauche.

*
* *

Quelques mots encore sur une question qui se rattache d'assez près à l'hallucination : l'illusion. L'illusion consiste à prendre une chose pour une autre. Elle est le fait surtout des ténèbres. Vous est-il arrivé, par une nuit obscure, de traverser un bois ou un cimetière, de passer à distance plus ou moins grande de haies vives ou de clôtures, de champs plantés d'arbres, ou semés d'obstacles quelconques? On ne voit pas les choses comme elles sont. Elles prennent des formes fantastiques, fantomales. Pour peu que l'imagination ou la peur s'en mêlent, et elles se mettent volontiers de la partie, tout ce monde

s'anime, court, se demène, vous poursuit. L'ouïe ajoute bientôt à l'illusion. Le moindre bruit, le frôlement d'une feuille, un oiseau qui secoue ses ailes, un rien, prend des proportions énormes. Que d'histoires de spectres et d'apparitions dues à des erreurs de ce genre ! Qui ne se rappelle avoir, au moins une fois en sa vie, aperçu quelque grand fantôme bien noir dans la nuit sombre?

Mais si l'illusion est grandement favorisée par les ténèbres, elle se rencontre cependant ailleurs. C'est un ennemi dont il faut constamment se garder. On croit si facilement ce qu'on désire. En bien ou en mal, pour affirmer ou pour nier, le danger est le même. L'essentiel est de bien fixer le monstre avant de s'en effrayer ou d'en rire : c'est le plus sûr. La recommandation, qui n'est superflue nulle part, importe principalement dans l'étude des phénomènes psychiques où, malheureusement, tant de causes, de sentiment et autres, poussent à l'acceptation ou au rejet quasi-aveugles de toutes les manifestations qui se présentent. □

*
* *

Notre ambition était de déblayer quelque peu le terrain où nous devons marcher. Nous craignons maintenant d'avoir soulevé des ob-

jections non prévues, et, par là, d'avoir troublé la douce quiétude, tant de ceux qui attribuaient volontiers tous les faits psychiques à l'intervention des esprits, que de ceux qui croyaient trouver contre eux un refuge assuré dans l'hallucination. Nous ne le regretterions d'ailleurs qu'à moitié. Dans notre conviction intime, absolue, l'homme doit avoir le courage de regarder bien en face le problème de sa destinée. Que servirait de se cacher à soi-même les difficultés qui lui sont inhérentes, de reculer devant la constatation de vérités qu'il faudra bien, qu'on le veuille ou non, connaître et reconnaître tôt ou tard? Ne valait-il pas mieux, dans le domaine si complexe des études psychiques, appeler la sérieuse attention de tous, d'une part, sur les causes possibles — autres que les esprits — des phénomènes dont il s'agit; et, de l'autre, examiner l'instrument ou les instruments dont nous disposons pour les percevoir sous les diverses formes sous lesquelles ils se présentent à nous?

S'il est bon de savoir jusqu'à quel point on peut se fier aux outils qu'on emploie habituellement, n'est-il pas indispensable de connaître la portée exacte de ceux qui nous font communiquer avec le monde extérieur, d'autant plus que les hommes de science, et, après eux, ceux

d'ignorance, croient pouvoir se débarrasser des manifestations qui les gênent, en les attribuant à l'hallucination, sorte de perversion des sens, due tantôt à quelque défaut organique, et tantôt à une suggestion de la volonté consciente ou inconsciente que le médium imposerait aux assistants sans qu'ils s'en doutent le moins du monde? Explication notoirement insuffisante, et qui expose à des méprises et des erreurs sans nombre ceux qui s'en font une arme contre le spiritisme.

Ces choses bien entendues, rien ne s'oppose plus à ce que nous entrions au cœur même de la question. Nous pouvons à présent étudier les faits et les expliquer comme ils doivent l'être, en tenant compte, autant que possible, de tous les facteurs qui concourent à leur production. La tâche, il ne faut pas se le dissimuler, est loin d'être aisée. Beaucoup repousseront nos conclusions, sans doute, mais tous, nous l'espérons, nous rendront cette justice que nous examinons le problème sans parti-pris ni fanatisme, avec une entière franchise et loyauté.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Faits spontanés et provoqués ; bienfaisants et malfaisants. — Matérialisme et spiritisme — Superstition. — Hallucinations véridiques ; télépathie entre vivants. — Théories explicatives. — Difficultés. — Apparitions coïncidant avec la mort. — Apparitions *post mortem*. — Conclusion qu'elles comportent.

Les phénomènes dont le monde est le théâtre se divisent en deux grandes catégories : ceux dans lesquels notre volonté n'est pour rien ; ceux où nous jouons un rôle plus ou moins actif et conscient. Les arbres fleurissent au printemps ; leurs branches abritent les nids et les amours des oiseaux ; le zéphyr soupire, le vent souffle, la tempête mugit, l'ouragan hurle, la grêle dévaste les moissons, l'avalanche renverse les forêts séculaires, les éruptions volcaniques et les tremblements de terre sèment l'épouvante et la ruine : nous n'y avons aucune part. Des maladies pestilentielles, sombres et terribles voyageuses, envahissent cité après cité, contrée après contrée, partout fauchant, impitoyables, les vies humaines par milliers et centaines de milliers : ce n'est pas nous qui les voulons. La

fièvre qui nous brûle, la paralysie qui nous cloue, immobiles, sur nos lits, tant d'autres maux sous lesquels ploie l'humanité, nous ne les appelons pas ; ils viennent et s'imposent à nous.

De tous ces phénomènes, quelle qu'en soit la cause, connue ou inconnue, qu'ils soient bons ou mauvais, nous disons qu'ils sont spontanés.

Au contraire, les navires qui sillonnent l'océan, portant d'un hémisphère à l'autre les produits naturels ou manufacturés des divers pays ; les locomotives qui, rapides comme le vent, parcourent les régions les plus lointaines ; les usines qui s'élèvent, vomissant feu et fumée pour l'accomplissement de leur œuvre de géant ; les routes, artères multiples qui font communiquer entre eux les moindres hameaux, comme les agglomérations prodigieuses constituant nos grandes villes : toutes ces choses n'existent et ne durent que par la volonté consciente, l'énergie créatrice de l'intelligence humaine. L'homme les pense, les veut, les réalise.

*
* *

Ces deux ordres de faits, spontanés et provoqués ou voulus, on les retrouve dans tous les domaines, qu'il s'agisse des choses qui intéressent l'âme, ou de celles qui ne concernent que

les corps. Ils existent, très nets, dans cette branche des sciences humaines qui s'appelle : *les études psychiques*. Ici, de même qu'ailleurs, nous rencontrons des manifestations tout à fait indépendantes de la volonté consciente. Il en est même qui vont directement à l'encontre de tous nos désirs, qui s'implantent en quelque sorte chez nous, plus fortes que nous, plus puissantes que toutes nos résistances.

Ces faits qu'il nous est impossible d'empêcher, nous ne les voyons pas naître ni se développer sous nos yeux : ils se présentent à nous achevés. On peut les classer, à leur tour, en manifestations bienfaisantes et en manifestations malfaisantes.

Qu'on interroge l'histoire, tant sacrée que profane, tous les temps en fournissent des exemples qui, isolés, pourraient, à la rigueur, paraître dénués de valeur, mais qui, groupés entre eux, et comparés surtout à ceux du même genre dont nous sommes les témoins actuels, s'imposent irrésistiblement à l'attention des penseurs. Les uns ont été attribués aux puissances du bien, aux anges ; les autres aux puissances du mal, aux démons. Ceux-là, messagers divins, apportent à l'homme que courbe le malheur, un secours en sa détresse ; ceux-ci, au contraire, s'acharnent après lui pour l'accabler,

pour hâter sa perte, ou pour le dominer irrémissiblement.

Il y aurait donc — il y a — en dehors de nous, en dehors de l'humanité visible, tout un monde d'êtres intelligents qui, sans être immédiatement perceptibles à nos sens grossiers, n'en exerceraient pas moins une influence considérable sur nous et sur nos destinées ; un monde qui serait comme le nôtre, mélangé de bien et de mal, de lumière et de ténèbres, où se choquent, se heurtent et s'entrecroisent, de même qu'ici-bas, des passions diverses, des aspirations contraires, les unes tendant vers les hauteurs sereines où règnent l'amour et la justice dans un bonheur lumineux, les autres, dirigées dans le sens opposé, allant vers la satisfaction de désirs demeurés inassouvis, et se nourrissant de pensées de haine et de vengeance.

*
* *

Si les religions, les philosophies, la poésie, l'histoire ont connu et affirmé, non seulement par l'observation, mais aussi par l'expérience, ce monde ultra-terrestre à deux faces, les études psychiques, le *spiritisme*, après une éclipse momentanée, est venu nous apporter de son existence des preuves décisives qui vont se

multipliant de jour en jour. N'était-ce pas rendre à l'humanité un service qu'on n'estimera jamais trop haut ?

Qu'on veuille bien le remarquer, en effet, le matérialisme vulgaire enseigne que l'homme est un composé chimique, et rien de plus ; que ses passions égoïstes ou altruistes sont la conséquence fatale et irrémédiable de la disposition particulière de ses cellules constituantes ; qu'il lui est aussi impossible de lutter contre les impulsions fondamentales de sa nature qu'il le serait de s'opposer à la marche d'un astre dans l'espace sans bornes.

Or, le soldat qui va à la bataille avec la certitude d'une défaite inévitable, est vaincu avant même d'avoir combattu. Ainsi de nous, contre l'ennemi, le mal, qui est en nous. Si vous nous persuadez qu'il est plus fort que nous, que sa puissance est invincible, vous nous rendez lâches : c'est à peine si nous essaierons un semblant de résistance. Mais lutter, lutter de toute l'énergie qui est en nous, à quoi bon, puisque les forces à combattre rendraient vains tous nos efforts ? Cédons plutôt à notre nature. Ce n'est pas notre faute, si notre écorce est rugueuse, et si elle blesse. On ne demande pas au hérisson le toucher doux et lisse de l'oiseau ou du félin.

Vous figurez-vous ce que serait un monde où de telles idées règneraient sans conteste, où chacun s'abandonnerait aux instincts coupables ou criminels qui sont en lui ?

Mais, dites-nous, prouvez-nous surtout que les pensées contre lesquelles se révolte notre sens moral, qui tendent à s'établir en maîtres dans notre for intérieur, à dominer notre vie, nous pouvons en repousser les suggestions révoltantes, étant libres et responsables ; dites-nous et prouvez-nous que s'il y a en nous une puissance du mal, il y a aussi une puissance du bien qui doit et qui peut vaincre l'autre : aussitôt nous voilà entre les mains une arme dont nous nous servirons utilement pour notre défense. Si vous ajoutez que ces pensées qui nous font monter le rouge de la honte au front, ne viennent pas toujours de notre propre fonds, mais nous sont insufflées par des invisibles qui, mus par des penchants déréglés, voudraient nous rendre semblables à eux, dans ce cas, vous fortifiez l'esprit de lutte qui est au cœur de tout homme. Vous excitez notre fierté. Vous nous élevez à nos propres yeux. Eh! quoi, nous nous laisserions docilement conduire, nous subirions la domination haïssable d'un étranger, nous serions l'esclave d'un autre! Jamais, jamais! Nous opposerons à toute attaque de ce genre une résis-

tance acharnée, d'autant plus acharnée que nous serons plus sûrs de *pouvoir* en triompher. Ne pas douter de la victoire en allant au combat, c'est presque bataille gagnée, comme hésiter, c'est courir sûrement au devant de la défaite.

* * *

Donc, le spiritisme offre des phénomènes tout spontanés. Il convient même d'observer que si les manifestations n'étaient pas venues à nous d'elles-mêmes, à l'origine, jamais nous n'aurions eu l'idée de les provoquer dans la suite. Ce n'est qu'après constatation des premières qu'on s'est dit et qu'on a compris qu'il devait être possible de produire expérimentalement les autres. C'est l'observation pure et simple des faits qui conduisit peu à peu à leur expérimentation. Les résultats fournis par l'une confirmèrent ceux obtenus par l'autre, toutes deux se prêtant ainsi un mutuel appui.

Mais si, sous ce rapport, nous avons deux séries de faits bien tranchées : les spontanés et ceux qui ne le sont pas, ou ne le sont que dans une certaine mesure — une autre division s'impose dans l'étude des phénomènes spirites : la distinction de ceux qui se produisent entre vivants de la terre d'avec ceux qui ont lieu entre vivants et morts.

Vaines superstitions que tout cela ! s'écrie-t-on volontiers au récit des naïves imaginations, ainsi qu'aux contes horrifiques qui remplissent les longues soirées d'hiver dans les campagnes même éclairées. Le sujet est inépuisable. Les histores lugubres s'appellent l'une l'autre... Que nous en avons entendues, tout enfant ! dont le souvenir s'est gravé ineffaçablement dans notre mémoire. C'était, par exemple, un homme de feu, monté sur un char de feu, attelé de chevaux de feu, qui, régulièrement, à l'heure de minuit, passait dans une des rues du village pour, de là, gagner les champs enténébrés. Il fallait s'en cacher et se taire. Quelqu'un ayant une fois eu la mauvaise inspiration de crier après lui, il se jeta à l'instant à bas de son char, et, rapide comme l'éclair, se précipita vers celui qui avait osé l'interpeler. L'imprudent n'eut que le temps de fermer la porte sur lui. Un moment de plus, et il était perdu. La trace toute noire de la main du fantôme restait visible, dans notre enfance, sur la porte violemment frappée.

Il y avait aussi les puissances infernales souterraines qu'on ne voyait qu'à peine, si même on les voyait du tout, et qui étranglaient celui qui avait la malechance de poser le pied sur l'endroit où elles avaient élu domicile. Il y avait celles qui étouffaient le bétail dans les étables,

et les forces mysterieuses qui, en certains lieux, s'attachaient à l'homme et pesaient sur lui comme un fardeau écrasant. Il y avait les sorciers et les sorcières. Il y avait le mauvais œil, les vampires, le cauchemar suffoquant, etc., etc. Joignez-y les lumières vacillantes qui, la nuit, flottent dans les champs; les feux follets, âmes en peine qui rôdent autour des tombes dans les cimetières; les fantômes nocturnes et tapageurs, les maisons hantées, et que sais-je encore?

Il est facile de rire de ces choses à distance. En réalité, elles n'ont rien de risible. Le mal qu'elles font est incalculable. Que d'enfants dont la vie entière a été empoisonnée par des contes de ce genre! qui ont vécu, toujours, sous les terreurs dont leurs jeunes âmes avaient été nourries!

Le rire, d'ailleurs, n'est pas une solution. Ne vaudrait-il pas mieux examiner, du plus près qu'il se peut, tout ce monde étrange? Qui sait si, dans cette forêt épaisse de croyances, toutes qualifiées de superstitieuses; si dans tout ce ballast invraisemblable, il ne se trouve pas quelques graines de vérité, parcelles d'or pur, perdues dans une gangue énorme et sans valeur?

D'une part, du côté des ignorants, on a

confondu, sans critique ni discernement, le vrai et le faux. D'autre part, du côté des savants et des penseurs, on a, sans plus de raison, condamné en bloc, toute cette survivance d'un passé dont on ne voulait plus entendre parler. D'où un double mal : là, les superstitions les plus absurdes et les plus dangereuses ont continué de défrayer les imaginations populaires, au grand dommage moral et physique de ceux qui vivent sous ce cauchemar; ici, la vérité a été jetée par-dessus bord, concurremment avec le reste, par ceux dont pourtant le devoir est d'élucider les problèmes posés devant l'esprit humain par des croyances séculaires.

Il n'y a que peu de temps qu'on est entré dans la voie de l'observation. On étudie, on examine, on classe les faits. Et dès maintenant, les apparitions, les pressentiments, la vue à distance, le somnambulisme lucide, les rêves prophétiques, d'autres encore, semblent définitivement acquis à la science.

Le mot *apparition* a une signification quelque peu restreinte; il ne convient proprement qu'à ceux d'entre les phénomènes qui frappent la vue. Aussi a-t-on imaginé, ces dernières années, des expressions qui, pour n'être pas très justes dans tous les cas, ont au moins cet avantage considérable de pouvoir embrasser un ordre de

faits plus étendu. Telles sont celles de : *hallucinations véridiques* et *télépathie*. Sous ces dénominations un peu étranges, il faut entendre toutes les impressions produites à distance, en dehors de la portée normale des sens, par une personne sur une autre, consciemment ou inconsciemment, volontairement ou involontairement.

Trois dames — désignons-les par les initiales A. B. C. — se trouvaient, il y a quelques années : l'une, en Alsace; l'autre, à Paris; la troisième, à Amélie-les-Bains. Un soir, vers les neuf heures, au moment d'entrer dans sa chambre, Mme A. vit tout à coup très nettement Mme C. — Le même soir, à la même heure environ, dans une réunion spirite, à Paris, Mme B., excellent médium, eut, elle aussi, la vision très précise de Mme C.

Voilà donc une même personne qui, autant qu'on a pu en juger, en comparant les heures, apparaît à peu près au même moment, à deux amies séparées l'une de l'autre, et d'elle-même, par une distance de plus de cent lieues. Mais quel rôle jouait dans le phénomène l'apparition elle-même, ou la dame dont elle était l'émanation? C'est ce qu'il n'a pas été possible de vérifier avec toute l'exactitude désirable. Tout ce qu'on a pu établir, c'est qu'un soir, assistant

à un concert, elle y avait été prise d'un besoin invincible de sommeil, et qu'elle avait dormi, chose qui ne lui était jamais arrivée dans une réunion publique. Est-ce à cet instant que se produisit l'hallucination véridique à Paris et en Alsace? Nous n'oserions l'affirmer quoique le fait paraisse plutôt probable.

Ce n'est pas toujours la vue qui est impressionnée par la télépathie. L'ouïe également est susceptible de l'être. Une dame rentrait chez elle, sur les dix heures de la nuit. Soudain, dans l'escalier, une voix frappe son oreille. Elle entend prononcer son nom. C'est sa mère qui parle. Pâle et toute tremblante, elle redoute un malheur. Le lendemain matin, en effet, une dépêche lui annonce que sa mère, gravement malade — en Lorraine, elle-même étant à Paris — la réclame avec insistance, ne voulant pas mourir sans l'avoir revue.

Il est des cas où l'hallucination véridique, l'apparition, est à la fois visuelle et auditive : M. Algernon Joy, ingénieur employé aux docks de Penarth, à Cardiff, dans le sud du Pays de Galles, se promenait dans un sentier champêtre, près de la ville, absorbé dans un calcul ayant rapport aux docks, quand il fut attaqué et terrassé par deux jeunes houilleurs. Ses pensées, à ce moment, se portèrent immédiatement

sur la cause probable de l'attaque, sur la possibilité de reconnaître les assaillants et d'avertir la police. Il affirme que ni environ une demi-heure avant, ni une heure ou deux après l'attaque, il n'y eut aucun rapport quelconque entre sa pensée et un de ses amis de Londres. Cependant, presque au moment précis de l'attaque, cet ami reconnut le pas de M. Joy, derrière lui, dans la rue. S'étant retourné, il le vit « aussi distinctement qu'il l'eût jamais vu de sa vie, » s'aperçut qu'il avait l'air angoissé, lui demanda ce qu'il y avait, et reçut cette réponse : « Retourne chez toi, mon vieil ami, j'ai été blessé. » Tout cela fut raconté par l'ami en question dans une lettre qui en croisa une de M. Joy, donnant le compte rendu de l'accident [1].

Le sens du toucher peut être impressionné tout comme les autres. Ainsi, les *Phantasms of the living* racontent qu'un peintre anglais, M. Severn, canotant un matin de très bonne heure sur un lac, y fut surpris par un orage, et frappé violemment à la lèvre supérieure par un coup de barre du gouvernail. Sa femme qui dormait tranquillement à ce moment, en ressentit si vivement le contre-coup qu'elle se

[1] *Phantasms of the living,* vol. II, p. 524.

réveilla en sursaut, et, se croyant blessée, porta aussitôt le mouchoir à sa lèvre pour en épancher le sang qu'elle s'imaginait devoir en couler.

D'autres fois, ce n'est ni la vue, ni l'ouïe, ni le toucher qui sont intéressés dans le phénomène. On retrouve soudain un parfum aimé dont la cause demeure cachée. Imagination pure et simple? Cérébration inconsciente? Peut-être. Toutefois, rapproché des autres faits dont il est l'analogue, pourquoi ne reconnaîtrait-il pas comme eux une cause extérieure?

Il y a des cas enfin où l'impression est indéterminée. Sans arriver jusqu'aux sens, elle s'impose pourtant irrésistiblement : c'est comme un poids, une oppression, une angoisse qui pèse sur l'âme, sorte de cauchemar à l'état de veille et sans raison apparente. Or, il se trouve qu'au moment où l'on est ainsi triste à mourir, où l'on se sent, en plein jour, comme enveloppé de ténèbres impénétrables, où l'on a le cœur comme serré dans un étau, il se passe quelque part, dans une autre âme, une âme amie, un drame qu'on ne connaîtra que plus tard, mais dont on a la prescience indéfinie.

Personnellement, nous savons plusieurs cas de ce genre. Une dame se trouvait un jour dans cet état dont il lui fut impossible de se

distraire. Elle avait du noir, et des envies de pleurer aussi involontaires que pressantes. Que se passait-il ? On l'ignorait. Mais le soir quelqu'un qui lui était cher ne rentra pas chez lui. On s'informa. Il n'avait pas paru à son bureau de la journée. Un malheur était sûrement arrivé. Lequel? A la police, on ne savait rien. Ce n'est que le lendemain, dans la soirée, qu'on connut enfin la vérité. La personne disparue avait erré toute la journée d'avant, toute la nuit, et encore tout le jour suivant, dans les bois, en proie à des idées de suicide qu'heureusement elle ne réalisa pas.

Une autre fois, nous étions réunis, un certain nombre, pour essayer des expériences de matérialisation. A un moment donné, une des dames présentes eut des hoquets, comme à l'approche d'un vomissement. Elle se récria contre cette impression qu'elle attribuait à l'influence des esprits. Or, en rentrant chez elle, la séance terminée, elle trouva la personne dont nous parlions tout à l'heure, malade à mourir. Depuis plus de deux heures, elle avait des vomissements qui n'en finissaient pas, empoisonnée qu'elle était par quelques huîtres mangées au dîner.

Ces sortes d'impressions, il importe de le remarquer, ne sont pas toujours simultanées à

des faits qui se passent ailleurs. Il se peut qu'elles soient l'annonce anticipée de quelque malheur prochain : maladie grave, mort ou autre. Mais invariablement elles sont de telle nature que celui qui les éprouve, s'écrie involontairement : Que va-t-il m'arriver ?

*
* *

Avant de nous demander à l'aide de quelles théories expliquer ces faits, *qui sont des faits d'observation,* citons-en un autre qui appartient à *l'expérimentation :* M. B. apparut à plusieurs reprises, la nuit, chez deux dames, auxquelles, avant de s'endormir, il avait eu la volonté expresse de se faire voir. Simple transmission de pensée? Télépathie? Le cas n'est pas aussi facile à résoudre qu'il en a l'air. Car, deux fois, M. B. fut aperçu, non pas précisément des dames auxquelles il pensait, mais d'une de leurs sœurs, mariée, et qu'il connaissait à peine. Occupant, par hasard, la chambre des deux premières, elle vit le fantôme de M. B., la première fois, dans le corridor, allant d'une chambre à l'autre, et cela dans le moment même où *il voulait être dans la maison;* la seconde fois, la même nuit, à l'instant où sa pensée était de se montrer dans la chambre à coucher qui se trouvait sur le devant de la mai-

son. Dans cette dernière occasion, il alla se placer à côté du lit, saisit les cheveux de la dame, puis lui prit la main qu'il regarda fixement [1].

* * *

Essayons d'expliquer le phénomène ci-dessus. M. B. veut apparaître à une certaine dame, dans un endroit donné, à une heure déterminée. Sa volonté se réalise : voilà le fait. S'agit-il, dans ce cas, d'une simple transmission de pensée ou d'image? Si oui, comment les choses se seraient-elles passées? Pour mieux nous en rendre compte, essayons une comparaison, tirée des sciences physiques : Vous voulez communiquer avec un ami habitant une ville plus ou moins éloignée de celle où vous demeurez vous-même. Vous allez au téléphone. Votre volonté agit; vous projetez au dehors votre pensée en lui donnant la forme de sons parlés. La plaque vibrante de l'appareil s'émeut et vibre, à vos paroles, de vibrations qui sont en rapport avec la hauteur, l'intensité, le timbre des mots et des phrases prononcés. Il y a, dans une certaine mesure, objectivation de votre pensée.

[1] *Phantasms of the living,* vol. I, p. 103-108.

Les vibrations produites sont saisies par le courant magnéto-électrique, et, par le fil, transmises à une autre plaque, identique à la première, qui, sous leur influence, vibre exactement comme celle du point de départ. Aussi les mots, articulés par le transmetteur, résonnent-ils exactement aux oreilles du récepteur, les vibrations étant les mêmes.

Le processus est donc celui-ci : Pensée du transmetteur ; expression de la pensée en mots parlés ; vibrations correspondantes communiquées à la plaque vibrante du téléphone au point de départ ; transformation et transport de ces vibrations par le courant magnéto-électrique le long du fil ; vibrations, sous l'action de ce courant, de la plaque où se tient le récepteur, reproduction des sons et des mots, impression sur le cerveau, pensée.

De même, semble-t-il, dans la transmission directe d'une image. Celui qui essaie l'expérience commence par se représenter fortement l'image à transmettre. La concentration de sa pensée met en activité sa force psychique qui projette l'image, au dehors, dans l'espace, où elle produirait, dans l'éther cosmique, des ondes qui lui seraient strictement correspondantes. Et, comme le courant électro-magnétique dirige les vibrations qui proviennent de

la plaque vibrante du téléphone, sans erreur, vers leur but, ainsi la force psychique conduit les ondulations, qui portent l'image à transmettre, au point voulu, le cerveau du récepteur. Là, une transformation se produit : les ondes redeviennent, — comment? nous l'ignorons — impression, pensée, image. Sous l'activité propre du sujet, cette image, à son tour, au lieu de rester interne, s'extériorise : l'on se trouve eu présence d'une hallucination véridique, comme celle supposée plus haut.

Voilà comme, à la rigueur, les choses pourraient se passer. Mais se passent-elles réellement ainsi ? Lorsque B. apparaît à la dame à qui il veut apparaître, le processus ci-dessus indiqué est admissible. Mais lorsqu'il est vu par une dame vers laquelle ses pensées ni sa volonté ne se sont point portées, marchant de çà et de là, ou accomplissant d'autres actes, non voulus primitivement, dans ce cas, l'admission en devient plus malaisée. Le fantôme est trop vivant, trop objectif pour qu'on puisse supposer qu'il n'ait d'autre cause que la simple volonté de M. B. Celui-ci se serait-il donc dédoublé? Son corps fluidique, spirituel, le périsprit, plus ou moins condensé, aurait-il quitté l'enveloppe charnelle pour aller se manifester au loin? Ces dédoublements ne sont

pas impossibles. — Ou bien, troisième hypothèse, serait-ce l'intervention, dans le phénomène d'une intelligence occulte, d'un esprit qui aiderait à la réalisation pleine et entière du spectre ? C'est la supposition vers laquelle penche le grand naturaliste anglais, A.-R. Wallace, qui ne croit pas que l'âme puisse jamais quitter son corps, si ce n'est au moment de la séparation définitive, ni qu'il suffise de la simple volonté, si forte soit-elle, pour créer des visions aussi nettes et aussi vivantes que celle dont il vient d'être question.

Si, au lieu du fantôme de M. B., nous prenons celui de M. Joy, les difficultés sont plus grandes encore peut-être. Car ici, la volonté ni la pensée d'apparaître n'existent point. Si le fantôme est vraiment dû à M. Joy, il l'est à son insu ; c'est inconsciemment qu'il agit et qu'il apparaît, et cela dans des circonstances et en un instant où son esprit est tout occupé et préoccupé d'autre chose. Ce qui complique le phénomène, c'est que l'apparition parle, et que sa parole est entendue comme l'avait été son pas. Une intervention étrangère s'imposerait, semble-t-il, plus impérieusement dans ce cas que dans celui de tout à l'heure.

Prenons un autre exemple : Le mari de Mistress Severn voulait-il qu'elle fût informée

de ce qui lui était arrivé ? Non, sa volonté allait en sens contraire. Il était fermement résolu à tout lui cacher. Cependant, elle ressentit le coup qui l'avait frappé lui-même. Ce n'est donc pas par sa volonté, mais contre elle que le phénomène a eu lieu. Or, est-il croyable, *a priori,* que les choses que nous ne voulons pas, aillent, par nous, quoique malgré nous, se communiquer aux autres sous des formes aussi précises ?

Inconscient, volonté consciente, dédoublement, action du monde spirituel, dans nombre de cas, on ne sait à quoi se résoudre. Laissons donc la question en suspens jusqu'à nouvel ordre, et disons deux mots d'une autre difficulté dont on ne tient peut-être pas suffisamment compte dans les hypothèses explicatives qui excluent l'intervention des esprits.

*
* *

Prenez une source de lumière. Plus vous la rapprochez de l'œil, plus son éclat devient intense; plus vous l'éloignez, plus il s'affaiblit. Même effet pour les ondes sonores. Tout près, elles frappent l'oreille de sons parfaitement nets au sujet desquels il est impossible de se tromper. Mais à mesure qu'augmente la distance de leur point de départ à l'organe de l'ouïe, le son va diminuant graduellement d'intensité jus-

qu'à s'évanouir complètement. En science physique, la chose s'exprime ainsi : L'intensité d'une lumière ou d'un son est en raison inverse du carré des distances, c'est-à-dire que si vous éloignez une lumière ou un son de dix fois sa distance actuelle, son éclat ou son intensité seront diminués de 10×10, ou de 100 fois.

Or, dans les phénomènes psychiques, rien de pareil. Que la distance soit d'une lieue, de dix, de cent, de mille ou davantage, les fantômes qui apparaissent, les hallucinations véridiques, si vous le préférez, sont aussi nettes, aussi complètes qu'elles pourraient l'être dans le voisinage le plus immédiat de l'agent ou des agents producteurs. Ainsi la force, quelle qu'elle soit, qui les engendre, diffère de toute manière, considérablement, de celles qui nous sont connues du monde physique. La loi qui la gouverne n'a rien de commun avec celle qui gouverne les ondes lumineuses ou sonores. La diminution ou la déperdition de puissance observée ici ne s'applique pas là, l'action étant, autant qu'on en peut juger, aussi puissante au point d'arrivée qu'au point de départ, si grande que soit la distance qui sépare ces deux points extrêmes. Le fait a son importance ; il convient de ne pas le perdre de vue. Une force qui parcourt les espaces sans rien perdre de son énergie, est

évidemment une force d'une nature très particulière, sans analogue avec celles que l'expérience de chaque jour nous révèle. Serait-il très téméraire de conclure de là, à l'intervention, dans ces phénomènes, d'intelligences extra-terrestres qui, pouvant facilement et avec la rapidité de l'éclair, se déplacer à leur gré, agiraient de près, et non pas de loin, ainsi qu'on est obligé de l'admettre dans l'hypothèse d'un agent unique, conscient ou inconscient, et d'un sujet entre lesquels il n'y aurait d'autre intermédiaire que l'éther cosmique ?

Voici une autre difficulté : On sait que les rayons lumineux, de même que les ondes sonores, se propagent en ligne droite dans l'espace, aussi longtemps qu'ils ne rencontrent pas d'obstacle. Mais qu'un mur, une montagne, un milieu plus dense quelconque que l'éther ou l'air s'opposent à leur marche, aussitôt les voilà déviés de leur route. Ils sont réfractés ou brisés ; ils prennent une autre direction.

Or, supposez un fantôme, disons des vibrations ayant leur origine dans un cerveau humain, partant de l'Amérique pour apparaître, par exemple, à Genève. Soumises à la loi de propagation qui est celle des ondulations physiques, sonores ou lumineuses, il arriverait de deux choses l'une : ou bien, étant donnée la courbure

de la terre, elles viendraient, à un point donné, raser sa surface à la ligne d'horizon, pour être de là rejetées vers les hauteurs de l'atmosphère, s'éloignant de plus en plus de la terre, sans pouvoir jamais atteindre le sujet, demeurant, ainsi que nous l'avons supposé, à Genève; ou bien, pénétrant dans la terre, la traversant, et s'y heurtant à des milieux différemment denses, elles iraient se dissipant et se dispersant de plus en plus dans les directions les plus opposées, à supposer que le contact de nombreuses substances minérales ne les fît pas se diffuser, comme il arrive de l'électricité.

Cependant, répétons-le, les vibrations, parties d'un point quelconque du globe, arrivent à leur destination, sûrement, dans toute la plénitude de leur intensité, sans avoir rien perdu de leur puissance dans le trajet parcouru. Il est impossible, dès lors, d'établir aucune comparaison satisfaisante entre les lois physiques actuellement connues, et la loi nouvelle qui se recommande à notre étude; de juger celle-ci d'après celles-là, de conclure des unes à l'autre. Nous sommes évidemment en face d'un monde qui a ses lois propres; qui diffère singulièrement de celui auquel nous sommes habitués à tout rapporter. Et cela même nous autorise à dire aux détracteurs et adversaires

des théories spirites qu'il peuvent bien suspendre leur jugement, mais qu'étant donnés les faits en question, ils n'ont pas le droit, jusqu'à nouvel ordre, de nier les esprits ni leur action sur les hommes.

*
* *

Après les apparitions qui ont lieu de vivants à vivants, et les influences diverses, plus ou moins mystérieuses qui s'exercent, elles aussi, à distance, entre vivants de la terre, un pas de plus nous amène aux visions qui coïncident avec la mort de celui ou de celle dont le sujet aperçoit le fantôme. Les exemples de cet ordre, connus et vérifiés, se comptent par centaines et par milliers. Si tous ceux qui ont été témoins de pareilles manifestations faisaient part au public de leurs observations il y en aurait une telle abondance que douter serait radicalement impossible, exception faite pour les prétendus esprits forts qui se croient obligés, en conscience, de nier obstinément tout ce qui ne cadre pas avec l'idée qu'ils se sont faite, une fois pour toutes, des possibilités et des impossibilités naturelles. Mais laissons leurs négations, et voyons les faits :

Un médecin (le Dr Rowland Bowstead, of Caistor) raconte ce qui suit : « Je faisais une

partie de cricket. Une balle que j'aurais dû attraper fut lancée dans ma direction. L'ayant manquée, elle alla rouler du côté d'une haie basse. J'y courus avec un camarade. Lorsque je fus arrivé près de la haie, je vis, de l'autre côté, l'apparition de mon beau-frère à qui j'étais très attaché. Il était habillé en chasseur, et portait un fusil sur le bras. Il souriait, et me faisait signe de la main. Je dis à mon camarade de regarder l'apparition, mais il ne vit rien, et quand je voulus la fixer de nouveau, elle avait disparu. Je montai, très attristé, chez mon oncle, et lui racontai ce que je venais de voir. Il tira sa montre : il était juste une heure et dix minutes.

« Deux jours après, je reçus de mon père une lettre qui m'annonçait la mort de mon beau-frère, survenue à une heure dix minutes (le jour de ma vision). La mort était arrivée d'une manière singulière ; car, ce même jour, au matin, il avait dit qu'il se sentait mieux et qu'il pensait pouvoir aller encore à la chasse. Puis, ayant pris son fusil, il s'était tourné vers mon père et lui avait demandé s'il m'avait envoyé chercher. Mon père lui ayant répondu négativement, il s'était emporté, et avait dit qu'il me verrait en dépit de tous. Soudain, un vaisseau s'étant rompu dans ses poumons, il était tombé

foudroyé. Il portait à ce moment un costume de chasseur, et avait son fusil sur le bras, exactement comme dans l'apparition que j'en avais eue. »

Robert Dale Owen raconte que dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, la femme du capitaine Wheatcroft, rêvant quelle voyait son mari (alors dans les Indes), s'éveilla en sursaut, et ayant regardé, le vit effectivement debout à côté de son lit. Il était en uniforme. Ses mains étaient crispées sur sa poitrine, il avait les cheveux en désordre, et le visage d'une pâleur mortelle. Ses grands yeux sombres étaient fixés sur elle avec une expression de grande surexcitation, et sa bouche close avait le caractère propre qui lui était habituel dans ses moments d'émotion. Elle vit jusqu'aux moindres particularités de son uniforme, aussi nettement que jamais dans sa vie. L'apparition se penchait en avant, comme lorsqu'on souffre, et paraissait faire effort pour parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Au témoignage de sa femme, elle resta visible une minute entière, puis s'évanouit.

La visionnaire ne dormit plus de la nuit, et, le lendemain matin, raconta à sa mère tout ce qu'elle avait vu, concluant que le capitaine Wheatcroft devait être, ou mort ou grièvement blessé. Au temps voulu, on apprit, en effet, par

un télégramme, que le capitaine avait été tué le 15 novembre devant Lucknow.

La veuve fit savoir au fondé de pouvoir de son mari qu'elle était préparée à la triste nouvelle, mais qu'il devait y avoir erreur sur la date. M. Wilkinson s'adressa au ministre de la guerre dont la réponse fut que le capitaine Wheatcroft avait bien été tué le 15 novembre.

A quelque temps de là, M. Wilkinson, en visite à Londres, raconta ce fait dans tous ses détails à un ami. Aussitôt la femme de celui-ci de s'écrier : Ce doit être la même personne que je vis le soir où nous parlions de l'Inde. Elle ne se rappelait pas le jour, mais assurait en avoir obtenu, par l'intermédiaire de son mari, une communication dans laquelle il était dit que la mort était survenue dans l'après-midi même, à la suite d'une blessure à la poitrine : il était alors environ neuf heures.

Réfléchissant, elle se souvint qu'elle avait été dérangée à ce moment par un homme d'affaires pour le règlement d'un compte. Elle chercha dans ses livres, et trouva la date du 14 novembre.

Enfin, en mars 1858, la famille du capitaine Wheatcroft reçut, datée de Luckuow, du 17 décembre 1857, du capitaine G. C., une lettre qui portait qu'il s'était trouvé à côté du

capitaine Wheatcroft lorsqu'il tomba, le 14 novembre, et non le 15, comme le disaient les dépêches de sir Colin Campbell. Un éclat d'obus l'avait frappé à la poitrine, et sur sa tombe était inscrite, sur une croix de bois, la date de sa mort : 14 novembre.

Le fait fut reconnu exact par le ministre de la guerre qui communiqua à la famille un acte de décès rectifié.

*
* *

Voilà deux apparitions dont la précision ne laisse rien à désirer. Dans la première, il y avait volonté d'apparaître ; pour ce qui est de l'autre, nous en sommes réduits à des suppositions. Mais si la volonté existe *avant la mort,* et alors que rien ne la fait prévoir, est-il probable qu'elle se maintienne intacte, complète, lorsque survient, tout à coup, sans préparation, la rupture définitive de l'âme d'avec son organisme charnel? L'instant fatal de la séparation ne doit-il pas s'accompagner d'un trouble plus ou moins profond, et pour que la vision ait lieu aussi nette, pour qu'elle sourie, et fasse signe de la main, ne faut-il pas admettre l'intervention, le concours d'un tiers, plus apte à conduire, à diriger la force et l'intelligence soudain libérées? Quoi qu'il en soit de toutes ces ques-

tions, et de beaucoup d'autres qui y sont connexes, une autre difficulté se présente. Vous avez remarqué que la première apparition portait un costume de chasseur, avec un fusil sur le bras. Or, est-il admissible que la pensée de celui qui voulait voir et être vu, avant sa mort subite, se fût arrêtée à l'idée d'apparaître dans un pareil attirail? Est-il admissible surtout que, foudroyé aussi brusquement, il eût gardé, s'il l'avait eue, une idée de ce genre? Ce serait pour le moins singulier. Comment donc peut-il se montrer équipé pour la chasse? Est-ce qu'ici encore on ne sent pas la nécessité d'une autre intervention? Mais cette intervention même ne résoudrait pas le problème en son entier. Il resterait à savoir comment se réalise, soit une suggestion, — s'il y a suggestion — aussi nette, aussi complète, soit l'apparition d'une forme objective réelle, cause ou conséquence de cette suggestion. Il y a là toute une série de questions au sujet desquelles il n'existe pas, à notre connaissance, de réponse entièrement satisfaisante. Le fait, nous l'avons; l'explication vraie, absolue, reste à trouver.

Les mêmes observations se présentent quant au second cas. Mais là nous faisons évidemment un grand pas vers le spiritisme. Il n'y a plus seulement, comme dans le premier, appa-

rition à une personne aimée, il y a, en plus, communication médianimique à une personne étrangère. Le phénomène est mixte ou double. Nous sommes placés ainsi sur la limite qui sépare l'apparition proprement dite des manifestations spirites, lesquelles ont lieu, non plus tout à fait spontanément, mais par l'intermédiaire d'un médium.

*
* *

Mais continuons la revue de ces faits : M. D., propriétaire de deux usines, l'une à Glascow, l'autre à Londres, rapporte (nous abrégeons son récit) qu'il y a quelque trente-cinq ans il prit à son service, à Glascow, un jeune garçon frêle et délicat, Robert Mackenzie, qui, mal conseillé, le quitta au bout de trois ou quatre ans.

Plusieurs années se passèrent. Un jour, passant devant la « *Scottice Poorhouse,* » M. D. vit un jeune homme qui dévorait avidement un morceau de pain sec. Il avait l'air de quelqu'un qui est toujours sur le point de mourir de faim. C'était Robert Mackenzie. Il raconta sa vie de misère à son ancien protecteur, et dit combien il regrettait d'avoir quitté une place où il avait le pain quotidien assuré. M. D. ayant consenti à le reprendre, il lui en exprima

sa reconnaissance en termes plus qu'émus. Depuis ce moment, sans jamais faire étalage de ses sentiments, il parut ne plus vivre que pour M. D. Dès qu'il l'apercevait, ses grands yeux pensifs se fixaient sur lui, suivant tous ses mouvements. M. D. était l'étoile polaire de sa vie.

En 1862, M. D. vint demeurer à Londres où il oublia peu à peu ses ouvriers écossais. Il y a quelque dix ou douze ans, un vendredi, ceux-ci avaient leur soirée et bal annuels. Robert Mackenzie, qui ne se mêlait guère aux autres, demanda la permission de servir au buffet. Tout se passa bien, et la fête se continua le samedi.

Le mardi d'après, très peu avant huit heures, dans sa maison à Campden-Hill, M. D. eut une manifestation qu'il dit ne pouvoir appeler un rêve, mais à laquelle cependant il conservera ce nom, pour se conformer à la phraséologie usitée : « Je rêvai que j'étais assis devant un pupitre, engagé dans une conversation d'affaires avec un gentleman inconnu, debout à ma droite. Robert Mackenzie s'avança vers moi. Ennuyé, je lui demandai avec quelque brusquerie s'il ne voyait pas que j'étais occupé. Il se retira à l'écart avec une extrême répugnance, puis se rapprocha de nouveau comme

s'il désirait vivement un entretien immédiat. Je m'adressai à lui, de nouveau, avec plus de brusquerie que la première fois, lui reprochant son manque de tact. Sur cela, la personne avec qui je causais, prit congé de moi, et Mackenzie s'avança derechef : « Qu'est-ce que tout cela veut dire, Robert? » fis-je quelque peu irrité. « Ne voyiez-vous pas que j'étais occupé ? » — « Oui, Monsieur », répliqua-t-il, mais il faut que je vous parle tout de suite. » — « A propos de quoi? Que peut-il y avoir qui presse tant? » — « Je désire vous dire, Monsieur, que je suis accusé d'une chose que je n'ai pas faite ; j'ai besoin que *vous* le sachiez, et que vous me pardonniez ce pour quoi l'on me blâme, car je suis innocent. » — Puis : « Je n'ai pas fait ce qu'ils disent que j'ai fait. » — Je dis : « Quoi? » — Il répéta les mêmes mots. Je lui demandai alors tout naturellement : « Mais comment puis-je vous pardonner, si vous ne me dites pas ce dont vous êtes accusé? » Je n'oublierai jamais le ton emphatique de sa réponse en dialecte écossais : « Vous le saurez bientôt. »

Ma question fut répétée au moins deux fois ; je suis certain que la réponse le fut trois fois, de la manière la plus expressive. Je m'éveillai là-dessus. J'étais dans l'état de surprise et d'inquiétude que pouvait produire un rêve —

quâ mere dream — aussi remarquable, et je me demandais quelle pouvait en être la signification, quand ma femme se précipita dans ma chambre, très émue, une lettre ouverte à la main. Elle s'écria : « Oh! James, voilà une conclusion terrible au bal des ouvriers; Robert Mackenzie s'est suicidé. » Comprenant parfaitement alors le sens de la vision, je dis tranquillement et fermement : « Non, il n'a pas commis de suicide. » — « Comment est-il possible que vous sachiez cela ? » — « Parce qu'il vient de me le dire. »

« Lorsqu'il m'apparut — pour ne pas interrompre le récit, je n'ai pas tout d'abord mentionné ce détail — je fus frappé de la singularité de son aspect. Sa figure était d'un bleu pâle indescriptible, et sur son front étaient des taches semblables à des gouttes de sueur. Je ne savais pas ce que cela voulait dire. Mais voici ce qui s'était passé. En rentrant chez lui, dans la nuit de samedi, Mackenzie avait pris une bouteille contenant de l'eau forte, et, croyant que c'était sa bouteille de whisky, il s'en était versé un petit verre qu'il avait bu d'un trait. Il était mort le dimanche dans d'atroces souffrances. On avait cru qu'il s'était suicidé. Et voilà pourquoi il m'avait affirmé qu'il était innocent de l'accusation portée contre

lui. Or, chose remarquable, et dont je n'avais pas la moindre idée, en cherchant les symptômes qui accompagnent l'empoisonnement par l'eau-forte, je vis qu'ils étaient à peu près ceux que j'avais constatés sur la figure de Robert. »

« On reconnut bientôt qu'on s'était trompé en attribuant la mort à un suicide. C'est ce dont je fus averti le lendemain par une lettre de mon représentant en Ecosse. »

« J'attribue le tout à la reconnaissance excessive de Mackenzie que j'avais arraché à un état de misère déplorable, et à son vif désir d'être bien dans mon opinion. Je n'ai rien embelli, et je laisse à mes lecteurs le soin de conclure eux-mêmes. »

*
* *

Dans une conférence sur : « La science et les phénomènes dits spirites », faite à la « *Spiritual Alliance* » de Londres, M. le général Drayson rapporte le fait suivant :

« Il y a bien des années de cela, je reçus un matin un télégramme m'annonçant la mort d'un de mes excellents amis, un clergyman du nord de l'Angleterre. Le même jour, je rendis visite à une dame amie qui affirmait posséder la faculté de voir les esprits et de causer avec eux. Quand j'arrivai chez elle, j'étais tout à

la pensée de mon révérend ami. Après quelques instants de conversation avec la dame, je lui demandai si elle ne voyait pas près de moi quelque esprit venant de quitter ce monde. Elle me répondit qu'elle en voyait un, mort tout récemment. Je pensai que c'était le clergyman. Mais la dame me dit que l'esprit se montrait sous l'uniforme militaire, et lui racontait qu'il était mort de mort violente. Elle me donna ensuite son nom de baptême et son nom de famille, avec, en outre, un nom familier, par lequel, non seulement moi, mais aussi quelques-uns de ses autres frères d'armes, nous avions l'habitude de l'appeler. Je le questionnai pour en obtenir des détails plus complets sur sa mort; j'appris ainsi qu'il avait eu la tête coupée, et que son corps avait été jeté dans un canal; que ces choses s'étaient passées dans l'Orient, mais non pas dans l'Inde. Or, il y avait trois ans que je n'avais vu cet officier, et les dernières nouvelles que j'en avais eues portaient qu'il se trouvait dans l'Indoustan.

« Après cette visite, je pris des informations à Woolwich; j'appris ainsi que l'officier en question avait bien été dans l'Inde, mais qu'il devait être au moment de se rendre en Chine. Quelques semaines plus tard arriva la nouvelle qu'il avait été fait prisonnier par les Chinois.

On offrit une forte somme pour sa rançon, mais il ne fut jamais retrouvé.

« De longues années après, ayant rencontré dans l'Inde le frère de cet officier, je lui demandai si on avait jamais appris quelque chose sur la mort de son frère. Il me dit que son père s'était rendu en Chine, et qu'il y avait acquis la preuve, qu'un chef tartare, furieux de la perte d'un de ses amis, avait donné l'ordre de lui trancher la tête, sur les bords d'un canal dans lequel son corps fut jeté. [1] »

* * *

Examinons ces deux derniers faits : celui de Robert Mackenzie et celui dont parle le général Drayson. Que prouvent-ils, et comment s'expliquent-ils ? La théorie de l'hallucination véridique ou de la télépathie rend-elle compte du premier ? Mais la télépathie est une action ou une influence qui s'exerce sur le sujet au moment où l'agent tend sa volonté vers ce but. Or, Robert Mackenzie est mort le dimanche matin, et sa manifestation à M. D. n'a eu lieu que deux jours plus tard. Si donc on veut quand même qu'il s'agisse d'un fait de télépathie, ce sera de la télépathie *post-mortem*, et il

[1] Light, octobre 24, 1884, p. 448.

sera établi par là, non seulement que l'âme survit au corps, mais encore qu'elle peut, dans certaines conditions données, se communiquer à ceux qu'elle aime. L'hallucination véridique, qui n'est qu'une autre forme de la télépathie, conduirait du reste exactement à la même conclusion.

On pourrait, il est vrai, dire — et l'on a dit — que l'action télépathique, exercée au moment même de la mort, ne devient perceptible au sujet qu'ultérieurement, des heures, des jours, et peut-être des semaines après l'accident qui en a été l'occasion. Mais loin de résoudre ou de simplifier la question, cela ne ferait que la compliquer davantage.

Fera-t-on intervenir l'inconscient ? Cela nous paraîtrait bien étrange en face des détails si précis de la manifestation, et de la volonté tenace, de l'âpreté avec laquelle l'apparition insiste sur son innocence.

Aucune des autres hypothèses non spiritualistes, auxquelles on pourrait avoir recours, ne nous semble suffisante pour expliquer les circonstances diverses du récit. Qu'on le veuille ou non, on ne peut guère ici échapper à l'explication spirite qui est que l'esprit même de Robert Mackenzie a été l'agent du phénomène, soit seul, soit peut-être avec le concours d'un ou de plusieurs esprits amis.

La même conclusion s'impose plus impérieusement encore pour le fait rapporté par le général Drayson. Ici, la suggestion est, tout d'abord, et nécessairement, éliminée, de même que la transmission de pensée. Le général ne pensait pas à l'officier qui vint se manifester, et il ne savait rien de ce qui lui était arrivé. L'inconscient n'est pas moins évidemment hors de cause. Que reste-t-il donc? L'hallucination véridique? La télépathie? Mais les observations faites à propos de Robert Mackenzie ne conviennent pas moins ici. Quoi donc? Une fois encore, en dehors de tout parti-pris, nous arrivons à la conclusion de tout à l'heure, qui est que l'esprit survit à son organisme physique, et peut, non seulement se faire voir et entendre, mais communiquer à l'occasion, sur son sort, des renseignements qui, ignorés de tous au moment de la manifestation, sont ultérieurement reconnus exacts.

*
* *

A nous en tenir uniquement à l'observation, sans même entrer dans l'étude du spiritisme proprement dit, ou en l'effleurant à peine, l'on est peu à peu amené, tout en se limitant à un seul ordre de faits, à reconnaître une action spirituelle dans le monde. Qu'on les appelle ou

qu'on ne les appelle pas, les *morts* sont là, bien vivants, n'attendant qu'un moment favorable pour se manifester, et nous crier, des régions ultra-terrestres, que la vie se prolonge par delà la tombe. Ce n'est pas, nous l'avons déjà dit, d'aujourd'hui seulement que les apparitions, tantôt troublent les hommes, et tantôt leur apportent des consolations et des pensées d'espérance. De tout temps, des voix se sont élevées qui ont protesté contre le néant, et affirmé l'union et la solidarité des deux mondes terrestre et spirituel.

On a voulu voir, nous l'avons dit aussi, dans cette croyance à ce qu'on appelle à tort le surnaturel, un reste de superstition, un retour aux époques de barbarie et d'ignorance où l'on confondait, affirment les savants et les philosophes, de vains songes avec la réalité. On n'a pas compris, on n'a pas voulu comprendre que la croyance à la survivance de l'âme, malgré la désintégration corporelle, n'avait pu naître, durer et se généraliser que par le phénomène constamment renouvelé d'apparitions effectives et de manifestations diverses, toutes venant rappeler aux vivants de la terre que « les morts ne sont pas les absents, mais les invisibles ; » que, loin de vivre dans des sphères inaccessibles, ils se tiennent à nos côtés, tout disposés

à se communiquer à nous, chaque fois que les circonstances le leur permettent ou qu'ils le jugent utile. Oui, pour contrebalancer l'idée de néant qui nous saisit à la vue de l'inertie, puis de la dissolution progressive du cadavre, il avait fallu autre chose que des rêves irréels ou des suppositions dénuées de preuves. Les faits seuls qui, malgré toutes les apparences contraires, établissent la vie de l'âme dans la mort du corps, étaient assez forts, assez persuasifs pour rendre à l'homme l'espérance perdue.

L'orgueil de la science a bien pu s'y tromper, et, malgré les rayons qui venaient percer nos ténèbres, prétendre qu'une nuit absolue nous cachait le mystère d'outre-tombe : toujours, de siècle en siècle, de nouvelles manifestations du monde invisible et spirituel venaient rappeler à l'homme ses destinées ultérieures. La porte de l'au delà restait entrebaillée, prête à s'ouvrir plus large sous une poussée plus vigoureuse. Les efforts des négateurs de parti-pris ne réussissent pas à faire taire les voix des morts ; au contraire, elles se multiplient et se renforcent, spontanées ou provoquées.

En même temps, le passé mieux étudié nous fait mieux connaître, chaque jour, l'importance des manifestations spirituelles d'autrefois. Il y en a tant, et elles sont certifiées par des hommes

de valeur si éminente, que leur ignorance seule, ou d'indéracinables préjugés les peuvent mettre en doute.

A supposer donc que le spiritisme n'existât pas, et que les expériences sans nombre faites de toutes parts par des hommes de la plus haute valeur scientifique, littéraire, philosophique ou morale, n'eussent pas été faites, il resterait encore vrai que les morts sont solidaires des vivants, et que les vivants le sont des morts.

Cette conviction qui s'impose à quiconque s'est donné la peine d'examiner sérieusement les faits merveilleux que racontent les annales humaines, devient de plus en plus irrésistible, grâce aux travaux scientifiques modernes qui confirment si complètement ce qu'enseignait déjà l'expérience du passé. On ratiocinera tant qu'on voudra, on en appellera du diable au hasard, de l'hallucination à l'inconscient, des simples coïncidences aux effets de la suggestion consciente ou non, les faits restent debout, et, malgré tout, parlent un langage que tous, tôt ou tard, seront obligés d'entendre : « Il n'y a pas de vérité contre la vérité. »

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Somnambulisme. — Nouvelles apparitions. — Dédoublement. — Apparitions sensibles aux animaux. — Pressentiments. — Du rêve. — Rêves prophétiques.

Nous avons longuement parlé des apparitions, ainsi que des causes multiples auxquelles il convenait de les attribuer et des théories à l'aide desquelles on s'ingénie à les expliquer. La question cependant étant de la plus haute importance, il ne sera pas inutile d'y revenir, et de l'examiner sous les autres aspects qu'elle offre, aspects que nous avons dû négliger pour ne pas interrompre la marche progressive et ascendante que nous nous étions proposée pour arriver plus sûrement à notre but.

Que nous enseignent, sur ce sujet, le somnambulisme lucide, et d'autres états analogues ? Quelle lumière nous apportent-ils ? Comment le somnambule voit-il ce qui se passe au loin, en dehors, bien en dehors de la puissance visuelle de l'œil ?

Plusieurs hypothèses sont possibles.

1° Après avoir été mis en rapport, d'une

manière quelconque, avec les personnes ou les choses sur lesquelles il s'agit d'obtenir des renseignements, sa volonté tend vers l'endroit désigné, et, par un mécanisme que nous ignorons, la pensée connaît jusque dans leurs moindres détails, les événements qui s'y accomplissent, ou les objets qui s'y trouvent. C'est la vue à distance proprement dite, qui, en bien des circonstances, se complique d'une audition, d'une olfaction, etc., également à distance.

2° C'est une intelligence extra-terrestre, un esprit, qui fait passer devant ses yeux ou plutôt devant son âme, par suggestion continue ou transmission de pensée, les tableaux et les scènes qu'il décrit avec une si surprenante précision.

3° L'âme s'éloigne du corps, et se transporte, directement, personnellement, avec toutes ses facultés pensantes et organisatrices, dans le lieu ou chez les personnes sur lesquels on a appelé son attention. Elle se rend compte exactement de toutes les circonstances capables d'intéresser le consultant; puis, ayant repris possession de son organisme physique, elle rapporte ce qu'elle a vu et entendu.

Cette dernière hypothèse trouverait un appui dans les dires mêmes des somnambules dont un certain nombre, d'entre les meilleurs, ont le

sentiment très net que quelque chose qui est en eux se détache de leur corps, et se porte vers le but fixé. C'est ensuite que dans le temps de leur voyage, fictif ou réel, ils cessent d'être en rapport avec leur magnétiseur qui n'a plus aucun pouvoir sur eux. C'est, en outre, que pour accomplir ce voyage, il leur faut un certain temps, plus ou moins considérable, semble-t-il, suivant la distance ; ce qui ne serait pas le cas si la pensée seule était à l'œuvre dans le phénomène. C'est enfin que dans le parcours, entre le point de départ et le point d'arrivée, ils voient, entendent ou sentent, sur la route qu'ils suivent, des choses qui, les étonnant ou excitant leur curiosité, les arrêtent momentanément ou les ramènent en arrière pour rendre compte aux autres de leurs impressions ou de leurs découvertes, avant de reprendre ou de continuer leur vol dans l'inconnu. Tel l'exemple cité par le Dr Charpignon : Une de ses somnambules, désireuse de voir sa sœur établie à Blois, se dirigeait, *en pensée,* vers cette ville, par une route qui lui était bien connue, quand tout à coup elle s'écria : « Tiens ! voici M. Jouanneau ; où peut-il bien aller ? » On l'interrogea. Elle déclara se trouver à Meung où elle venait de croiser M. Jouanneau, tout endimanché. On s'informa par lettre

auprès de celui-ci, et on apprit qu'il était effectivement à Meung au moment où la somnambule avait assuré l'y avoir rencontré. Tous les renseignements donnés par celle-ci étaient vrais jusque dans leurs moindres détails.

* * *

On trouverait, sans peine, des faits établissant que les hypothèses ci-dessus mentionnées sont mieux, toutes trois, que de simples suppositions. Mais, comme la question qui nous occupe spécialement en ce moment est de savoir si l'âme peut se détacher du corps vivant et se transporter au loin, nous nous en tiendrons aux faits qui, à notre avis, fournissent la preuve irréfutable de cette possibilité, disons mieux de cette réalité. A cette catégorie appartient déjà, jusqu'à un certain point, celui que nous venons de rapporter. Mais pour intéressant qu'il soit, il n'est pas absolument probant. Il s'expliquerait, à la rigueur, par la transmission de pensée ou la télépathie. En voici un dont on rendrait déjà moins facilement compte par l'une ou l'autre de ces hypothèses.

La femme du Dr J., gravement malade, regrettait vivement qu'il ne lui fût pas possible de se rendre dans le pays de son mari, où vivaient le père de celui-ci et sa sœur qu'elle

n'avait jamais vus ni l'un ni l'autre. Un jour, en se réveillant de son sommeil, elle avait une expression des plus heureuses. Elle raconta qu'elle avait fait le voyage si ardemment désiré; qu'elle avait vu son beau-père et sa belle-sœur, celle-ci occupée dans la cuisine à nettoyer des poissons.

Elle mourut peu après. Le docteur J. écrivit aux siens tout ce qui s'était passé chez lui. Sa lettre en croisa une qui lui venait de son père. Celui-ci lui disait qu'à l'heure où la malade avait dit avoir fait le voyage au pays de son mari, une femme était entrée dans sa chambre; qu'il n'avait pas été seul à la voir, mais que sa fille, qui nettoyait des poissons dans la cuisine, l'avait également aperçue [1].

Dans le cas suivant, qui rappelle, agrandie, l'expérience de M. B. dont nous parlions précédemment, la difficulté de rendre compte de l'apparition par une simple hallucination véridique augmente encore; car l'apparition, cette fois, est vue par un étranger à qui, assurément, elle n'avait pas voulu se montrer, ne le connaissant pas : Un mourant était tombé dans le délire. Quand il revint à lui, il raconta à ceux qui l'entouraient qu'il avait été sur un navire qui revenait de l'Inde et qui était commandé

[1] *Sphinx*, nov. 1892, p. 27.

par son fils ; qu'il avait visité toutes les cabines à la recherche de celui-ci.

Or, dans le temps qu'il parcourait ainsi le navire, un officier qui n'était pas le capitaine, vit, sur le bâtiment, un homme qui lui était totalement inconnu, et qu'il n'avait jamais aperçu parmi les passagers. Cet homme, entrant dans le salon, alla de cabine en cabine, puis s'éloigna de nouveau. L'officier demanda à son capitaine s'il avait jusqu'alors tenu caché un de ses voyageurs. La description qu'il fit du fantôme fut si exacte que le capitaine reconnut qu'il s'agissait de son père [1].

Cependant, ici encore, le doute est possible, et, en pressant très fort les hypothèses scientifiques en cours au sujet de ces phénomènes, peut-être réussirait-on à expliquer la manifestation par une action télépathique. Nous avons besoin de preuves plus positives, plus matérielles, d'apparitions laissant des traces tangibles de leur passage, ou rapportant avec elles, du lieu d'apparition, quelque objet qui soit un témoignage irrécusable de la réalité de leur présence, à l'endroit supposé de la manifestation. De ce nombre sont, à des degrés divers, ceux qui suivent :

[1] *Sphinx,* nov. 1892, p. 28.

En 1845, existait en Livonie, non loin de la petite ville de Wollmar, un institut de jeunes filles désigné sous le nom de : Pensionnat de Neuwelcke. Le directeur d'alors se nommait Bach. Le nombre des pensionnaires, presque toutes de familles nobles, s'élevait à quarante-deux. Parmi elles se trouvait la seconde fille du baron de Guldenstubbe, âgée de 13 ans. C'est à la mère de cette enfant, à la baronne de Guldenstubbe, que l'on doit les renseignements de première main sur les phénomènes extraordinaires qui se passèrent dans l'établissement de Neuwelcke dans les années 1845-1846, et dont voici le résumé :

Parmi les maîtresses, il y avait une Française, M^lle^ Émilie Sagée, née à Dijon. Sa conduite, son intelligence, son application, son talent d'institutrice, son caractère la faisaient hautement apprécier de tous ceux qui la voyaient à l'œuvre. Or, peu de semaines après son entrée à la maison, de singuliers bruits commencèrent à courir sur son compte parmi les élèves. Quand l'une disait l'avoir vue dans telle partie de l'établissement, fréquemment une autre assurait l'avoir rencontrée ailleurs au même moment. On crut d'abord à une méprise. Mais comme le fait ne cessait de se reproduire, les jeunes filles, à la longue, en parlèrent aux

autres maîtresses. Les directeurs, mis au courant, déclarèrent, par ignorance ou parti-pris, que tout cela n'avait pas le sens commun, et qu'il n'y fallait pas davantage faire attention.

Mais les choses se compliquaient bientôt et prenaient un caractère qui excluait toute possibilité d'erreur. Un jour que Émilie Sagée donnait une leçon à treize de ses jeunes filles, parmi lesquelles Mlle de Guldenstubbe, et que, pour mieux faire comprendre sa démonstration, elle écrivait le passage à expliquer au tableau noir, ses élèves virent tout à coup, à leur grande frayeur, deux demoiselles Sagée, l'une à coté de l'autre. Elles se ressemblaient exactement et faisaient les mêmes gestes. Seulement, la personne véritable avait un morceau de craie en sa main et écrivait effectivement, tandis que son double n'en avait pas et se contentait d'imiter les mouvements qu'elle faisait pour écrire.

De là, grande sensation dans l'institution, d'autant plus que toutes les jeunes filles, sans exception, avaient vu la seconde forme et étaient parfaitement d'accord dans la description qu'elles faisaient du phénomène.

Peu après, comme elle agrafait par derrière la robe d'une des demoiselles du pensionnat, Antoinette de Wrangel, celle-ci, en se retournant, aperçut dans la glace deux Émilie Sagée

qui s'occupaient d'elle, et, de frayeur, s'évanouit.

Des mois se passèrent. On voyait de temps à autre, au dîner, le double de l'institutrice debout derrière sa chaise, imitant tous ses mouvements, tandis qu'elle mangeait, mais sans couteau ni fourchette ni nourriture dans ses mains. Élèves et domestiques en témoignaient également.

Une fois, étant couchée à cause d'un grand rhume, la jeune fille qui lui lisait pour la distraire, la vit tout à coup pâlir, comme si elle allait se trouver mal, et, se retournant quelques instants après, elle aperçut le double de la malade se promenant de long en large dans la chambre.

Une autre fois encore, toutes les élèves, réunies dans une grande salle du rez-de-chaussée qui avaient vue sur le jardin attenant à l'établissement, étaient occupées à des travaux de broderie. Mlle Émilie Sagée cueillait des fleurs dans le jardin. La maîtresse, chargée de la surveillance, s'étant absentée, les jeunes filles ne furent pas peu surprises en apercevant tout à coup leur autre institutrice, dans le fauteuil que la première venait de quitter, il y avait quelques instants à peine. En même temps, cependant, elle était dehors, bien visible, con-

tinuant à cueillir des fleurs. Seulement ses mouvements étaient plus lents et plus lourds, pareils à ceux d'une personne accablée de sommeil ou épuisée de fatigue. Quelque peu habituées à ces étranges manifestations, deux des élèves les plus hardies s'approchèrent du fauteuil, et, touchant l'apparition, crurent y rencontrer une résistance comparable à celle qu'offrirait un léger tissu de mousseline ou de crêpe. L'une osa même se placer tout contre le fauteuil et traverser en réalité une partie de la forme. Malgré cela, celle-ci dura encore un peu de temps, puis s'évanouit graduellement. L'on observa aussitôt que Mlle Sagée avait repris la cueillette de ses fleurs avec sa vivacité habituelle. Interrogée si, à cette occasion, elle avait éprouvé quelque chose de particulier, elle répondit qu'elle se souvenait seulement d'avoir pensé, à la vue du fauteuil vide : « J'aimerais mieux que l'institutrice ne s'en fût pas allée ; sûrement, ces demoiselles vont perdre leur temps, et commettre quelque sottise. »

Ces curieux phénomènes durèrent environ dix-huit mois avec des intervalles de calme de une à plusieurs semaines. On remarquait qu'à mesure que le double devenait plus net et prenait plus de consistance, la personne vivante elle-même devenait plus raide et s'affaiblissait ;

et réciproquement, qu'à mesure que le double s'évanouissait, l'être corporel reprenait ses forces. Elle-même était inconsciente de ce qui se passait, et n'en avait connaissance que par ce qu'on lui en disait.

Cependant, plus ou moins effrayées, les élèves partaient les unes après les autres et ne revenaient pas. Au bout de dix-huit mois, il n'en restait que douze. Quelque répugnance qu'ils en eussent, il fallut que les directeurs sacrifiassent Émilie Sagée. En recevant son congé, elle s'écria : « Hélas ! déjà la dix-neuvième fois. C'est dur, très dur à supporter ! »

Partout où elle avait passé, et, depuis l'âge de 16 ans, elle avait passé dans dix-huit maisons avant de venir à Neuwelcke, les mêmes phénomènes s'étaient produits, et avaient motivé son renvoi. Et cette circonstance exclut très évidemment toute possibilité d'illusion ou d'hallucination. Il n'est pas admissible que les nombreux élèves, maîtres, maîtresses et directeurs de dix-neuf établissements aient tous, à propos de la même personne, subi la même influence hallucinatoire. Il y a donc ici, indubitablement, apparition au sens strict du mot, dédoublement effectif de l'être humain [1].

[1] *Animismus und Spiritismus,* von Al. Aksakow, p. 604-613.

Gougenot des Mousseaux rapporte le fait suivant : « Sir Robert Bruce, de l'illustre famille écossaise de ce nom, est second d'un bâtiment ; un jour, il vogue près de Terre-Neuve, et, se livrant à des calculs, croit voir son capitaine assis à son pupitre ; mais il regarde avec attention, et celui qu'il aperçoit est un étranger, dont le regard froidement arrêté sur lui le surprend. Le capitaine, près duquel il remonte, s'aperçoit de son étonnement et l'interroge.

« — Mais qui est donc à votre pupitre ? lui dit Bruce.

« — Personne.

« — Si, il y a quelqu'un ; est-ce un étranger ?... et comment ?

« — Vous rêvez ou vous raillez.

« — Nullement, veuillez descendre et venir voir. On descend et personne n'est assis devant le pupitre ; le navire est fouillé en tous sens ; il ne s'y rencontre aucun étranger.

« — Cependant celui que j'ai vu écrivait sur votre ardoise ; son écriture doit y être restée, dit Robert Bruce.

« On regarde l'ardoise ; elle porte ces mots : *steer to the north west*, c'est-à-dire gouvernez au nord-ouest.

« — Mais cette écriture est de vous ou de quelqu'un du bord ?

« — Non.

« Chacun est prié d'écrire la même phrase et aucune écriture ne ressemble à celle de l'ardoise.

« — Eh bien! obéissons au sens de ces mots, gouvernez le navire au nord-ouest; le vent est bon et permet de tenter l'expérience.

« Trois heures après, la vigie signalait une montagne de glace et voyait, y attenant, un vaisseau de Québec, démantelé, couvert de monde, cinglant vers Liverpool, et dont les passagers furent amenés par les chaloupes du bâtiment de Bruce.

« Au moment où l'un de ces hommes gravissait le flanc du navire libérateur, Bruce tressaillit et recula fortement ému. C'était l'étranger qu'il avait vu traçant les mots de l'ardoise. Il raconte à son capitaine le nouvel incident.

« — Veuillez écrire : *steer to the north west* sur cette ardoise, dit au nouveau venu le capitaine, lui présentant le côté que ne recouvre aucune écriture.

« L'étranger trace les mots demandés.

« — Bien; vous reconnaissez là votre main courante, dit le capitaine, frappé de l'identité des deux écritures.

« — Mais vous m'avez vu vous-même écrire, vous serait-il possible d'en douter?

« Pour toute réponse, le capitaine retourne l'ardoise, et l'étranger reste confondu, voyant des deux côtés sa propre écriture.

« — Auriez-vous rêvé que vous écriviez sur cette ardoise? dit à celui qui vient d'écrire le capitaine du vaisseau naufragé.

« — Non ; du moins je n'en ai nul souvenir.

« — Mais que faisait à midi ce passager? demande à son confrère le capitaine sauveur.

« — Etant très fatigué, ce passager s'endormit profondément, et autant qu'il m'en souvient, ce fut quelque temps avant midi. Une heure au plus après, il s'éveilla et me dit : « Capitaine, nous serons sauvés aujourd'hui même! » ajoutant : « J'ai rêvé que j'étais à bord d'un vaisseau et qu'il venait à notre secours. » Il dépeignit le bâtiment et son gréement ; et lorsque vous cinglâtes vers nous, ce fut à notre grande surprise que nous reconnûmes l'exactitude de sa description. Enfin ce passager dit à son tour : « ce qui me semble étrange, c'est que ce que je vois ici me paraît familier, et cependant je n'y suis jamais venu! [1] »

Ici, le dédoublement de l'être humain ne fait pas doute. Il y a non seulement apparition

[1] *Le Spiritisme devant la science,* par G. Delanne, p. 258-260.

comme dans les faits déjà cités ; il y a, en plus, le souvenir gardé par l'apparition quant au secours qu'elle est allée chercher au loin, et qu'elle annonce au capitaine du bateau naufragé en lui faisant la description exacte du navire sauveteur ; il y a, enfin, il y a surtout, l'écriture laissée sur l'ardoise, la preuve palpable, matérielle que nous demandions pour couper court à toutes les objections contre la réalité substantielle d'un certain nombre au moins de ces étranges phénomènes.

*
* *

Je n'insisterai pas davantage sur ces faits ni sur tant d'autres du même ordre qui viennent appuyer le dédoublement effectif de l'être, et, comme conséquence, la vérité objective des apparitions. Mais j'appellerai votre attention sur un autre côté de la question qui a aussi sa très grande importance, quoiqu'on le néglige le plus souvent : je veux parler de l'effet produit par les apparitions sur les animaux.

Que l'homme, parfois, se laisse halluciner, qu'il prenne les rêves de son imagination, ou les erreurs de ses sens pour des objets ayant une existence réelle en dehors de lui, soit, nous l'acceptons, tout en protestant une fois de plus contre l'abus énorme que l'on fait de ce mot et

de cette chose. Mais les animaux, chevaux et chiens, dira-t-on aussi que leur imagination les abuse, et les abuse dans les mêmes moments et les mêmes circonstances où l'homme est le jouet du travail inconscient de ses cellules cérébrales? Ce serait bien extraordinaire. Ce qui est certain, c'est que les animaux voient les apparitions aussi bien que les médiums ou les sensitifs. Nous nous rappelons personnellement un petit chien qui aboyait fréquemment dans la direction où le médium voyant disait apercevoir des esprits; ou qui, d'autres fois, aboyait sans motif plausible vers tel ou tel coin de la pièce où il se trouvait, et lorsque le médium voyant se tournait du même côté pour regarder, il y voyait des figures de fantômes.

Mais voici des constatations précises faites par la *Société de recherches psychiques,* de Londres :

Observons d'abord que tout en mentionnant l'impression faite sur les animaux par les diverses catégories de manifestations, rapportées dans les *Phantasms of the living,* les éminents auteurs de ce remarquable ouvrage ne s'y sont pas spécialement arrêtés : ils n'en ont tenu compte qu'autant qu'il était nécessaire pour donner une description complète des phénomènes en question. Ces faits pourtant im-

portent extrêmement pour la solution de ce problème : les apparitions sont-elles seulement subjectives, ou ont-elles un caractère réellement objectif? Le point négligé par nos savants enquêteurs, M. A.-R. Wallace s'est chargé de l'éclaircir en quelques pages du plus haut intérêt, dont voici la substance [1] :

1. Une fois, trois personnes virent ensemble planer au-dessus d'une haie, à environ dix pieds du sol, une forme blanche féminine devant laquelle le cheval, qui était là, « s'arrêta soudain frissonnant de terreur. » Est-il admissible que la pauvre bête eût éprouvé une impression de cette nature, s'il ne s'était agi, dans ce cas, que d'une apparition purement subjective?

2. Dans le temps où des coups très violents étaient frappés chez M. Garling, se trouvait dans une niche, près de la porte d'entrée, un grand chien dont la mission était d'annoncer l'approche des intrus. Il y avait, en outre, à l'intérieur, un petit terrier qui aboyait contre tout le monde. Cependant, quand survinrent les bruits mystérieux qui éveillèrent les domestiques à une distance d'une vingtaine de mètres, les chiens ne donnèrent nullement de la voix.

[1] *The Arena*, janvier 1891, n° 2, p. 135-139.

Le terrier, contrairement à son habitude, se glissa, tremblant de frayeur, sous le sopha; il ne voulut pas s'arrêter près de la porte, et rien ne put le décider à sortir dans l'obscurité.

3. Un dignitaire très connu de l'église anglicane a donné un compte rendu remarquable d'une maison hantée qu'il a habitée l'espace de douze mois. Il note la conduite très différente des chiens, selon qu'il s'agissait de bruits d'ordre physique, ou de bruits ayant une origine fantomatique. Ainsi, des voleurs ayant une fois tenté de s'introduire au presbytère, les chiens avaient aussitôt donné l'alarme, et réveillé le clergyman par leurs aboiements furieux. Mais lors des bruits mystérieux de la hantise, quoique ces bruits fussent plus forts et plus inquiétants que ceux faits naguère par les voleurs, ils n'aboyèrent jamais. Toujours on les trouvait « accroupis dans un état de terreur pitoyable. » Ils étaient plus effrayés que tous les autres habitants de la maison, et « quand ils n'étaient pas enfermés en bas, ils venaient près de la porte de notre chambre à coucher où ils s'étendaient, s'y blottissant et y geignant aussi longtemps que nous le leur permettions. »

4. Dans une maison hantée à Hammersmith, près de Londres, il y a de cela quelques années, des pas et d'autres bruits furent entendus. On

y aperçut également un fantôme de femme. « Le chien pleura sans discontinuer » autant que dura le trouble; et — « la vue de la chambre l'effrayait encore quand le matin fut venu. L'ayant appelé pour l'y faire entrer avec moi, il se coucha par terre, la queue entre les jambes, semblant craindre d'y pénétrer. »

5. Lorsque dans une maison isolée, en pleine campagne, un presbytère du Staffordshire, fut entendu certain cri désespéré précédant une mort, « nous trouvâmes un bouledogue favori, un animal très courageux, tremblant de terreur, la tête cachée sous un amas de bûches, empilées sous l'escalier. »

6. Une autre fois, on entendit « un hurlement de terreur suivi de cris désespérés se succédant rapidement » et accompagné d'un bruit comparable à celui d'un vent d'orage, bien que tout, au dehors, fût d'un calme absolu. Or, « nous avions trois chiens dormant dans la chambre à coucher de ma sœur et dans la mienne. Ils étaient tous trois accroupis par terre, frissonnants, les poils hérissés; l'un, un bouledogue, était sous le lit et refusait de quitter son abri. Nous l'y obligeâmes cependant. et le trouvâmes tremblant de tout son corps. »

7. Le général Barter, C.-B., parle d'un poney et d'un cavalier fantômes avec deux

grooms indigènes, vus dans l'Inde. Deux chiens qui, l'instant d'auparavant, chassaient dans la jungle dont la colline était couverte, vinrent aussitôt s'accroupir aux côtés du général, poussant des gémissements sourds et effrayés. Et quand il se mit à la poursuite de l'apparition, les chiens s'en retournèrent à la maison, quoique, dans toutes les autres circonstances, ils fussent ses plus fidèles compagnons.

8. John Wesley parle de bruits étranges, analogues à ceux que produiraient du fer et du verre jetés par terre, qui se sont fait entendre à la cure d'Epworth. Puis il continue : « Bientôt après, notre grand mâtin vint tout courant s'abriter entre nous (M^r^ et M^rs^ Wesley). Tout le temps que duraient les bruits, il avait l'habitude d'aboyer et de bondir, happant de côté et d'autre comme pour mordre : il se comportait souvent de la même manière avant que personne dans la chambre eût entendu aucun bruit. Mais après deux ou trois jours, il commençait de trembler, et s'esquivait, rampant, avant que n'éclatât le bruit. Par là, la famille savait ce qui allait survenir. Et jamais cette observation ne manqua d'être vraie. »

*
* *

D'autres faits analogues se trouvent cités

dans l'*Arena,* d'où nous tirons ceux que nous venons de rappeler, et qui suffisent à notre but. D'une part, nous avons des personnes, hommes, femmes et enfants qui voient des fantômes, ou entendent des bruits qu'aucune cause physique connue n'explique. Sont-elles hallucinées? Si l'apparition ne laissait jamais de traces sensibles de son passage, on pourrait, en y mettant, il est vrai, beaucoup de bonne volonté, se rallier à cette hypothèse. Mais, nous l'avons vu, il est des occasions où le fantôme agit et où le résultat de son action demeure, lui disparu. D'autre part, nous avons des chiens et des chevaux qui, au même moment, semblent voir les mêmes fantômes, entendre les bruits qu'ils occasionnent, et reconnaître dans tous ces phénomènes quelque chose d'anormal; ce dont témoigne surabondamment l'épouvante qui les paralyse. et les cloue immobiles, muets et frissonnants à l'endroit où ils se trouvent, ou leur fait chercher un refuge auprès de leurs maîtres, aussi près d'eux qu'il est possible.

Or, ces animaux sont-ils susceptibles d'être hallucinés? de subir l'influence de la pensée, soit de ceux qui les entourent immédiatement, et dont les impressions se réfléchiraient en eux, soit de ceux qui, agissant à distance, seraient les auteurs de l'hallucination? Rien que nous

sachions ne nous autorise à répondre affirmativement à cette question. A supposer, d'ailleurs, que les animaux fussent réellement hallucinables, l'hallucination n'ayant en elle-même rien de terrifiant, comment s'expliquer l'insurmontable terreur qui secoue chiens et chevaux lorsqu'ils sont placés en présence de ces manifestations, plus insolites à leur sens qu'au nôtre, si, du moins, il nous est permis d'en juger d'après l'émotion violente qu'ils en éprouvent.

Si, maintenant, aux apparitions proprement dites dont il a été question antérieurement, nous joignons les cas assez nombreux de dédoublement dont nous avons rapporté quelques exemples; si nous y ajoutons les faits ci-dessus et que nous tenions compte de l'action qu'ils exercent sur les animaux, n'avons-nous pas le droit absolu de conclure à la réalité objective des fantômes?

*
* *

Passons à d'autres phénomènes qui, eux aussi, se rattachent aux facultés transcendantes de l'âme. En certains cas, ils sont dus à une suggestion dont l'auteur semble devoir être cherché dans ce même monde spirituel, auquel, quoi qu'on fasse, on est invariablement ramené toutes les fois qu'on s'occupe de l'étude appro-

fondie de l'être complexe et merveilleux qu'est l'homme. Nous voulons parler des *pressentiments*. Le nombre des personnes qui pressentent, ou qui connaissent plus au moins vaguement, — et quelquefois d'une manière absolument précise — avant qu'ils arrivent, tels ou tels événements capables d'exercer sur leur vie une influence favorable ou défavorable, est plus considérable qu'on ne serait tenté de le croire. Il y en a, parmi elles, chez qui le pressentiment reste indéterminé. Elles ne savent pas pourquoi, mais tout à coup une idée venue, elles ignorent d'où, monte à leur conscience et leur donne l'assurance que quelque événement, jusqu'alors insoupçonné, n'est pas loin de son accomplissement; ou bien une résolution qu'elles avaient prise se trouve combattue, et cela avec une énergie incessamment grandissante, jusqu'à ce que la force, qui agit en elles ou sur elles, ait fait triompher sa volonté au détriment de la leur. Ici, le pressentiment nous apparaît comme une intervention occulte qui s'emploie à nous préserver de dangers dont, sans elle, nous aurions été fatalement victimes : c'est une chance de salut qui s'ouvre devant nous, un empiètement, en quelque sorte, sur la destinée qui nous attendait. Là, il est simplement la connaissance anticipée d'un bien ou d'un mal à

venir, auxquels nous ne pouvons d'ailleurs rien changer. Citons un exemple du premier cas :

Le capitaine Mac Gowan, au service des États-Unis, raconte qu'en janvier 1877 il était en congé à Brooklyn avec ses deux fils, alors en vacances, et auxquels il promit de les conduire au théâtre. Lorsqu'il alla retenir les places, il prit le temps d'examiner l'édifice qu'il parcourut en son entier. C'était la veille du jour où devait avoir lieu la représentation à laquelle il désirait assister avec ses enfants. Le lendemain, c'est-à-dire le jour même de la représentation, il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui répétait sans cesse : « Ne va pas au théâtre, ramène les enfants à l'école. « Impossible de chasser cette impression. Les mots entendus s'imposaient à chaque instant avec plus de force, si bien que l'heure de midi venue, il dit à ses amis et à ses enfants qu'il n'irait pas au théâtre. On lui fit des observations à ce sujet, lui faisant remarquer qu'il était cruel de priver les pauvres petits d'un plaisir qui leur avait été promis, et qu'ils attendaient avec d'autant plus d'impatience qu'il était plus rare pour eux. Le capitaine parut vouloir céder à ces raisons. Mais l'après-midi, les paroles retentirent de nouveau en lui, plus fortes qu'auparavant. Le soir vint enfin, et

moins d'une heure avant l'ouverture des portes il se décida à partir avec ses garçons pour New-York où l'on passerait la nuit dans un hôtel, à portée du chemin de fer, afin de pouvoir se remettre en route dès le lendemain matin. Il était confus du sentiment qui l'obligeait d'agir de cette façon, mais il ne pouvait s'y soustraire. Or cette même nuit, le feu prit au théâtre, et trois cents personnes périrent dans l'incendie.

Continuant son récit, le capitaine Mac Gowan remarque ceci : « Si j'avais été au théâtre, étant donné l'examen préalable que j'avais fait des lieux, j'aurais certainement emmené mes enfants par la scène au moment où le feu éclatait, afin de m'échapper avec eux par un passage privé ; et ainsi j'eusse été perdu aussi certainement que tous ceux qui avaient compté se sauver par là ; car, grâce à un accident, le passage ne put pas être utilisé. En outre, ma sœur, qui assistait à la représentation, mais dans une autre partie de la salle, eût sûrement péri, elle aussi, car nous nous étions entendus pour revenir ensemble. Mais étant seule, elle sortit avant la fin du spectacle, et elle était chez elle quand le feu éclata. »

« Je n'ai jamais eu d'autre pressentiment, ajoute le capitaine, et je n'ai pas l'habitude de

modifier mes plans sans de bonnes raisons. Je ne l'ai fait dans cette occasion qu'avec la plus grande répugnance. »

Et il termine par cette question : « Qu'était-ce qui me décida à renoncer au théâtre contre mon désir, après m'être procuré des places, et avoir tout soigneusement arrangé pour cette partie de plaisir [1] ? »

*
* *

Un fait du même ordre, mais plus frappant encore, est le suivant : Un vicaire du Yorkshire, alors âgé de 19 ans, se trouvait à Invercaxde, dans la Nouvelle-Zélande. Sur le bateau qui l'y avait conduit, il avait rencontré un jeune homme qu'il avait connu comme matelot, et il avait été convenu entre lui et plusieurs autres qu'ils feraient, le lendemain, une excursion dans l'île de Ruapuke, où ils passeraient un jour ou deux pour se livrer à la chasse et à la pêche. Le départ devait avoir lieu à quatre heures du matin : il fallait profiter de la marée pour franchir la barre. On promit au vicaire d'aller le chercher chez lui. Celui-ci alla se coucher de bonne heure avec l'intention bien

[1] *Journal de la Société de Recherches psychiques*, n° XIII, p. 283-284.

arrêtée de se joindre à l'expédition. Il n'y avait pas la moindre hésitation dans son esprit.

Mais voici qu'en montant son escalier, il crut entendre une voix qui lui disait : « N'allez pas avec ces hommes. » Quelle était cette voix? Il n'y avait personne près de lui. Il demanda néanmoins : « Pourquoi? » Et la voix, qu'on eût dit venir de l'intérieur de la chambre, répondit nettement : « Il ne faut pas que vous y alliez. » Ayant refait la même question, il reçut, pour la seconde fois, la même réponse. « Mais, reprit-il, comment ferai-je pour m'en dispenser, puisqu'ils viendront me chercher? » Très distinctement, et avec plus de force que la première fois, la voix dit : « Il faut fermer votre porte à clé. » Arrivé dans sa chambre, il s'aperçut que la porte était munie d'une forte serrure qu'il ne se rappelait pas avoir vue jusqu'alors. Bien que résolu à faire l'excursion projetée, il se sentit quelque peu ébranlé; il avait comme le sentiment de je ne sais quel péril mystérieux. Aussi, après une longue hésitation, se décida-t-il à se conformer à l'ordre que lui avait donné la voix. Le lendemain, vers les trois heures du matin, on vint l'appeler. Mais quoiqu'on secouât violemment la porte, et qu'on y donnât des coups de pied, il se tint coi, si bien que, lassés, ses compagnons s'en furent

pestant et tempêtant. S'étant levé vers les neuf heures pour son déjeuner, l'hôtelier lui demanda s'il avait appris ce qui venait d'arriver. Comme il l'ignorait, on lui raconta que le bateau parti pour Ruapuke avait chaviré sur la barre et que tous ceux qui le montaient s'étaient noyés. Le jour même, quelques-uns des cadavres furent rejetés sur le rivage ; les autres, le lendemain et le surlendemain. Le narrateur termine ainsi son récit : « Si, au mépris de l'avertissement qui m'avait été donné, j'avais été avec eux, je me serais sans doute noyé comme eux. »

La voix ici, sans être précisément plus impérative que dans le premier cas, offre cependant ce caractère particulier qu'elle ne se contente pas d'un simple ordre, une fois donné, et répété identique toute une journée. Non, elle modifie sa phrase, elle répond à l'objection du vicaire, et lui donne un conseil qui, fidèlement suivi, fut son salut. Le phénomène est donc plus complet. Mais d'où venait et qui était cette voix ? Est-ce la personne seconde, l'inconscient, se frayant un passage au travers des couches superficielles de l'être qui, habituellement, le recouvrent, pour venir adresser à la conscience normale cet avis qui devait préserver le vicaire de la mort ? Sans vouloir absolument contester

la possibilité de cette explication, il faut bien dire cependant qu'elle offre de grandes difficultés. Une fraction de l'être, la plus haute, celle qui en constitue l'essence, s'adresse à l'autre fraction, celle qui nous est le mieux connue, sans que ni celle-ci ni celle-là se doutent de leur identité fondamentale. Chacune, au contraire, se considère comme un *tout complet,* et bien que n'étant qu'*un,* en réalité, elles s'entretiennent ensemble comme si elles étaient *deux.* Nous le répétons, nous ne voulons pas nier la possibilité de ce partage de l'être en fractions qui s'ignorent ou se méconnaissent l'une l'autre, même quand elles se parlent. Mais si, comme nous l'avons vu, à propos des apparitions, et comme nous le verrons mieux encore dans la suite, il existe des esprits, fantômes des morts ou autres, qui s'intéressent à nous et interviennent dans notre vie, dans ce cas, on ne pourra pas ne pas reconnaître que, hypothèse pour hypothèse, celle qui attribue la voix à l'un de ces êtres spirituels qui se tiennent près de nous, est la plus simple et la plus logique, comme elle est aussi celle qui rend le mieux compte de l'ensemble des faits observés.

*
* *

A la question des pressentiments et prémonitions se rattache celle des rêves prophétiques qui n'est guère moins intéressante.

Le problème du rêve est singulièrement difficile dans son extrême complexité. La première chose qui y frappe, c'est, dans la plupart des cas, l'incohérence des pensées et des images qui passent devant l'esprit dans le rêve. Point de liaison apparente entre une idée et celle qui la suit; c'est le désordre à jet continu; c'est une confusion que rien n'explique ni ne justifie. On dirait d'une lanterne magique où défileraient au hasard les tableaux les plus disparates. L'étrangeté du spectacle est telle qu'elle étonne le rêveur lui-même, et le fait se demander s'il veille ou dort, s'il rêve ou non.

Le spectacle n'est pas seulement étrange; parfois, il nous est ou nous semble étranger. Nous y prenons part non pas tant en qualité d'acteurs qu'en qualité d'assistants. Nous avons le sentiment très net que nous ne sommes pour rien dans la production des scènes dont nous sommes témoins; et il nous arrive de nous demander quel est l'agent mystérieux qui tient le fil de toutes ces marionnettes, et dirige toute cette fantasmagorie.

Nous n'essaierons pas d'entrer dans l'explication du rêve lui-même, de rechercher ce qui

le différencie de la pensée à l'état de veille; si les cellules cérébrales qui servent à l'une sont les mêmes qui servent à l'autre, ou s'il ne faudrait pas chercher l'organe du rêve dans les couches plus profondes du cerveau, ou plus loin encore, dans le système nerveux ganglionnaire. Ces questions et d'autres qui y sont connexes nous entraîneraient trop loin. Nous voudrions seulement rendre attentifs à deux points qui ne sont pas sans importance, l'un quant au physique, l'autre quant au moral.

Examinons le premier : Une personne sujette à de fréquents cauchemars — une des formes du rêve — souffre en son corps ; sa santé s'altère ; elle use le meilleur de ses forces en des luttes nocturnes stériles, et le matin, à son réveil, se trouve plus lasse qu'après une longue journée de travail. Or, qu'on le sache bien, le cauchemar est un état plus ou moins volontaire. On l'accepte ou on le repousse. Il reste dans le sommeil une dose suffisante de libre disposition de soi-même pour qu'il soit possible de secouer le cauchemar, comme on se débarrasse, à l'état de veille, par un effort vigoureux, d'une pensée qui vous gêne ou vous obsède. On a, nous ne l'ignorons pas, le sentiment d'une radicale impuissance contre cette oppression et ces images terrifiantes, si pleines à la fois d'angoisse mo-

rale et de souffrance physique : ce n'est qu'une trompeuse apparence. Nous affirmons qu'on peut rejeter loin de soi le cauchemar; il suffit de le vouloir.

Il y a quelque dix ou douze ans, un de nos meilleurs amis avait, à des intervalles, d'abord très éloignés, puis de plus en plus rapprochés, ce que, faute d'un autre terme, j'appellerai des cauchemars tétaniques. Tous ses nerfs et muscles étaient tendus au point qu'il lui semblait qu'au moindre mouvement qu'il ferait une rupture était inévitable. Ce mouvement, d'ailleurs, il se sentait incapable de le faire. Il grinçait des dents, ses mâchoires étaient serrées comme par un étau. Il souffrait atrocement, l'angoisse lui serrait le cœur; il se demandait douloureusement quand cela finirait. Il commençait à s'inquiéter sérieusement de cet état de choses — qu'il analysait avec une acuité remarquable — d'autant que chacune de ces crises le laissait physiquement anéanti.

Sur ces entrefaites, il eut occasion de causer avec un homme fort entendu des cauchemars et de leurs terreurs. Très intéressé, l'idée lui vint de consulter un dictionnaire à ce sujet. Il y lut qu'il était *toujours* possible de chasser un cauchemar, de quelque nature qu'il soit, pourvu qu'on le veuille fermement ou qu'on

l'ose. Le renseignement ne fut pas perdu. A peu de temps de là, couché et endormi, le voilà envahi par le cauchemar. Il raisonne la situation, il se rappelle le conseil, et, pleinement conscient dans son sommeil, sans crainte de ce qui pourrait s'en suivre, il se retourne brusquement dans son lit et se réveille. A l'instant disparut l'extraordinaire tension de son organisme. Seule un peu de lourdeur dans les membres attestait le mal qu'il venait de vaincre par un effort de volonté énergique.

Même réussite la seconde fois. Les cauchemars très rapidement se firent plus rares. Bientôt ils cessèrent entièrement pour ne plus revenir. Ce fut une véritable délivrance.

Il est donc bien certain que dans le rêve, comme dans le cauchemar, qui en est une des faces, l'homme demeure partiellement maître de ses organes, auxquels il peut commander, et desquels il peut se faire obéir.

Voilà pour le côté physique. Pour ce qui est du moral, il résulte de ce que nous venons de dire de la libre disposition que nous avons de nous-mêmes dans le sommeil, que nous sommes, sinon pleinement, du moins en partie, responsables des *actes imaginaires* et des pensées de nos rêves. L'impureté acceptée, la haine exprimée ou ressentie, les médisances, l'égoïsme, le

vol ou le meurtre, ne sont pas des choses moralement indifférentes, même dans le sommeil. Il est essentiel que le travail de l'esprit soit incessamment surveillé. Les pensées de l'état de veille influent plus ou moins sur celles du rêve, de même que celles-ci ont leur contre-coup sur celles-là.

On nous pardonnera cette digression en faveur de son utilité. Nous revenons à la question des rêves prophétiques.

Pour l'observateur superficiel, ces rêves n'existent pas, ne peuvent pas exister. Le rêve, pour lui, ce n'est jamais que le chaos de la pensée qui bat les buissons comme un écolier en rupture de banc. C'est le cerveau qui, automatiquement, sans que la volonté y soit pour rien, au gré du hasard ou des modifications cellulaires dont il est le théâtre, réveille des idées, des mots et des images, sans autre lien entre eux que celui des vibrations cérébrales inconscientes qui y donnent lieu. Logiquement, cependant, ni scientifiquement, la négation ne se justifie pas *a priori*. Car, ou c'est le cerveau qui sert d'instrument au rêve, et alors rien ne s'oppose à ce qu'il soit sensé, comme l'est la pensée à l'état de veille. Ou c'est un autre organe, peu ou point connu, dont nul dès lors n'est fondé à fixer ni à limiter les possibilités.

Mais, d'ailleurs, c'est une question de fait, et dès lors peu importent les hypothèses pour ou contre. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas de rêves prophétiques? Voilà la question. Voyons la réponse.

La réponse est qu'il y a des rêves prophétiques, et qu'ils sont en nombre considérable. Ils diffèrent de forme et de fond. Les uns sont absolument précis et correspondent exactement aux événements qu'ils annoncent; les autres sont symboliques et ont besoin d'être interprêtés. Quelquefois, on ne connaît le rapport entre le symbole et le fait dont il est l'avant-coureur qu'après la constatation plusieurs fois répétée que l'un est constamment suivi de l'autre. Au reste, quelque forme que prenne le rêve prophétique, toujours il se détache très nettement du rêve ordinaire. Il y a en lui un certain quelque chose qui frappe et qui éveille l'attention. Selon les cas, on pressent soit le bien soit le mal. Nous connaissons une dame, point superstitieuse, plutôt rebelle à tout ce qui est de l'âme, plus attachée aux choses terrestres qu'à celles de l'au delà, pour qui rêver de souris ou de rats, c'est l'annonce certaine d'un vol qui se commet, ou se commettra prchainement à son détriment; et selon qu'elle attrape ou n'attrape pas le rat ou

la souris, elle sait qu'elle surprendra ou ne surprendra pas son voleur. Dira-t-on que cela est enfantin, qu'il n'y a pas de rapport visible entre une souris ou un rat et un vol? Tant qu'on voudra. Si pourtant ce rapport — symbolique — existe? Si la vue d'un de ces rongeurs en rêve est suivie, à plus ou moins bref délai, d'un vol? Et le fait n'est pas contestable dans le cas présent. Il s'est vérifié non pas une, mais plusieurs fois, et tout récemment encore dans les conditions les plus curieuses. L'apparence de la souris ou du rat, sa taille, sa maigreur ou sa grosseur lui sont, d'autre part, des indications sur la personne dont il conviendra de surveiller les faits et gestes.

Nous devons ajouter que la même dame a eu des rêves prophétiques concernant, soit des personnes de sa famille, soit même des personnes qui ne la touchent que de loin. Tout récemment encore, elle disait avoir rêvé d'un monsieur C., demeurant à Bordeaux, à qui, sûrement, il arriverait quelque chose de très fâcheux. Nous avons su depuis que son rêve ne l'avait pas trompée.

Un autre rêve, fait par une parente très proche de la dame ci-dessus, s'est également réalisé. Il concernait une personne de Genève. Plusieurs mois s'étaient passés avant qu'on eût

pu vérifier le fait. Mais dans une visite de la dame, intéressée dans le rêve, il fut question, incidemment de celui-ci, et de la conclusion qu'on en avait tirée. La dame avoua, effectivement, avoir subi, dans l'intervalle, une grosse perte d'argent.

Il nous serait facile de multiplier ces exemples que nous tenons de première main, et de l'exactitude desquels nous avons pu nous assurer.

*
* *

Mais, sans doute, les prétendus esprits forts les trouveront-ils peu dignes de l'attention du savant et du penseur. Qu'y faire? Pour nous, tenant compte du rapport que nous voyons entre le rêve lui-même et le fait qui lui est consécutif — rapport que nous ne pouvons attribuer à une simple coïncidence — nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'ils se distinguent très nettement des imaginations déréglées et chaotiques des rêves ordinaires. Et dès lors qu'il y a en eux un élément de vérité, pourquoi les rejeter comme indignes d'examen? La forme étonne, soit; mais la forme est l'accessoire; elle s'adapte plus ou moins aux dispositions particulières, intellectuelles et morales de chacun. L'essentiel, c'est le fond. C'est au fond qu'il faut s'attacher.

Les rêves concernant la santé, soit de ceux qui les font, et qui y trouvent fréquemment le traitement à suivre pour hâter leur guérison, soit de ceux auxquels ils sont attachés par des liens d'affection, ont également leur très grand intérêt et nous transportent en dehors de la sphère sensible vers des régions plus hautes. Mais si fréquents qu'ils soient, et quelques perspectives qu'ils nous ouvrent sur les facultés occultes qui sont en l'homme, nous ne nous y arrêterons point, ayant hâte d'en citer d'autres qui, plus saisissants, nous font pénétrer plus avant dans le monde supérieur, objet de nos études.

Dans son *Livre des Songes,* Valère Maxime raconte qu' « Artérius Ruffus, chevalier romain, se vit en songe percé par la main d'un rétiaire, et le lendemain, à l'amphithéâtre — de Syracuse — il raconta son rêve à plusieurs personnes. Peu d'instants après, un rétiaire entra dans l'arène avec son mirmillon tout près de l'endroit où notre chevalier était assis. A peine ce dernier l'eut-il vu venir, qu'il s'écria : « Voilà le rétiaire par lequel il m'a semblé que j'étais tué. » Et tout aussitôt, il voulut sortir. Les personnes qui se trouvaient avec lui parvinrent par leurs discours à dissiper ses craintes, et causèrent ainsi sa perte; car le

rétiaire ayant poussé son adversaire jusqu'au bord de l'arène, le renversa précisément en cet endroit; pendant qu'il cherchait à le frapper, son arme atteignit Artérius et le tua [1]. »

Le fait suivant n'est pas moins frappant, et il a cet avantage de s'être passé moins loin de nous, et d'avoir pour garant le maréchal Marmont qui le raconte ainsi : « La veille d'une bataille, un des plus brillants officiers de l'armée d'Italie, Stingel, vit pendant son sommeil un grand cavalier vert qui venait à lui et le tuait. Le lendemain, il raconta son rêve à ses camarades, sans y attacher toutefois aucune importance. Le même jour un engagement a lieu entre Français et Autrichiens. Au plus fort de la mêlée, Stingel aperçoit venant à lui un dragon de haute taille, portant l'uniforme vert. Il croit revoir le cavalier qui lui est apparu en songe, et va à sa rencontre en lui criant : « Je te reconnais, je suis à toi. » Quelques instants après, il était tué [2]. »

Une garde-malade de Genève nous racontait, il y a quelques années, entre autres, le rêve suivant : « Une nuit, je rêvai que j'étais appelée auprès d'une dame qui se mourait. Je me rendis aussitôt auprès d'elle, et j'assistai à

[1] *Essai sur l'humanité posthume,* par Ad. D'Assier, p. 170.
[2] Id., p. 171.

ses derniers moments. Vint le jour de l'enterrement. Le mari de la morte n'y parut point. Le deuil était conduit par un parent que je ne connaissais point, mais dont la physionomie me frappa. Deux pasteurs accompagnaient le cercueil.

« Ce rêve me surprit d'autant plus que la veille encore j'avais vu cette dame en parfaite santé. Je le racontai néanmoins à une amie, mais en lui recommandant expressément de ne pas l'ébruiter.

« Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque quatre jours après, on vint me dire que cette dame se mourait, et me prier de me rendre auprès d'elle sans retard. Nous étions voisines, j'y courus. Elle venait d'avoir une attaque. J'assistai à ses derniers moments. Quand il fallut l'emmener au cimetière, le mari, infirme, et d'ailleurs bouleversé par cette mort foudroyante et inattendue, ne put l'accompagner. Le deuil était conduit par le personnage que j'avais vu dans mon rêve, et qui m'était complètement inconnu. Les deux pasteurs s'y trouvaient également. Bref, c'était la réalisation, trait pour trait, de mon rêve. »

Il n'est pas toujours nécessaire de dormir pour pénétrer ainsi dans l'avenir. Certains voyants, les yeux ouverts, dans leur état normal,

ont la perception exacte des choses futures. Tel cet Ecossais qui, « parcourant avec quelques amis la contrée où devait se livrer deux ans plus tard la bataille de Culloden, décrivit, au grand étonnement de ses compagnons, les péripéties du sanglant combat qui devait décider du sort des Stuarts. »

A propos de la prévision de l'avenir qui paraît encore à la plupart de nos savants une pure chimère, Plutarque disait déjà : « Il ne faut donc pas s'étonner que l'âme pouvant saisir ce qui n'est plus, puisse prévoir ce qui n'est pas encore. L'avenir la touche même davantage et est plus intéressant pour elle; elle tend vers le futur, et l'embrasse déjà, au lieu qu'elle est séparée du passé et n'y tient que par le souvenir. Les âmes ont donc cette faculté innée; mais, à la vérité, faible et obscure, elle n'agit qu'avec difficulté. Cependant il en est en qui elle se développe tout à coup, soit dans les songes, soit quand le corps se trouve dans une position favorable à l'enthousiasme, et que la partie raisonnable et contemplative, dégagée de l'impression des objets présents qui troublaient son action, applique l'imagination à prévoir l'avenir . . . »

Comment ne pas se demander, en présence de faits aussi étranges que ceux ci-dessus cités,

s'il est possible que l'homme, qu'il veille ou qu'il dorme, voie par lui seul ou prévoie l'avenir? S'il est capable, sans secours extérieur, grâce à cet inconscient profond et mystérieux qui est en lui, de remonter ainsi des causes actuelles à leurs effets ultérieurs, comme il peut, s'emparant des effets actuels, poursuivre d'étape en étape leurs causes antérieures? Ne serait-il pas plutôt un simple instrument recevant et transmettant les renseignements que lui apporteraient des intelligences supérieures, qui ne seraient plus de notre monde? Peut-être y a-t-il de l'un et de l'autre. Quoi qu'il en soit, on nous permettra bien de faire ressortir une fois de plus combien sont superficielles les affirmations de ceux qui vont prétendant que la science a démontré le néant ou l'impossibilité de ces choses, qualifiées bien à tort de surnaturelles. Rien n'est surnaturel, parce que rien n'est hors de la nature. Seulement, il y a des faits qui dépassent de très loin nos mesquines conceptions : tels sont le dédoublement de l'être, les apparitions strictement objectives, l'intervention dans nos affaires des esprits de l'au delà, les maisons hantées, les rêves prophétiques, etc., etc. Nous vivons dans ce milieu; il nous enveloppe et nous enserre de toutes parts. Que nous le voulions ou non, sous une forme ou

sous une autre, de leur propre mouvement et d'une manière toute spontanée, tous ces agents sont à l'œuvre, se manifestent, et, par leur action incessamment multipliée, rappellent à tout instant notre pensée et nos aspirations des choses de la terre vers celles d'en haut, de ce qui est visible vers ce qui est invisible, de ce qui passe vers ce qui demeure. Voilà le grand enseignement qui ressort avec puissance de la simple action spontanée des forces qui s'agitent en l'homme et en dehors de lui. Que sera-ce si, non content de se réjouir des merveilleux trésors qui s'offrent d'eux-mêmes à ses désirs et à ses besoins, il éprouve un jour la tentation de pousser plus avant en ces domaines, à la recherche de tant de richesses présentement perdues pour son bonheur et pour la science? C'est l'œuvre que le spiritisme a essayée, c'est d'elle que nous allons nous occuper.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Groupe d'études. — Les personnes. — La table. — Le mouvement de la table et ses causes. — L'intelligence et la volonté. — Ce que dit la table. — Ce qu'il en faut conclure. — Travers à éviter. — Discussion des causes du phénomène. — Choix à faire entre les faits.

Supposons un groupe de personnes désireuses de se rendre compte par elles-mêmes de la réalité ou de la non-réalité des phénomènes spirites. Elles commenceront, naturellement, par le commencement, c'est-à-dire par la table. Réunies autour, au nombre de six, huit ou dix, elles y appuient légèrement leurs mains étendues à plat, et s'arment de patience. Que va-t-il se passer ? Peut-être rien pendant les deux ou trois premières séances ; peut-être aussi, et plus probablement, quelques phénomènes d'ordre inférieur se produiront-ils sans grand retard. Dans les deux cas, il importe qu'on suive le plus exactement possible la marche et le développement graduel des manifestations, depuis leur origine la plus rudimentaire jusqu'à leur plein épanouissement.

Deux choses sont à observer, les personnes et la table. D'abord les personnes :

Celles qui, prenant une part active à l'expérience, possèdent des facultés médianimiques quelque peu étendues, ne tarderont pas à éprouver des sensations, soit agréables, soit désagréables. L'une frissonnera d'un frisson tout spécial qui peut n'avoir rien de déplaisant : ce sera une sorte de titillation courant à fleur de peau. Chez une autre, le frisson ne sera plus seulement superficiel, il pénétrera jusqu'au fond de l'organisme, et donnera lieu, tantôt à un état de bien-être exquis, et tantôt à un état de malaise qui, si l'on n'y prend garde, pourra aller jusqu'à l'évanouissement. Une troisième, au bout de très peu de temps, ressentira une lassitude telle que des heures de travail acharné n'en auraient pas produit une pareille. Celle-ci aura les bras comme brisés, douloureux à la faire crier, et se verra obligée de les enlever de dessus la table pour les secouer et y ramener la circulation. Celle-là, sous l'influence d'un engourdissement progressif, ne résistera qu'à grand peine à un besoin de bailler, aussi intempestif qu'intense ; la somnolence la gagnera, ses paupières s'alourdiront. Elle ne se tiendra éveillée qu'à force de volonté. Ici, ce sera une tension cérébrale extrême. Il semble à

celui qui en est le sujet que si elle se prolongeait, quelque chose se briserait dans son cerveau où toute vie semble s'être concentrée. Les idées peu à peu se brouillent et s'effacent; il se fait comme un grand vide sous cette pression formidable qui, à son point culminant, n'est peut-être pas sans danger. Telle autre sera comme enveloppée d'une atmosphère de paix et de calme dont la douceur est incomparable. La terre et ses misères disparaissent. Plus d'ennuis ni d'angoisses. C'est une nouvelle existence dans un monde nouveau. L'être tout entier, physique et moral, est sous le charme de cet enveloppement qui a toute la fraîcheur et toute la pureté d'un beau jour de printemps, et qui ouvre à l'homme une porte sur le divin.

Ce n'est pas tout. On dirait que les mains se gonflent; des battements très forts s'y remarquent. Il y a en elles comme une respiration. Parfois, on croirait des sanglots. Ces impressions, il faut les avoir éprouvées personnellement pour en comprendre le caractère à la fois original et anormal. Une constatation qui n'est pas moins intéressante, c'est que, de temps à autre, un souffle frais très sensible, que n'explique aucune cause purement physique, passe sur les mains. Ce ne saurait être l'haleine des assistants, qui est chaude et permanente; ce ne

saurait non plus être un courant d'air qui, s'il existait, serait également constant. Or, le souffle en question qui, d'ailleurs, ne se manifeste pas dès le commencement, est intermittent et ne dure guère.

Remarquons dès maintenant que dans les expériences de matérialisations et d'apport, il se passe quelque chose d'analogue : un abaissement assez brusque de température, qui atteint plusieurs degrés, et qui est sensible particulièrement vers la partie inférieure du corps, des pieds jusqu'à la hauteur des genoux.

Ainsi aucun phénomène proprement dit n'a encore été obtenu, et pourtant que d'observations intéressantes pour l'investigateur réfléchi ! Toutes les impressions ou sensations dont nous venons de parler, sont en effet d'une nature si particulière qu'il est impossible de ne pas les attribuer à une cause autre que celles qui agissent généralement sur nos organes. Mais quelle cause ? La chercherons-nous dans les couches profondes à peine soupçonnées de l'inconscient ? Ou dans la combinaison des forces psychiques des expérimentateurs réunis autour de la table ? Ou, enfin, dans l'action d'êtres et d'intelligences invisibles à l'œil de l'homme ? La suite de notre étude dira, nous l'espérons, ce qu'il en faut penser.

Qu'on nous permette d'observer en passant, que les constatations ci-dessus échappent nécessairement aux savants, à plus forte raison aux ignorants, qui veulent juger de ces choses du dehors, nous voulons dire sans expérience personnelle. Or, se prononcer sur une question de cette gravité, sans avoir étudié, non seulement les phénomènes en eux-mêmes, mais aussi les circonstances variées qui les accompagnent ou les précèdent, ce que nous appellerions volontiers leur physionomie, n'est-ce pas s'exposer de gaieté de cœur à conclure à faux? Comment espérer résoudre en son entier un problème dont on néglige, dès l'abord, une ou plusieurs faces essentielles? Aussi plus on y réfléchit, plus on se persuade que l'homme de science qui veut réellement connaître l'immense domaine des faits qui, de près ou de loin, se rattachent au spiritisme, a besoin de mettre directement la main à l'œuvre, d'expérimenter par lui-même. Et qu'on ne dise pas que poser les mains sur une table, en vue de l'étude plus précise des phénomènes, ce soit rabaisser la majesté de la science. Rien n'amoindrit cette majesté, que le parti-pris de fermer les yeux à l'évidence, et le refus d'examen. Par là, on risque de passer, sans les voir, à côté des vérités les plus palpables et les plus manifestes.

Mais parlons de la table. Matière inerte, elle subit de bien curieuses modifications au contact des mains. Elle s'anime d'une vie passagère autant qu'insolite. Au bout d'un temps très court, on la sent frémir sous l'action d'une poussée intérieure. Le bois fait visiblement effort pour s'enfler et se soulever. Ce n'est pas, ainsi qu'on pourrait se l'imaginer à distance et sur de simples apparences, la main seule qui se gonfle et qui bat comme nous le disions tout à l'heure. Non, il y a dans la table même une réponse à ce double mouvement. C'est une sorte de balancement idéal durant lequel le meuble paraît remuer tout en ne quittant pas terre, et en ne se déplaçant pas effectivement. Dira-t-on qu'il ne s'agit dans ce cas que d'une hallucination, d'une fatigue exagérée des yeux ou de l'esprit, ou d'une tension excessive des nerfs? Nous l'avons pensé longtemps, mais de très nombreuses expériences nous ont amené à croire qu'il y a plus et mieux. Nous demandons d'ailleurs qu'on ne conclue pas ni dans notre sens ni dans le sens contraire sur de simples affirmations venues du dehors. Qu'on réserve son jugement, en attendant que par des observations personnelles suffisantes, ou soit à même de se décider en pleine connaissance de cause pour l'une ou l'autre alternative.

Outre le mouvement ondulatoire, la vie fictive infusée momentanément à la table, elle éprouve d'autres effets qui ne sont pas non plus sans intérêt. Quel que soit son âge, et si sec que soit le bois dont elle est faite, des craquements s'y font entendre que n'explique pas la pression à peine perceptible des mains qui y sont posées. Ces craquements, très faibles d'abord, vont s'accentuant pour devenir à la longue d'une intensité telle qu'on ne s'étonnerait pas de la voir éclater en morceaux. Puis, tout s'arrête comme par enchantement; toute vie en a disparu. Ce n'est, toutefois, que pour un moment. Bientôt la série de mouvements et de craquements recommence, plus prononcés que la première fois.

Puis, c'est une tendance, soit à tourner, soit à se soulever effectivement d'un côté ou de l'autre. Cet effort, d'abord indécis, est comme le premier tâtonnement de l'enfant qui s'essaie à marcher.

De nouveau tout s'arrête, tout semble fini. Ce n'est qu'une halte momentanée. Un dernier effort, et cette fois le mouvement, latent jusque là, se réalise, et, de passif, si l'on nous permet cette expression, devient actif. La table se soulève sur un de ses pieds; elle frappe ou tourne, tantôt à droite, tantôt à gauche; elle

frappe encore et encore ou tourne sans se lasser.

Voilà donc un fait acquis : la table se meut. On va pouvoir procéder à des expériences sérieuses. Mais qu'est-ce qui la fait mouvoir? Est-ce l'un ou l'autre des expérimentateurs qui la soulève ou la pousse volontairement pour jouer un bon tour aux naïfs qui ont cru à sa loyauté? Le cas s'est présenté plus d'une fois. Il n'est pas rare d'entendre les auteurs de ces peu honnêtes supercheries s'en glorifier comme d'une idée géniale, et s'imaginer, dans leur sotte outrecuidance, qu'ayant triché, ils ont, du premier coup, démontré l'inanité du spiritisme.

Rien de pareil dans le milieu que nous avons supposé. Tous y sont sincères, tous animés d'un même désir, qui est la connaissance de la vérité. La fraude n'y étant pas de mise, rien ne s'expliquera par elle. Comment donc rendre compte du phénomène produit? Les mouvements inconscients, l'intégration des petits mouvements y suffiraient-ils? Non; s'ils entrent dans les faits constatés pour une part dont l'importance reste à déterminer, ils sont loin d'être tout. En tout cas, leur action exclusive ne serait admissible que lorsque les mains sont en contact immédiat avec la table. Quand cette dernière se meut sans que personne la touche

— nous reviendrons sur ce fait — il faut bien, quoi qu'on en ait, renoncer à une hypothèse qui a eu son moment de grande vogue, mais qui n'a pas résisté à une observation plus attentive de l'ensemble des manifestations. Reste *le fluide* — force psychique — auquel, dans des camps très divers : adversaires ou partisans du spiritisme, on attribue l'influence prépondérante dans le fait physique. Influence prépondérante, soit; mais non influence exclusive. C'est que malheureusement pour les simplistes, le phénomène physique n'est qu'un des côtés du problème, le moins important et le moins troublant des deux.

On n'a une idée adéquate des phénomènes qu'à condition d'en envisager, en même temps, l'autre face, de savoir jusqu'à quel point ils sont conduits et régis par l'intelligence et la volonté.

Or, l'observateur attentif n'a pas de peine à s'apercevoir que les mouvements de la table ne vont pas au hasard. Ils sont soumis à une certaine règle; ils obéissent même assez facilement au commandement. Tonrne-t-elle, on peut lui prescrire le sens de la rotation, de gauche à droite, ou de droite à gauche, qu'on désire lui voir suivre. Sauf exception, elle marche aussitôt dans la direction indiquée. Cette obéis-

sance, toute spontanée, qui suppose compréhension préalable de l'ordre donné, prouve évidemment qu'il y a, en elle, une certaine intelligence. Frappe-t-elle par soulèvement et abaissement alternatif d'un de ses pieds, on obtient avec la même facilité l'exécution de ce double mouvement avec le pied qu'on lui désigne. Si des coups se font entendre dans le bois même, tantôt à peine perceptibles, tantôt très distincts, parfois même si forts qu'on les dirait produits par le choc d'un corps dur contre le plateau de la table, — il suffit, le plus souvent, d'en exprimer le désir pour qu'aussitôt ces coups prennent une allure rythmée, battant une marche, imitant la cadence d'un chant ou d'un mouvement régulier quelconque. Elle fait preuve encore de la même docilité, lorsqu'on lui demande de saluer les divers membres de la société. Elle va gravement, posément, avec plus ou moins de bonne grâce, selon que les personnes lui plaisent plus ou moins, s'incliner devant elles. L'on devine admirablement dans sa manière de se mouvoir et de se comporter qui lui est et qui ne lui est pas sympathique. Elle a de véritables câlineries pour les uns, tandis qu'elle se montre froide et compassée vis-à-vis des autres. Il est des cas où elle refuse absolument le salut à l'un ou à l'autre des

assistants. Qu'on la prie, qu'on la supplie, rien n'y fait. Qu'on essaie de lui imposer sa volonté, on n'y réussit pas mieux. Plus on s'entête, plus elle se fait récalcitrante. Au lieu de s'approcher, elle s'éloigne, elle fuit, comme si elle était animée d'une antipathie insurmontable à l'encontre de celui vers qui on la pousse.

De ce qui précède, il résulte incontestablement qu'il y a intelligence et volonté dans la cause qui fait mouvoir la table. La première comprend ; l'autre exécute, soit que, docile et souple, elle se conforme aux ordres qu'on lui donne, soit que, rechignée et d'humeur revêche, elle n'en fasse qu'à sa tête.

Si l'intelligence et la volonté qui se manifestent dans les mouvements de la table reflétaient toujours exactement l'intelligence et la volonté des expérimentateurs, la conclusion la plus naturelle serait, à n'en pas douter, que ceux-ci, consciemment ou inconsciemment, lui communiquent et en reçoivent, par réflexion, ce qui était leur pensée intime. Les questions concernant l'origine et l'identité de l'intelligence et de la volonté auxquelles la table sert d'interprète, seraient résolues par là-même. Mais dès l'instant que l'intelligence exprime des idées qui ne sont pas celles des membres du groupe, ou témoigne d'une volonté contraire à la leur,

comment ne pas se demander : D'où viennent et à qui appartiennent ces facultés? Vouloir quand même les attribuer aux expérimentateurs, ne serait-ce pas donner un violent accroc à la logique? On ne comprendrait pas que des volontés unies entre elles, poursuivant toutes le même but, aboutissent justement à la négation de ce but.

En appeler à l'inconscient? Soit. C'est une solution, mais plus apparente peut-être que réelle, l'inconscient lui-même — qu'on ne peut nier, à la vérité — ayant besoin, et grand besoin d'être expliqué. Recourir au monde invisible, supposer l'intervention d'êtres intelligents autres que les assistants, est une idée qui se présente d'elle-même à l'esprit. On s'expliquerait sans peine, dans ce cas, les entêtements de la table et ses refus d'obéissance. Mais ces êtres existent-ils? Avons-nous des raisons suffisantes de croire à leur action?

Le pour et le contre ont été tour à tour affirmés avec la même conviction sincère. Tandis que les uns tenaient pour la réalité de l'existence et de l'intervention active des esprits, les autres, non moins décidément, s'obstinaient à n'y voir que les créations hallucinatoires d'imaginations surchauffées. A quoi se résoudre dans ce conflit d'opinions contradictoires?

Au fait, pourquoi ne nous en informerions-nous pas auprès de l'intelligence elle-même qui se communique par la table? Peut-être, après tout, sait-elle mieux à quoi s'en tenir que des observateurs à idées préconçues. Interrogeons-la donc. Mais auparavant, convenons avec elle de certains signes conventionnels, afin de nous bien entendre :

Trois coups signifieront : oui, deux coups, non. S'agit-il d'obtenir des phrases, nous épellerons l'alphabet. Un coup donnera *a;* deux coups *b;* trois coups *c;* quatre coups *d,* et ainsi de suite. Chaque fois que la table s'arrêtera sur une lettre, on recommencera à épeler l'alphabet depuis *a.*

Maintenant, voyons! — Qui êtes-vous? — Un esprit. — L'esprit de qui? — L'esprit d'un tel. — L'esprit d'un tel?. — Oui. — Bien. Mais de même qu'un chef d'État réclame leurs lettres de créance aux ambassadeurs accrédités auprès de lui, vous nous permettrez, avant d'accepter vos dires, d'exiger les références auxquelles nous avons droit en présence d'une assertion aussi extraordinaire. Dites-nous donc ce que vous savez de la vie et de la mort du personnage que vous prétendez être. Où est-il mort? A quel âge? Quel mois? Quel jour? Et l'on continue de questionner, sans craindre

de pousser l'esprit prétendu jusque dans ses derniers retranchements, en s'y prenant, si la chose est nécessaire, à plusieurs reprises et sous les formes les plus variées.

On arrive, de cette façon, à des résultats singulièrement frappants. Citons-en quelques-uns :

Dans un groupe, composé de quelques personnes, une jeune fille, d'intelligence plutôt inférieure à la moyenne, et qui n'avait jamais appris le dessin, se met un jour à crayonner des choses charmantes, bouquets de fleurs et de branchages. Une signature, toujours la même, accompagnait chaque dessin. Aucun des assistants ne connaissait le nom ainsi obtenu. On questionna. L'invisible prétendit avoir été de son vivant géomètre-arpenteur, et avoir demeuré à Paris dans une rue et à un numéro qu'il indiquait. Sa mort remontait à plusieurs années. Les renseignements étant très précis, et ayant été donnés sans à-coups par la table, on alla aux informations. — Monsieur un tel? demanda-t-on au concierge. — Monsieur un tel? Il a bien demeuré ici, mais il est mort depuis tant d'années. — Que faisait-il? Telle chose. — Il y avait concordance complète entre les dires de la table et ceux du concierge qui, sûrement, ne s'étaient pas préalablement entendus pour mystifier les expérimentateurs.

Un fait non moins curieux est le suivant : M. W. Stainton Moses, directeur du Light, étant à Shanklin, île de Wight, en août 1874, y faisait des expériences avec le Dr Speer et la femme de celui-ci. Un jour la table épelle ce nom : Abraham Florentine. Elle semblait très surexcitée, ses pieds frappaient avec violence. Les choses, généralement, ne se passaient pas ainsi. Les communications avaient lieu au moyen de coups résonnant dans le bois. Abraham Florentine, puisque tel est le nom de notre personnage, prétendit qu'il était mort à Brooklyn (New-York) le 5 août 1874, âgé de 83 ans, 1 mois et 17 jours. Il affirma, en outre, avoir pris part à la guerre de 1812.

On s'informa. Abraham Florentine n'était pas un être imaginaire. Il avait réellement servi en 1812, et obtenu, après quelques mois, un congé honorable. Plus tard, une concession de terre lui avait été accordée. On continua les recherches dans une autre direction. L'Indicateur de Brooklyn donnait l'adresse du défunt : 119 Kosciusko Street. Le Dr Crowell, écrivain spirite distingué, s'y rendit. La veuve d'Abraham Florentine y demeurait encore. Elle confirma l'exactitude de tous les renseignements antérieurs, y ajoutant ce détail typique que son mari avait toujours été d'un caractère emporté.

Il n'existait qu'une seule différence : Mme Florentine donnait au mort 83 ans, 1 mois et 27 jours, tandis que lui-même ne s'était adjugé que 83 ans, 1 mois et 17 jours.

M. Stainton Moses termine ainsi ce récit dont nous n'avons donné que la substance : « Il y a dans le caractère de la preuve singulièrement significative que nous avons obtenue, à cette occasion, une démonstration si évidente du retour de ceux qui nous ont quittés, qu'elle ne peut pas manquer de fournir au lecteur matière aux plus sérieuses réflexions. Un fait positif, c'est que nul de nous n'avait jamais entendu parler d'Abraham Florentine; nous n'avions pas d'amis en Amérique chargés de nous donner les nouvelles de ce qui s'y passait, et lors même que nous en aurions eu, ils n'auraient certainement pas parlé d'une circonstance qui ne nous intéressait en aucune façon. En terminant, *j'affirme de nouveau, dans l'intérêt de la vérité, que le nom, aussi bien que les faits, nous étaient entièrement inconnus à tous les trois.* »

Ajoutons un dernier fait que nous prenons dans le très intéressant ouvrage d'Aksakof : *Animismus und Spiritismus :* Publié pour la première fois dans le *Bristol Journal* du 10 octobre 1863, il parut plus tard dans d'autres revues. Le Dr James-G. Davey était

employé en qualité de médecin dans l'asile d'aliénés de Norwood, dans le voisinage de Bristol. Un de ses fils, médecin-chirurgien, avait été appelé à l'étranger en cette qualité. Quand il voulut rentrer en Angleterre, il s'embarqua sur un navire à destination de Londres, y offrant ses services pour prix de son passage. Il mourut pendant la traversée, après une courte maladie. A son arrivée à Londres, le capitaine du navire communiqua la triste nouvelle à M. le Dr J.-G. Davey, lui expliquant comment la mort était survenue. Il lui remit en outre vingt-deux livres sterling, trouvés, affirmait-il, en possession du jeune chirurgien au moment de son décès. Une prétendue copie du journal du bord relatait exactement toutes les circonstances de la maladie et de la mort. Très satisfait de la conduite du capitaine, le Dr Davey lui offrit un crayon d'or, souvenir de reconnaissance des soins donnés à son fils.

Quelques mois après, M. Davey, sceptique endurci, quant aux choses du *moderne spiritualisme,* assistait avec sa femme, à Londres, à une séance d'expérimentation. La réunion avait à peine commencé que les meubles s'agitèrent d'une manière peu ordinaire. D'autres symptômes de trouble annonçaient également — suivant les membres du groupe — la pré-

sence des esprits. Le médium, une dame, observa que la chambre était pleine de visiteurs d'outre-tombe qui avaient manifestement le désir de donner une communication à l'une des personnes présentes. On leur demanda à qui ils voulaient parler. Aussitôt une lourde table qui se trouvait à l'autre bout de la salle, fut, sans contact visible, violemment poussée en avant, et vint se renverser sens dessus dessous tout contre M. Davey. Interrogé, l'invisible affirma être le fils de M. Davey, mort en mer. Il ajouta qu'il était mort empoisonné. Fallait-il ou non croire à ses dires? M. Davey demanda à son étrange interlocuteur une preuve de son identité. Celui-ci lui rappela le souvenir offert au capitaine du navire. Or, ce fait ne pouvait être connu d'aucun des assistants.

L'empoisonnement, demanda ensuite M. Davey, a-t-il été intentionnel ou accidentel? Peut-être l'un, peut-être l'autre. La réponse était en soi contradictoire. L'esprit cependant continua sa communication. Il assura qu'au moment de sa mort il possédait, non pas vingt-deux livres sterling, ainsi que le prétendait le capitaine, mais bien soixante-dix.

M. Davey fut tellement frappé de ces multiples assertions et de quelques autres particularités qu'il alla rendre visite à Londres, à la

femme du capitaine. A force de questions, il finit par lui arracher l'aveu que son mari craignait que le jeune docteur ne fût mort empoisonné, parce qu'on lui avait donné pendant sa maladie, mêlé à de l'huile de Castoreum, de l'acide prussique, au lieu de la menthe poivrée qu'il avait demandée. S'étant ensuite adressé aux propriétaires du navire, ceux-ci lui communiquèrent une copie du livre de bord qui différait du tout au tout de celle que lui avait fournie le capitaine. Toutes ces circonstances et d'autres qui furent peu à peu découvertes, firent paraître la conduite de celui-ci si louche, que M. Davey résolut de le poursuivre devant la juridiction compétente.

Le capitaine, inquiet, évita M. Davey, et reprit la mer à la hâte, pour ne pas avoir à rendre compte de ses faux rapports devant le secrétaire du tribunal de commerce [1].

M. Davey, depuis lors, a eu avec son fils de nombreuses communications d'un caractère personnel.

*
* *

Ces faits ne sont-ils pas suffisamment clairs et précis? Qu'en conclurons-nous? L'intelli-

[1] *Animismus und Spiritismus,* p. 505-508,

gence qui s'y manifeste sait ce qu'elle veut et veut ce qu'elle sait. Sa personnalité, dans chaque cas, est nettement marquée. Dans chaque cas aussi, elle se présente avec son individualité propre, qui ressort, particulièrement saisissante dans Abraham Florentine, quand il agit sur la table avec la violence d'un caractère emporté. Cela étant, ne sommes-nous pas en droit — sans qu'on soit fondé à nous accuser de courir à des conclusions trop hâtives — de dire avec Stainton Moses que nous avons là des preuves évidentes du retour des morts parmi nous?

Si vraiment tout effet intelligent a une cause intelligente, tout effet personnel ne doit-il pas avoir aussi une cause personnelle? Et quel autre que l'esprit du défunt pourrait apporter de son existence passée, de sa mort ou des conditions dans lesquelles elle s'est produite, des particularités ignorées de tous, ou en contradiction avec celles que l'on connaissait? Serait-ce la clairvoyance somnambulique ou l'inconscient? Mais la lucidité comme l'inconscient ne surgissent guère dans leurs degrés supérieurs que lorsque la conscience normale est momentanément disparue, ou à peu près? Et les médiums, eux, sont parfaitement éveillés. Ils se rendent compte de tout ce qui se passe en eux et autour d'eux. Fera-t-on intervenir la télé-

pathie? Mais la télépathie est instantanée; elle a lieu au moment même de l'accident ou de la mort de celui qui apparaît. Et dans les cas qui nous occupent, les communications ont été données des jours, des mois ou même des années après le décès des interlocuteurs. Suggèrera-t-on que le sujet a reçu l'impression télépathique au moment de la mort de l'agent, mais que, pour des raisons à nous inconnues, cette impression, au lieu d'être immédiatement ressentie, et de se réaliser consciemment, s'est logée dans une des cases du cerveau pour n'en sortir et ne s'extérioriser qu'à son jour et à son heure, sous une influence et dans des conditions également mystérieuses? Au lieu de simplifier l'explication du phénomène, cette hypothèse ne la complique-t-elle pas singulièrement? En l'admettant, en se basant sur elle, tout deviendrait plus difficile : ce serait une inexprimable confusion, un entremêlement inextricable de causes et d'effets, d'où l'on ne sortirait jamais, eût-on pour s'y retourner le génie d'un Newton ou d'un Pascal. N'est-il pas plus simple et plus logique, lorsque tout dans une communication nous y invite, de l'attribuer tout bonnement à celui qui s'en dit l'auteur?

*
* *

S'il est des faits, comme ceux ci-dessus, qui portent le cachet d'une personnalité bien définie, il en est d'autres qui, plus impersonnels, n'en sont pas moins, eux aussi, très probants, à cause de l'intelligence supérieure qui les caractérise. Telles sont, entre autres, les définitions en douze mots obtenues par M. Eug. Nus et quelques-uns de ses amis. En voici des exemples :

L'infini : Abstraction purement idéale, au-dessus et au-dessous de ce que conçoivent les sens.

Amitié : Première manifestation de l'âme. Parenté des sentiments, des désirs et des habitudes.

Amour : Pivot des passions mortelles, force attractive des sexes, élément de la continuation.

Ame : Portion de substance que Dieu distrait de la force universelle dans chaque individualité (treize mots).

Harmonie : Equilibre parfait du tout avec les parties et des parties entre elles.

Esprit : Luxe de la pensée, coquetterie harmonieuse des rapports, des comparaisons, des analogies.

Imagination : Source des désirs, idéalisation du réel par un juste sentiment du beau.

*
* *

Ici, l'agent ne se nomme pas. Il se contente de montrer ce qu'il est par ses œuvres. Sa pensée est originale, et l'expression qui y correspond admirablement choisie et appropriée. Nous en concluons que, quel qu'il soit, nous avons affaire à un esprit distingué, ces deux mots étant pris ici dans leur sens usuel. Mais d'où vient-il, cet esprit? Est-ce l'âme d'un mort? Appartient-il à un monde différent du nôtre, à un règne supra-humain qui serait, par rapport à nous, ce que nous sommes par rapport aux individus les plus avancés du règne animal? Ou encore serait-il l'émanation condensée, collective des expérimentateurs dont les pensées, à leur insu, se combineraient ainsi pour donner lieu à ces phrases lapidaires? Il est des moments où l'on serait presque tenté de croire à ce jeu bizarre, tant ce que la table dicte répond exactement aux préoccupations philosophiques et sociales intimes des investigateurs. Mais bientôt elle se ressaisit, elle redevient elle-même. Par ses conseils, ses reproches, ses objurgations, elle montre bien qu'elle est autre chose qu'un miroir réfléchissant ce qui s'agite obscurément dans les cerveaux de ceux qui sont groupés autour d'elle. Son individualité se fait si évidente que le doute n'est plus possible. Il s'agit bien réellement d'un être distinct.

Donc, que l'agent se nomme ou ne se nomme pas, ses œuvres le dénoncent suffisamment; nous reconnaissons en lui quelqu'un qui se nourrit des mêmes idées que nous, qui les exprime avec les termes et les tours que nous employons nous-mêmes; qui se réjouit ou s'attriste; qui s'impatiente ou combat sa mauvaise humeur : en un mot, nos passions et nos désirs se retrouvent en lui. Pourquoi ne le reconnaîtrions-nous pas comme l'un des nôtres? Qu'il ait subi des modifications profondes dans son être physique extérieur, qu'importe! si moralement et intellectuellement il est resté identique à lui-même?

*
* *

Avouons-le franchement. Si nombre de faits et de communications obtenus par la table, militent très fort en faveur *des esprits,* d'autres, en bien plus grand nombre, ne comportent pas cette conclusion; du moins est-il permis de chercher ailleurs la cause du phénomène.

Qu'on nous permette de revenir quelque peu en arrière. Vous avez les mains sur la table. Elle frappe ou tourne. Il est bien entendu que si le mouvement ne se laisse pas diriger ou régler, mais va au hasard, sans suite ni ordre, on ne dira pas que ce sont *les esprits* qui

agissent. C'est pourtant un travers dans lequel tombent pas mal de spirites. Il en est parmi eux qui mettent les esprits en tout et partout. Un meuble craque-t-il? C'est sous l'influence des esprits. — Un tableau se détache-t-il du mur? C'est la faute des esprits. — Casse-t-on quelque chose? Les coupables sont les esprits.

D'autres, en grand nombre, ne feraient pas une visite ou une démarche sans consulter les « chers » esprits. Veulent-ils parier aux courses ou prendre des billets de tombola, ils ne manquent jamais d'en référer aux esprits — à moins qu'ils ne préfèrent s'adresser à des somnambules extra-lucides — pour savoir quel cheval est le bon, ou quel numéro gagnera le gros lot. Est-il besoin de remarquer combien sont ridicules et combien peuvent être dangereuses de semblables pratiques? Leur moindre défaut est de jeter la déconsidération sur les spirites et le spiritisme.

Sans aller jusqu'à ces extrêmes, d'autres se satisfont à trop bon compte de leurs expériences. Ils admettent avec une facilité excessive, comme de bon aloi, des communications qui ont, certes, leur intérêt, mais qui ne prouvent pas ce qu'on prétend. Supposons une personne morte. Ses amis ou parents se réunissent et l'évoquent. La table frappe. — Êtes-vous là, cher esprit? —

Oui. — Voulez-vous nous donner votre nom? — Oui. — Nous écoutons. — Le nom qu'on attendait est épelé plus ou moins correctement. Je dis bien, plus ou moins correctement, car il y a souvent des hésitations, des erreurs. — Bien, cher ami; si vous êtes vraiment l'esprit évoqué, dites-nous comment vous êtes mort; à quelle date, dans quelle ville, etc. Toutes ces questions et d'autres semblables dont les réponses sont à l'avance inscrites dans les cerveaux des expérimentateurs, de quelques-uns au moins d'entre eux, toutes ces questions ni leurs réponses ne prouvent rien d'absolument positif, quant à la venue des esprits parmi nous. Il n'est pas impossible, loin de là, que nous dictions nous-mêmes, sans le vouloir et sans le savoir, ce que nous attribuons aux habitants du monde invisible.

Pour bien s'en convaincre, il s'agit, au lieu de laisser aller le phénomène à sa guise, de lui prescrire certaines conditions, ou plutôt d'essayer quelques expériences de contrôle. Voici ce que raconte M. A. de Gasparin, dans son livre : *Les tables tournantes.*

« Un des témoins inscrivait sur un morceau de papier le nombre des coups que devait, selon lui, frapper la table; puis il montrait en secret le papier à celui des expérimentateurs qu'il

chargeait de donner l'ordre. Toutes les autres personnes qui entouraient la table avaient les yeux fermés et ne les ouvraient qu'après la fin de l'opération. Il était donc absolument impossible que le chiffre demandé fût connu ou soupçonné par aucune d'elles. Ce n'était pas tout : afin que la personne qui connaissait seule le chiffre ne pût pas déterminer elle-même le mouvement par une pression involontaire ou volontaire, on lui imposait le plus souvent la condition d'adresser son commandement au pied placé immédiatement devant-elle, et sur lequel, par conséquent, elle n'avait aucune action.

« Les choses étant ainsi réglées, douze nombres ont été successivement communiqués à des personnes dont l'autorité sur la table était constatée, et douze fois le pied désigné s'est levé et a frappé distinctement le chiffre qui n'était connu que d'un seul des dix expérimentateurs formant la chaîne. Ces chiffres étaient impossibles à prévoir; ceux qui les écrivaient y avaient mis une malice bien naturelle. Les nombres étaient tantôt très petits, tantôt très élevés. Une fois nous avions été surpris de voir que le pied demeurait immobile, malgré l'ordre qu'il venait de recevoir. L'explication ne s'est pas fait attendre : le chiffre inscrit sur le papier

était marqué zéro! Ceux qui croient à une action involontaire, voudront bien expliquer comment ces neuf personnes, persuadées que le pied devait se lever, ne lui ont imprimé aucun mouvement, par cela seul que la dixième personne (sans action sur le pied placé devant elle) savait que son commandement correspondait au chiffre zéro [1]. »

Autre expérience de contrôle : « Nous avons remarqué une personne dont les commandements étaient toujours suivis d'une exécution particulièrement nette et prompte. Nous l'avons successivement mise aux prises avec chacun des autres expérimentateurs. On communiquait secrètement un chiffre élevé à son adversaire, et un chiffre plus faible à elle. L'adversaire donnait l'ordre à la table de frapper le nombre de coups pensé par lui, et il s'agissait de savoir si la personne dont je parle parviendrait à arrêter la table au chiffre qu'elle pensait elle-même. Or, sa volonté l'a toujours emporté, toujours au chiffre précis qui lui avait été secrètement indiqué, elle a empêché l'exécution du commandement. »

« Alors, nous avons essayé l'expérience inverse. Cette personne a été chargée de com-

[1] *Tables tournantes,* p. 267-268, 3me édition.

mander et a reçu communication des chiffres élevés, tandis que chacun des autres expérimentateurs à son tour devait s'efforcer de supprimer les coups, à partir du nombre moins considérable dont on lui avait donné connaissance. Le résultat a été identique. Nul n'a pu empêcher la table d'obéir jusqu'au bout; mais rien n'était plus drôle que la difficulté visible avec laquelle elle achevait sa tâche, depuis le moment où les deux chiffres et les deux volontés cessaient de coïncider; rien n'était plus significatif que sa vigueur, sa prestesse et son élan, dès qu'on invitait l'adversaire à cesser son opposition. On eût dit une voiture à laquelle on ôte brusquement son sabot et qui roule précipitamment sur la pente. »

« Enfin, on a trouvé la balance exacte des forces. A la personne la plus puissante on a opposé d'abord deux enfants qui ont été sur le champ vaincus, puis deux hommes qui n'ont pas mieux réussi, puis deux autres, dont l'un s'est trouvé presque en état de lutter seul. Réunis, ils ont coupé l'exécution du commandement à la limite qui leur avait été fixée [1]. »

Sans prouver absolument ce que M. de Gasparin voulait, ces expériences méritent néan-

[1] *Tables tournantes,* p. 270-271, 3me édition.

moins d'être prises en très sérieuse considération. Elles sont une démonstration frappante de l'influence qu'exerce sur le phénomène la volonté ou la pensée des expérimentateurs. Rien de plus facile que de le vicier ou de le dénaturer. Si des volontés contraires s'y heurtent, il sera troublé : on aura ces hésitations, ces contradictions si fréquentes qui font le désespoir des chercheurs. Que la volonté contraire soit humaine ou qu'elle appartienne à l'au delà, le résultat sera le même. On s'explique bien, dès lors, comment la présence de personnes hostiles dans un groupe peut tout faire échouer, si elles possèdent une force fluidique ou psychique puissante. Mais on comprend aussi que si la table ne répond que des choses connues de l'un ou de l'autre, ou de plusieurs à la fois des assistants, ses dires ne sont plus du tout une preuve en faveur de l'existence des esprits.

Ces choses devraient toujours être présentes à l'esprit de l'observateur qui ne veut pas s'exposer à de graves mécomptes, ni prendre pour or pur ce qui ne serait que similor. Qu'on n'accepte jamais que sous bénéfice d'inventaire une communication dont le contenu ne contiendrait rien qui fût ignoré de tous. A cette condition, on arrivera, avec le temps, à éliminer

des études psychiques les scories qui les encombrent et les alourdissent au grand dommage de la vérité. Les preuves vraiment sérieuses ne commencent qu'où finit notre science, par l'obtention de faits et de circonstances inconnus des assistants, tels que ceux rapportés plus haut.

Nous ne voulons pas dire, remarquez-le bien, que l'esprit soit nécessairement absent des autres faits. Nous prétendons seulement que sa présence n'y est pas certaine ; nous ajouterions volontiers qu'elle n'y est pas nécessaire, puisqu'à la rigueur tout s'explique sans elle.

Il ne suffit même pas que les communications contiennent des idées ou des faits qui *paraissent* nouveaux pour avoir le droit de conclure aux esprits, soit que l'on se place au point de vue strictement scientifique, soit que l'on considère la philosophie du spiritisme. Les spirites, en effet, croient aux vies successives ; ils sont persuadés que tout homme a déjà vécu sur la terre ou ailleurs un plus ou moins grand nombre de fois. Or, chaque existence apporte nécessairement avec elle son contingent de connaissances et d'expériences, connaissances et expériences qui, latentes et comme ensevelies dans la vie terrestre normale, ne sont pas perdues pour cela, mais demeurent emmagasinées dans

les profondeurs de l'être, pour en jaillir au jour de la naissance de l'homme à la vie spirituelle.

Mais si cet acquis existe, pourquoi, sous certaines conditions déterminées, ne paraîtrait-il pas à la surface dès cette vie ? Les médiums, dans ce cas, pourraient exprimer des idées et parler un langage dépassant de très loin leurs capacités normales, bien que puisés dans leur propre fonds. Nous aurions une manifestation de l'inconscient ou de la conscience subliminale.

Ce qui est vrai des manifestations supérieures obtenues de cette façon, le serait aussi des communications très triviales obtenues parfois dans des groupes ou par des personnes dont la valeur intellectuelle permettait d'attendre mieux. De même, en effet, qu'il y a cachés dans les replis intimes de l'âme des trésors dont on ne se doute guère, elle recèle aussi des dessous mauvais ou inférieurs qu'on ne voit pas davantage.

Ces observations, il est à peine utile de le faire remarquer, augmentent les difficultés des expériences spirites. Pour que celles-ci aient une valeur probante, il est indispensable que les communications renferment plus que des idées ou des phrases, si belles qu'on les sup-

pose. Les faits sont nécessaires, des faits précis dont on ait l'entière assurance que, n'existant pas, préalablement, dans l'âme des chercheurs, ils n'ont pu leur être apportés que du dehors par des intelligences étrangères, autrement dit par des esprits.

Il y a plus. Que d'impressions reçues depuis l'enfance, que de choses vues ou entrevues, que de personnes rencontrées dans les courses à travers le monde, que d'idées recueillies, çà et là, dans les livres qu'on a lus ou dans les conversations auxquelles on a pris part! Un grand nombre des souvenirs ainsi récoltés de côté et d'autre se sont effacés à mesure qu'on avançait dans la vie, sous les couches successives qui sont venues s'y joindre et les recouvrir. Effacés, en apparence, seulement, non en réalité : rien ne semble devoir disparaître définitivement de ce qui a une fois frappé le cerveau. On connait des exemples assez fréquents de vieillards ou de fous qui, après de longues absences de mémoire, ont tout à coup retrouvé jusqu'aux moindres circonstances de leur vie passée : leurs souvenirs n'étaient que voilés.

Ce sont là, sans doute, des cas extrêmes, mais le fait en lui-même est vrai pour chacun de nous. On a lu un livre, on le relit après quelques années. On est tout étonné de voir

revivre peu à peu les idées et les personnages qui, d'abord, nous avaient paru nouveaux, mais que nous reconnaissons bientôt pour de vieilles connaissances, perdues de vue, par suite des distractions et des préoccupations de la vie.

Les expériences du magnétisme et de l'hypnotisme appuient fortement cette manière de voir en montrant la possibilité de réveiller des souvenirs dès longtemps effacés de l'état de veille. On a essayé, d'autre part, des expériences particulières qui montrent que des idées implantées dans le cerveau du sujet, mais que, réveillé, il ignore, peuvent spontanément, soit par la table, soit par l'écriture automatique, s'exprimer dans des conditions qui se rapprochent singulièrement de celles des expériences spirites.

Enfin, indépendamment des connaissances volontairement acquises, que de choses qui frappent nos sens : vue, ouïe, odorat, sans que nous nous en doutions, et laissent une impression peut-être indélébile dans le cerveau. Tout objet qui se réfléchit sur la rétine, toute vibration qui ébranle le nerf auditif, que nous en ayons ou non conscience, amènent une modification correspondante dans les lobes cérébraux. Une incitation fortuite ultérieure peut, sous une forme ou sous une autre, mettons dans une ex-

périence spirite, ressusciter cette impression. Vous serez persuadés que la chose ne vient pas de vous. Quelle erreur pourtant est la vôtre!

Pour peu que l'on tienne compte de toutes ces considérations, on comprendra avec quelle prudence et quelles précautions infinies il faut avancer dans le vaste champ des études psychiques. L'on sentira aussi qu'il faut n'accepter comme probants que ceux des faits qui le sont réellement, c'est-à-dire ceux qui n'auront pu venir aux médiums ou aux assistants par aucune des voies que nous venons de supposer. La connaissance d'une mort, survenue à grande distance, des détails sur la vie de ce mort, des particularités sur sa nature physique ou morale, etc., voilà ce qu'il faut obtenir. Certes, de cette façon, beaucoup de communications cesseront d'être proprement spirites, mais aussi celles qui resteront auront une valeur d'autant plus grande.

Or, si quelque part, la qualité vaut mieux que la quantité, c'est ici. La vérité a tout à gagner à cet émondage peut-être excessif. Le spiritisme, dans ses grandes lignes, restera sauf, et sortira du creuset d'autant plus pur que l'on aura plus hardiment soumis au feu sévère d'une critique inexorable tous les faits, rejetant sans pitié tout ce qui est douteux pour ne conserver

que ce qui offre une entière évidence. Les faits de ce genre sont heureusement assez nombreux. Nous en avons cité quelques-uns. D'autres s'y ajouteront qui, venant les renforcer, imposeront irrésistiblement la conclusion que nous croyons qu'ils comportent.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Médiums écrivains. — La médiumnité est de tous les âges. — Ses différents degrés de développement. — Les résultats obtenus. — Les objections scientifiques. — Autres faits.

Nous n'avons encore parlé que de celles des expériences spirites dans lesquelles la table sert d'intermédiaire ou d'instrument entre les investigateurs et la force mystérieuse dont il s'agit d'étudier le fonctionnement et les agents probables. Parmi les résultats obtenus, il en est qui semblent prouver irréfragablement l'intervention d'intelligences extra-terrestres, et d'autres, en plus grand nombre, qui, avec de la bonne volonté, s'expliquent par la seule action consciente ou inconsciente des chercheurs. Il convient, avons-nous dit, de mettre momentanément à l'écart, et comme en quarantaine, tous les faits rentrant dans cette dernière catégorie, parce qu'au fond ils ne peuvent rien, ou bien peu de chose, pour établir, sur des bases solides, la réalité des communications entre les vivants et les morts.

Au reste, jeter par-dessus bord, provisoirement, comme nous le proposons, une très grande partie de l'énorme bagage qui encombre le spiritisme, ce n'est pas, nous le répétons, un appauvrissement pour lui, loin de là. S'il était permis de comparer des choses très dissemblables, je dirais que tel qu'il est actuellement constitué, le spiritisme devrait être soumis à un traitement analogue à celui auquel les orpailleurs soumettent les minerais qu'ils arrachent à la terre. Ils les triturent, ils les broient, les lavent et les relavent. Sous ces manipulations successives, toute la gangue, inutile et grossière qui emprisonnait le métal précieux, est peu à peu entraînée au loin, si bien qu'il ne reste plus, bientôt, au fond de l'augette ou de la sébille, que des parcelles d'or pur mélangées à peine à quelques grains de sable. La masse primitive est bien diminuée, sans doute, mais le chercheur d'or sait à quoi s'en tenir sur la valeur de son trésor. Ainsi de l'étude des phénomènes psychiques. On n'en connaîtra le prix qu'après y avoir fait des coupes sombres, après avoir éliminé ou sacrifié tout ce qu'un triage très sévère démontrera n'être pas de bon aloi.

*
* *

Mais passons à l'étude d'une autre médiumnité : celle de l'écriture.

Les médiums écrivains sont aussi nombreux que divers. Il en est d'excellents, de bons, de passables, de médiocres, de mauvais, sans compter ceux dont il est préférable de ne rien dire. Les uns écrivent sans que leur volonté soit pour rien dans les mouvements de la main qui trace les lettres, ni leur intelligence consciente dans l'élaboration des pensées exprimées. Tout se passe comme si vraiment une force étrangère guidée ou commandée par une intelligence, étrangère aussi, conduisait la main qui tient le crayon ou la plume.

Quelle qu'elle soit, au reste, cette force, que dirige incontestablement une intelligence quelconque, se manifeste dans les conditions les plus diverses. Tantôt elle est calme et remplit ses fonctions d'écrivain avec une régularité et une rectitude auxquelles il n'y a rien à reprendre. Les caractères sont bien formés, les lignes également espacées ; l'écriture, de même que les pensées qu'elle nous transmet, tout porte le cachet d'une nature paisible et bien équilibrée. D'autres fois, elle est extraordinairement agitée. Ses mouvements sont d'une violence inouïe. Le crayon court sur le papier avec une rapidité qui tient du prodige. Elle est impatiente, ner-

veuse, et va par soubresauts. Brusquement, elle s'arrête d'écrire ; la main dont elle se sert se soulève, et frappe sur la table des coups formidables. Le crayon, comme arraché à la main, saute au loin, tombe, ou se brise sous le choc. Un homme, dans un moment de grande colère ou de folle surexcitation, ne se comporterait pas autrement.

Normalement, l'homme ne serait pas capable d'écrire avec une si prestigieuse rapidité, ni de produire, dans un temps donné, une somme d'écriture égale à celle obtenue sous l'influence de la force inconnue qui entraîne le bras du médium dans une course vertigineuse. Ce qui ajoute à l'intérêt de la manifestation, c'est que les personnes les plus dolentes et les plus molles, celles qui ne s'émeuvent de rien, qui, même devant la menace d'un danger imminent, ne se départent pas de l'imperturbable calme dont elles se sont fait une loi, subissent, médiums, cet incompréhensible entraînement.

En revanche, d'autres, qui, dans la vie de tous les jours, sont dans une agitation incessante, toujours pressées, ignorant tout ensemble la tranquillité d'esprit et de corps, écrivent leurs communications, lettre après lettre, avec une lenteur désespérante. A peine achèveront-elles une ligne ou deux en un quart d'heure,

et cela avec des hésitations et une maladresse que ne désavouerait pas un écolier qui prendrait sa première leçon de calligraphie.

Dans certaines occasions, les mouvements sont fébriles, la main tremble comme celle d'un homme qui aurait atteint l'extrême limite de la vieillesse. Souvent alors, au lieu des caractères ordinaires de l'écriture, on a des lettres qui sont plutôt dessinées, formées par des traits en festons extrêmement curieux. Le même médium, d'ailleurs, d'une soirée à l'autre, ou dans le cours d'une même soirée, peut, selon la force intelligente qui se manifeste par son intermédiaire, passer par ces phases diverses, et, à côté d'une écriture très fine, à peine lisible, ou de caractères qui ne sont qu'esquissés, en obtenir une autre très grosse, ou si correcte et si belle qu'un Favarger ne trouverait rien à y redire.

Ainsi, soit d'un médium à l'autre dans un même moment, soit du même médium à des moments différents, il y a une extraordinaire variété d'écritures, comme il y des différences énormes dans la manière dont est conduite la main qui écrit.

Chaque fois qu'une nouvelle force s'annonce — et toutes, ou presque toutes prétendent être des esprits désincarnés venant se communiquer

à nous — on remarque une modification correspondante, tant dans l'écriture elle-même que dans les mouvements de la main qui écrit. Les caractères se différencient nettement les uns des autres. Impossible de s'y méprendre. Nous ne sommes pas plus personnels que ne le sont ces forces, ni nos individualités plus fortement accentuées.

Et c'est un spectacle qui, assurément, ne manque pas d'originalité ni d'intérêt que de voir un médium à peu près illettré, dans l'espace d'une heure ou deux, écrire six, huit, dix écritures n'ayant pas la moindre ressemblance entre elles, le tout sous l'action d'une cause qu'il ignore, sa main inconsciente et sans volonté obéissant passivement à l'influence mystérieuse qui la guide.

A côté des médiums dont l'écriture change à tout instant selon l'influence à laquelle ils obéissent, il en est chez qui les caractères graphiques, comme la facture et l'allure générales, restent invariablement les mêmes, de quelques noms divers que soient revêtues les communications obtenues.

* * *

Le trait caractéristique de la médiumnité dont nous venons de parler, et qu'en spiritisme

on appelle : médiumnité mécanique, c'est la passivité absolue du sujet. S'il fallait s'en rapporter aux apparences, il serait vis-à-vis de la force intelligente dont il est l'instrument, comme un enfant à qui son maître conduit la main dans ses premiers exercices de calligraphie, ou comme l'hypnotisé vis-à-vis de l'hypnotiseur qui lui suggère telles pensées qu'il lui plaît de lui faire exprimer.

Il n'en est pas de même avec tous les médiums écrivains. Certains ne sont qu'à moitié passifs et inconscients. Ils ont l'intuition plus ou moins nette de ce qu'il vont écrire. Le mouvement imprimé à leur bras est moins violent que chez les médiums strictement mécaniques : ils l'arrêtent à volonté. La pensée, toutefois, bien qu'elle leur soit connue avant d'être couchée sur le papier, ne paraît pas se former dans leur cerveau à la manière ordinaire, c'est-à-dire à la suite d'un effort plus ou moins conscient et volontaire. C'est plutôt une sorte d'inspiration. Il leur semble qu'elle a sa source en dehors d'eux-mêmes; mais il est plus sage de ne rien affirmer de trop précis à cet égard.

De même l'agent qui s'empare du bras et l'entraîne, quoique moins distinct du sujet que dans le premier cas, ne paraît pas cependant

devoir être confondu avec lui. Il est neutre et inactif. S'il n'y avait que lui, son bras demeurerait inerte ainsi que son cerveau. On n'aurait ni mouvement ni pensée.

Après les médiums mi-mécaniques et mi-intuitifs, dont il vient d'être question, viennent les médiums intuitifs proprement dits, ceux chez qui la volonté et la pensée propres se confondent avec celles de l'esprit supposé qui les inspire, à ce point qu'il devient à peu près impossible de faire le départ entre ce qui est d'eux et ce qui est de lui. La seule garantie — garantie insuffisante — qu'on ait de la réalité de leur médiumnité, c'est, dans la généralité des cas, une plus grande facilité d'expression; ce sont aussi quelques pensées dont ils ne se doutent guère dans le cours ordinaire de la vie.

*
* *

Si la médiumnité est diverse dans la pratique, elle ne l'est pas moins dans son développement. Les uns sont médiums, presque de naissance : tout petits, leur présence donne lieu à des phénomènes qui étonnent et émerveillent. L'histoire rapporte un certain nombre d'exemples de personnages célèbres, conquérants, philosophes, saints ou fondateurs de

religions, dont le berceau fut entouré de flammes ou de lumières miraculeuses. Ne connaissant pas, ou connaissant mal, les faits, dits spirites, ignorant l'intervention du monde des esprits dans les événements humains, on attribuait ces manifestations à une action directe de Dieu ou des dieux.

D'autres exemples, très nombreux, de médiumnité enfantine, se sont présentés lors des persécutions religieuses qui ont précédé, accompagné et suivi la Révocation de l'Édit de Nantes. Des bébés, ne sachant pas d'eux-mêmes bégayer les premiers mots de la langue, tout à coup se mettaient à parler distinctement, en excellent français, dans des provinces où le patois seul était en usage parmi les gens de la campagne. Ils exhortaient à la fidélité envers Dieu, à la persévérance dans la foi, et promettaient une délivrance prochaine aux malheureuses victimes de l'orgueil et du fanatisme de Louis XIV.

Enfin, dans le demi-siècle qui vient de s'écouler, plus d'un enfant a servi de médium à des effets physiques et intelligents dont l'authenticité ne paraît pas douteuse.

Chez les adolescents, toutefois, la médiumnité est plus fréquente, plus normale, et, de même que chez les premiers, toute spontanée.

Qu'elle subisse une sorte d'incubation secrète, c'est possible et c'est probable. Toujours est-il que souvent elle éclate brusquement, et sans que rien l'eût fait prévoir. La même chose arrive à des personnes plus âgées, hommes et femmes, chez lesquelles, du jour au lendemain, se manifestent sans transition, des facultés médianimiques remarquables qui, sans doute, existaient en elles, latentes, depuis plus ou moins longtemps, n'attendant pour se manifester qu'une occasion ou une secousse appropriées.

Cependant, la plupart de ceux qui se livrent à la pratique de la médiumnité ont besoin d'une préparation qui se prolonge plus ou moins, suivant leurs dispositions naturelles, des semaines, des mois ou même des années. Encore en est-il beaucoup qui n'en dépassent jamais les premiers rudiments.

Ainsi, pour en revenir aux médiums écrivains, il en est dont la main est bien emportée dans un mouvement machinal et automatique. Mais la force qui la dirige, ou bien se joue d'eux, ou n'a elle-même qu'une intelligence tout à fait embryonnaire. Ils traceront des dessins plus ou moins baroques, pareils aux bonshommes et aux animaux fantastiques et naïvement grotesques dont les enfants des classes

primaires barbouillent leurs cahiers et leurs ardoises. Ils rempliront des pages et des pages de simples traits, tantôt en lignes régulières, tantôt en lignes très inégalement espacées et à allures des plus fantaisistes. Ils iront de droite à gauche aussi bien que de gauche à droite, et de haut en bas, aussi bien que de bas en haut. Pendant toute une séance, peut-être pendant une série de séances, le crayon, entre leurs mains, se complaira à aligner des *o,* des *a,* des *i,* ou telles autres lettres de l'alphabet. C'est une monomanie comme on en rencontre dans les asiles d'aliénés où certains malades s'absorbent tout entiers dans une idée, toujours la même.

D'autres écrivent quelques mots, très facilement, mais ne vont pas au delà. Dès qu'ils se mettent dans les conditions voulues, l'automatisme s'empare de leur main et l'entraîne. Les mots, cent fois obtenus, reparaissent dans le même ordre; pas un n'y est ajouté, pas un n'en est retranché : on dirait qu'ils constituent tout le vocabulaire de la force mystérieuse qui est à l'œuvre dans le phénomène. On a beau s'entêter, revenir à la charge : rien n'y fait. Une barrière infranchissable empêche d'aller plus loin. Parfois, c'est un nom propre, *tout seul,* qui revient invariablement. Un jeune

homme qui faisait alors ses études supérieures à Paris, écrivait ainsi après force fioritures préalables : *Jean,* toujours *Jean.* Sa médiumnité s'était comme figée dans ce vocable unique.

Il y a donc des médiumnités qui, abandonnées à elles-mêmes, demeurent stériles. Pour les rendre fécondes, il suffit parfois de les mettre en contact avec une autre médiumnité. Il y a, en effet, une sorte de contagion médianimique, une influence réelle, en bien ou en mal, de médium à médium, selon la sympathie ou l'antipathie qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

Un certain nombre de personnes, enfin, semblent absolument rebelles à toute espèce de médiumnité, de quelque nature qu'elle soit; ainsi, dans un autre domaine, l'hypnotiseur rencontre un tant pour cent d'individus sur lesquels son action est de nul effet, et qui se rient de tous ses efforts, quelque mode d'hypnotisation qu'il emploie pour les influencer et les soumettre à son empire.

*
* *

Nous venons de passer en revue quelques-unes des nombreuses formes que revêt la médiumnité de l'écriture. Que valent les résultats obtenus et que prouvent-ils ?

Les messages obtenus par les médiums

écrivains intuitifs ne sortent guère des généralités. Ce sont des conseils aux membres des groupes, des directions pour la conduite de la vie, conseils et directions auxquels on ne saurait refuser, en bien des cas, un certain esprit de sagesse et d'à-propos. Ce sont, sur l'homme, sur la nature, sur Dieu, des considérations philosophiques qui, le plus souvent, valent ce que vaut le médium lui-même. Suivant le degré d'instruction de celui-ci et les tendances de son intelligence, on est frappé, soit de la vulgarité, soit de l'élévation de ses communications. Les unes sont fortement teintées de matérialisme; il y en a qui sont franchement athées, niant Dieu, et traitant toute invocation à une puissance suprême comme une superstition indigne de notre temps. Dans le domaine de la conscience, elles affirment, par contre, une loi morale aussi absolue et aussi implacable que le sont, dans le monde des corps, les lois physiques qui régissent l'univers.

Les autres, d'un spiritualisme plus ou moins raffiné, affirment la Providence, et insistent sur l'importance capitale de la prière. En un mot, on retrouve, du plus au moins, dans les écrits des médiums intuitifs, la plupart des idées qui leur sont personnelles, avec les tournures de phrases et les mots dont ils ont coutume de se

servir pour les exprimer. Il est rare, extrêmement rare, qu'une communication soit transcendante au point de nécessiter pour son explication l'intervention d'une intelligence autre que la leur.

Qu'on ne croie pas cependant qu'ils se confinent exclusivement dans ces généralités, ne parlant jamais au nom des morts que sur des questions de morale pratique ou sur les conditions de la vie future. Ils s'aventurent, occasionnellement, sur un terrain qui n'est pas le leur, empiétant sur les droits des médecins, et prescrivant des remèdes qui, sauf exceptions, ont, à l'encontre de bien d'autres, cet avantage considérable d'être parfaitement anodins : ce qu'on appelle des remèdes de bonne femme, des simples, des cataplasmes, des pommades, etc. S'ils ne font pas beaucoup de bien, au moins ne font-ils pas de mal non plus, et c'est énorme dans un temps où l'on fait un si étrange abus des poisons dans l'art de guérir. Ce qui frappe dans ces ordonnances, la plupart signées de médecins morts, c'est que les médicaments prescrits sont ceux que les médiums auraient eux-mêmes recommandés, si on les avait directement consultés.

Nous retrouvons ainsi, une fois de plus, dans des messages ayant soi-disant une origine

plus haute, la pensée de ceux qui nous les transmettent. Cette circonstance autorise bien des suppositions, qu'on ne manque pas de faire, au reste. Qu'est-il besoin de recourir au monde des esprits, s'il ne doit nous enseigner que ce que nous pouvions aussi bien savoir sans lui? Malgré leur sincérité, la loyauté des médiums est mise en doute. On les accuse de tromper sciemment et de parti pris ceux qui s'adressent à eux dans leur détresse. Le plus souvent, ils sont leurs premières dupes; ils n'ont pas voulu frauder; il y a tout simplement erreur quant à l'interprétation à donner de leurs communications.

*
* *

Supposons une personne morte. Vous la connaissiez, vous l'aimiez. Vous allez dans un groupe spirite pensant que peut-être il vous sera fourni à son sujet quelques renseignements par l'un ou l'autre des médiums intuitifs dont nous parlons en ce moment. Mais, désireux de faire une expérience sérieuse, vous ne dites à personne que vous avez perdu quelqu'un qui vous est cher; vous vous contentez de l'évoquer mentalement et vous attendez. Vous pouvez tenter l'épreuve nombre de fois sans succès. Les médiums n'ont pas l'air de se douter de ce

qui vous amène. Le mort ne parle pas. Mais si, las d'attendre, vous demandez ouvertement une communication, elle vous sera octroyée sans difficulté ni retard. Qu'est-ce à dire? sinon qu'ici encore, nous nous trouvons en face d'une espèce de suggestion à laquelle le médium obéit consciemment ou inconsciemment. Du moins ne saurait-on en vouloir à ceux des chercheurs qui concluent de cette façon. Ils sont logiquement dans leur droit.

Il appert des observations qui précèdent, que si la médiumnité intuitive est intéressante à étudier, elle est impuissante, à moins de circonstances très exceptionnelles, à établir sur des fondements vraiment solides, les rapports entre les deux mondes spirituel et terrestre. Il en ressort une autre conséquence que nous signalons en passant, sauf à y revenir tout à l'heure, c'est que la transmission de pensée des assistants au médium ne se fait pas toujours aussi facilement qu'on se l'imagine, et qu'on est obligé de le supposer, lorsqu'on veut, absolument, exclure des phénomènes spirites, toute influence autre que celle des membres qui prennent part aux expériences.

*
* *

Le champ où se meuvent les médiums mi-

mécaniques et mi-intuitifs est plus vaste que celui où se meuvent les médiums simplement intuitifs. Il y a, dans leurs communications, plus de variété. On y reconnaît moins les pensées et le style de ceux qui les écrivent. Elles ont en elles une spontanéité qui faisait défaut aux premières, un cachet personnel qu'il est impossible de méconnaître. D'autre part, elles apportent des renseignements plus complets et moins vagues. Certains traits précisent, fixent l'individualité qui est censée se manifester, au point qu'elle ne peut plus du tout être confondue avec celle de son médium. Nous avons, très évidemment, monté d'un degré. Les faits en présence desquels nous sommes placés offrent un intérêt qui va augmentant sans cesse. Car, l'écriture se modifie avec la pensée. On y rencontre des formes de lettres qui sont celles du mort évoqué, des expressions dont il avait l'habitude de se servir, des tours de phrases qui n'appartenaient qu'à lui, sans compter qu'il donne sur lui-même, sur sa vie passée, sur sa maladie et sa mort, des détails d'une exactitude rigoureuse, quoique ignorés du médium.

Avec la médiumnité strictement mécanique, les choses prennent un tour plus extraordinaire et plus convaincant. Les communications sont

signées de noms auxquels personne n'avait songé, et peut-être inconnus à tous les assistants. Va-t-on aux informations, à l'adresse indiquée, on n'est pas peu étonné de trouver le contenu des messages en concordance parfaite avec des faits qui se sont passés au loin.

S'il s'agit de personnes connues de l'un ou de l'autre des membres du groupe, mais non du médium, l'identité de l'agent ne saurait, en certains cas, être contestée. C'est exactement son écriture, et c'est son paraphe. On le sent revivre dans tout ce qu'il dit. Il serait là en chair et en os qu'il ne parlerait ni n'agirait pas autrement. Comment nier sa présence, comment douter de la communication qu'il a revêtue de sa signature? La preuve devient plus forte, si possible, lorsque le médium, ne connaissant tout juste que sa langue maternelle, écrit en des langues étrangères. Ce fait, sans être très fréquent, a été observé plus d'une fois. Il est de nature si complexe qu'on ne se l'explique guère d'une manière plausible, à moins de recourir à l'hypothèse spirite, c'est-à-dire à l'action d'intelligences qui, ayant vécu parmi nous, reviennent, après la mort de leur corps, nous apporter une démonstration palpable de la survivance de l'âme.

La conclusion à laquelle nous nous arrê-

tons s'impose également lorsque le mort vient lui-même, par un médium, annoncer son départ pour l'autre monde, quelquefois dès le jour même ou le lendemain de son décès, d'autres fois après un laps de temps plus considérable. On l'avait connu autrefois, mais on ignorait ce qu'il était devenu. Et si on avait eu de ses nouvelles, on ne savait pas qu'il eût été malade. De toute manière, pour être exactement renseigné à son sujet, il avait fallu qu'il disparût du nombre des vivants de la terre, en conservant, toutefois, intacte, la conscience de son être, sa vie morale et mentale, et la possibilité de se communiquer à nous, par un moyen quelconque, — l'écriture, dans le cas que nous supposons.

*
* *

La plupart des savants, il est vrai, ne veulent à aucun prix entendre parler de cette hypothèse qui leur répugne, et qu'ils écartent de leurs lèvres comme un calice amer. Examinons leurs raisons :

La transmission de pensée existe d'un vivant à l'autre, c'est un fait hors de conteste aujourd'hui. Mais les expériences qui l'établissent sont des plus laborieuses et des plus fatigantes. De plus, elles ne s'appliquent guère qu'à des

choses très simples, et ne réussissent qu'avec un petit nombre de sujets.

Elles ont lieu, soit au contact immédiat, soit à distance. Cumberland et autres ne sentaient ni ne devinaient la pensée de l'agent qui, inconsciemment, les conduisait au but, qu'à la condition de lui toucher le front, l'épaule, le bras, la main ou telle autre partie du corps. A l'insu de celui qui *pensait* et *voulait,* des vibrations parcouraient tout son organisme, et, correspondant exactement à sa pensée elle-même et à sa volonté, fournissaient au sujet des indications assez précises pour lui permettre de découvrir, sans trop de peine, l'objet caché, l'action à accomplir ou la scène à reconstituer.

Ce qui est remarquable, c'est la demi-inconscience des acteurs — de certains tout au moins — dans l'accomplissement et la réussite de ces expériences. L'agent, sans doute, a le sentiment très net de ce qu'il pense et veut, mais il ignore que sa pensée et sa volonté s'accompagnent de mouvements vibratoires qui, seuls, dirigent le sujet dans ses recherches. Celui-ci, tout au contraire, dans un état plus ou moins anormal, une sorte d'hypnotisation, d'hyperesthésie nerveuse, ne connaît pas directement la pensée ni la volonté de l'agent. Ce sont les frémissements imperceptibles de son orga-

nisme qui les lui révèlent. Qu'on le veuille ou non, l'inconscient joue son rôle dans ces phénomènes, aussi bien que dans ceux de l'écriture automatique ou médianimique. Toute la différence, c'est que, dans ceux-là, agent et sujet sont également visibles, tangibles et connus, tandis que, dans ceux-ci, l'agent se cache au moi conscient du sujet, qui l'ignore totalement, ou n'en a la connaissance indirecte que par les pensées, à lui étrangères, qu'il exprime en son nom et sous son influence.

* * *

Dans les expériences hypnotiques à distance, les choses se passent un peu différemment. L'agent, à la vérité, pense et veut comme dans celles au contact. Mais le sujet, ne le touchant plus, ne peut être impressionné par les vibrations organiques correspondantes. N'ayant plus rien pour le guider, comment pourra-t-il savoir ? Une image, d'abord vague et flottante, se montre à lui ; il la voit mentalement, des yeux de l'âme, si l'on peut ainsi dire. Peu à peu, elle va se précisant, et acquiert bientôt la netteté d'un objet matériel, à contours parfaitement délimités. Mais il faut pour cela que l'agent ait une volonté très ferme, point vacillante, qu'il fixe son attention invariablement

sur le même point, sans la laisser s'égarer ailleurs, fût-ce l'espace d'un instant. Le moindre oubli, la moindre distraction de sa part, et l'expérience est manquée ou incomplètement réussie. De même, le sujet doit être bien dispos, ni fatigué, ni énervé, et suffisamment sensitif. Faute de ces conditions, l'image à percevoir restera indécise, il faudra recommencer.

Il est incontestable qu'ici encore nous avons affaire à l'inconscient. L'impression transmise au sujet, et perçue par lui, lui vient évidemment du dehors, mais par une voie qui nous demeure un mystère. Ni la vue, ni l'ouïe, ni les autres sens ne sont en jeu ici. Ils n'ont pas la délicatesse voulue pour percevoir les vibrations de la pensée. La sensation, la perception, le processus tout entier du phénomène a lieu dans l'inconscient du sujet qui, lui, ne voit, consciemment, qu'une chose : le fait réalisé, sans rien savoir ni du comment ni du pourquoi de sa réalisation, sans pouvoir atteindre les couches profondes qui y ont contribué.

Or, de même que des images surgissent devant l'esprit, sans que nous puissions en pénétrer la cause extérieure ou intérieure, ainsi il se peut que des pensées nous frappent tout à coup, spontanément, sans que rien nous y ait préparés. Dès lors, elles apparaissent pres-

que forcément au moi conscient, non pas comme le résultat d'un effort de notre part, comme quelque chose venant de nous, ou ayant sa source en nous, mais comme l'inspiration de quelque puissance ou intelligence qui nous serait étrangère.

Tous ceux qui pensent et réfléchissent sur la manière dont la pensée naît en eux, se développe et s'enchaîne, savent quelle part importante, ou mieux quelle part prédominante, y revient à l'inconscient ou à l'inspiration. Car, à dire vrai, se prononcer absolument, soit en faveur de l'un, soit en faveur de l'autre de ces deux facteurs, serait, je le crains, également téméraire et hasardeux.

Quoi qu'il en soit, ce serait une erreur capitale, une prétention insoutenable de s'imaginer que nous *voulons toujours* notre pensée. A qui n'est-il pas arrivé, avant d'écrire un discours, une lettre, d'en avoir conçu le sens général, d'en avoir fixé les traits principaux ? Mais aussitôt la plume en main, et les premières phrases jetées sur le papier, quelle déviation et quel changement, tant dans les idées elles-mêmes que dans leur enchaînement et dans les mots qui, pareils à des soldats bien disciplinés, viennent se ranger d'eux-mêmes à la suite les uns des autres ! Une force, une intelligence,

un certain quelque chose qui est en nous ou hors nous — nous l'ignorons encore une fois — modifie le cours de la pensée entrevue et le dirige vers des voies nouvelles. Et tenez, les expressions dont nous nous servons à l'instant et la comparaison que nous établissons sont de ce nombre. Nous ne les avions pas prévues ni les unes ni l'autre, notre volonté n'est pour rien dans leur emploi. Elles se sont présentées, naturellement, par une association de laquelle notre intelligence consciente n'est pas responsable. Mais, puisque nous les avons acceptées, pourquoi n'ajouterions-nous pas que l'analogie ci-dessus, toute spontanée, nous en suggère immédiatement une autre que nous n'avions pas prévue davantage, et qui nous paraît rendre compte assez exactement de ce qui se passe dans les replis les plus intimes de notre être intellectuel. Nous y verrions volontiers un centre, une source unique, une sorte de réservoir immense, capable, d'une part, de recevoir, d'emmagasiner et de conserver indéfiniment l'ensemble des impressions et sensations qui, par le moyen des sens connus et inconnus dont nous disposons, y afflueraient de tous les points de l'horizon ; — duquel, d'autre part, se détacheraient des canaux multiples qui, à mesure qu'ils s'éloigneraient de la source unique

que nous imaginons, se diviseraient et se subdiviseraient en canaux et sous-canaux de plus en plus petits, chacun pourvu de portes de sortie ou d'écluses pouvant s'ouvrir au moindre choc et livrer passage à la pensée, tous aussi communiquant entre eux et se pénétrant réciproquement par une sorte d'anastomose. L'idée, une fois échappée du centre où elle se serait élaborée, s'engagerait dans l'un des canaux qui s'offrent à elle, et se frayant un passage à travers le dédale de portes et d'écluses qui s'opposent à sa marche, sans pouvoir l'arrêter, elle apparaîtrait enfin au jour, teintée des couleurs du milieu parcouru, et associé au genre de pensées spéciales auxquelles sert habituellement de réservoir le canal dont elle aurait suivi le cours. Malgré leur origine commune, canaux et sous-canaux, en effet, ont, chacun, une certaine individualité propre, une sorte de vie particulière qui n'appartient qu'à lui.

Il y aurait bien, de cette façon, une direction primordiale consciente et voulue de la pensée et de son enchaînement, mais au lieu d'en fixer le siège dans *le moi* qui nous est connu, il le faudrait chercher dans les profondeurs insondées de l'inconscient qu'on pourrait se représenter comme constitué par une série de couches superposées, toutes en communication

réciproque, et susceptibles de se pénétrer les unes les autres, pour manifester extérieurement le contenu de chacune. Les idées dont nous leur serions redevables nous paraîtraient d'autant moins nôtres qu'elles émergeraient de couches plus profondes. Dans notre ignorance de leur véritable origine, nous serions naturellement portés à les attribuer à une action du dehors, à une influence spirituelle : et, le faisant, nous risquerions fort de nous tromper.

Que l'on ne s'étonne pas trop de cette manière de voir. La réflexion, l'observation de soi-même feront comprendre qu'elle est moins étrange qu'elle n'en a l'air au premier abord.

Il est à remarquer que l'homme qui n'a pas l'habitude des travaux intellectuels, qui ne s'est pas rendu compte de sa pensée, croit plus facilement aux inspirations que celui dont l'étude et la méditation sont l'occupation ordinaire. C'est que chez lui la canalisation dont nous parlions, il y a un moment, est moins complète et les canaux comme obstrués, en sorte que les chocs de la pensée cherchant à s'y frayer un passage sont plus fortement ressentis. Peut-être est-ce aussi une des raisons pourquoi les médiums sont plus nombreux parmi les gens d'une culture intellectuelle

médiocre ou nulle que parmi ceux qui se livrent aux travaux scientifiques.

Que cette comparaison, d'ailleurs, et ces observations soient justes ou non, il reste que nous ne sommes pas toujours maîtres de notre pensée. On ne compose pas comme et quand on veut. Il y a des temps où, quelques efforts que l'on fasse, on ne réussit qu'à se démontrer à soi-même l'impuissance de la volonté à cet égard. Plus on s'acharne, plus on s'entête, et plus la pensée semble fuir ou se faire rebelle. D'autres fois, par contre, lorsque la volonté est comme endormie dans une torpeur molle et lasse, il vous vient soudain un flux de pensées qui jaillissent abondantes, se pressant et se hâtant en foule vers leur sortie. Pour les noter toutes au passage, pour n'en laisser échapper aucune, il faudrait écrire dix, vingt fois plus vite. On voudrait en ralentir le cours. Impossible ! Le flot s'écoule et se perd.

La volonté consciente est évidemment hors de cause ici. C'est donc quelque chose qui n'est pas elle, et qui est plus fort qu'elle, c'est l'inconscient — ou l'inspiration — qui est à l'œuvre et qui agit. Ne serait-ce pas lui aussi qui, tout à l'heure, annihilait partiellement nos efforts, quand, malgré que nous en eussions, nous étions obligés de reconnaître l'insuffisance

de la volonté pour triompher de certains obstacles opposés à son action.

*
* *

En parlant de la transmission de la pensée, nous disions que l'agent la voulait fortement, et que le sujet ne la percevait pas par les sens qui sont les voies ordinaires grâce auxquelles impressions et sensations nous arrivent. Or, si ces expériences réussissent, et non toujours sans difficulté, lorsqu'il s'agit de simples images à percevoir, ou d'actes plus ou moins complexes à exécuter, elles échouent presque invariablement, dès qu'on essaie d'obtenir des réponses à des questions posées mentalement, à moins que le sujet, en état somnambulique, n'ait perdu son moi conscient normal, pour obéir à un autre moi, le moi inconscient. S'il n'est pas en cet état, le plus sûr, c'est de faire taire la volonté, de la réduire à une neutralité complète pour augmenter les chances de succès. Les questions écrites hors de la vue du sujet ou du médium — dans une chambre voisine au besoin — et sans nulle tension d'esprit, il y fera des réponses plus ou moins justes : il y a souvent loin, bien loin, en effet, de la question à la réponse ; les erreurs et les non sens sont fréquents. Rien alors n'est plus curieux que les

explications à l'aide desquelles le mystérieux interlocuteur cherche à pallier ses fautes : c'est tantôt la fatigue du sujet qui est la cause de tout le mal; tantôt c'est celle de l'agent. Il cherchera à détourner l'attention vers d'autres objets ou à tourner la conversation à la moquerie. Mais jamais l'auteur de ces mystifications, voulues ou non, n'avouera franchement son ignorance ou sa mauvaise foi.

Que ces expériences aient lieu avec un sensitif au sens ordinaire du mot, c'est-à-dire sans recours ni appel aux esprits désincarnés, ou qu'elles aient lieu avec des médiums proprement dits, c'est-à-dire avec le concours des puissances auxquelles ils croient servir d'intermédiaires, — le résultat est exactement le même, sauf en un point, tout à l'avantage des premières, c'est qu'on s'y heurte à moins d'affirmations mensongères. L'*esprit* n'hésitera presque jamais à assurer qu'il peut lire la pensée des assistants. Mettez-le à l'épreuve, vous constaterez aussitôt qu'il en est du tout au tout incapable. Si ses prétentions sont illimitées, ses réalisations ne valent guère, et, au moins en ce domaine particulier, ne sont pas à beaucoup près assez brillantes pour imposer la croyance à son action. On a plutôt affaire, semble-t-il, à une sorte de pseudo-personnalité qu'à une per-

sonnalité véritable, à je ne sais quel mélange de conscience et d'inconscience dont la résultante est et ne peut être que désordre et confusion, malgré une assez grande indépendance et des éclairs d'intelligence, aussi curieux que passagers, dont fait preuve, vis-à-vis de l'agent et du sujet, la force qui se manifeste par celui-ci.

*
* *

Comprend-on que devant des expériences aussi peu probantes, les savants hésitent ou nient ? Ils savent que la transmission de pensée existe : des faits nombreux et indubitables la leur ont démontrée. Ils savent aussi que cette transmission qui, dans telles conditions données, se fait sous forme d'images venant flotter devant l'esprit du sujet, peut, dans d'autres conditions, atteindre ses centres de perception, et, de là, s'extérioriser soit par la parole, soit par l'écriture. L'hypnotisme leur a beaucoup appris là-dessus. Ils n'ignorent pas, enfin, que les impressions reçues par le cerveau, senties par lui, et pensées, s'y gravent ou peuvent s'y graver d'une manière indélébile. Latentes longtemps, et comme ensevelies sous la foule des impressions successives qui sont venues s'y joindre ultérieurement, elles sont capables de

reparaître à la surface et de s'imposer tôt ou tard au sujet dont le moi conscient, les ayant oubliées, ne manquera pas de leur attribuer une origine ou une cause qui ne sera pas la vraie.

Ces mêmes impressions, sous le choc desquelles le cerveau a une fois vibré, il n'est pas impossible qu'elles agissent télépathiquement sur d'autres cerveaux, plutôt et mieux que ne le feraient des idées dont l'attention consciente voudrait la transmission à distance. La conscience ne nous renseigne que très insuffisamment sur la totalité des images mentales qui sont en nous; et elle nous laisse dans une ignorance complète — et qui n'est pas près de disparaître — sur les possibilités réelles du cerveau et des idées qui s'y sont élaborées à une époque quelconque, lointaine ou rapprochée.

Lorsqu'on frotte une allumette chimique sur une substance tant soit peu humide, la phosphorescence qui s'en dégage subsiste longtemps après l'action qui l'a produite. Or, il y a une phosphorescence du cerveau, une fluorescence, si on le préfère, peu connue encore, mais réelle, un rayonnement qui survit de même à l'ébranlement cérébral, qui continue de vibrer bien après que l'idée qui l'a occasionné s'est noyée dans l'inconscience. Les vagues que ce rayon-

nement transmet à travers les couches superposées du cerveau, s'entrecroisant avec celles produites dans le moment actuel, sont susceptibles de recouvrir les dernières, de paraître au jour et d'agir préférablement à elles. C'est l'inconscient qui prend la place de la conscience.

Ainsi, les raisons ne manquent pas, en dehors de l'hypothèse spirite, pour expliquer les phénomènes courants de la médiumnité. Toutes les fois que la communication obtenue : qu'elle s'occupe de questions philosophiques et morales; qu'elle apporte des renseignements qui étaient ou qui pouvaient être connus, soit des assistants, soit du médium; — qu'elle contienne des prédictions sur des événements dont l'un ou l'autre des membres du groupe avait l'appréhension; — toutes les fois, en un mot, que la communication roule sur des objets non entièrement ignorés des investigateurs, elle ne prouve pas nécessairement l'intervention des esprits. Remarquez que nous ne nions pas leur présence ni leur action : nous disons seulement que ni l'une ni l'autre ne sont rigoureusement établies par les faits dont nous parlons.

Il convient aussi d'observer que si la suggestion mentale est possible d'homme à homme; que si la simple pensée existant dans un cer-

veau suffit pour aller en ébranler un autre et y éveiller une image, il s'ensuit assez naturellement la possibilité d'une communication du même genre entre les esprits — s'ils existent — et les médiums. Et de même qu'en télépathie strictement humaine, la pensée se modifie de l'agent au sujet ou se déforme dans la transmission, ainsi en doit-il arriver, selon le développement plus ou moins complet du médium, des suggestions faites par les désincarnés sur les incarnés. On aurait ainsi une explication assez plausible de bien des défectuosités reprochées aux communications spirites.

Nous nous rappelons une séance vers la fin de laquelle deux médiums, une dame et un jeune homme, s'emparant chacun d'un crayon se mirent à converser ensemble par écrit : celle-là, sous l'influence supposée d'une jeune fille qui, ayant été séduite et abandonnée, avait tué son enfant ; celui-ci, sous l'action du séducteur qui, après en avoir abusé, avait laissé sa victime sans se soucier ni d'elle ni du petit être né de leur union passagère. C'était intéressant et nouveau, d'autant plus que la chose était arrivée très inopinément. Y avait-il vraiment là deux esprits agissant simultanément sur les deux médiums? Ou y en avait-il un seulement, et sa pensée a-t-elle réagi, télépathiquement,

par l'intermédiaire de son sujet sur l'autre ? Ou enfin, l'un des deux sensitifs a-t-il transmis par l'écriture ses propres idées, et l'autre en a-t-il eu la perception télépathique, et a-t-il pu y répondre comme s'il y avait eu réellement action spirituelle ? Nous pencherions volontiers pour la première hypothèse, mais nous ne serions pas surpris que d'autres fussent d'un avis différent.

*
* *

Ce qui demeure certain, c'est que pour les médiums écrivains, comme pour les médiums typtologues, il faut procéder par éliminations successives. Nous n'ignorons pas que c'est, pour beaucoup, une opération douloureuse. Mais comme elle est nécessaire, il s'y faut résigner. Plus même le déblaiement sera rapide et complet, mieux cela vaudra.

Plus d'un adhérent d'Allan Kardec songera avec quelque mélancolie à ce qui restera du spiritisme si l'on va en élaguant sans cesse de nouvelles branches. Ce qui restera ? Les seuls faits, répétons-le, qui importent réellement, ceux qui portent en eux la preuve décisive d'une action spirituelle. Ils sont heureusement assez nombreux dans tous les genres de médiumnité. Et si, tout à l'heure, nous avons, sans

hésitation, donné raison aux savants qui refusen de se laisser convaincre par des manifestationst douteuses, ou pour lesquelles il existe d'autres théories explicatives que celle des spirites, nous ne sommes plus du tout avec eux, lorsque, poussant leurs hypothèses à l'extrême, ils s'efforcent d'y faire rentrer des faits qui, décidément, en débordent les cadres, ou passent à côté des plus frappants sans leur prêter l'attention qu'ils méritent. Nous en avons cité quelques-uns ci-devant. En voici d'autres qui ne sont pas moins convaincants.

Mistress Jencken (miss Kate Fox) avait un fils chez qui la faculté médianimique se manifesta dès l'âge de deux mois. Des phénomènes physiques et intelligents variés : bruits de pas, frôlements de robes, doux sons, mélodies aériennes, mains fluidiques s'observaient en sa présence. A cinq mois et demi, il écrivit une courte communication dont le *Spiritualist* de 1874 rend compte en ces termes :

« Le six du mois de mars, je me trouvais dans la demeure de M. Jencken, nº 3, Lonsdown-Terrace, East, Westernroad, Brighton. La bonne, assise près du feu, tenait le petit garçon sur ses genoux. Il était environ 1 h. $^1/_2$ de l'après-midi. La chambre, donnant au sud, était largement éclairée. Mistress Jencken était présente.

« Tout à coup la bonne s'écria : « Le petit a un crayon en main; » mais comme elle ne dit pas au même moment que le crayon lui avait été remis par une force invisible, je ne fis guère attention à son exclamation. Presque aussitôt après, elle s'écria de nouveau : « Le petit écrit. »

« Là-dessus, Mistress Jencken courut vers l'enfant et me pria d'approcher aussi et de voir. Je regardai par dessus l'épaule de Mistress Jencken et vis le crayon dans la main de l'enfant. Il venait de terminer la communication. Mistress Jencken se rappelant alors que, de l'avis du médecin, les manifestations nuisaient à la santé de l'enfant, lui arracha, très surexcitée, le crayon des mains. La bonne était très effrayée.....

« L'enfant avait écrit : « J'aime ce petit enfant. Dieu le bénisse. Conseille à son père de retourner à Londres, lundi, à tout prix. — Signé Suzan. »

« Suzan était le nom de ma femme morte. [1] »

C'est M. James Wason, de Liverpool, chef du contentieux d'une maison de la ville, qui raconte le fait.

D'autres communications furent obtenues

[1] *Animismus und Spiritismus,* A. Aksakof, p. 410-411.

par cet enfant, de la même façon, à diverses reprises et à des intervalles rapprochés. Peut-être en est-il de mieux observés et qui prêtent moins à la critique. Nous n'avons choisi celui ci-dessus que comme type du genre.

Cet exemple de médiumnité enfantine n'est pas unique, d'ailleurs, mais il suffit à notre but. Aucune théorie ni hypothèse — la fraude mise à part — sauf celle des spirites, ne nous paraît suffisante pour l'explication de phénomènes de cette nature.

*
* *

L'ingénieur Kaigorodow, Vilna, raconta en janvier 1887 le fait suivant à M. Aksakof : La gouvernante de ses enfants, une Neuchâteloise, Mlle Emma Stramm, était médium écrivain. Dans une séance qui eut lieu le 3/15 janvier à neuf heures du soir chez l'ingénieur lui-même, elle obtint une communication en français. Étant dans son état normal, elle demanda : — Lydia est-elle ici ? (Lydia était une des personnalités qui s'étaient manifestées dans les séances antérieures). — Non, Louis (un frère du médium) est ici et souhaite d'annoncer une nouvelle à sa sœur. — Quelle nouvelle? — Une personne de ta connaissance est partie aujourd'hui à trois heures. — Que dois-

je entendre par là? — Cela veut dire qu'elle est morte. — Qui donc? — Auguste Duvanel. — De quelle maladie? — D'une attaque d'apoplexie. Priez pour le salut de son âme [1].

Une lettre qu'Emma Stramm reçut de ses parents quinze jours plus tard, confirma tous les détails reçus par communication spirite, quelques heures après la mort de Duvanel. Ajoutons qu'avant le départ de la jeune fille pour la Russie, elle avait été demandée en mariage par celui-ci, et que, ne l'ayant pas voulu agréer, malgré les instances de ses propres parents, elle avait préféré s'expatrier pour échapper à toute sollicitation ultérieure.

*
* *

Un dernier fait : Ch. Dickens avait laissé inachevé son roman : *Mystery of Edwin Drood.* Et il tenait beaucoup, paraît-il, à ce qu'il fût terminé. Voici en tout cas ce qui se passa après sa mort.

M. A... était né à Boston. Dès sa quatorzième année, il avait dû entrer en apprentissage en vue d'apprendre un métier qu'il a toujours exercé depuis. Il cessa donc d'aller à l'école, à peine âgé de treize ans. Sans manquer d'intel-

[1] *Animismus und Spiritismus,* A. Aksakof, p. 495.

ligence ni de lecture, il n'avait reçu — on le conçoit — aucune des préparations nécessaires pour des travaux littéraires. Il n'avait, du reste, jamais montré de goût pour ce genre de travaux. Or, c'est cet homme presque inculte qui saisit la plume tombée des mains de Dickens et acheva le *Mystery of Edwin Drood*. Voici dans quelles circonstances :

M. A..., se trouvant un soir réuni avec quelques amis, fut invité à prendre place avec eux autour d'une table pour voir ce qui en arriverait. Il ne s'était jamais occupé de spiritisme. Toutes les manifestations n'étaient pour lui, du commencement à la fin, qu'une immense fumisterie. Comment se serait-il douté de sa propre médiumnité? Le cercle était à peine formé que des coups rapides furent frappés; la table courait dans la chambre comme folle, et, finalement, vint s'appuyer sur M. A..... comme pour indiquer que c'était lui qui était la cause de tout. Il n'en voulut pas voir davantage ce soir-là. Mais, le jour suivant, il se laissa persuader de prendre part à une autre séance. Les mêmes phénomènes se produisirent, mais agrandis, plus intenses. Tout à coup, M. A..., comme en extase, saisit un crayon et écrivit une communication adressée à un monsieur du cercle, soi-disant par un de ses enfants mort

depuis longtemps. C'était d'autant plus frappant que M. A... ignorait jusqu'à l'existence de cet enfant. Dans la suite, d'autres communications furent écrites dans des conditions analogues, quelques-unes accompagnées de preuves d'un caractère surprenant et destinées à établir l'identité de ceux qui se manifestaient.

Dans une séance qui eut lieu à la fin d'octobre, M. A... écrivit une communication qui lui était adressée à lui-même, et qui lui donnait rendez-vous pour le 15 novembre. La signature, d'une écriture simple et hardie, était : *Charles Dickens*. Il revint plusieurs fois à la charge en termes exprès et instants.

Le 15 novembre arrivé, la séance eut lieu dans une chambre obscure où il n'y avait personne que le médium. Une longue communication, encore signée Dickens, lui fut donnée. L'auteur y exprimait le désir d'achever *par lui* l'œuvre interrompue par la mort. Il avait, disait-il, longtemps cherché, mais en vain, un instrument qui le lui rendît possible. La première séance devait avoir lieu la veille de Noël, de toutes les nuits celle qui lui était la plus chère, quand il vivait sur la terre. Il priait enfin le médium de lui accorder tout le temps compatible avec le soin de ses affaires et de sa santé.

Et maintenant, le résultat de cette extraordinaire entreprise? On avouera que la peinture soutenue et fidèle des divers personnages qui paraissent dans le roman, chacun ayant son caractère propre, était une tâche sans comparaison au-dessus des moyens d'un homme qui jusque-là n'avait rien écrit. Et, cependant, dit un critique qui avait examiné à loisir le manuscrit : « Nous sommes étonné de trouver dès le premier chapitre une merveilleuse concordance avec le premier volume paru. Le burin a été saisi là où le mort l'avait laissé tomber, et l'histoire continue, la nouvelle, si parfaitement d'accord avec l'ancienne, que le critique le plus perspicace qui ne saurait pas préalablement où finissait l'ancienne et où commence la nouvelle, se trouverait dans l'impossibilité, y allât-il de sa vie, de dire où Ch. Dickens mourut. »

« Dans l'un comme dans l'autre volume, nous sympathisons avec les divers personnages, nous nous moquons d'eux, nous les admirons ou les haïssons, comme s'ils étaient des créatures en chair et en os. Mieux encore, de nouveaux personnages nous sont présentés dans la partie médianimique de l'œuvre. Et ce ne sont pas des doublures de tels ou tels entrevus dans le premier volume. Non, ce sont de vraies créations. Des créations de qui? »

« Jusqu'aux plus petits détails, on reconnaît la marque de l'auteur. Ainsi, certains mots orthographiés comme ils le sont en Angleterre, et non comme ils le sont aux États-Unis; l'emploi des majuscules dans certains mots mis en apostrophe, qu'affectionnait Dickens; certaines tournures de phrases, essentiellement anglaises et nullement américaines; la transition brusque du passé au présent, surtout dans les récits d'un mouvement vif, etc. Petites choses, dira-t-on; mais c'est sur ces écueils qu'un plagiaire ou qu'un faussaire — à supposer qu'il soit possible, si ce n'est à un homme de génie, de contrefaire un écrivain de la trempe de Dickens — se fût le plus sûrement brisé. »

Le fait constaté, et nous avons dû, malheureusement, l'abréger, existe-t-il une autre explication pour cette œuvre extraordinaire, unique au monde, que celle du retour de Dickens lui-même, dictant à un médium la suite de son travail, tel qu'il l'avait conçu? Nous n'en connaissons pas. Toutes les suppositions possibles, en dehors de celle-là, tombent impuissantes devant le fait sérieusement et loyalement examiné. Dès lors, nous pouvons, sans crainte, conclure, une fois de plus, que « les morts ne sont pas les absents, mais les invisibles. »

*
* *

Ainsi, si nous avons dû largement émonder l'arbre trop touffu des communications médianimiques obtenues par l'écriture, les branches saines y demeurent assez nombreuses pour que nous soyons sans inquiétude quant à l'avenir réservé à l'arbre lui-même. Hallucination, suggestion mentale des assistants ou auto-suggestion du médium, action de l'inconscient, télépathie, fraude, souvenirs oubliés du passé, toutes ces causes doivent être prises en considération dans l'étude des manifestations psychiques. Mais lorsqu'on a attribué à chacune d'elles ceux des faits qui lui reviennent légitimement, il reste un stock considérable et irréductible de phénomènes qui ne rentrent sous aucune des rubriques ci-dessus, et pour lesquelles il devient de toute nécessité de recourir à une nouvelle hypothèse : celle des spirites. On a beau faire, ergoter sur tels ou tels points, ou chercher, selon l'expression vulgaire, la petite bête, les faits sont les faits. On ne les manie pas à volonté, ni on ne les explique pas au gré de sa fantaisie ou de ses préférences. La logique a des droits qui sont ceux de la vérité et auxquels il faut se soumettre. C'est parce qu'il en est ainsi que nous ne craignons pas de faire la part belle aux hypothèses non spirites, bien persuadé que malgré toutes les

résistances, les manifestations transcendantes des diverses médiumnités, entre autres celles de l'écriture, s'imposeront de plus en plus, et obligeront les investigateurs, après une étude consciencieuse de tous les phénomènes, sans exception, à convenir que les esprits existent, qu'ils interviennent dans nos affaires, et se communiquent à nous dans de certaines circonstances.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Communications multiples et simultanées par le même médium. — Écriture directe. — Écriture sur et entre ardoises. — Médiums à incarnations. — Pour et contre. — Dans les Cévennes. — En Suède. — Dans les maisons d'aliénés. — Chez les spirites.

Parmi les particularités les plus frappantes de la médiumnité par l'écriture et par la table, il en est une qui mérite une place à part, étant de celles qui frappent davantage, et impliquent, semble-t-il, plus impérieusement que toutes les autres, l'intervention d'une intelligence étrangère dans les communications reçues : « En ma présence, dit Crookes, dans ses *Recherches sur le Spiritualisme,* p. 161, plusieurs phénomènes se sont produits en même temps, et le médium ne les connaissait pas tous. Il m'est arrivé de voir Mlle Fox écrire automatiquement une communication pour l'un des assistants, pendant qu'une autre communication, sur un autre sujet, lui était donnée pour une autre personne au moyen de l'alphabet et par *coups frappés*, et pendant tout ce temps, le médium causait avec

une troisième personne, sans le moindre embarras, sur un sujet tout à fait différent des deux autres. »

Cette manifestation intellectuelle triple et simultanée — écriture automatique, coups frappés, conversation — d'un même médium dans le même moment, qui n'est pas absolument rare dans les fastes du spiritisme, serait incompréhensible sans l'admission d'une ou de plusieurs influences qui, venant du dehors, concourent activement à la production des phénomènes susmentionnés. Si la manifestation n'était que double, il serait possible, à la rigueur, de l'attribuer aux deux hémisphères cérébraux qui, dissociés, agiraient, chacun de son côté, indépendamment l'un de l'autre; mais comme elle est triple, l'explication par la seule action consciente ou inconsciente du cerveau, pèche visiblement par insuffisance. Dès lors, le recours à l'hypothèse spirite ne s'impose-t-il pas fatalement?

*
* *

Nous n'en avons pas fini, d'ailleurs, avec l'écriture médianimique. Il nous reste à parler de ce qu'on appelle l'écriture directe et l'écriture sur ardoises. L'écriture directe est celle qui se produit, non pas précisément toute seule

— une action suppose toujours un agent — mais sans l'intermédiaire immédiate d'un médium. On prend une feuille de papier parfaitement blanche, marquée d'un signe qui permet de la reconnaître parmi toutes les autres, et on l'enferme dans un tiroir ou un coffret dont, pour plus de sûreté, on met la clef dans sa poche. On fera bien, en outre, de sceller soigneusement le coffret ou le tiroir pour achever de rendre impossible toute fraude, volontaire ou involontaire. Après une attente dont la longueur varie d'une heure à un ou plusieurs jours, on retrouve couverte de caractères d'écriture parfaitement tracés, la feuille naguère absolument nette et vierge. L'auteur de ces messages mystérieux? Ce n'est pas le médium, et ce ne sont pas les assistants. Une fois de plus, qu'on le veuille ou non, on se heurte à une difficulté insurmontable, si l'on repousse l'explication spirite, aucune des théories imaginées jusqu'à ce jour ne pouvant rendre un compte satisfaisant de ce genre de manifestations.

Le baron de Guldenstubbe est, si je ne me trompe, le premier, en France, qui ait obtenu l'écriture directe. Voici comment il rend compte de ses premières expériences :

« Un beau jour, c'était le 1er août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les esprits

pouvaient écrire *directement,* sans *l'intermédiaire d'un médium.* Connaissant l'écriture directe du Décalogue selon Moïse, et l'écriture également directe et mystérieuse durant le festin du roi Balthazar suivant Daniel, ayant en outre entendu parler des mystères modernes de Straford, en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étranges, tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissent pas provenir des *médiums*, l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense s'il existait réellement.

« Il mit donc un papier blanc à lettres et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant toujours cette clef sur lui-même et sans faire part de cette expérience *à personne.* Il attendit durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier; mais quel fut son étonnement lorsqu'il regarda le 13 août 1856 certains caractères mystérieux tracés sur le papier; à peine les eut-il remarqués qu'il répéta *dix fois* pendant cette journée, à jamais mémorable, la même expérience, en mettant toujours, au bout d'une demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée d'un succès complet.

Le lendemain 14 août, l'auteur fit de nou-

veau une vingtaine d'expériences, en laissant la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue; c'est alors que l'auteur vit que des caractères et des mots dans la langue esthonienne se formèrent ou furent gravés sur le papier, *sans que le crayon bougeât.* Depuis ce moment, l'auteur, voyant l'inutilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier; il place simplement une feuille de papier sur une table, chez lui, et il obtient ainsi des messages [1]. »

Le comte d'Ourches, devant qui l'expérience fut répétée, obtint ainsi de sa mère une communication dont l'écriture était identique à celle des autographes qu'il possédait d'elle.

Dans la suite de ses recherches, le baron de Guldenstubbe cachait le papier, tantôt sous les monuments druidiques, tantôt dans les églises auprès des statues de saints ou de saintes, tantôt dans le voisinage des divinités grecques et égyptiennes de nos musées. Il s'imaginait, hypothèse dont nous lui laissons toute la responsabilité, que la pierre sculptée des saints et des dieux renfermait nous ne savons quels pouvoirs occultes dont la présence devait faciliter l'obtention de l'écriture directe.

Divers expérimentateurs, d'entre les plus

[1] *De la Réalité des Esprits,* baron de Guldenstubbe, p. 66-67.

distingués, ont repris depuis, pour leur compte, ces curieuses tentatives et n'ont pas eu à s'en repentir. Il n'est pas sans exemple qu'un crayon, posé sur la table, se dresse tout seul, semble-t-il, et écrit sans qu'il soit possible de voir ou de sentir la force intelligente qui le meut et le guide. Mais plutôt que d'en citer des cas qu'on retrouve toujours les mêmes dans la plupart des œuvres spirites, nous en rapporterons un qui, à notre avis, a d'autant plus de valeur et un intérêt d'autant plus considérable qu'il a été observé par un homme dont la position vis-à-vis du spiritisme a toujours été — malgré les phénomènes dont il a été le témoin forcé — celle d'un adversaire résolu et irréconciliable :

En 1840, plusieurs années, par conséquent, avant les premières manifestations qui ont été, aux États-Unis, l'origine du mouvement spiritualiste, M. le pasteur Blumhardt desservait la cure de Möttlingen, bourg de médiocre importance du Wurtemberg. Sur le volet d'une des maisons de ce bourg, on lisait, en allemand, cette inscription : « O homme, songe à l'éternité ; ne néglige pas le temps de la grâce, car le jugement n'est plus loin. » Au rez-de-chaussée de la maison en question demeurait la famille Dittus composée de deux frères et de trois sœurs dont la dernière, Gottliebin,

avait été dès son enfance sujette à des maladies étranges. Des phénomènes avaient eu lieu, en sa présence, qui semblaient, au dire de Blumhardt, la désigner pour jouer un rôle éminent dans la sorcellerie qui allait alors se répandant parmi le peuple.

Blumhardt l'attirait et la repoussait tout à la fois. Lorsqu'il prêcha son sermon d'inauguration, une pensée obsédait la malheureuse : elle eût voulu lui arracher les yeux. D'autre part, elle ne manquait pas une de ses prédications.

Chez elle, elle avait des évanouissements et ce que, médicalement, on appellerait des attaques d'épilepsie. En même temps, des bruits inexplicables et constamment renouvelés se faisaient entendre dans les diverses pièces de l'appartement. Tous en étaient effrayés. La famille qui demeurait au-dessus d'eux, entendant les mêmes coups frappés, n'était pas moins inquiète.

Ces phénomènes et d'autres que nous négligeons à dessein, sauf à y revenir ultérieurement, duraient depuis deux ans, et allaient se renforçant sans cesse, quand Blumhardt se décida à intervenir. Gottliebin voyait aussi des fantômes. Celui qui lui apparaissait le plus souvent était une femme de Möttlingen qui,

décédée deux ans auparavant, ne se montrait jamais à elle qu'avec un enfant mort dans ses bras. Elle se présentait devant son lit, toujours à la même place, et, de temps en temps, se penchait vers elle, lui répétant ces mots : « Je voudrais bien avoir le repos; » ou : « donne-moi du papier, et je ne reviendrai plus, » etc.

Une amie qui consentit à passer plusieurs nuits dans la même chambre qu'elle, entendit, elle aussi, le vacarme qui s'y faisait. Un rayon de lumière, venu d'une source inconnue, les guida vers une planche (près de la porte de la chambre) sous laquelle elles découvrirent une demi-feuille de papier, *couverte d'écriture,* mais illisible à cause de la suie qui y avait été répandue. Tout auprès, elles trouvèrent trois couronnes (Kronenthaler) dont l'une de 1828, et divers autres papiers recouverts de suie comme le premier.

A partir de ce moment, il y eut un temps d'arrêt dans les manifestations, et Blumhardt écrivait à un ami que l'histoire du fantôme avait pris fin. Mais quinze jours s'étaient à peine écoulés que le vacarme recommençait de plus belle. Guidé, comme la première fois, par une lumière d'origine mystérieuse, on fit de nouvelles trouvailles, pareilles aux précédentes, et de poudres qui, examinées par un médecin

et un pharmacien, ne présentèrent rien d'anormal.

Ainsi, à plusieurs reprises, une lumière qui n'avait rien de terrestre, conduisit à la découverte de *papiers couverts d'écriture*. D'où venaient ces papiers, et d'où venait cette écriture ? Si nous nous en rapportons à l'ensemble des phénomènes, dont la maison où habitait Gottliebin a été le théâtre, on n'aura pas de peine à leur attribuer une origine spirituelle, à y voir un exemple d'écriture directe.

*
* *

Mais les exemples d'écriture directe les plus fréquents et les mieux attestés sont ceux qu'on obtient sur ardoises dans des conditions strictement scientifiques. Il est bien entendu que ces expériences n'ont toute leur valeur que lorsque l'investigateur qui essaie de les réaliser, achète lui-même les ardoises dont il entend se servir, et s'assure par un examen minutieux et un lavage à fond qu'il ne s'y trouve rien de suspect. Cela ne suffit pas. Chez le médium lui-même, il ne doit pas un instant les perdre de vue, ni même les lui abandonner si peu que ce soit. La moindre négligence de sa part, et les résultats obtenus ne sont plus ce qu'ils auraient été si toutes les précautions nécessaires avaient été prises.

L'écriture se produit quelquefois sur la surface supérieure d'une ardoise que le médium tient d'une main, à moitié cachée sous la table : Nous observons tout de suite que l'expérience ainsi faite ne présente que rarement toutes les garanties désirables. Le mieux, c'est de ficeler soi-même, après avoir introduit entre elles un petit fragment de crayon — si on le juge nécessaire — deux ardoises de la netteté absolue desquelles on soit parfaitement sûr, de les fermer à l'aide d'un cadenas, et de les sceller de son sceau ; puis, les tenant d'un bout, tandis que le médium les tient de l'autre, d'attendre les événements. Généralement, quelques minutes à peine se sont écoulées que l'on entend à l'intérieur des ardoises un grattement semblable à celui d'un crayon qui écrit. Cela dure plus ou moins longtemps suivant la longueur du message. On y trouve, l'opération terminée, soit quelques mots seulement, en réponse à une question posée, soit le nom de la personne évoquée. Il arrive aussi que les surfaces intérieures des deux ardoises sont également couvertes d'écriture : c'est toute une longue communication.

Pour varier l'expérience, et la rendre plus convaincante, on y peut, au dernier moment, introduire des crayons de différentes couleurs,

et il se trouve, en ouvrant les ardoises, que tous ont été utilisés : on a de l'écriture jaune, rouge, verte, etc.

Des savants en assez grand nombre ont obtenu, en ce genre, des résulats tout à fait satisfaisants. D'autres y ont échoué : cela dépend de la qualité des médiums, des circonstances dans lesquelles on expérimente, de la persévérance qu'on met dans ses recherches, et peut être aussi des dispositions qu'on y apporte.

Pour ne pas abuser des citations, nous ne rapporterons que quelques-unes des expériences du Dr Gibier :

« Nous avons vu, dit-il, plus de *cent fois,* des caractères, des dessins, des lignes et même des phrases entières se produire, à l'aide d'une petite touche, sur les ardoises que Slade tenait, et même entre deux ardoises avec lesquelles *il n'avait aucun contact,* et qui nous appartenaient, que nous avions achetées nous-même dans une papeterie quelconque de Paris et que nous avions marquées de notre signature.

« Nous avons, dans toutes nos expériences d'écriture, examiné attentivement les ardoises avant l'opération ; du reste, dans la plupart des cas, elles nous appartenaient. Lorsque l'écriture s'est produite sur une seule ardoise, c'était,

en général, sous l'angle de la table auprès de laquelle nous nous trouvions ; nous ne perdions de vue ni l'ardoise ni les doigts de Slade, et nous placions parfois nous-même le crayon sur l'ardoise, mais nous n'avons jamais pu voir ce dernier en mouvement. Nous voyions l'ardoise onduler légèrement comme sous la pression de l'écrivain invisible ; mais dès que nous regardions dans l'espace séparant l'ardoise de la partie inférieure de la table, la petite touche tombait sur l'ardoise et le bruit d'écriture cessait ; l'ardoise s'appliquait bientôt contre la table, et alors nous entendions de nouveau le grincement de la touche, ou crayon d'ardoise traçant l'écriture [1]. »

On aura remarqué que le Dr Gibier n'a jamais pu voir le crayon en mouvement. Le professeur américain, Elliott Coues, fut plus heureux. Le crayon écrivait sur une ardoise tenue sous la table par le médium, Mme Francis. « Pendant que le bruit durait encore, celle-ci retira lentement l'ardoise de dessous la table, *et alors là, à découvert, en pleine vue,* à quelques pouces devant moi, je vis distinctement le crayon écrire de *lui-même* et finir le dernier ou les deux derniers mots d'une phrase en plusieurs

[1] Gibier, *Spiritisme et Fakirisme occidental,* p. 393 et suivantes.

lignes couvrant presque toute l'ardoise. Ma femme ne vit pas cela, simplement parce que la table interceptait son regard. Mais que je l'ai vu, exactement comme je le décris, c'est la pure vérité. Pour abréger mon récit, je dirai que la même chose se répéta pendant au moins une heure. A plusieurs reprises, des phrases furent écrites, comme je l'ai dit ; une partie de l'écriture de plusieurs d'entre elles fut faite sous les yeux de ma femme aussi bien que sous les miens, *personne ne touchant au crayon*. Plusieurs fois, Mme Francis fit varier l'expérience en tenant l'ardoise élevée en l'air, au-dessus de la table, et en plaçant dessus un mouchoir ou un livre entr'ouvert, pour le protéger des rayons du soleil ; l'écriture continuait à se faire, et l'on entendait le bruit comme avant.....»

« Je peux constater, sans rien préjuger en particulier, que les mots n'étaient certainement pas écrits au hasard, car ils formaient des réponses intelligibles et intelligentes aux diverses questions, et constituaient ainsi, jusqu'à un certain point, une conversation continue et rationnelle. Ces réponses se rapportaient aussi, en partie, à des personnes, des endroits, des choses au sujet desquels Mme Francis devait être, humainement parlant, dans une ignorance

complète. D'ailleurs, ces réponses étaient données comme des séries de communications venant des esprits de personnes vivantes ou mortes ; elles l'étaient ostensiblement, et Mme Francis le croyait vraiment. De ces personnes, Mme Coues et moi, nous en reconnûmes quelques-unes que nous avions connues vivantes [1]..... »

Ces manifestations, strictement contrôlées, d'une exécution singulièrement difficile, pour ne pas dire radicalement impossible, aux seules forces humaines, ne prouvent-elles pas, avec une évidence plus que suffisante, la réalité de l'intervention spirituelle ? Outre l'écriture elle-même, en effet, que n'explique, que nous sachions, aucune hypothèse scientifique, il y a les messages qu'elle apporte, les renseignements qu'elle fournit, messages et renseignements qui sont de nature telle qu'ils imposent irrésistiblement la conviction à l'action des esprits, joints surtout qu'ils sont aux autres phénomènes qui nous avaient conduits déjà à la même conclusion.

Nous n'ignorons pas les objections soulevées à ce propos, ni les pseudo-imitations de prestidigitateurs plus ou moins adroits. Nous savons

[1] *Annales psychiques,* mai-juin 1892, p. 152 et suivantes.

que de faux médiums ont pu frauder l'écriture directe, comme ils ont fait des autres manifestations spirites. Mais la part faite, et très large, à ces objections et à ces pseudo-imitations, il reste un stock d'expériences nombreuses qui défient toute critique, ayant été réalisées dans des conditions strictement scientifiques par des hommes dont le talent d'observation, la sagacité et la prudence ne sont pas contestés ni contestables.

*
* *

Passons à ce qu'on appelle la médiumnité à incorporation ou à incarnation. L'*esprit* s'empare des organes du médium et parle par sa bouche. Incapable de se faire entendre ni comprendre à l'aide du seul organisme éthéré, du corps spirituel qu'il a emporté dans l'au delà, il emprunte momentanément, pour s'en servir, un instrument mieux adapté aux relations à établir entre les deux mondes humain et spirituel. Mais faut-il croire qu'il prenne littéralement possession du médium, *qu'il entre en lui,* se substituant en quelque sorte pour un temps plus ou moins long à l'âme de celui-ci, chassée de chez elle, et comme mise en quarantaine? Beaucoup de spirites le croient, et il se peut que la chose soit ainsi. L'action de l'*esprit,*

toutefois, s'explique également sans qu'il soit besoin de recourir à une théorie aussi grossièrement matérialiste.

Nous avons vu que la transmission de pensée existe. Le magnétiseur, l'hypnotiseur font comprendre à leurs sujets ce qu'ils en désirent, sans que ni une parole prononcée, ni un geste, si fugitif soit-il, trahissent au dehors leur volonté. Si le voulant, on peut ainsi communiquer à un sujet, endormi ou non, les idées qu'on a dans le cerveau, il arrive aussi que celles-ci influencent, sans qu'on y songe ni qu'on le veuille, d'autres cerveaux que rien ne semblait avoir préparés à cette réception immédiate et directe de pensées non exprimées. Cela a lieu fréquemment entre personnes qui s'aiment ou qui vivent habituellement ensemble, mais se présente aussi entre personnes étrangères l'une à l'autre, pourvu que leurs deux organismes soient accordés de manière à vibrer à l'unisson.

Or, si la transmission a lieu de vivants à vivants, s'il suffit d'une pensée qui traverse un cerveau humain pour en faire vibrer un autre à distance, comme il arrive du téléphone, où les ondulations, communiquées au transmetteur par la voix, se répercutent sur le récepteur et y reproduisent les mêmes sons, mots et phrases, — s'il en est ainsi, point n'est besoin de sup-

poser que l'esprit, cherchant à entrer en relations avec nous, à l'aide de la médiumnité, dite à incorporation ou à incarnation, pénètre effectivement dans le corps du médium. La suggestion mentale, intense et profonde, de la force spirituelle qui se manifeste, il n'en faut pas plus pour rendre compte de la majeure partie des phénomènes auxquels donne lieu cette médiumnité.

Le procédé employé par l'esprit, dans la plupart des cas, nous paraît d'autant plus devoir être celui-là, que les discours, tenus par les médiums sous cette influence, ont, le plus souvent, des rapports très étroits avec les connaissances et le langage de ceux-ci. Il ne s'agirait dès lors que d'une sorte d'inspiration dans laquelle l'inspirateur ne donnerait que l'idée, à laquelle le médium, qui la recevrait, aurait à donner la forme et l'expression.

Cela étant, on conçoit que suivant le degré de sensibilité, de sensitivité plutôt, du sujet, les impressions qu'il reçoit du dehors sont plus ou moins fidèlement perçues. Un instrument vicié, ou dont les rouages, faute d'huile ou de poli, grincent et crient, ne fonctionne pas avec la régularité ni l'exactitude d'un autre qui n'a pas les mêmes défauts. On conçoit aussi que, selon le développement intellectuel du médium, sa

traduction des idées qui lui auront été insufflées ou inspirées, sera fidèle ou non, et jaillira en phrases correctes, avec des termes choisis, ou en phrases hachées, avec des mots vulgaires ou grossiers, et des tours qui ne sont rien moins qu'académiques.

*
* *

Doit-on admettre que tous ceux qui se disent médiums à incorporation ou à incarnation, le sont réellement? Nullement. Si dans les autres médiumnités, on peut s'en faire accroire et en faire accroire aux autres; si l'on peut s'y persuader, et imposer aux autres la persuasion qu'on est doué de la faculté médianimique, à plus forte raison cela est-il possible ici où l'auto-suggestion est plus facile, nous dirions plus naturelle. C'est le moment de suivre le précepte de l'apôtre, d'essayer de discerner les esprits.

Nous ne dirons rien de ceux qui jouent la comédie; qui, sachant parfaitement qu'ils ne sont pas médiums, *simulent,* et se font de leur médiumnité supposée, un gagne-pain aussi commode que lucratif. Leur conduite les juge. Inutile de perdre son temps à les stigmatiser au fer rouge et à les vouer au mépris et à l'indignation publics. Descendre à de pareils moyens,

abuser aussi odieusement des choses et des sentiments les plus respectables et les plus saints pour se faire une situation dans le monde, c'est, au point de vue moral, plus grave cent fois que de commettre un crime contre la propriété ou la personne d'autrui.

Nous ne parlerons pas non plus — si ce n'est pour mettre en garde contre une illusion possible — de ceux qui induisent les autres en erreur, sans en avoir du tout l'intention. Ne sachant pas distinguer ce qui, dans leur pensée, vient d'eux-mêmes, de ce qui leur vient de la source spirituelle au nom de laquelle ils s'expriment, ils considèrent toutes les paroles qu'ils prononcent comme leur étant directement inspirées par *les esprits*. L'auto-suggestion, l'inconscient, la transmission de la pensée sont des facteurs contre lesquels il faut être en garde dans l'observation de tous les phénomènes spirites, à quelque médiumnité qu'ils appartiennent.

Mais à quel signe reconnaître, à peu près sûrement, que c'est un esprit étranger qui parle par la bouche du médium, et non pas son propre esprit? Le contenu de ses discours pourra seul nous éclairer à ce sujet. S'ils ne renferment rien de nouveau, d'inconnu, de ces choses et de ces événements qu'humainement

parlant, le médium ignorait nécessairement; si la valeur de la pensée pas plus que celle de l'expression ne dépassent pas de très haut ses manifestations intellectuelles de l'état de veille ou de l'état normal — dans tous ces cas, il n'existe pas pour l'investigateur de raison majeure de croire à son inspiration.

Heureusement, ici encore, comme dans les autres médiumnités, les faits probants sont loin d'être rares, et ils n'appartiennent pas tous au spiritisme moderne. Le prophétisme juif, le christianisme des premiers siècles, les oracles païens, l'histoire de la philosophie et de la religion chez tous les peuples, les maisons d'aliénés même nous en fournissent de nombreux exemples. C'est tantôt l'avenir qui entr'ouvre aux yeux d'un voyant les plis mystérieux où se préparent les événements futurs dont il a la connaissance anticipée; tantôt, c'est un homme à peine capable, quand il est lui même, d'exprimer les idées les plus vulgaires dans le langage le plus inculte, qui s'élève de cent coudées au-dessus de son esprit naturel, parlant sans embarras sur les problèmes les plus compliqués qui préoccupent l'intelligence humaine; ou c'est une jeune fille qui, n'ayant jamais parlé ni étudié que sa langue maternelle, tout à coup discourra ou conversera en des langues étrangères, etc., etc. Citons quelques faits.

Après la Révocation de l'Édit de Nantes et les odieuses persécutions qui en furent la conséquence, d'étranges phénomènes eurent lieu parmi les protestants du Dauphiné, du Vivarais, des Cévennes et d'ailleurs. De tout petits enfants, des nourrissons qui n'avaient jamais articulé une syllabe, sous une influence qu'on croyait être l'Esprit de Dieu ou le Saint-Esprit, se mettaient soudain à exhorter ceux qui les entouraient, à la fidélité envers Dieu, à la persévérance dans la foi. Et ils le faisaient en excellent français, tandis qu'autour d'eux tous s'exprimaient en patois. Qui est-ce qui leur déliait ainsi la langue, et leur inspirait des idées, des mots et des phrases auxquels rien ne les avait préparés ?

Des enfants de sept et huit ans présidaient les assemblées religieuses, baptisaient, mariaient, en un mot accomplissaient tous les actes religieux avec une autorité souveraine. D'où leur venait cette autorité ? Comment pouvaient-ils, si jeunes, s'acquitter de si graves fonctions ?

Ce qui ajoutait à la singularité de ces manifestations extraordinaires, c'est que ce n'étaient pas les seuls enfants des protestants que l'esprit saisissait. Ceux des catholiques n'étaient pas à l'abri de son action. Souvent, inspirés,

ils parlaient contre leur Église ou contre le pape, ou prophétisaient, de même que les premiers.

Pour arrêter le mal — on ne reculait pas alors devant l'emploi de mesures énergiques et radicales — on menaça de brûler les maisons de ceux dont les enfants prophétiseraient à l'avenir. Vous vous imaginez les craintes et les angoisses des parents. Les pauvres petits qui n'en pouvaient mais, subissaient les châtiments les plus sévères. On les soumettait à des jeûnes rigoureux, on les enfermait, on les frappait. Mais « l'enfant sous les coups parlait si bien, avec une si effrayante gravité, que très souvent le père en larmes était transformé tout à coup. Lui-même, méprisant le martyre, commençait de prophétiser. »

Encore une fois, comment expliquer ces choses? Les moyens coercitifs employés n'eurent d'ailleurs aucun succès. Le nombre des enfants obéissant à l'influence qui les faisait parler et prophétiser allait sans cesse grandissant. Il y en eut des milliers.

« M. de Bâville, intendant de la province, ordonna à ces messieurs les docteurs de Montpellier, qu'on appelle la Faculté de Médecine, de s'assembler à Uzès, où l'on avait emprisonné une grande quantité de petits enfants,

pour examiner leur état. Conformément à cet ordre, ces médecins observèrent à leur manière la contenance de ces enfants, leurs extases, et les discours qu'ils faisaient sur-le-champ et sans dessein, ainsi que s'en exprime très bien M. Brueys..... Je ne sais si ces fameux docteurs disputèrent en latin, ni s'ils se battirent ; car il y avait matière à s'échauffer ; mais je sais bien que, quoiqu'ils témoignassent être ravis en admiration de voir de jeunes personnes sans lettres, prononcer des choses qu'elles n'avaient jamais apprises, et citer la sainte Écriture fort à propos, ils décidèrent en oracles ambigus, tant parce qu'ils voulurent déférer à l'autorité de l'intendant que parce qu'ils ne comprenaient rien eux-mêmes à ce qu'ils voyaient. Ils donnèrent à ces enfants le nom vague de *fanatiques*. Cela fut bientôt fait, n'étant pas difficile à faire. »

Il convient d'ailleurs d'observer qu'aussitôt en présence de MM. les docteurs, les enfants les entourèrent, les prêchèrent, essayant, eux, les tout petits, de convertir les illustres personnages qu'on leur envoyait pour prononcer sur leur état. Ce devait être un spectacle singulièrement saisissant que la vue de ces petits martyrs exhortant à la repentance, appelant au salut les savants médecins qui, pour toute

explication de choses si étranges, ne trouvèrent que le mot *fanatique.*

*
* *

Caladon parle de « certaine pauvre idiote de paysanne, » incapable naturellement de joindre quatre mots de français » et qui parlait « miraculeusement bien » lorsque l'esprit s'emparait d'elle. « Cette ânesse de Balaam avait une bouche d'or quand l'intelligence céleste la faisait parler. Jamais orateur ne s'est fait écouter comme elle..... C'était un torrent d'éloquence, c'était un prodige, et ce que je dis n'a rien d'exagéré. Une autre chose fort singulière, c'est que cette prophétesse prêchait souvent, et qu'elle était en quelque sorte maîtresse de ses enthousiasmes, c'est-à-dire qu'elle les obtenait quand elle les demandait. »

Claude Arnassan, de son côté, « parle d'un pauvre imbécile, « Pierre Bernaud, qui après plusieurs accidents d'agitation extrême parla « s'exprimant en français. » Ses discours étaient pathétiques, et il citait, à propos, des passages de l'Écriture comme s'il avait su la Bible par cœur. Je suis assuré qu'il ne savait pas lire, et je peux bien répondre, non seulement de sa grande ignorance, mais de l'incapacité de son esprit, pour recevoir, ni en peu de temps, ni

avec un long travail, la connaissance et l'idée des choses qu'il disait par ses inspirations. »

Ajoutons que s'il était extraordinaire d'entendre parler, soit ces tout petits enfants, soit ces paysans et ces paysannes absolument illettrés, en excellent français, il était plus incompréhensible encore de les entendre parfois s'exprimer en latin, en grec, ou en hébreu.

* * *

Ces faits paraissent devoir, à bon droit, être rapprochés de ceux qu'offre le spiritisme contemporain. Ils le doivent d'autant plus, et l'assimiliation est d'autant plus légitime que les phénomènes accessoires : agitations du corps, crises, frissons, etc., qui précèdent et suivent les prises de possession des prophètes, sont de tous points semblables à ceux qu'on remarque chez les médiums. Voici en quels termes un des prophètes cévenols les plus distingués, Élie Marion, caractérise ce qui se passe en lui pendant ses inspirations :

« Lorsque l'esprit de Dieu me veut saisir, je sens une grande chaleur dans mon cœur et dans les parties voisines, qui est quelquefois précédée par un frissonnement de tout mon corps. D'autres fois, je suis saisi tout à coup, sans en avoir aucun pressentiment. Quand je

me trouve saisi, mes yeux se ferment sur-le-champ, et cet esprit me cause des agitations du corps, me faisant pousser de grands soupirs et des sanglots entrecoupés, comme si j'avais de la peine à respirer. J'ai même, fort souvent, des secousses extrêmement rudes : mais tout cela se fait sans douleur, et sans que je perde la liberté de penser. Je demeure dans cet état, pendant un quart d'heure, plus ou moins, avant que je ne profère aucune parole. Enfin je sens que cet esprit forme, dans ma bouche, les paroles qu'il me veut faire prononcer, lesquelles sont presque toujours accompagnées de quelques agitations ou mouvements extraordinaires, ou au moins d'une grande contrainte. Il y a des fois que le premier mot, qui me reste à prononcer, est déjà formé dans mon idée; mais assez souvent j'ignore comment finira le mot que l'esprit m'a déjà fait commencer. Il m'est arrivé quelquefois que croyant aller prononcer une parole ou une sentence, ce n'était qu'un simple chant inarticulé, qui se formait par ma voix. Pendant tout le temps de ces visites, je sens mon esprit extraordinairement tendu vers mon Dieu. Je proteste donc ici, et je déclare devant cet être suprême, que je ne suis nullement sollicité, ni gagné ou séduit par qui que ce soit; ni porté par aucune vue

mondaine, dessein, complot, suggestion, ou artifice, à prononcer nulle autre parole, que celles que l'esprit ou l'ange de Dieu forme lui-même en se servant de mes organes; et c'est à lui que j'abandonne entièrement, dans mes extases, le gouvernement de ma langue; n'occupant alors mon esprit qu'à penser à Dieu, et à me rendre attentif aux paroles que ma bouche même récite. Je sais que c'est alors un pouvoir étranger et supérieur qui me fait parler. Je ne médite point, ni ne connais point, par avance les choses que je dois proférer moi-même. Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours récité par un autre, mais qui laisse ordinairement des impressions plus ou moins vives dans ma mémoire[1]..... »

Ajouterons-nous, comme dernier trait de ressemblance, que Genève, la Genève orthodoxe et rigide, fut contraire aux inspirés, qu'elle les maudit et les chassa, à peu près comme elle tient à distance aujourd'hui, le considérant assez volontiers comme l'œuvre du démon, le spiritisme et ses merveilleux phénomènes?

Avant de quitter ce sujet, citons cette page de Michelet sur une des prophétesses, Isabeau

[1] Écrit à Londres le 31 mars 1707.

Vincent : « Rien de violent dans ses inspirations, mais des plaintes et des pleurs. Elle chantait d'abord les commandements de Dieu, puis un psaume d'une voix basse et languissante. Elle se recueillait un moment. Puis commençait la lamentation de l'Église, torturée, exilée, aux galères, au cachot. Tous ces malheurs, elle en accusait uniquement nos péchés et appelait à la Pénitence. Là, s'attendrissant de nouveau, elle parlait angéliquement de la bonté divine. Son inspiration bouillonnait, abondante et inépuisable, comme une eau longtemps contenue. Les mots coulaient d'un cours impétueux, jusqu'à s'embarrasser en finissant. Sa parole alors était comme un chant, une douce cantilène, peu variée, qui allait au cœur. Elle rougissait et se transfigurait d'une beauté merveilleuse. Tous criaient : « C'est l'ange de Dieu. » Son influence était immense, on l'arrêta. « On peut, dit-elle à ses juges, me faire mourir ; mais Dieu en suscitera d'autres qui diront de plus belles choses que moi. »

*
* *

Transportons-nous en Suède où eut lieu en 1844 un réveil religieux extrêmement curieux et d'une grande intensité. Les promoteurs en sont des gens sans culture. Il en est parmi eux

qui n'ont pas lu la Bible. D'autres sont hors d'état de « s'énoncer clairement sur les questions qui regardent les intérêts matériels, et cependant leurs discours sont pleins de la vérité divine, conformes à la doctrine pure et simple, et surtout animés d'un esprit évangélique bien rare; mais ce qui est surtout extraordinaire, ces hommes à langue pesante, à pensée confuse, sont armés d'une parole facile, prompte, abondante, lumineuse, toujours puissante, parfois même éloquente et poétique lorsqu'ils entrent dans leur ministère sacré.

« D'abord, ils souffrent d'un grande lassitude dans tous les membres; puis ils éprouvent des mouvements convulsifs, les épaules s'avancent sur la poitrine, ils s'étendent sur le dos ou restent debout; leurs sens se ferment aux impressions du dehors; ils sont dans un transport tranquille, et les voilà qui ouvrent les lèvres et font retentir leurs voix pénétrantes. »

Au réveil, nul souvenir des discours prononcés.

Vous ne vous étonnerez pas de voir les pasteurs et les évêques s'efforcer de combattre et d'arrêter ce réveil, ni de voir intervenir les hommes de science et la police pour essayer de guérir de prétendus malades et de mettre ordre à leurs excentricités. Les uns et les autres d'ail-

leurs en furent pour leur peine. Le mouvement persista malgré la science, la police et la religion.

Vers le même temps, le pasteur Blumhardt dont nous avons déjà dit quelques mots, et d'autres, en Allemagne, avaient, de leur côté, affaire à l'invisible. En France, également, quelques magnétiseurs en étaient arrivés à reconnaître l'action des esprits dans nombre de manifestations.

Ainsi, de toutes parts, se préparait, dans l'ombre ou à la pleine lumière, la grande explosion qui devait quelques années plus tard stupéfier l'incrédulité contemporaine, non moins que le dogmatisme étroit des Églises.

Mais nous avons dit qu'on rencontrait des faits du même ordre jusque dans les maisons d'aliénés. Ainsi, M. J. Franck cite le cas d'une jeune fille qui, dans le temps de ses attaques, faisait preuve d'une intelligence qu'on ne lui eût pas soupçonnée auparavant, discourant avec une merveilleuse facilité sur des sujets élevés.

Un autre malade écrivait des lettres en grec, en latin et en anglais avec une beaucoup plus grande correction qu'il n'eût pu le faire dans une situation normale.

Moreau de Tours parle d'une femme qui, dans un moment d'extase, tenait des discours en

langue espagnole. Or, cette langue, elle ne l'avait jamais apprise. Comment la connaissait-elle? Moreau de Tours suppose, sans nulles preuves d'ailleurs, qu'elle avait pu autrefois en entendre quelques mots, par hasard, et sans y avoir prêté la moindre attention. L'explication, outre qu'elle est absolument hypothétique, ne paraît guère adéquate à l'importance du fait.

Un italien, raconte Érasme, non pas d'après des on dit, mais pour en avoir été personnellement témoin, parlait l'allemand dans les accès d'une maladie. Cependant il n'avait jamais appris cette langue. Moreau de Tours, qui n'en sait rien assurément, veut qu'il l'ait au moins entendu parler. Et cela lui suffit, comme dans le cas précédent, pour s'expliquer le phénomène. Cela suffit aussi, et au delà, pour montrer jusqu'à l'évidence le singulier parti pris de nombre de savants en face de certaines manifestations extraordinaires.

Au reste, Moreau a vu lui-même une jeune fille qui, après certains accès, avait « une force d'imagination et de mémoire, une volubilité de langue étonnantes : elle mettait dans ses discours une multitude d'idées fortes et d'images frappantes; elle récitait un grand nombre de morceaux de prose ou de vers français qu'elle

n'avait jamais sus ; elle parlait même quelquefois en latin, mais rarement et peu. »

Enfin, dans les *Observations* de Wepfer, il est question « d'une jeune fille qui, dans des accès de délire spasmodique, chantait des chansons qu'elle ne savait pas auparavant, dans des langues qu'elle ignorait. »

La simple observation nous fournit ainsi une multitude presque infinie d'exemples d'intelligences subitement agrandies, soit dans le temps même de certaines crises, soit immédiatement après. Assez fréquemment, l'on remarque des personnes qui, dans ces conditions, parlent des langues étrangères qu'elles n'ont jamais apprises. Les explications à l'aide desquelles on cherche à se débarrasser de ces faits, pèchent manifestement par insuffisance. Ni « la névrose » proprement dite ; ni « les maladies du système nerveux ; » ni « l'état névropathique, influençant, soit idiopathiquement, soit par voie d'hérédité, l'organe de la pensée ; » ni « la disposition maladive des centres nerveux ; » ni « la prédominance maladive des centres nerveux et lymphatiques ; » — rien de tout cela n'explique les phénomènes en question. Et cela ressemble un peu trop, décidément, au « tarte à la crême » de la comédie !

Bayle était plus près de la vérité, quand il disait : « Je ne sais ce qui arrivera, mais il me semble que tôt ou tard, on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences, et franchement, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements. »

*
* *

Revenons aux expériences spirites. Ce sont les mêmes manifestations sous une autre forme, et dans des conditions que l'on modifie et varie, afin de se faire une idée toujours plus exacte, tant des faits eux-mêmes que de leurs causes et des circonstances dans lesquelles ils se produisent le plus facilement et avec le plus d'énergie. M. Sergent Cox, jurisconsulte éminent, non moins qu'écrivain distingué, raconte ceci : « J'ai entendu un garçon de comptoir, sans éducation, soutenir, quand il était *en transe,* une conversation avec un parti de philosophes sur la raison et la prescience, la volonté et la fatalité, et leur tenir tête. Je lui ai posé les plus difficiles questions de psychologie, et j'ai reçu des réponses toujours sensées, toujours pleines de force, et invariablement exprimées en langage choisi et élégant. Cependant, un quart

d'heure après, quand il était dans son état naturel, il était incapable de répondre à la plus simple question sur un sujet philosophique, et avait toujours peine à trouver un langage suffisant pour expliquer les idées les plus communes. »

*
* *

Les médiums qui, sans les avoir nullement apprises, parlent des langues étrangères, ne manquent pas au spiritisme. On cite, parmi les plus remarquables, la fille du juge Edmonds qui a parlé ainsi jusqu'à dix idiomes qui lui étaient parfaitement inconnus : l'espagnol, le grec, le latin, l'italien, le portugais, le hongrois, l'une des langues que parlent les Indiens de l'Amérique du Nord, etc. Le témoignage que nous en apporte le père, confirmé par celui des personnes venues pour la consulter, est de ceux que l'on ne conteste pas. L'homme est sincère autant qu'éclairé. Il raconte, entre autres, qu'un jour sa fille Laura et sa nièce entrèrent dans sa bibliothèque, et commencèrent avec lui « une conversation en langue espagnole, l'une disant la première partie de chaque phrase, tandis que l'autre en achevait la dernière. Elles étaient, comme je pus m'en assurer, influencées par l'esprit d'une personne dont j'avais fait la

connaissance lors de mon voyage dans l'Amérique Centrale, et il fut fait allusion à beaucoup de choses qui m'y étaient arrivées, et dont je savais pertinemment qu'elles les ignoraient absolument, comme elles ignoraient la langue espagnole [1]. »

*
* *

De tous les faits qui précèdent, il ressort avec une inébranlable certitude la conviction que, soit antérieurement au spiritisme, soit depuis que le spiritisme a fait son entrée dans le monde, des influences y ont agi, des intelligences s'y sont manifestées qui n'appartiennent pas au même plan d'existence que nous. C'est une conclusion qui s'impose aux esprits réfléchis pour qui l'amour de la vérité passe celui des théories et des hypothèses; qui préfèrent à leurs idées personnelles, si chères qu'elles leur soient, celles qui, leur apportant de nouvelles lumières sur la vie et les forces qui s'y agitent, sont pour l'être humain une source de joie et de satisfaction profondes.

Mais ces intelligences non humaines, quelles sont leurs conditions d'existence, quels sont les rapports qui les lient à nous? Lorsqu'on les

[1] *Animismus und Spiritismus*, A. Aksakof, p. 427.

interroge à ce sujet, elles répondent, comme nous l'avons vu à propos des autres médiumnités, à de rares exceptions près, qu'elles sont les esprits des morts. Et non contentes d'une affirmation pure et simple, elles donnent de leur identité des témoignages irrécusables. La voix du médium change, et devient celle de l'esprit qui se communique, si bien qu'on pourrait croire, tant la ressemblance est frappante, que le mort se trouve là en chair et en os, tel qu'on l'avait connu de son vivant. Le geste s'ajoute à la parole pour compléter l'illusion. Il est exactement celui qui nous était si familier et si cher. Ce sont encore les mêmes expressions, les mêmes tours de phrases, les mêmes intonations, parfois les mêmes jurons : toutes choses ignorées du médium.

Le contenu même de la communication, les faits et les souvenirs rappelés, tels détails intimes ne font que confirmer une certitude déjà acquise : on a bien effectivement affaire à l'esprit dont le nom a été prononcé. Une autre confirmation très frappante se tire de la médiumnité voyante. Le médium, homme ou femme, qui voit l'*esprit,* en peut faire, lorsque les circonstances sont favorables, une exacte description. Tout se révèle à lui avec une entière netteté : la nuance des yeux, la forme

de la bouche et du nez, la couleur des cheveux, une cicatrice, un membre mutilé, le vêtement. Le portrait est si ressemblant que ce trait, joint aux particularités déjà signalées, achève de fortifier la conviction à la survivance de l'âme, et à la possibilité, mieux, à la réalité des communications entre les vivants et les morts.

Il arrive parfois que le groupe des esprits qui se manifesteront dans le cours d'une séance à incarnations, se montrent au médium voyant avant que la séance soit commencée, et sans que le médium à incarnations lui-même en sache rien. Et il se trouve que la vision anticipée de ces esprits n'est pas une vaine hallucination, mais une splendide réalité : car tous ceux qui ont été ainsi vus, viennent, chacun à son tour, se manifester dans les conditions décrites par le voyant.

Ce contrôle d'une médiumnité par une autre est de toute importance. On devrait l'appliquer plus souvent. Utilisée de cette façon, la vision médianimique serait un appoint des plus précieux dans tous les genres de manifestations.

Le point essentiel, c'est : l'identité des esprits. Là est la véritable pierre de touche du spiritisme. Tout le reste, certes, est intéressant

et vaut d'être étudié avec soin. L'identité seule des intelligences qui se communiquent prouve absolument ce que le spiritisme se propose de prouver. C'est sur elle que devra porter le principal effort des chercheurs.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Médiumnité auditive. — Comment se garder de la mauvaise foi. — Action de la parole et de la pensée sur l'organisme. — Auto-suggestion ; suggestion étrangère — humaine ou spirituelle. — Médiums guérisseurs. — La matière inerte. — Pénétration de la matière par la matière. — Disparition d'objets. — Apports d'objets. — Hypothèses explicatives.

A l'occasion de chacune des médiumnités examinées jusqu'ici, nous avons été amené à reconnaître la nécessité :

1° D'une observation loyale, attentive, approfondie des phénomènes, objets de nos investigations.

2° De l'exclusion ou du rejet impitoyable — au moins momentané — de tous ceux qui ne permettant pas un contrôle suffisant, laissent la porte ouverte à tous les soupçons et à toutes les fraudes.

3° De la mise en quarantaine de celles des manifestations qui, sans autoriser aucune accusation contre la parfaite bonne foi du médium, sont en elles-mêmes troubles, et par là invitent le chercheur à réserver son jugement

en attendant d'être mieux éclairé. Elles ne sont pas perdues pour cela. La science, plus tard, les retrouvera et les mettra à leur rang. Pour le moment, il est préférable de les ignorer. Elles retarderaient notre marche sans profit pour personne, et peut-être diminueraient, par leur voisinage, la valeur de celles qui, seules, permettent des conclusions positives.

4° De, étant donné que les assistants sont avec le médium cause ou condition du phénomène, garder à leur égard comme vis-à-vis de lui, la même prudence inquiète et suspensive de tout jugement prématuré. Les faits attribuables à leur action consciente ou inconsciente, ainsi que les communications dont le contenu leur serait connu en tout ou en partie, devront être classés dans la catégorie de ceux qui, malgré leur intérêt, ne concourent pas directement à la preuve que nous cherchons : celle de l'intervention spirituelle dans les manifestations obtenues.

Procédant de cette manière, les résultats auxquels on arrivera, seront tels que s'ils ne forcent pas absolument la conviction de tous — il y a des aveugles volontaires — ils dresseront tout au moins devant la science un faisceau de manifestations psychiques authentiques assez puissant pour que tout homme, pour

peu qu'il ait de droiture, soit obligé de convenir qu'*il y a là quelque chose.*

Les précautions reconnues nécessaires en toute circonstance, et dans tous les genres de médiumnités, deviennent plus indispensables, s'il se peut, à mesure que la médiumnité se retire — si l'on nous permet cette expression — du dehors en dedans pour ne plus guère donner lieu qu'à des phénomènes intérieurs, d'un contrôle plus ardu et plus délicat que les autres. Prenons la médiumnité auditive.

Ici, point d'action ni de force qui se répercute sur des objets, inertes par eux-mêmes, comme la table dans les expériences de typtologie, ou le crayon dans celles de l'écriture. « J'entends, ainsi s'exprime le médium ; on me dit telles et telles choses ; la voix qui me parle semble venir de loin ; elle est grave, son débit est lent, etc. — Ou, au contraire : « La voix que je perçois est intérieure ; ce n'est pas par l'oreille que je l'entends, c'est d'une manière qui n'a aucune analogie avec celle de l'audition ordinaire. C'est plutôt une inspiration que ce n'est une voix réelle. »

Comment vérifierons-nous de si étranges affirmations, nous qui, avec une ouïe même très fine, sommes devant ce phénomène comme le sourd vis-à-vis des sons de la parole humaine ?

Comment savoir qu'il ne se trompe pas; qu'il n'y a, dans son cas, ni illusion ni hallucination ? Comment nous assurer de sa loyauté ? Comment déterminer si les choses qu'il nous débite, en leur attribuant une origine spirituelle, ne sont pas tout simplement, qu'il en ait ou non conscience, des pensées qui se sont agitées dans son propre esprit, et qu'il nous donne, à tort, pour des communications d'outre-tombe ?

L'embarras est grand. Le plus sage, pour en sortir, est de procéder, comme nous l'avons fait en d'autres circonstances, par éliminations successives, au risque de rejeter, avec l'ivraie, quelque bon grain. Pourvu que ce qui reste — si peu que ce soit — soit franc et de bon aloi, nous n'en demandons pas davantage.

Si le médium flatte les manies de celui-ci ou de celui-là, selon la connaissance qu'il a de son caractère, de ses défauts, de ses craintes ou de ses espérances, méfiez-vous ! Méfiez-vous encore, méfiez-vous surtout, s'il propose à votre crédulité, à votre cupidité, à votre ambition, le gros lot d'une loterie, le cheval gagnant d'une course, une position supérieure, un avenir de gloire peut-être, ou un rôle de prophète et de réformateur qui vous placerait au-dessus d'un Luther, d'un Calvin, d'un Moïse,

d'un Bouddha, ou même du Christ ! Le médium se moque de vous, et si ce n'est lui, ce sont ceux qui l'inspirent. Le résultat, au point de vue pratique, est le même. Si vous vous prêtez à ce jeu, puéril autant que dangereux, ce peut être la ruine, la misère, le déshonneur pour vous et les vôtres.

Ne vous débite-t-il que des vulgarités dans lesquelles vous trouverez le reflet évident de ses propres idées et de sa manière de s'exprimer habituelle, soyez de même sur vos gardes. Mais si vous trouvez dans ses communications des choses qui débordent le cadre où son intelligence se meut d'ordinaire, alors prêtez l'oreille, mais ne vous abandonnez pas encore. Attendez, écoutez, pesez, pour ne vous rendre qu'à l'évidence, en pleine connaissance de cause. S'il vous instruit sur des matières ou des événements ignorés de vous comme de lui ; s'il vous entretient de morts aimés qu'il n'a jamais vus et dont il n'a jamais entendu parler ; s'il le fait en termes clairs et précis, qui vous les rendent en quelque manière présents et vivants ; s'il rappelle à votre souvenir quelque circonstance particulière, ou tels détails frappants qui les concernent, alors, convenez-en, l'intervention d'intelligences ultra-terrestres devient probable. Vous pouvez, avec plus de confiance, désor-

mais, poursuivre vos recherches. Cependant, ne vous départez pas, ne vous départez jamais de cette sage réserve ni de cette prudence dont on a dit avec raison qu'elle est la mère de la sûreté.

Je le répète, l'observation est ici d'une extrême difficulté. Elle est d'autant plus délicate que le médium lui-même est assez fréquemment dans l'incertitude au sujet des voix qu'il entend ou croit entendre. Sont-elles l'écho d'un travail de son propre esprit? Ont-elles leur source en dehors de lui? Il ne sait. Il doute de lui-même. A plus forte raison avons-nous le droit d'en faire autant. Si l'explication par l'hallucination est jamais acceptable, c'est bien dans la médiumnité auditive. Aussi les savants ne se font-ils pas faute de l'invoquer, et de réduire le phénomène à un trouble fonctionnel de l'organe de l'ouïe, conclusion d'autant plus juste à leur point de vue qu'a priori ils n'admettent pas les esprits.

Le malheur est qu'ils ont oublié d'établir le bien fondé de leurs conceptions aprioristiques. Aussi ont-ils bâti, sur le sable, un édifice qui, miné de toutes parts, se lézarde et menace ruine.

Affirmer n'est pas expliquer. Et si c'est faire montre d'une naïveté extrême que de prendre

pour voix d'esprits, les voix quelconques que le premier venu croira entendre résonner à ses oreilles, il n'est guère moins imprudent ni plus scientifique de tout mettre, sans examen, sur le compte de l'hallucination. Le phénomène étant des plus complexes ne se peut-il pas que les causes en soient multiples? La sagesse veut, non qu'on affirme ou qu'on nie dans un sens ou dans un autre, mais qu'on scrute sans prévention ni parti pris le contenu et la valeur de ces voix supposées. L'observation, l'étude, voilà le devoir. Les ténèbres ne se dissiperont et les contradictions ne se résoudront qu'à ces conditions.

Remarquons, d'ailleurs, qu'il n'y a jamais eu prescription pour la médiumnité auditive, pas plus que pour la médiumnité voyante. On a connu de tout temps, dans la société, comme on a rencontré de tout temps dans les maisons d'aliénés, des gens qui ont dit voir et entendre des choses dont leur entourage n'avait nulle idée. De tout temps aussi, on a voulu, comme de nos jours, en donner l'explication simpliste que vous savez, à moins que l'on n'ait préféré en appeler au démon, cas auquel le malheureux *sujet* — halluciné, si l'on veut — était bien mal en point. Au reste, si l'hallucination continue d'être en grande faveur dans certains

milieux, on n'a pas, dans d'autres, tout à fait renoncé au diable. D'un côté comme de l'autre, ignorance et suffisance. Cependant la réaction est commencée. On croit moins au : *Magister dixit*. On veut se rendre compte par soi-même. Curiosité légitime qui, s'étendant peu à peu à tous les domaines, revise les conclusions hâtives et superficielles, au grand profit de la vraie science et de la connaissance de plus en plus concrète de l'homme et de ses facultés.

Mais laissons ces considérations, et disons que sous les réserves formulées plus haut, la médiumnité auditive laisse, de même que les autres, un certain nombre de phénomènes que la science purement physique ou mécanique n'explique pas; qui impliquent l'intervention de forces et d'intelligences en dehors de celles du médium et des assistants constitués en groupe pour l'étude de ces faits.

*
* *

Sous l'action de causes, pas toujours faciles à déterminer, l'organe de l'ouïe est donc, nous l'avons vu, affecté, impressionné dans des conditions qui diffèrent de celles sous lesquelles il vibre habituellement.

Dans l'audition ordinaire, on distingue nettement la direction du son ou du bruit; on cal-

cule avec plus ou moins d'exactitude la distance où l'on est du point où il se produit; on sait pertinemment que la source ou la cause en est extérieure.

Dans l'audition anormale, au contraire, le son — est-ce seulement un son? — ou sa direction sont moins clairement compris. On ne se rend pas toujours bien compte s'il vient de loin ou de près, s'il est produit par une cause interne ou externe.

Mais quelles que soient ces différences, au sens du sujet percepteur le nerf acoustique entre en action, il entend, et ce sous des influences qui, encore une fois, semblent n'avoir rien de commun avec les vibrations atmosphériques auxquelles sont dus les sons et les bruits perceptibles par tous ceux dont l'oreille est normalement constituée.

L'œil est sensible aux mêmes influences mystérieuses que l'oreille. L'organe de la voix leur obéit. Les membres, l'organisme tout entier subit ou ressent leur action. Quelles qu'elles soient dans leur essence, leur puissance s'impose, semblerait-il, irrésistiblement, à certains individus. Ils ont beau s'en défendre : ils voient — même les yeux fermés — ils entendent, leur appareil vocal fonctionne, leurs membres s'agitent. Ce sont des actions non seulement

involontaires; elles s'accomplissent contre leur gré. L'organisme dont nous croyions disposer en maîtres absolus, regimbe, se cabre pour obéir à des forces qui nous sont inconnues, et qui, en opposition avec nos volontés les mieux arrêtées, prétendent se substituer à notre moi conscient pour nous régir à sa place.

Leur pouvoir, cependant, est-il absolu? Est-il du tout impossible de se soustraire à leur empire? Nous ne le pensons pas.

De nature humaine ou extra-humaine, en nous ou hors de nous, ces influences, incontestablement, existent. Les asiles d'aliénés en fournissent, hélas! des preuves aussi nombreuses que convaincantes. Certains crimes passionnels, certaines actions honteuses ou déshonnêtes accomplis sous des impulsions aussi subites que pressantes — quoique non invincibles — témoignent en faveur du même fait.

Dès lors, une question se pose : Ces influences qui agissent sur les organes corporels, qui dominent les volontés faibles ou dévoyées, ne seraient-elles pas capables aussi, selon qu'elles seraient bonnes ou mauvaises dans leur origine, d'exercer une action salutaire ou funeste sur la santé de l'homme, de guérir ou de rendre malades?

L'on savait, depuis de longues années, dans

certains milieux, malheureusement trop restreints; on sait maintenant presque partout, grâce aux expériences publiques des magnétiseurs et des hypnotiseurs, ce que peut la parole ou la pensée d'un homme sur l'état physiologique et pathologique de l'organisme humain. Un mot, et le pouls s'accélère ou se ralentit. Les membres se contracturent et se décontracturent au commandement. Le sommeil survient. On provoque la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme. Une affirmation catégorique suffit, à l'occasion, pour faire disparaître presque instantanément la plus forte migraine. Avec certains sensitifs, un peu de papier gommé, collé sur la peau, soulève l'épiderme et y accumule une quantité plus ou moins considérable de sérosité, pourvu qu'on ait eu soin de bien inculquer, au sujet de l'expérience, l'idée qu'on lui appliquait un vésicatoire. On joue de l'organisme et de ses fonctions comme une main habile d'un clavier qui lui est familier. Chaque organe répond à son tour à l'appel qui lui est fait. N'est-ce pas à la fois magnifique et effrayant?

Qu'on ne s'imagine pas que la pensée exprimée ou parlée soit toujours nécessaire pour l'obtention de semblables effets. La suggestion mentale est, elle aussi, une grande magicienne,

et, convenablement maniée, avec des sujets appropriés, elle donne des résultats qui ne le cèdent guère à ceux provoqués par la parole articulée, ou par un geste énergique.

Certains mystiques n'ont pas même besoin de l'aide extérieure — parole, suggestion mentale ou geste — dont nous parlons. A force de s'absorber dans leurs méditations, de prolonger et de multiplier leurs extases, leur corps ressent et réalise l'objet capital de leur pensée. Que, par exemple, un sensitif, croyant fervent, s'abîme dans la contemplation journalière des plaies du Christ, de son front couronné d'épines, de son côté percé d'un coup de lance, de ses mains et de ses pieds qui ont saigné pour lui, — il n'est pas impossible, qu'avec le temps, les mêmes plaies, plus ou moins profondes, apparaissent sur les parties correspondantes de son corps, et saignent peu ou prou, soit tous les vendredis, soit le vendredi-saint seulement. Nous aurons, par une auto-suggestion inconsciente, un saint François d'Assises, une Louise Lateau, ou tel autre; car, en réalité, les faits de ce genre ne sont pas très rares. On les a, il est vrai, longtemps niés ou contestés, mettant les récits où il en est question sur le compte de l'ignorance, de la superstition, de la légende, et surtout de la supercherie. Mais

une expérience tentée, il y a quelques années, par MM. Liébeault, de Nancy, Focachon et autres, a démontré, jusqu'à la dernière évidence, que de tels effets ne sont nullement impossibles. La science, cette fois, venait au secours de l'hagiographie, et donnait raison à ceux qui affirmaient l'existence des stigmates et des stigmatisés contre ceux qui la niaient ou la déclaraient frauduleuse.

Donc, la pensée extériorisée ou matérialisée par la parole, de même que celle non formulée en mots ou phrases articulés à haute voix, suffisent l'une et l'autre pour modifier à un très haut degré l'organisme, pour agir sur la circulation du sang, sur la tension ou le relâchement des muscles et des nerfs, pour rétablir, régulariser ou fortifier les fonctions vitales.

Mais, on le conçoit, c'est une arme à double tranchant. Elle est capable de mal comme de bien. Il en résulte que, nous basant sur l'observation scientifique, et raisonnant par analogie, nous sommes autorisés à conclure que le mauvais œil, la sorcellerie, et tant d'autres phénomènes invraisemblables, à l'audition ou à la lecture desquels nous haussons dédaigneusement les épaules, ne sont pas en eux-mêmes aussi dénués de sens, aussi absurdes ni peut-être aussi inoffensifs qu'on se l'imagine. Ce

n'est pas là, toutefois, que nous en voulons venir.

Dès lors que la pensée, exprimée ou non, par elle-même, par elle seule, possède une pareille puissance d'action, n'en pourrons-nous rien conclure par rapport au monde invisible et spirituel, étant admis que ce monde existe?

Si l'âme est vraiment immortelle; si, au lieu d'être reléguée dans un lointain inaccessible, elle reste auprès de nous — après la mort du corps — dans notre voisinage plus ou moins immédiat; si, loin d'être réduite à un sommeil qui serait à bien peu près la mort pour elle, la mort temporaire tout au moins, elle a conservé, avec ses facultés de penser et d'agir, la volonté de le faire; si enfin, au lieu de n'exercer ses facultés que sur un monde et dans un milieu séparés de nous par un abîme infranchissable, il lui est loisible d'employer son activité, soit en faveur des hommes dont elle a gardé un souvenir affectueux, soit contre ceux à l'égard desquels elle conserve des sentiments de haine et de vengeance : n'est-il pas vrai que dans ces conditions, n'eût-elle à sa disposition que la seule puissance de sa pensée, elle serait capable néanmoins de faire sentir son influence bonne ou mauvaise, selon qu'elle l'exercerait dans le sens du bien ou dans celui du mal?

Or, les suppositions ci-dessus sont plus et mieux que de simples hypothèses. Les observations et les expériences psychiques ne démontrent-elles pas, en effet, que les morts ne sont pas si morts que d'aucuns veulent bien le dire, ni si loin qu'on se l'imagine communément? Qu'ils ne sont pas confinés, sans jamais pouvoir s'en échapper, en nous ne savons quel séjour lumineux ou sombre, selon leurs mérites ou leurs démérites? Que privés de leur corps physique, ils n'en agissent pas moins sur nous, à notre insu, souvent, comme de leur côté, ils subissent, par une réaction naturelle, le contrecoup de nos actions et de nos pensées?

Ainsi se résolverait par l'affirmative la question que nous nous posions tout à l'heure, relativement à l'influence possible des esprits sur la santé et la maladie des humains. Il existe bien des troubles mentaux, bien des maladies physiques et morales auxquelles la médecine n'entend rien ou pas grand chose : possession, obsession, folies diverses, d'autres encore qu'on baptise de noms plus ou moins savants, sans malheureusement rien pouvoir ni pour en modifier la marche ni pour en procurer la guérison. Bien des morts subites ou lentes restent inexpliquées. Ainsi en est-il de nombreuses guérisons. Tel malade, condamné par les sommités

médicales, chez qui la vie semble avoir épuisé toutes ses ressources, tout à coup revient du seuil de l'éternité, proie arrachée pour un temps au sépulcre béant.

Sans vouloir exagérer l'importance ni le nombre des interventions extra-terrestres ; sans songer le moins du monde à mettre sur leur compte tout ce qui arrive d'anormal ou d'inexplicable parmi nous, il nous sera bien permis pourtant — si l'on en accorde la possibilité — de les signaler à qui de droit, et de demander qu'on en tienne compte à l'occasion. Pourquoi, dans certains cas extrêmes, alors que, tous les remèdes ayant échoué, tout semble perdu, ne pas se placer au point de vue que nous indiquons ? Pourquoi ne pas essayer d'écarter les invisibles, cause possible du mal, par de bonnes paroles, de sages conseils ou de ferventes prières ? Pourquoi ne pas invoquer le secours de ceux qui, anges de lumière, sont toujours disposés à soulager ou à guérir, pourvu qu'on se place dans les conditions nécessaires pour leur permettre d'accomplir l'œuvre de salut ? On constaterait ici et là, nous n'en doutons pas, des effets remarquables qui seraient une nouvelle preuve en faveur de notre thèse.

Mais si les esprits, d'une part, sont en état d'agir seuls ; et si, d'autre part, l'homme, doué

dans ce sens, peut lui aussi, indépendamment de tout secours étranger, soulager et guérir par sa parole, sa pensée, sa prière ou ses passes magnétiques, que sera-ce s'ils unissent leurs efforts dans un même but? Les cures obtenues seront d'autant plus frappantes que vivants et morts seront plus avancés moralement. La mise en commun, dans ces circonstances, des forces terriennes et célestes, surprendrait, par la puissance de leur action, les incrédules les plus endurcis.

En tout cas, la médiumnité guérissante n'est pas un vain mot, ni les médiums guérisseurs non plus. On a abusé, cela ne pouvait manquer, de cette faculté comme de tant d'autres. Plusieurs se la sont attribuée sans la posséder aucunement, se faisant exploiteurs, les malheureux, de la crédulité et de la bonne foi publiques, et battant monnaie avec un titre usurpé.

Ces simulations criminelles, cependant, laissent intactes les facultés de ceux qui sont les vrais médiums guérisseurs. Le nombre en serait bien plus grand si on le voulait, et ils accompliraient des œuvres bien plus magnifiques si leur foi et leur confiance étaient en rapport avec la grandeur du but poursuivi, et s'ils pouvaient hausser leur âme au niveau du rôle tout de charité et de philanthropie vraie qu'ils sont

appelés à remplir. Mais où est la foi qui soulève les montagnes? Où le dévouement prêt à tous les sacrifices?

On ne saurait, de toute manière, trop recommander à ceux qui essaient de guérir et de soulager par le magnétisme — et la plupart des hommes y sont plus ou moins aptes — de faire appel sans crainte aux forces spirituelles — aux bonnes! — qui nous entourent. Leur puissance en sera augmentée, et leurs malades s'en trouveront bien. Eux-mêmes, pour peu que les bons sentiments dominent en eux, n'auront qu'à se louer à tous égards de leur collaboration avec l'invisible en vue du soulagement de l'humanité souffrante. Combien n'est-il pas désirable que l'on s'applique davantage à cette partie de l'œuvre spirite, dans les familles principalement, en procédant, bien entendu, sagement, prudemment, et en demandant conseil à ceux qui ont l'expérience de la pratique magnétique spirituelle!

Si l'on savait vouloir ces choses, les vouloir de toute l'énergie dont on est capable, on réaliserait, concurremment avec le secours apporté aux malades, un autre bien dont l'importance n'est pas moindre : une démonstration de plus de la vérité du spiritisme. Tout se tient, « tout est dans tout, » a-t-on dit excellemment.

C'est ainsi que la pratique du magnétisme, avec la lucidité somnambulique, conduit celui qui sait et ose s'en servir, graduellement, par étapes insensibles, jusqu'à la connaissance de l'intervention des puissances surhumaines dans notre vie.

Le spiritisme, à son tour, apporte au magnétisme les preuves les plus irréfragables de sa réalité. « Nous agissons sur nos malades, disaient les magnétiseurs, à l'aide d'un fluide, d'une force, qui, s'échappant de nos mains et rayonnant de nos yeux, pénètre l'organisme malade ou affaibli, et y apporte les éléments d'énergie vitale, de régularisation fonctionnelle qui lui font défaut. »

On se moquait d'eux et de leur fluide — force — intangible. On les vilipendait. On en faisait d'éhontés charlatans. On réclamait contre eux les foudres de la loi. Mais le spiritisme fait son apparition. Des objets se meuvent, et il n'y a nul rapport entre l'effort physique dépensé et la force mécanique manifestée. Les tables même se déplacent sans contact immédiat de la part des opérateurs. Comment? N'est-ce pas qu'une force mystérieuse, occulte, émanant de ceux-ci, se dirige vers le meuble, l'imprègne, le pénètre, agit sur lui de manière à le faire aller de côté et d'autre, à le soulever même de terre? Or,

qu'est cette force, sinon précisément le « fluide » — force psychique — des magnétiseurs ?

Ainsi, les deux sciences du magnétisme et du spiritisme se prêtent un mutuel appui. D'une part, la puissance des effets curatifs obtenus par certains guérisseurs, que nous voudrions plus nombreux, éveille assez naturellement l'idée d'une action surhumaine, d'une intervention spirituelle. De l'autre, la pleine assurance de cette action et de cette intervention d'un monde supérieur rend plus facile l'acceptation et l'explication de ces guérisons dont quelques-unes touchent au miracle. Que de gens pourraient être soulagés et guéris, s'ils n'étaient retenus par une fausse honte ou une crainte superstitieuse ! Mais on craint d'affronter les qu'en dira-t-on. Et plutôt que de se faire soigner par un magnétiseur, un magnétiseur spirite, surtout, on préfère souffrir et mourir suivant les règles de l'art !

Au reste, l'action spirituelle, dans les cures médianimiques, ne se prouve pas seulement par la grandeur de ses effets. Elle est directement observable. Un sensitif, un médium voyant, mis en présence d'un magnétiseur ou d'un médium guérisseur peut voir et décrire l'invisible, ou les invisibles qui l'assistent — et parfois le contrecarrent — en obtenir des

indications, des directions qui lui faciliteront la tâche qu'il a assumée. Ce premier contrôle peut, à son tour, être contrôlé, soit en interrogeant un médium écrivain, soit par une consultation typtologique. Ces contrôles, successifs et concordants, conduisent à la certitude, réjouissante et absolue, de la réalité indéniable de la médiumnité guérissante.

*
* *

Des agents spirituels invisibles exercent donc sur les humains une action dont la puissance varie, tant selon les agents eux-mêmes, que selon les sujets qui la subissent. Ils s'emparent de l'appareil vocal d'un médium et lui font exprimer, inconsciemment ou même contre son gré, des pensées qui ne lui fussent jamais venues, abandonné à lui-même. Les sens de la vue et de l'ouïe sont également modifiés par eux ou influencés de manière à faire percevoir au sensitif des sons et des visions dont ne se doutent pas — et que contestent — les personnes qui n'ont pas été préparées à ces auditions ni à ces vues extraordinaires. Les fonctions organiques elles-mêmes ressentent cette action, en bien tantôt, et tantôt en mal.

Les corps inertes ne sont pas moins que les corps vivants accessibles à cette impulsion. La

table s'agite sous sa poussée, se démène, se soulève, au besoin plane en l'air sans soutien apparent, à l'encontre, semble-t-il, des lois de la pesanteur. Il y a plus. La force en question ne s'exerce pas seulement à la surface des corps, par de simples mouvements mécaniques imprimés au meuble, ou par des coups frappés sur le bois. Elle en pénètre la substance, et, agissant sur sa contexture intime, le fait crier et grincer, comme s'il se déchirait sous une pression intérieure ou sous l'effort de coins invisibles qu'on y enfoncerait. Cela n'est pas toujours, au reste, une simple apparence. De véritables ruptures y ont lieu ; il se fend avec le fracas et la soudaineté d'un arbre sous un coup de foudre. Zöllner, en cite un exemple qui se trouve rapporté dans : *Choses de l'autre monde,* d'Eug. Nus, p. 333.

Assistaient à la séance avec le savant astronome, les professeurs Weber et Scheibner. On était réuni dans une chambre où le médium, Slade, n'était jamais entré. « Un craquement violent, tel que la décharge d'une forte batterie de bouteilles de Leyde, fut entendu ; en nous tournant, assez alarmés, l'écran mentionné ci-dessus [1] se sépara en deux pièces ; les porte-

[1] Cet écran était placé devant un lit qui, très peu auparavant, s'était transporté à deux pieds du mur, poussant l'écran au dehors.

vis en bois, épais d'un demi-pouce, étaient déchirés du haut en bas, sans aucun contact visible de Slade avec l'écran. Les morceaux cassés se trouvaient à cinq pieds du médium qui tournait le dos à l'écran. »

Ce n'est pas tout. La matière, dirigée, maîtrisée, manipulée et assouplie par ces forces extra-terrestres, se prête à des tours humainement impossibles. Des corps solides, sans solution de continuité, tout d'une pièce, pénètrent d'autres corps solides, sans qu'on puisse, la pénétration accomplie, y percevoir aucun changement ou rupture. Citons encore Zöllner, d'après E. Nus, p. 339 : « Il s'était procuré deux anneaux en bois tournés d'une seule pièce — diamètre intérieur 74 millimètres. — Il enfile ces anneaux dans une corde à violon, fixe le milieu sur la table avec de la cire dans laquelle il appose son cachet, et les laisse pendre le long de la table. Son désir était de voir les anneaux s'entrelacer. Il s'asseoit avec Slade, posant ses deux mains sur la corde cachetée. Un guéridon était devant eux. »

« Après quelques minutes d'attente, écrit-il, nous entendîmes à la petite table ronde placée en face de nous, un bruit comme si des pièces de bois tapotaient l'une contre l'autre. Nous nous levâmes pour nous rendre compte de ce

bruit, et, à notre grand étonnement, nous trouvâmes les deux anneaux de bois qui, environ six minutes auparavant, étaient enfilés dans la corde à violon, encerclant la jambe de la petite table, et en parfait état. — Ainsi, ajoute Zöllner, mon expérience préparée ne réussit pas de la manière prévue; les anneaux ne furent pas entrelacés ensemble, et, au lieu de cela, furent transférés de la corde à violon cachetée, au pied de la table ronde en bouleau. »

Un phénomène du même ordre est le suivant, également observé par Zöllner. Il s'était procuré deux coquillages qu'il avait placés au milieu de la table. L'un était plus grand, l'autre plus petit. Celui-là cachait entièrement celui-ci. Slade tenait une ardoise sous la table. On y entendit tout à coup un bruit de corps dur. Ramenée à la surface, on y put voir le petit coquillage. Zöllner le saisit vivement. Il était brûlant. Cette chaleur absolument anormale fut constatée par l'un des amis de l'illustre savant présent à la séance. Que s'était-il passé? La matière avait pénétré la matière, le coquillage avait traversé le bois de la table. Et comme cette vertu n'est inhérente ni au coquillage ni au bois, il faut bien croire à l'intervention d'un agent qui, plus fort que nos chimistes et nos physiciens, a su et voulu réaliser ce phénomène.

D'autres manifestations ont lieu dont l'invraisemblance ne le cède en rien à celles qui précèdent. Des objets, plus ou moins volumineux, disparaissent tout à coup d'une salle dont toutes les portes et les fenêtres sont fermées, d'où personne n'est sorti, où personne n'est entré. Vainement les cherche-t-on de toutes parts. Ils sont et demeurent introuvables. Une expérience de Zöllner nous en fournira la preuve.

Un jour, tandis que Zöllner et Slade étaient assis devant la table de jeu du savant astronome, une petite table ronde, placée à une faible distance de la première, se met en marche d'elle-même, sans contact, et se balançant de droite et de gauche, se rapproche cahin caha de la table de jeu, sous laquelle elle se coucha, les trois pieds tournés vers Zöllner qui, vu sa position, ne pouvait l'apercevoir. Une minute se passe, rien de nouveau. Slade songeait déjà à interroger ses esprits pour savoir si l'expérience était finie. Zöllner, de son côté, se levait pour voir ce que devenait la petite table. Elle avait disparu sans laisser de trace. Il fut impossible de la retrouver.

Les deux expérimentateurs se rassirent devant la table de jeu, l'un à côté de l'autre, les mains de Zöllner posées sur celles de Slade.

Ils y étaient depuis cinq à six minutes, quand Slade assura voir des lumières flottant dans la chambre, vers le plafond. Zöllner suivait les mouvements de son médium, sans toutefois apercevoir les lumières en question. Tout à coup, à environ cinq pieds au-dessus de sa tête, il vit la table, si mystérieusement disparue, qui, les pieds tournés en haut, descendait rapidement vers eux. Si vivement qu'ils se jetassent de côté, ils ne pureut l'éviter tout à fait, et furent l'un et l'autre frappés assez fortement à la tête.

Pour étranges que soient ces faits, ils ne sont pourtant pas sans analogues dans la science ni dans la pratique de l'observation journalière. Les substances les plus denses, les plus compactes, celles qu'on pouvait considérer comme composées de molécules assez serrées pour ne rien laisser passer entre elles, ont leurs pores, c'est-à-dire leurs ouvertures par lesquelles s'échappent ou par lesquelles pénètrent les liquides et les gaz. Prenez une boule creuse en or. Remplissez-la exactement d'eau. Vous croyez que les parois en opposent une barrière impénétrable au liquide. Erreur ! Frappez un coup sur la boule. A l'instant, l'eau suinte sur tout son pourtour, comme la sueur par les pores de la peau. Ainsi en est-il d'autres métaux, ainsi du verre. Mettez du pétrole ou de l'huile

dans une lampe que vous aurez soin de bien essuyer. Quelques heures après, la surface en sera recouverte d'une couche d'huile ou de pétrole qui ont traversé la substance solide du récipient, malgré son apparente impénétrabilité.

Il résulte, d'autre part, d'observations faites à Paris, par l'éminent chimiste, M. Schutzemberger, que les tubes de verre les plus hermétiquement clos, destinés aux analyses chimiques les plus délicates, ne sont pas davantage à l'abri de la pénétration ou de l'infiltration des gaz atmosphériques.

Les exemples ne manquent donc pas de la pénétration de la matière par la matière. Mais autre chose est la pénétration, à travers un corps solide, d'un liquide ou d'un gaz dont la cohésion moléculaire est très faible; autre chose la pénétration d'un solide par un autre solide. Ici, les molécules adhèrent puissamment entre elles, et à supposer que la force qui les relie soit rompue, et qu'elles puissent s'infiltrer à travers les interstices atomiques de la substance solide à pénétrer, il resterait, le passage opéré, une œuvre plus difficile à accomplir : la reconstitution du corps primitif par la mise à leurs places respectives de toutes les particules composantes. Cela est-il possible par les seules

forces aveugles de la nature, par l'affinité chimique qui fait se combiner entre elles les diverses substances dans des conditions et des proportions déterminées ? Comment ces forces pourraient-elles procéder à la décomposition d'un corps sans laisser s'échapper dans l'espace les parcelles infinitésimales dont il est formé ? Comment les tiendraient-elles rapprochées les unes des autres après en avoir rompu l'affinité ? Par quelle puissance les dirigeraient-elles, troupeau fidèle et docile, à travers une autre substance solide, et, aussitôt le passage effectué, leur commanderaient-elles, atome à atome, molécule à molécule, de reprendre le poste exact qu'elles occupaient dans le groupement antérieur ?

A vues humaines, et si l'on s'en tient aux seules forces physiques et chimiques, ce processus compliqué ne semble pas possible. Le sera-t-il davantage, si l'on suppose, y intervenant, les intelligences auxquelles nous croyons avoir affaire dans les phénomènes spirites ?

Les faits sont là qui plaident en faveur de cette pénétration, et en établissent l'irrécusable réalité. Mais si les faits sont indéniables, l'explication qu'on en donne, et qui paraît à beaucoup de spirites toute simple, nous inspire des doutes très véhéments, malgré les noms vénérables dont elle se recommande.

Supposons qu'il s'agisse de fleurs à introduire dans un milieu fermé de toutes parts. Nous avons le phénomène appelé *apports* par les spirites.

Pour le réaliser, il faudra, en premier lieu, que l'agent ou les agents trouvent, choisissent et cueillent ou enlèvent d'une manière quelconque les fleurs dont ils ont l'intention de faire la surprise aux expérimentateurs. Il faudra ensuite qu'ils les transportent au lieu de la séance, à travers les couches atmosphériques, à de grandes distances peut-être. Ce transport s'effectuera, soit avec les fleurs gardées intactes, soit décomposées en leurs éléments atomiques. Si les opérateurs invisibles choisissent le premier mode de transport, ils devront, arrivés au but de leur voyage, les réduire en leurs particules ultimes, avant de songer à poursuivre l'expérience commencée. De manière ou d'autre, que la décomposition ait lieu au point de départ ou au point d'arrivée, il reste à faire traverser aux fleurs, réduites à l'état de matière impondérable, un ou des murs, portes ou fenêtres, sans que, d'une part, aucune des parties constituantes se perde dans ce travail, sans que, d'autre part, les gaz atmosphériques et les substances impalpables qui s'y trouvent en suspension puissent se combiner avec elles.

La traversée opérée, il s'agit, de tous ces éléments épars, de tous ces atomes qui sont en nombre incalculable — au dire de certains savants, un centimètre cube d'air ne renfermerait pas moins de *un sextillion* de molécules, soit l'unité suivie de vingt et un zéros : 1.000.000.000.000.000.000.000 — de reformer le corps antérieur. Est-ce possible ?

De nombreux observateurs ont constaté, dans des conditions strictement scientifiques, la réalité de ces apports si singulièrement en opposition avec nos idées courantes. Il y a un certain nombre d'années, nous avons personnellement assisté à des séances dans lesquelles ont apparu, à un moment donné, en dehors, nous croyons pouvoir l'affirmer, de toute supercherie possible, des fleurs qui n'étaient pas dans la salle au commencement de la réunion, laquelle se tenait portes et fenêtres closes, ou même scellées pour plus de sûreté. Nous étions, toutefois, un peu trop nombreux pour qu'on puisse en toute assurance, sans nulle hésitation, affirmer l'absolue authenticité des manifestations obtenues. On a beau avoir pris toutes les précautions, fouillé tous les coins et recoins de la salle de séance, ficelé le médium après l'avoir soumis à un examen des plus rigoureux : dès qu'on se trouve en présence d'étrangers, ou

de personnes dont le caractère moral ne vous est qu'insuffisamment connu, on ne peut se défendre d'un certain doute devant des phénomènes dont l'étrangeté et l'invraisemblance étonnent et surprennent.

Néanmoins, le fait a été observé si souvent, dans les milieux les plus divers, en France, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis et ailleurs, que, tout en faisant la part très large aux fraudes possibles, ce serait, assurément, dépasser le but que de rejeter en bloc tous les récits concernant ce genre de faits.

Pour notre part, nous le répétons, ce n'est pas le phénomène que nous mettons en doute ; c'est son explication qui nous arrête et nous embarrasse. Mais en existe-t-il une autre plus plausible que celle des spirites?

Des philosophes, des penseurs, des savants, appartenant surtout à l'Allemagne — le pays par excellence des spéculations métaphysiques les plus abstraites — ont eu la conception originale et bizarre d'un monde à quatre dimensions, peuplé d'êtres capables de s'y mouvoir et d'y agir comme nous nous mouvons et agissons dans notre monde à trois dimensions.

Zöllner, dont nous citions tout à l'heure les intéressantes expériences, a repris cette hypothèse, l'a faite sienne, l'a complétée, lui a

donné en quelque sorte sa forme concrète et définitive. Il ne l'a pas fait seulement pour l'amour de l'art; mais, placé en face d'un problème dont la solution lui échappait, il a pensé qu'en créant un monde nouveau, ou en agrandissant le nôtre, l'insoluble se résoudrait pour ainsi dire de lui-même, et qu'on aurait, sans grande difficulté, une explication adéquate de la pénétration de la matière par la matière, une explication aussi des apports, de la disparition et de la réapparition instantanées d'objets, comme la petite table dont nous parlions ci-dessus, etc.

Avait-il tort ? Avait-il raison ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que, très malheureusement, notre esprit, par sa constitution même, et le milieu où nous vivons, ne connaît ni ne peut connaître que trois dimensions. Il lui est radicalement impossible de s'en représenter une quatrième. Cette impuissance de notre part ne prouve rien d'ailleurs contre son existence.

Pour en donner au moins une idée, par analogie, Zöllner fait cette autre supposition : S'il existait des êtres à deux dimensions seulement, des êtres qui fussent tout en longueur et en largeur, sans nulle épaisseur, ces êtres ne comprendraient rien à une troisième dimension,

pas plus que nous à une quatrième. Ils s'expliqueraient avec une facilité relative les phénomènes qui s'accompliraient dans leurs deux dimensions. Peut-être même les trouveraient-ils tout simples. Quant à ceux, s'il en existait pour eux, qui auraient besoin pour se réaliser de la troisième dimension, ils les jugeraient probablement faux. En tous cas, ils appartiendraient au domaine du miracle, puisqu'ils déborderaient la sphère de l'expérimentation et de l'observation possibles.

Mais cette nouvelle hypothèse de Zöllner a le même tort grave que l'autre : nous ne concevons pas plus des êtres à deux dimensions que des êtres à quatre. Et c'est bien dommage, car, en vérité, cette idée d'une quatrième dimension a un côté séduisant qui la ferait préférer à l'explication spirite des apports par la décomposition et la recomposition des corps.

Du reste, il ne s'agit pas, pour le moment, de savoir comment et sous quelle forme précise, les phénomènes dont nous nous occupons sont produits. Il serait intéressant, certes, très intéressant, de connaître les manipulations subtiles et occultes nécessaires pour les réaliser. Mais il y a une chose qui importe davantage, c'est de refaire de nouvelles expériences pour rendre le phénomène lui-même de plus en plus évident.

Sans doute, les attestations des savants qui ont osé, malgré la défaveur qui s'y attachait, pousser leurs investigations dans ce domaine, jointes aux témoignages plus nombreux de ceux qui, sans être des hommes de science au sens strict du mot, ont pourtant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et une intelligence pour apprécier et juger — prouvent le fait, dès à présent, surabondamment. Mais en ces régions et pour ces manifestations, il ne faut pas craindre, au contraire, de multiplier les raisons de croire.

Ces phénomènes, d'ailleurs, loin d'être isolés des autres, sont en corrélation intime avec toute la longue série des manifestations psychiques ; ils s'y relient comme un anneau à sa chaîne.

Souvent, dans les séances obscures où on les obtient le plus facilement, les agents supra-terrestres qui en sont les auteurs, se rendent visibles et tangibles aux yeux des assistants, distribuant dans le cercle les preuves palpables de l'apport : fleurs, fruits, bonbons, ou autres. Ils sont donc dus aux mêmes causes, aux mêmes influences que les autres faits transcendants du spiritisme : les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre. La concordance est parfaite sous ce rapport. Nous retrouvons partout, avec une force physique ou mécanique parfois considé-

rable, l'esprit : intelligence et volonté, qui sait ce qu'il veut, et qui le veut fortement.

Oui, quelques coupes profondes qu'on pratique dans ce fouillis presque inextricable, à force d'être serré et touffu, des phénomènes spirites, il en demeure dans chaque série un certain nombre qui, échappant à toutes les hypothèses scientifiques, nous ramènent fatalement à celle des spirites.

Nous n'avons pu qu'effleurer les points auxquels nous avons touché. Chacun mériterait un examen approfondi, des développements que le temps ni la place ne nous permettent pas. A chacun de creuser plus avant le sillon entr'ouvert. L'œuvre ne se réalisera dans toute sa grandeur et toute sa beauté que par l'effort collectif de toutes les bonnes volontés et la mise en commun des expériences de chacun.

Le proverbe n'a pas toujours raison qui dit que « la parole est d'argent et le silence d'or. »

NEUVIÈME CONFÉRENCE

L'électricité. — La foudre en boule. — Feux follets. — Feux St-Elme. — Lumières mystérieuses dans les réunions spirites. — Charbons ardents rendus inoffensifs. — Notre ignorance pour l'explication du phénomène. — Les boules lumineuses et les coups frappés sur la table. — Les phénomènes d'ordre naturel et ceux du spiritisme. — L'intelligence qui est en eux. — Photographies électriques et photographies spirites. — Récapitulation.

Dans les jours d'orage et de chaleur accablante où l'air est saturé et sursaturé d'électricité et de vapeur d'eau, les plantes acquièrent une puissance de croissance, une vigueur et une fraîcheur tout particulièrement remarquables. Il semble littéralement qu'elles grandissent à vue d'œil.

On s'est basé sur cette observation d'un fait constant pour tenter des essais de culture électrique. Bien que les résultats obtenus soient quelque peu divergents, ils n'en autorisent pas moins dès à présent cette conclusion : L'électricité, artificiellement produite et entretenue dans un champ semé de blé, d'orge, de seigle, etc., y active d'une manière sensible la végétation, la renforce et en hâte la maturation.

Cette action favorable de l'électricité se prouve encore par d'autres expériences : nombre de magnétiseurs se sont assurés que les plantes sur lesquelles on fait régulièrement des passes magnétiques, se développent dans de meilleures conditions que celles qu'on abandonne aux seules influences climatologiques.

C'est donc un fait universel : l'électricité sous une forme ou sous une autre, qu'elle ait sa source dans les variations atmosphériques, dans les machines des laboratoires ou dans l'organisme humain, est un agent sous l'action duquel les végétaux accomplissent leur évolution en moins de temps et avec plus d'énergie que dans les conditions ordinaires.

Si dans les exemples ci-contre cités, le rôle utile de l'électricité apparaît évident, il n'offre rien, toutefois, qui surprenne outre mesure notre entendement, le développement des plantes s'effectuant dans une progression qui ne s'écarte du développement normal que dans des limites restreintes et facilement acceptables. Il en est différemment de certains faits rapportés par des voyageurs qui semblent d'ailleurs dignes de foi. S'il fallait les en croire, certains fakirs possèderaient une puissance magnétique, à ce point extraordinaire, qu'une graine mise dans une terre choisie par eux — et magnéti-

sée tout le temps — germerait, croîtrait, arriverait à maturité en l'espace de quelques heures, sous les yeux du spectateur abasourdi.

Qu'il y ait ou non exagération dans ces dires, il reste que le « fluide électrique » est doué d'une puissance vivifiante considérable. Mis en présence d'un organisme en voie de formation ou déjà formé, il ajoute, à celles qui lui sont propres, des forces nouvelles qui augmentent d'autant et facilitent l'assimilation des substances nutritives qu'il attire à lui, soit du sein de la terre, soit de l'atmosphère ambiante.

Or, si par sa seule présence, il agit de la sorte sur la vie tout instinctive ou végétative qui est celle des plantes, n'est-on pas en droit d'admettre que, mis en contact avec un organisme servi par une intelligence plus active, plus personnelle, plus consciente d'elle-même, il aurait une efficacité plus grande, et produirait des effets qui seraient assez merveilleux pour être taxés de miracles par les uns, d'absurdité ou d'impossibilité scientifique par les autres — les négateurs quand même qui, dans leur outrecuidante suffisance, s'imaginent avoir sondé le fond des choses, et prétendent opposer à la nature des barrières qu'il lui serait interdit de franchir.

*
* *

Ce ne sont pas les seules particularités qui nous intéressent dans l'électricité. Quelle qu'elle soit dans son essence, substance, simple vibration ou fluide intangible ; qu'elle agisse sur la matière, spontanément, par une force qui lui est inhérente, ou que d'invisibles intelligences la dirigent, il arrive, sans qu'on sache comment ni pourquoi, que, dans les temps d'orage, elle s'agglomère, se condense, prend forme de globes lumineux plus ou moins considérables, pénètre dans les appartements et y vient, furetant de ci et de là, frôler les personnes pour éclater ensuite, soit à l'intérieur, soit au dehors, avec un fracas et une puissance d'explosion épouvantables.

« Le 5 juillet 1852, rue St-Jacques, à Paris, dans le voisinage du Val-de-Grâce, le tonnerre en boule sortit de la cheminée d'une chambre habitée par un ouvrier tailleur, en renversant le châssis de papier qui la fermait. Cette boule de feu ressemblait à un jeune chat, de grosseur moyenne, pelotonné sur lui-même, et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Elle s'approcha de ses pieds comme pour jouer avec. L'ouvrier les écarta doucement pour éviter le contact, dont il avait la plus grande peur. Après quelques secondes, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur du visage de

l'ouvrier assis qui le regardait, et qui, pour éviter d'être touché au visage, se redressa en se renversant en arrière. Le météore continua de s'élever, et se dirigea vers un trou percé dans le haut de la cheminée pour faire passer un tuyau de fourneau en hiver, « mais que le tonnerre ne pouvait voir, dit l'ouvrier, car il était bouché par du papier collé dessus. » Le globe traversa le papier sans l'endommager, entre, descendit lentement, dans la cheminée, et, après avoir mis le temps de monter jusqu'en haut, [illegible]n dont il y allait, produisit une explosion épouvantable qui démolit le faîte, en jeta les débris dans la cour et enfonça les toitures de plusieurs petites constructions. »

« Le 10 septembre 1845, vers deux heures après-midi, pendant un violent orage, la foudre atteignit une maison du village de Salagnac (Creuse). Au coup de tonnerre, qui fut très violent, une boule de feu étincelante descendit par la cheminée. Un enfant et trois femmes qui se trouvaient là n'eurent aucun mal. Elle roula ensuite vers le milieu de la cuisine et passa près des pieds d'un jeune paysan qui s'y trouvait debout. Puis elle entra dans une pièce à côté de la cuisine et y disparut sans laisser aucune trace. Les paysannes, effrayées, engageaient l'homme à mettre son pied dessus pour

l'éteindre; mais celui-ci se rappela s'être fait électriser aux Champs-Élysées dans un voyage à Paris, et jugea prudent d'éviter, au contraire, tout contact. Dans une petite écurie, à côté, on trouva tué un porc qui y était enfermé. La foudre avait traversé la paille sans y mettre le feu. »

« Pendant l'orage qui a éclaté sur la ville de Gray le 7 juillet 1886, à sept heures trente minutes du soir, un large et rouge éclair a tout à coup illuminé le ciel, et, au milieu d'un fracas et d'un embrasement indescriptibles, une boule de feu, d'un diamètre apparent de $0^m,30$ à $0^m,40$, s'est abattue, en s'épanouissant en grenade, sur l'extrémité de l'arête d'un toit dont elle a haché, comme un paquet d'allumettes (sans toutefois y mettre le feu), l'extrémité de la poutre maîtresse sur une longueur d'environ $0^m,60$, jonchant le grenier d'esquilles menues et faisant s'écrouler les plâtres de l'étage inférieur. De là, *elle a rebondi* sur la toiture d'un petit escalier extérieur, y a fait un trou, en a pulvérisé et dispersé les tuiles, s'est abattue sur le chemin, et a disparu un peu plus loin en roulant au milieu de plusieurs personnes, qui en ont été quittes pour la peur [1] »

[1] *L'Atmosphère,* par C. Flammarion, p. 730-732.

Si dans les formidables bouleversements atmosphériques des temps d'orage, il se produit des phénomènes capables de jeter la terreur dans l'âme des plus vaillants, il en est d'autres qui, plus ou moins analogues, mais inoffensifs, n'en étonnent pas moins, et inspirent, eux aussi, soit la crainte, soit l'espérance, autant par ce que leur apparition offre d'étrange, que parce qu'ils sont inexplicables aux yeux de la foule, sinon toujours des savants. Tels sont les feux follets, flammes légères et errantes, engendrées par le gaz hydrogène phosphoré qui, émanant des marais, cimetières et autres lieux où se décomposent des substances végétales et animales, s'élèvent dans l'atmosphère, s'y enflamment spontanément et y brûlent lentement au contact de l'oxygène de l'air. On sait les frayeurs qui les entouraient, et les idées superstitieuses qu'y attachaient les peuples, ignorants des lois de la chimie.

Tels sont encore les feux Saint-Elme si fréquents sur mer, et pas très rares sur terre : manifestations électriques qui, sous forme de flammes bleuâtres plus ou moins intenses, apparaissent le plus souvent sur les points les plus élevés des paratonnerres, des édifices, des navires, des montagnes. Connus dès la plus haute antiquité, ils étaient désignés sous le nom

de Castor et Pollux et considérés par les marins comme d'heureux présages, comme l'annonce d'un secours prochain des dieux contre les fureurs de l'Océan.

Sous ce rapport, les choses n'ont guère changé. Les matelots de nos jours gardent les croyances de ceux d'autrefois. Si le feu Saint-Elme les trouble quelquefois, ils le saluent plus souvent comme un signe de délivrance. « Les gens de mer, dit le fils de Christophe Colomb, tiennent pour certain que le danger de la tempête est passé lorsque Saint-Elme paraît. Pendant le second voyage de l'amiral, dans une nuit d'octobre 1493, il tonnait et il pleuvait à verse, lorsque Saint-Elme se montra sur le mât de perroquet avec sept cierges allumés. A cette apparition merveilleuse, les hommes de l'équipage se répandirent en prières et en actions de grâces. » Herrera rapporte que les matelots de Magellan avaient les mêmes superstitions : « Pendant les grandes tempêtes, dit-il, Saint-Elme se montrait au sommet du mât de perroquet, tantôt avec un cierge allumé, tantôt avec deux. Ces apparitions étaient saluées par des acclamations et des larmes de joie [1] »

De même que les mâts d'un vaisseau ou la

[1] C. Flammarion, *L'Atmosphère*, p. 744-745.

flèche d'une cathédrale, les hommes parfois servent d'exutoire — s'il est permis d'employer cette expression — au feu Saint-Elme. « Le 8 mai 1831, après le coucher du soleil, toute l'atmosphère était en feu et annonçait un violent orage; on aperçut à l'extrémité des mâts de pavillon, à Alger, une lumière blanche en forme d'aigrette, qui persista pendant une demi-heure. Des officiers d'artillerie et du génie se promenaient sur la terrasse du fort Bab-Azoun; chacun, en regardant son voisin, remarqua avec étonnement que les extrémités de ses cheveux étaient tout hérissées de petites aigrettes lumineuses. Quand ces officiers levaient les mains, des aigrettes se formaient aussi au bout de leurs doigts [1]. »

Le 22 juin 1867, vers une heure de l'après-midi, M. Henri de Saussure observa, avec quelques touristes, des manifestations toutes semblables, à 3200 mètres d'altitude, sur le sommet du pic Sarley, près de Saint-Moritz, dans les Grisons. Il y avait cependant des unes aux autres de certaines différences qu'il importe de noter. C'est ainsi que de Saussure éprouva « dans le dos, aux épaules, une douleur fort vive comme celle que produirait une

[1] C. Flammarion. *L'Atmosphère*, p. 747.

épingle enfoncée lentement dans les chairs. » Au bout d'un certain temps, cette douleur prit le caractère d'une brûlure. Enfin, phénomène accessoire, mais curieux aussi, les bâtons des touristes, « appuyés aux rochers, *chantaient* avec force, émettant un bruissement analogue à celui d'une bouilloire dont l'eau est sur le point d'entrer en ébullition. » — « Ils vibraient avec force dans la main et rendaient un son très prononcé ; qu'on les tint dirigés verticalement, la pointe de fer soit en haut, soit en bas, ou bien horizontalement, les vibrations restaient identiques, mais aucun bruit ne s'échappait du sol. »

*
* *

Il serait aisé de multiplier ces faits. Mais il faut savoir se limiter. Aussi bien doit-on se demander quel rapport il existe entre ces manifestations de l'ordre purement naturel et les phénomènes spirites qui sont l'objet de nos recherches. Le rapport, sans doute, est lointain, et peut-être n'existe-il pas réellement. Nous avons cru néanmoins l'entrevoir. Il nous a semblé curieux de rapprocher ces faits, qui se produisent d'eux-mêmes, spontanément, par la seule mise en œuvre des forces de l'univers physique, de ceux du même genre que

nous offre l'étude des manifestations mystiques de l'âme humaine, et auxquels ils peuvent jusqu'à un certain point servir d'appui et de preuve.

On aura remarqué que des lumières, les feux follets, d'une part, les feux Saint-Elme, de l'autre, ou flottent librement dans l'air, allant de côté et d'autre, s'éteignant pour renaître; ou se tiennent comme suspendues, tantôt aux extrémités les plus élevées des monuments ou des mâts des vaisseaux, et tantôt aux cheveux ou aux membres supérieurs de l'homme, d'où elles s'écoulent avec une lenteur et un éclat qui varient selon les circonstances. Manifestations simplement électriques, ou combinaisons chimiques de gaz divers, ces phénomènes lumineux ne sont-ils pas assimilables, du plus au moins, nous le voulons bien, à ces lueurs pâlottes, phosphorescentes si souvent observées dans les séances obscures avec les médiums à matérialisations ? On les voit monter et descendre, se rapprocher de celui-ci, fuir celui-là, frôler la tête ou glisser au niveau du sol. Il y a en elles une sorte de vie, elles grandissent ou diminuent, s'éteignent tout à coup et se rallument aussitôt. Elles obéissent à la pensée ou à la parole. Les prie-t-on, mentalement ou verbalement, de se placer dans le voisinage d'une

personne déterminée du groupe, on n'est pas peu surpris de se voir obéi sans retard. L'obéissance, toutefois, n'est pas constante. Ces lumières, comme les tables dont nous avons parlé précédemment, ont leurs sympathies et leurs antipathies inexplicables. Autant certains assistants semblent les attirer, autant d'autres les éloignent.

Ni les feux follets ni les feux Saint-Elme ne brûlent les objets ou les personnes qu'ils touchent. Leur lumière est sans chaleur ; du moins celle qui l'accompagne est-elle suffisamment atténuée pour n'offrir aucun danger d'incendie. Ainsi en est-il des lueurs mobiles et changeantes dont on est témoin dans les réunions spirites. Elles éclairent, mais leur flamme est froide. Ne sont-ce pas là des rapports — au moins extérieurs — entre des phénomènes qu'on pouvait croire tout à fait dissemblables ?

En parlant des jeux de la foudre, nous avons vu une boule de feu tomber sur l'extrémité de l'arête d'un toit dont elle a haché comme un paquet d'allumettes l'extrémité de la poutre maîtresse, et de là rebondir sur la toiture d'un petit escalier extérieur, y faire un trou, en pulvériser et disperser les tuiles, s'abattre ensuite sur le chemin et disparaître. Comment une

boule de feu de cette dimension et de cette puissance s'y est elle prise pour ne pas incendier ni même noircir le bois qu'elle a mis en pièces par son choc? N'est-ce pas tout à fait extraordinaire? De quelle atmosphère était-elle donc enveloppée, quel invincible obstacle s'était interposée entre elle et lui, pour empêcher celui-ci de prendre feu? Mystère.

En spiritisme, nous rencontrons des faits de même nature. Peut-être devrions-nous, pour en imposer davantage l'irrésistible évidence, suivre une marche graduelle et ascendante; partir de l'hypnotisme et du magnétisme; montrer comment, dans les états anormaux où l'on met les sujets d'expériences, l'organisme devient insensible à des impressions qui, dans les conditions ordinaires, l'incommoderaient gravement, ou même le blesseraient. C'est ainsi que l'ammoniaque respiré leur paraît, si l'opérateur le veut, un parfum exquis; une pomme de terre crue, un fruit délicieux; un verre d'huile de ricin, un champagne pétillant, etc... Les coups ni les piqûres ni les brûlures ne les font pas davantage souffrir; ils leur sont même, en certaines occasions, un soulagement. Qu'on se rappelle, entre autres, les scènes du cimetière Saint-Médard et les convulsionnaires.

Mais cette gradation qui mènerait, pas à

pas, des faits les plus élémentaires à ceux qui sont à peine croyables, tant ils sont souverainement étranges, nous conduirait trop loin. Prenons donc le fait spirite tel quel.

Le grand médium, Home, tenait, des minutes entières, dans sa main nue, des charbons rougis au feu, sans qu'on y aperçût la moindre brûlure ; il s'en dégageait, au contraire, des émanations parfumées. Il avançait sa tête dans la cheminée dont les flammes, pareilles à des languettes, entouraient et léchaient ses cheveux : aspect terrible et solennel tout ensemble, et lorsqu'il la retirait : « Voyez, disait-il, pas un seul cheveu de Daniel n'est même roussi. »

Ce qu'il faisait lui-même, il le faisait faire à d'autres, afin de rendre plus inébranlable la conviction des assistants. Ainsi s'approchant de Lord....., il lui dit : « Si vous n'avez pas peur, Mylord, je mettrai le charbon dans votre main. » Ayant voulu prévenir la chose, M. Jencken avait tendu sa propre main ; mais, bien qu'il n'eût touché le charbon qu'un instant, et encore du côté où il était noir, son doigt se trouva brûlé.

Là-dessus, Home mit le charbon dans une des mains de Lord....., lui saisit l'autre, et les pressa ensemble, le charbon se trouvant entre deux. La chaleur, à en juger d'après les appa-

rences, traversait les chairs; le dos des deux mains brûlait comme du feu. Cependant lorsqu'après deux minutes le médium lâcha les mains du lord qu'il avait tenues serrées jusqu'alors, il ne s'y trouva pas trace de brûlure ni de roussi.

Une feuille de papier, mise en contact avec un charbon ardent, s'enflamme instantanément. Home, toutefois, pouvait, lorsqu'il le voulait, déposer de la braise rouge sur un journal, et l'y laisser plusieurs minutes sans qu'il prît feu. Un jour, il plaça un charbon sur son bras, entre la chemise et la redingote sans que ni l'une ni l'autre en fussent le moins du monde endommagées.

Qu'on ne croie pas que Home soit le seul médium qui ait eu cette faculté. D'autres, en Amérique, sont doués de la même puissance et capables, comme lui, de porter sur leurs mains nues des charbons allumés, ou de les exposer à la flamme du gaz sans en éprouver ni blessure ni incommodité.

* * *

Comment ces choses sont-elles possibles? Est-ce le corps qui est rendu insensible, réfractaire au feu? Est-ce le feu qui, sous des manipulations ignorées des humains, perd sa pro-

priété essentielle? Peut-être les deux cas se présentent-ils. A l'occasion des boules de feu et des feux St-Elme qu'on observe dans les temps d'orage, nous avons dû constater que ces phénomènes ne se trouvent pas dans les conditions normales du feu ou de la lumière : ils ne brûlent pas. Ils rentrent, sans doute possible, dans la dernière catégorie.

Home lui-même, ou les esprits qui l'inspiraient, explique le fait de la manière suivante qui renferme les deux alternatives que nous avons supposées : « Nous avons, disent-ils — les esprits — tout simplement tiré des courants électriques autour du charbon, et par là nous l'avons empêché d'attaquer la main de Daniel. Chacun pourrait en faire autant, mais l'humanité ignore son pouvoir illimité sur la matière. La foi est une puissance dans la nature ; combien peu le comprennent, et pourtant toutes les pages de l'histoire l'enseignent. Nous n'avons pas accompli de miracle aujourd'hui, nous avons opéré suivant une loi naturelle établie par Dieu. L'homme, toutefois, ne doit faire usage de sa puissance qu'en prenant pour guide la raison qu'il ne doit assujettir à aucune autorité. Nous avons fait des passes sur la main de Lord....., et ces passes l'ont protégé contre toute brûlure, tandis que M. Jenc-

ken, qui offrit sa main de sa propre initiative, se brûla, parce qu'il n'était pas protégé [1]. »

Cette explication est-elle la bonne, nous n'oserions l'assurer. Chacun est libre de l'accepter ou de la repousser, en attendant qu'on nous en fournisse une qui ait l'apostille de la science.

Indépendamment des particularités déjà signalées à propos des boules de feu, il resterait à examiner leur constitution et les raisons de leur formation. Hélas ! sur ce point, comme sur tant d'autres, la science ne peut qu'avouer sa complète ignorance. Il s'agit là d'une chimie dont le secret reste à découvrir. Mais que nous puissions ou non remonter à la source de ces manifestations si singulièrement caractéristiques, toujours est-il qu'elles existent.

Or, dans le vaste champ des observations psychiques, on rencontre des faits qui ne sont pas sans analogie avec les manifestations spontanées si extraordinaires de la nature.

En août 1874, une séance avait lieu à Amsterdam. Y assistaient huit messieurs, tous sceptiques. Médium, l'Anglais Williams. Celui-ci étant en transe, on vit « plusieurs des lumières se réunir en une seule de la grandeur d'un œuf de poule. S'agrandissant encore, cette

[1] Perty, *Die mystischen Erscheinungen der menschlichen Natur*, t. II, p. 45-48.

lumière se développa en un buste, et, finalement, en une forme d'homme avec une longue barbe noire, des traits d'oriental et une coiffure blanche qui ressemblait à un turban. A plusieurs reprises, lumière et forme disparurent pour reparaître plus distinctes. Une fois, la belle lumière fut déposée dans la main d'un des assistants : son contact était celui d'un corps solide tiède. Les coups frappés sur le plateau de la table et au plafond étaient produits par cette lumière [1]. »

Dans une séance, qui avait lieu chez Katie Fox, les invisibles montrèrent avec une rare netteté de quelle manière ils produisaient les coups frappés. Une boule lumineuse, à pointe tronquée, allait par bonds sur la table, et toutes les fois qu'elle retombait sur la surface supérieure du plateau, on percevait le bruit d'un coup. Certains observateurs assurent avoir remarqué constamment, en même temps que les coups frappés, une sorte de stridulation dans les fibres de bois, comme si le son provenait de l'intérieur du plateau.

Chez Mistress Underhill, assistée de sa sœur Katie Fox, Robert Dale Owen vit une fois (22 février 1860) dix à douze lumières en

[1] M. Perty, *Der jetzige Spiritualismus*, p. 111.

contact avec le plancher ou dans son voisinage immédiat. L'une d'elles, de la grosseur d'un petit poing, s'éleva à plusieurs reprises, et retombant, fit entendre, chaque fois, comme un coup de marteau sur le parquet. On eût dit un marteau lumineux tenu et manié par une main invisible. Mentalement Owen demanda : « L'esprit voudrait-il frapper trois coups avec cette lumière ? « Sa pensée fut à l'instant obéie, et, après un court intervalle, le même fait réitéré. Quelqu'un demanda ensuite : « Pouvez-vous frapper plus doucement? » Presque aussitôt, la lumière se rappetissa, et frappa le sol de coups amortis. — Dans une séance ultérieure, les coups frappés accompagnèrent en cadence le chant de Mistress Underhill [1].

Le grand savant anglais, W. Crookes, dont les expériences resteront longtemps encore classiques, parle en ces termes du même phénomène : « Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumimineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments plus haut que n'aurait pu le faire aucun des assistants en se tenant sur la pointe

[1] M. Perty, *Der jetzige Spiritualismus,* p. 53.

des pieds, et ensuite descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant plus de dix minutes, et avant de s'évanouir il frappa trois fois la table avec un bruit semblable à celui d'un corps dur et solide. »

J'ai vu des étincelles de lumière s'élancer de la table au plafond, et ensuite retomber sur la table avec un bruit très distinct. J'ai obtenu une communication alphabétique au moyen d'éclairs lumineux, se produisant dans l'air, devant moi, et au milieu desquels je promenais ma main. J'ai vu un nuage lumineux flotter au-dessus d'un tableau. Toujours sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, il m'est arrivé plus d'une fois qu'un corps solide, phosphorescent, cristallin, a été mis dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes [1]. »

*
* *

Nous l'avons dit : La science laisse inexpliqués certains phénomènes électriques. Notre ignorance est la même quant aux faits spirites — considérés au point de vue chimique ou physique — dont nous venons de parler. Nous savons qu'ils existent, perceptibles qu'ils sont à

[1] W. Crookes, *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme,* p. 159-160.

la vue, au toucher, à l'ouïe. Mais nulle théorie, à notre connaissance, du moins, ne rend compte, d'une manière suffisamment claire et précise, du *modus faciendi* qui les appelle à l'existence. Ah ! que les forces en jeu dans l'univers sont loin d'être toutes explorées ! Combien nombreux sont les mystères en nous et autour de nous, en l'homme et dans les choses !

Quelque incomplète, néanmoins, que soit notre compréhension à ce sujet, ce qui nous à été révélé des lois qui régissent l'électricité, nous permet de nous représenter, jusqu'à un certain point, le processus d'élaboration des phénomènes que nous considérons en ce moment. L'électricité a une puissance d'attraction incontestable, en même temps qu'elle favorise, soit l'assimilation, soit la désassimilation des principes qui entretiennent la vie dans les êtres animés. Qu'on se ressouvienne de ce que nous avons dit à propos de la croissance plus rapide des plantes sous son influence ! N'est-ce pas elle aussi, sous l'une quelconque de ses formes, qui constitue l'affinité, qui groupe les atomes et les molécules en corps matériels d'une cohésion plus ou moins stable, suivant la nature des éléments constituants ?

Elle ne crée pas, sans doute, au sens propre du mot ; elle agit simplement sur les substances

qui évoluent dans les limites où s'exerce sa puissance, pour les modifier, les transformer, leur imprimer de nouveaux modes vibratoires. Peut-être est-elle l'agent universel, la condition essentielle de la vie et du mouvement.

Or, si d'elle-même, par sa puissance propre, par les propriétés qui lui sont inhérentes, elle est capable de réaliser les choses extraordinaires que nous avons vues, que ne pourrons-nous pas en attendre si nous la supposons placée sous la direction d'intelligences dont l'avancement, ou les conditions particulières d'existence leur permettent d'en disposer et de l'utiliser, comme nous disposons de la matière grossière qui nous sert de support, et la faisons servir au mieux de nos intérêts? d'autant que leur influence, au lieu de s'exercer directement sur la matière inerte, agit par l'intermédiaire ou à l'aide des forces médianimiques qui, étant déjà vitalisées et organisées, se prêtent avec une plus grande facilité aux manipulations nécessaires, fournissant des centres fixes et permanents autour desquels peuvent se réunir ou se compacter les substances en suspension dans le milieu ambiant, si ce ne sont celles même qui constituent l'organisme du médium.

Redira-t-on que ces intelligences sont un mythe, une hypothèse à laquelle on ne recourt

qu'en désespoir de cause? Les lumières mystérieuses, les corps brillants, solides et durs, cristallins ou autres, observés dans les séances spirites, peuvent, à la vérité, considérés en eux-mêmes, être comparés aux boules de feu et autres météores qui accompagnent assez fréquemment les orages. Mais dès que nous les envisageons sous un autre aspect, que nous les suivons dans leurs évolutions, immédiatement les choses changent. Leurs faits et gestes nous obligent de leur concéder des facultés qui faisaient défaut, ou qui n'existaient qu'à un moindre degré, dans les météores avec lesquels nous avons essayé de les mettre en parallèle.

Parmi ceux-ci déjà, nous en avons remarqué un certain nombre que, eu égard à leurs allures, on aurait pu croire intelligents, ou guidés par une intelligence, mais une intelligence élémentaire, tout d'une pièce, sans ces mille modifications ou variations qui sont le propre de l'intelligence humaine.

Grande est, sous ce rapport, la distance qui les sépare des phénomènes spirites correspondants : Robert Dale Owen exprime mentalement un désir qui est à l'instant satisfait. Un autre voudrait que les coups frappés fussent moins forts, et tout aussitôt en voilà l'éclat amorti. Mistress Underhill chante, et les coups,

cadencés, rythment la mélodie. Des éclairs lumineux qui se produisent dans l'air donnent une communication alphabétique. Des boules lumineuses viennent comme d'elles-mêmes se poser dans les mains des assistants : autant de preuves indéniables de l'intervention intelligente d'êtres aussi mystérieux qu'invisibles.

Remarquez qu'une intelligence unique ne suffirait pas pour l'exécution de ces multiples opérations. Deux, au minimum, sont nécessaires : l'une qui suggère les expériences à faire, et en observe le cours ; l'autre qui comprend et qui réalise ce qu'on attend de sa complaisance et des possibilités qu'on lui suppose.

Les assistants n'ont pas d'action directe sur le phénomène. Ils ne commandent ni aux lumières ni aux corps solides qui flottent dans l'atmosphère. Ils sont du tout au tout incapables de les former ou de les produire par leur volonté. Leur apparition est placée sous la dépendance de causes qui, pour n'être pas visibles, n'en sont pas moins réelles et agissantes. Non seulement, elles conduisent les faits à leur gré dans les limites déterminées par les conditions du milieu où elles opèrent, mais encore lorsque ces conditions sont suffisamment favorables, elles saisissent, ainsi que nous l'avons

vu, les pensées ou les paroles des assistants, et s'efforcent, non sans succès, d'y satisfaire.

Cela suppose pour le moins un degré d'intelligence qui ne le cède en rien à la moyenne des intelligences humaines. Si même, on en jugeait d'après les seuls faits réalisés, on devrait l'estimer bien supérieur, puisque loin de pouvoir rivaliser avec les invisibles sur ce terrain, nous ne sommes pas même en état de nous faire une idée approximative de la manière dont ils s'y prennent pour accomplir sous nos yeux tant de merveilleuses choses.

Donc, ce qui en fin de compte distingue essentiellement les phénomènes strictement naturels les plus extraordinaires, et ceux du spiritisme, c'est la somme d'intelligence personnelle, volontaire et consciente qui se remarque dans ceux-ci. Et nous voilà de nouveau ramenés devant la question : Qui sont et d'où viennent ces intelligences ?

*
* *

Poussons plus avant, et puisque nous avons tant fait que de commencer à établir des analogies entre deux ordres de faits si divers, et, au premier abord, si lointains, poursuivons la série :

« Dans l'été de 1865, un médecin des envi-

rons de Vienne (Autriche), M. le Dr Derendinguer revenait chez lui en chemin de fer. En descendant, il s'aperçut qu'il n'avait plus son porte-monnaie, qu'on lui avait sans doute volé.

« Ce porte-monnaie était en écaille, portant d'un côté, en incrustation d'acier, le chiffre du docteur, deux D croisés.

« Quelque temps après, le docteur fut appelé auprès d'un étranger qu'on avait trouvé gisant inanimé sous un arbre, et qui avait été frappé par la foudre. La première chose que le docteur remarqua sur le malade, ce fut son chiffre comme photographié sur la peau de la cuisse. Qu'on juge de son étonnement! Ses soins parvinrent à ranimer le malade, qu'il fit transporter à l'hôpital. Là, le docteur annonça que dans les vêtements devait se trouver le porte-monnaie en écaille. Le fait fut vérifié, l'individu frappé par la foudre était le voleur. Le fluide, en l'atteignant, avait été attiré par le métal du porte-monnaie, et, en fondant le chiffre incrusté, en avait, par un de ces effets bizarres, si connus, laissé la trace sur le corps [1]. »

Ce fait d'un voleur trahi par un coup de foudre rappelle celui de l'enfant qui, ayant été

[1] Cam. Flammarion, *L'Atmosphère*, p. 726.

foudroyé pendant qu'il dénichait un nid sur un peuplier, garda sur sa poitrine le dessin du *nid* et de l'*oiseau*.

Rappelons un dernier fait, un des plus étranges qui soient, et qui impressionna singulièrement vers la fin du dix-septième siècle.

« Le 18 juillet 1687, la foudre tomba sur le clocher de l'église St-Sauveur, à Lagny, et imprima sur la nappe de l'autel les paroles sacrées de la consécration, à commencer par : *Qui pridie quam pateretur*... jusqu'aux dernières : *Hœc quotiescumque feceristis, in mei memoriam facietis*, en omettant les paroles mêmes de l'Eucharistie : *hoc est corpus meum, et hic est sanguis meus*. Ce texte était imprimé de droite à gauche. Le canon de l'autel, qui le portait, était tombé sur la nappe, et avait été reproduit, à l'exception des paroles omises qui étaient imprimées en rouge. La photographie nous aide aujourd'hui à comprendre cette reproduction partielle. Mais on conçoit qu'un tel prodige ait frappé, sous le siècle de Louis XIV, ceux qui l'ont observé [1]. »

Voilà des bizarreries bien étonnantes et qui devaient le paraître davantage dans un siècle qui ignorait la photographie. Sans nous arrêter

[1] Cam. Flammarion, *L'Atmosphère*.

à un examen détaillé de ces faits, remarquons, en passant, que ce genre de photographies, si on les rapproche des nôtres, implique une double action : Une sensibilisation instantanée particulière du membre ou de l'objet destiné à recevoir l'image, puis l'impression même de l'image.

*
* *

Existe-t-il dans l'expérimentation spirite des faits de cet ordre ? Oui, nous avons des photographies d'esprits, mettons, si vous le voulez, des photographies d'êtres et de choses dont l'original, le plus souvent, se dérobe à la vue normale des mortels que nous sommes. Pour en nier la réalité, il faudrait être doué d'un scepticisme dépassant toutes les bornes. Très nombreuses, en effet, sont les expériences faites directement par des hommes du plus haut mérite, ayant pris les précautions les plus minutieuses pour se mettre à l'abri de la fraude. Toutes n'ont pas la même valeur. Elles vont des épreuves les plus grossières et les plus informes, de simples taches blanchâtres parfois, jusqu'à la plus parfaite ressemblance de ceux qui, décédés, sont venus apporter aux leurs cette preuve, palpable entre toutes, et convaincante jusqu'à la dernière évidence, de leur

survivance à la dissolution de l'organisme physique.

Les épreuves sont obtenues dans les conditions les plus diverses : dans l'obscurité la plus complète, à la pleine lumière du jour, à la lumière électrique, à celle du magnésium, etc.

Les figures paraissant sur les plaques ne sont généralement pas visibles aux yeux des assistants, la lumière, émise ou réfléchie par elles, étant trop faible pour faire une impression sensible sur la rétine. Mais, nous le savons dès longtemps, la plaque photographique dépasse de très loin, en sensibilité, l'œil humain normal. N'est-ce pas elle qui nous découvre les rayons ultra-violets et ultra-rouges du spectre solaire ? L'invisibilité d'une chose n'est donc pas un argument irréfutable contre son existence, et lorsque l'appareil, la révèle, par l'impression qu'il en reçoit et qui s'y fixe, il faut bien reconnaître que c'est lui qui a raison, et l'œil qui a tort.

Or, c'est précisément ce qui arrive dans la photographie spirite. Les formes et les figures que la plaque recueille, nul n'en soupçonnait la présence, si ce n'est peut-être le médium, quand il se trouve être voyant et sensitif. Cela n'est-il pas bien remarquable ? Et que deviennent devant la plaque photographique im-

pressionnée par l'invisible qu'on niait, les reproches amers et ridicules faits aux spirites, quand ils assurent, à l'encontre du vulgaire bon sens, que nous sommes environnés de tout un monde immense d'êtres qui, échappant à nos organes visuel, auditif, etc., n'en ont pas moins été ce que nous sommes, et auxquels, un jour, nous serons semblables !

Bien entendu, il convient, ici encore, de faire la part très large à la fraude. Des procès retentissants ont montré qu'il ne fallait pas se fier aveuglément à tous ceux qui font de la photographie soi-disant spirite. Mais déduction faite de tout ce qui prête au moindre doute, il reste un nombre assez respectable d'expériences faites par des particuliers qui, uniquement préoccupés de se convaincre de la réalité d'un fait de cette importance, n'ont sûrement pas voulu, ni se tromper eux-mêmes ni nous tromper. Leur témoignage est irrécusable. Il y a, d'ailleurs, parmi eux, des hommes dont le caractère moral et la valeur intellectuelle et scientifique les mettent au-dessus de tout soupçon : A.-R. Wallace, Crookes, le professeur Wagner, le prince de Wittgenstein, Beattie, Aksakof, et tant d'autres.

*
* *

Au dire des spécialistes, la photographie, dans l'obscurité, serait une impossibilité pratique. Au dire des investigateurs spirites, elle est mieux qu'une possibilité : une incontestable réalité. Cependant les images obtenues dans les ténèbres sont généralement moins nettes, moins définies, plus confuses que celles obtenues, soit à la lumière solaire, soit à la lumière artificielle.

Parmi les photographies transcendantes à l'actif du spiritisme, citons la suivante, publiée par A.-R. Wallace : Un gentleman de Washington, un ami bien connu des Indiens, M. Bland, tenait de fréquentes séances avec une dame de ses amies qui, n'étant pas un médium de profession, ne se faisait pas payer. Il obtenait par elle de fréquentes communications de sa mère. Il ignorait qu'il existât des photographies spirites. Sa mère, cependant, lui dit un jour, par l'intermédiaire du médium, que s'il voulait aller chez un photographe de Cincinnati (c'était, je crois, dans cette ville qu'il habitait), elle essaierait d'apparaître sur l'épreuve avec lui. Le photographe n'était pas nommé.

M. Bland demanda au médium de l'accompagner ; tous deux entrèrent chez le premier photographe qu'ils rencontrèrent, et lui demandèrent une séance. Ils posèrent ensemble. Quand le photographe développa l'image, il dit

qu'il y avait quelque chose de manqué, parce qu'il se présentait trois figures au lieu de deux. Ils répondirent qu'ils s'y attendaient, et que c'était très bien ; mais au grand étonnement de M. Bland, la troisième figure n'était pas celle de sa mère.

Ce qui suit est très important. Il retourna chez lui avec le médium, et demanda comment il se faisait qu'un inconnu fût venu sur l'épreuve. L'esprit de sa mère lui répondit que c'était un ami venu avec elle, et qui, plus expérimenté en cette matière, avait tout d'abord tenté l'épreuve, lui promettant d'ailleurs que s'il retournait chez le photographe, elle apparaîtrait elle-même.

Il n'eut garde, bien entendu, de manquer au rendez-vous. Le portrait promis fut obtenu. Était-il authentique ? Le photographe ne pouvait-il posséder l'image de la défunte ? Pour éclairer ce doute, un ami de M. Bland lui suggéra de prier sa mère d'apparaître une fois de plus, mais avec une légère modification dans sa toilette. Une troisième séance eut lieu. Elle eut pour résultat un portrait tout semblable au premier, à cette seule différence près, que la broche n'était plus la même [1].

[1] A.-R. Wallace, *Les miracles et le moderne spiritualisme*, p. 377.

Devant ce fait, que conclure, sinon qu'il y a vraiment eu communication entre le fils et la mère, celle-ci revenant vers lui, et, non contente d'entretenir avec lui un commerce intellectuel et amical, voulant en outre lui donner cette preuve matérielle de son existence et de sa présence : une image photographique absolument ressemblante.

*
* *

Les preuves palpables de l'identité des esprits se manifestant à ceux qui cherchent à entrer en relations avec eux, ne sont pas aussi fréquentes qu'il serait désirable, ni les expériences, tentées dans le but de l'établir, toujours aussi précises que l'exigeraient la rigueur scientifique. Aussi est-ce avec raison qu'on s'efforce d'en multiplier le nombre et la qualité. Il convient, toutefois, de remarquer qu'il en existe, d'ores et déjà, en quantité suffisante, et de formes extrêmement variées, toutes se contrôlant les unes les autres, et concourant ensemble à la même fin, pour que la conviction à leur réalité s'impose plus fortement à mesure qu'on les étudie de plus près sous leurs divers aspects.

Récapitulons brièvement la marche constamment progressive et ascendante suivie par les

esprits pour s'imposer à l'attention des hommes et les amener, invinciblement, par des preuves toujours nouvelles, à la foi en leur existence, et malgré l'invraisemblance de la chose, en leurs relations avec nous.

Qui êtes-vous, leur avait-on demandé, lors de leurs premières manifestations intelligentes ? — Nous sommes, avaient-ils répondu, les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre. Malgré la perte de notre organisme charnel, en proie aux vers dans la tombe, nous continuons d'être comme devant, de sentir, de vouloir, d'aimer, de haïr, de souffrir, de jouir, de nous souvenir, dans le nouveau milieu qui est notre habitat actuel, quelques modifications qu'ait d'ailleurs subies notre apparence extérieure, et quelque différentes de l'existence terrestre que soient les conditions de la vie spirituelle. Nous sommes vos parents, vos enfants, vos amis, vos rivaux, vos ennemis. Rien n'est changé dans nos dispositions intérieures. Nous sommes soumis aux mêmes craintes, nous gardons les mêmes espérances. Nos sympathies, ni nos antipathies ne sont pas mortes. En un mot, nous sommes ce que nous étions au moment où nous abandonnions notre dépouille mortelle, sauf les progrès réalisés par chacun depuis son entrée dans le monde de l'au delà, sauf aussi l'absence

de souci quant aux choses purement matérielles, chez ceux, au moins, qui voient clair dans leur situation.

Des affirmations aussi inattendues étonnèrent, et, tout d'abord — cela se conçoit — laissèrent la plupart incrédules. Les esprits ne se rebutèrent pas. *Ils voulaient persuader*. Leur parole ne suffisant pas, ils recoururent à des preuves plus touchantes à la fois et plus palpables. A ceux qu'ils appelaient leurs parents ou leurs amis, et qui récusaient leur témoignage, ils rappelèrent, par la typtologie ou par la planchette, des faits, des souvenirs d'un passé aimé et regretté, de ces petites choses tout intimes, de ces particularités cachées qui frappent d'autant plus qu'on les avait peut-être soi-même oubliées, ou qu'on les conservait jalousement ensevelies en sa mémoire, sans jamais en parler, les estimant trop précieuses pour être jetées en pâture à des indifférents qui n'en auraient pas apprécié le caractère sacré, qui peut-être auraient tourné en dérision la grande importance qu'on attachait à de pareils riens.

Comment, à l'ouïe et à la vue de communications de ce genre, ne pas se sentir ému, ne pas se dire, fût-on le plus endurci des sceptiques, que pour connaître si bien notre vie, dans ses détails les plus infimes, il fallait avoir vécu

avec nous en une intimité de tous les instants ? Mais alors il serait donc vrai que les morts reviennent ?

Plutôt que de se rendre à l'évidence de ces preuves, on préféra mettre tous ces prodiges au compte d'organismes ultra-sensibles, doués de facultés toutes spéciales leur permettant de pénétrer jusqu'au plus profond des consciences et d'y lire, comme en un livre ouvert, un passé à jamais disparu.

Ce nouveau doute, loin de décourager les intéressés, leur fut un stimulant. Un nouveau progrès fut réalisé dans les manifestations. Point crus sur leurs affirmations ni sur les preuves qu'ils apportaient de leur identité par le rappel de souvenirs communs, chers aux vivants comme aux morts, ils essayèrent de se faire voir, et y réussirent. Des médiums purent donner la description exacte et détaillée de leur personne sans les avoir jamais ni vus ni connus auparavant. N'était-ce pas la certitude, cette fois, la certitude indéniable qui allait emporter toutes les hésitations ? Hélas ! le doute persistait, il ne voulait pas s'avouer son irrémédiable défaite.

Alors, persévérant plus que jamais dans leur résolution, ils ajoutèrent preuve sur preuve, joignant à la vision de leur personne par les

médiums voyants, l'audition de leurs paroles par les médiums auditifs. Ils allèrent plus loin. S'emparant des organes des médiums écrivains, ils leur faisaient écrire des communications dont les pensées et les expressions étaient celles du défunt qui assurait en être l'auteur, dont les caractères graphiques avaient une ressemblance incontestable avec les siens, dont la signature rappelait la sienne trait pour trait.

Bientôt, un nouveau mode de communication fut imaginé. Toujours par l'intermédiaire d'un médium, d'un médium à incarnations, ils s'exprimèrent en langage parlé, à haute et intelligible voix, pour être entendus et compris de tous. Chose étrange, la voix qui sortait de la bouche du médium n'avait rien de commun avec celle qui lui était habituelle. L'accent, les intonations faisaient irrésistiblement songer au mort dont le nom et la présence avaient été annoncés. Les gestes, ainsi que l'attitude du corps, toute la tenue, enfin, militait en faveur du même fait : l'identité de l'esprit se démontrant par toutes ses actions.

Était-il admissible qu'un étranger qui ne l'avait jamais connu, qui n'en avait jamais entendu parler, fût capable d'imiter, dans cette perfection, son écriture et sa voix, ses gestes et son attitude, et de reproduire en même temps

ses expressions favorites, ses tours de phrases familiers ?

Si pourtant à ces preuves plutôt morales et intellectuelles, on pouvait en ajouter une qui fût plus matérielle, qu'il ne fût en aucune manière possible de mettre en doute, qu'on ne pût attribuer ni à la suggestion mentale ni à la lecture de la pensée ni à aucune autre des causes multiples imaginées pour rendre raison du phénomène, ne serait-ce pas le triomphe définitif ? On chercha, et de ce nouvel effort, de cette collaboration de ceux de la terre et de ceux de l'au delà naquit la photographie spirite. L'esprit invisible apparaît sur la plaque, à côté du médium ou de ceux desquels il désire être reconnu.

Fraude, ressemblance vague et imparfaite, naïveté et supercherie, illusion qui fait saisir des rapports où il n'en existe pas : on rangea une fois de plus en bataille toutes les hypothèses possibles contre ce nouvel avatar d'un phénomène protéiforme qui, tour à tour, réduisait à néant les explications les plus ingénieuses, pour ne pas dire les plus fantaisistes. Mais n'y eût-il qu'une seule de ces photographies dont la ressemblance fût strictement garantie, dont l'obtention eût eu lieu dans des conditions excluant toute possibilité de mauvaise foi, le principe demeurerait sauf.

Or, il n'en existe pas une seulement ; le nombre est assez sérieux de celles qui défient toute critique loyale. Et comme personne jusqu'à présent n'a osé émettre cette objection que les plaques photographiques elles-mêmes s'étaient peut-être laissées halluciner ou suggestionner ; comme, d'autre part, on ne leur reconnaît pas la faculté de lire dans la pensée des assistants, encore moins de donner une forme à ces pensées, il ne reste, en définitive, quoi qu'on en ait, qu'une alternative, une seule, c'est que l'être spirituel dont l'image apparaît sur la plaque sensibilisée se trouvait réellement devant l'objectif qui en a fixé les traits, nous apportant ainsi la preuve absolue, irrécusable de la vérité des communications spirites.

C'est un témoignage nouveau ajouté à tous ceux que nous avons passés en revue. Il les confirme et les renforce, leur donnant et en recevant un degré de certitude de plus. Il est comme le couronnement de l'édifice.

Que désirer davantage ? Que demander encore ? Il ne restait plus guère qu'une seule manifestation possible : l'apparition matérielle en chair et en os, visible et palpable aux yeux et aux mains de tous, de ceux qui reviennent de l'autre monde. Ce sera l'objet de notre prochaine étude.

DIXIÈME CONFÉRENCE

La matière. — Causes internes de nos sensations ; causes externes. — Erreurs des sens. — Matérialisations partielles : écriture entre ardoises ; empreintes dans le plâtre, la paraffine ou la farine ; mains matérialisées et moulées. Les causes. — Matérialisations complètes. — Conclusion.

Avant de parler du phénomène, désigné en spiritisme sous le nom de *matérialisation,* nous voudrions pouvoir donner une définition exacte du mot et de la chose : *matière.* Malheureusement, si l'esprit est peu connu, la matière, s'il se peut, l'est moins encore. On a beau nous vanter ses merveilles et ses exploits, ses coryphées les plus enthousiastes ignorent ce qu'elle est au fond. Nul n'en a scruté l'essence ; nul, sans doute, ne la scrutera jamais. Nous n'en avons la perception que par l'intermédiaire des sens. Or, ceux-ci sont-ils des interprètes fidèles des impressions primitivement reçues, et transmises par les nerfs au cerveau chargé de les analyser ? Selon leur plus ou moins de délicatesse ou de grossièreté, le jugement porté sur les qualités ou les apparences de la matière ne

varie-t-il pas du tout au tout? Et les sens ne sont pas les seuls instruments dont l'intervention plus ou moins maladroite et fautive puisse nous tromper sur la valeur ou la nature réelle de l'impression reçue ou ressentie. L'intelligence elle-même, faillible et limitée, est susceptible d'erreur dans l'appréciation des matériaux de connaissance que lui fournissent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

Est-ce que, dans ces conditions, avec des impressions qui ne répondent pas d'une manière adéquate à la cause qui les a produites, et une intelligence qui ne les interprète pas toujours avec une suffisante exactitude et rigueur, ce n'est pas édifier la connaissance humaine sur la base la plus fragile qu'il fût possible de choisir, en prétendant l'appuyer tout entière sur la matière? La « superstition de la grosseur, » selon le mot si fin et si juste d'Amiel, ne risque-t-elle pas de nous conduire aux abîmes, alors que l'esprit aspire aux sommets?

Outre que nous n'avons conscience de la matière que grâce aux sens et à l'intelligence, celle-ci et ceux-là également sujets à l'erreur, il est des états de la matière, et en grand nombre, qui échappent absolument à nos prises, et au milieu desquels nous évoluons sans nous douter de leur présence ni de leur action sur

nous. En tout cas, les sens ne nous en révèlent pas directement l'existence. Aussi, quoi qu'on en pense dans certains milieux, le monde physique, dans son essence, ne nous est-il pas plus accessible que celui de l'intelligence, et peut-être l'est-il moins. Nous n'en connaissons que les phénomènes, c'est-à-dire des formes et des apparences transitoires; le fond nous en demeure caché.

De là, l'embarras, pour ne pas dire la radicale impossibilité, de définir la matière. L'un dira : « C'est la substance étendue, divisible, impénétrable et susceptible de toutes sortes de mouvements et de formes. » Dict. Trousset.

Un autre : « Ce qui constitue tous les corps de l'univers et produit sur nos organes un ensemble de sensations déterminées. » Dict. Bouillet.

Un troisième : « Substance qui, produisant sur nos organes un certain ensemble de sensations déterminées, est étendue et impénétrable, ou suivant certains philosophes, un ensemble de forces manifestées par des phénomènes qui se perçoivent distinctement les uns des autres. » Dict. Littré.

Ces définitions, volontairement vagues, ne nous apprennent rien sur la constitution de la

matière. Tout au plus nous la montrent-elles indéfinissable.

On parle bien aussi d'atomes. Mais l'atome lui-même, qui n'est d'ailleurs qu'une abstraction, échappe entièrement aux prises de la sensation. « L'atome indivisible, qui serait l'élément ultime de la matière, n'existe pas ; lui-même est un composé de sous-atomes ; seuls, ils expliquent son élasticité qui n'est pas imaginable sans un déplacement de molécules. Le sous-atome, élastique lui-même, ou bien se compose lui aussi de sous-atomes, ou se résout en un simple centre de forces. » — Et « ainsi dit Lange, se trouve déjà dans l'atomistique elle-même, alors qu'elle semble fonder le matérialisme, le principe qui dissout toute matière et retire même au matérialisme le fondement sur lequel il repose [1]. »

D'autres, enfin, d'un idéalisme sans frein, dénient absolument toute réalité à la matière. A les en croire, elle ne serait « que le résultat d'un jeu de l'esprit, d'une combinaison intellectuelle. »

La seule chose qui ressorte clairement de ce qui précède, c'est que la matière, de quelque manière et à quelque point de vue qu'on l'envisage, « est partout l'inconnu. »

[1] E. de Pressensé, *Les Origines*, p. 131.

• Laissons donc son essence, puisque aussi bien elle est inaccessible, et prenons-la dans sa phénoménalité.

Nous éprouvons des sensations très diverses. Nous avons chaud et nous avons froid. Nous sommes impressionnés agréablement et désagréablement. De telle perception de nos sens, nous concluons à l'idée de l'étendue ou de la grandeur sous ses multiples dimensions : longueur, largeur, hauteur ou profondeur ; de telle autre, à celle de solidité ou de fluidité, etc.

A quelles causes attribuer tant et de si contraires impressions et sensations? Les chercherons-nous en nous ou hors de nous? Il y en a qui ont, incontestablement, une origine interne, et qui, modifiant l'organisme, modifient, par là même, le sentiment que nous avons de notre existence. La vie s'accompagne d'une extrême complexité de mouvements qui sont, tout ensemble, la conséquence immédiate et la condition indispensable de sa durée. C'est grâce à elle que s'accomplissent dans les corps organisés, comme en un laboratoire merveilleux, dirigé par un génie sublime, les combinaisons chimiques les plus invraisemblables, les substances les plus hétérogènes s'unissant un moment pour se dissoudre l'instant d'après, et se reformer bientôt avec d'autres éléments. Sans

elle, ni assimilation, ni désassimilation des substances nutritives ; sans elle, ni circulation sanguine ni circulation nerveuse, ni, par conséquent, aucunes sensations.

Outre la vie, cause interne, l'intelligence, guidée ou non par la volonté, peut, de son côté, directement éveiller ou faire naître en nous des sensations qui ne sont ni moins précises, ni moins distinctes ni moins complètes que les autres. La pensée intense du froid nous fait frissonner, comme la pensée ou l'espérance du bonheur dilate et transfigure tout notre être.

A ces causes internes, qu'elles soient d'origine physique ou intellectuelle, s'ajoutent les causes externes. Que nous le voulions ou non, nous subissons l'influence du milieu où nous vivons. Nous ne pouvons, par une chaude journée d'été, nous empêcher de ressentir l'action des rayons solaires. Leur chaleur nous fatigue. Les objets qu'éclaire leur lumière frappent notre vue, et, l'impressionnant, produisent en nous une sensation qui, selon leur nature, nous sera douloureuse, indifférente ou agréable.

De même pour les autres sens. Chacun, en son genre, et, suivant les êtres ou les objets avec lesquels il est mis en contact, nous apporte sa part de souffrances et de jouissances.

Mais indépendamment de l'agrément ou du

désagrément que nous éprouvons au contact médiat ou immédiat de l'univers physique, la sensation nous fait connaître aussi le degré de consistance des substances minérales, végétales ou animales qui impressionnent les organes des sens. C'est ainsi que nous avons divisé tous les corps en trois grandes catégories : corps solides, corps liquides, corps gazeux. Ces expressions, d'ailleurs, n'ont rien d'absolu. Entre les corps proprement solides, et les corps proprement liquides, il y a toute une série d'états intermédiaires qui marquent, par degrés à peine perceptibles, la transition des uns aux autres. N'en est-il pas de même des liquides aux gaz, et de ceux-ci à la matière radiante qui constituerait un quatrième, mais non, sans doute, le dernier état de la matière?

Selon qu'un corps, sous un volume donné, offre plus ou moins de résistance à nos efforts, c'est-à-dire selon qu'il est plus ou moins dense, nous disons qu'il contient une quantité de matière plus ou moins considérable. Qu'il en soit ainsi en réalité ou non, cela importe assez peu au point de vue pratique, le seul qui nous intéresse en ce moment. Toujours est-il que, considéré sous ce rapport, l'or serait plus matériel que l'argent, l'argent plus que le fer, le fer plus que la pierre, la pierre plus que le bois, l'eau plus que l'air, etc.

Or, rien de plus facile que d'être induit en erreur sur la qualité ou la nature d'un corps examiné à distance. L'œil juge d'après la couleur, et prend naïvement pour de l'or, de l'argent, du marbre, une substance solide quelconque, pourvu qu'on l'ait recouverte d'un vernis dont la nuance et l'éclat correspondent à ceux de l'objet qu'il s'agit de simuler.

Il ne se trompe pas moins grossièrement à d'autres égards. Offrez-lui une colonne pleine et une colonne creuse; il lui sera de toute impossibilité de les distinguer l'une de l'autre. Il est important d'avoir présentes à l'esprit ces illusions optiques fatales. Elles nous serviront tout à l'heure, à propos des séances de matérialisations.

Puisqu'on est si aisément trompé sur les propriétés des corps, et que sous des apparences identiques il se cache des différences aussi fondamentales; puisqu'un morceau de carton colorié pourra être confondu avec un métal, n'est-il pas possible, probable même, qu'entre les figures qui se présentent dans les séances de matérialisation — les séances obscures surtout — un certain nombre soient tout autre chose que ce qu'elles paraissent? Nous les croyons semblables à nous, leur corps ressemblant extérieurement au nôtre. Qui sait? Peut-être

n'avons-nous devant les yeux qu'un simulacre, une ombre, une sorte de nuage ou de vapeur condensés ayant forme humaine ?

Il y a bien autre chose. L'imagination se crée des fantômes. L'intensité du désir évoque l'image des morts bien-aimés. Ils apparaissent aux yeux de celui qui les appelle de toute l'ardeur de son âme. Il les voit comme s'ils étaient devant lui en chair et en os, alors que peut-être il n'y a en eux nulle réalité objective, et qu'ils ne sont que l'extériorisation de son idée ou de sa volonté. Quiconque possède une puissance d'évocation suffisamment énergique, est capable de s'halluciner ainsi, d'avoir des apparitions, de la vérité desquelles il sera aussi absolument convaincu que nous le sommes de notre propre existence.

Un dernier point mérite d'être mis en lumière. Si, par auto-suggestion, l'homme peut s'entraîner de façon à voir, hors de lui, ses pensées réalisées en formes, pour lui concrètes et vivantes, une suggestion étrangère ne sera-t-elle pas apte à produire les mêmes effets ? Le magnétisme et l'hypnotisme ont mis ce fait hors de conteste. Il serait bien étonnant dès lors si, à côté de visions nées de l'auto-suggestion, nous n'en rencontrions pas d'autres reconnaissant pour cause une suggestion étrangère, que

cette suggestion provienne des vivants présents dans le groupe où l'apparition a lieu, ou qu'elle soit due à l'un des habitants d'outre-tombe.

Ajoutons enfin que très souvent — on croit facilement ce qu'on espère — les assistants prennent une apparition quelconque pour l'être aimé dont ils attendent la venue. Nous nous rappelons avoir assisté à une séance où se *matérialisa,* entre autres, un vieillard que nous avions vu plus d'une fois dans les réunions antérieures. C'était, nous disait-on, un des guides du médium. Eh bien, dans la séance à laquelle nous faisons allusion, nous avions à nos côtés des jeunes gens, trois frères, qui souhaitaient ardemment de voir leur grand'père mort. Ils n'eurent pas plutôt aperçu *le guide* dont la figure nous était familière, qu'ils s'écrièrent d'une commune voix, émus jusqu'aux larmes : « Grand'père, c'est toi, oui grand'père, c'est toi. » Or, ce n'était sûrement pas le grand'père, à moins que nous-même, qui n'avions pas de raison de nous emballer, nous ne nous fussions laissé illusionner au point de reconnaître dans le soi-disant grand'père un autre que lui.

*
* *

Une condition essentielle pour bien obser-

ver, c'est un imperturbable sang-froid, surtout quand la salle où l'on est réuni est dans une obscurité profonde, absolue. Les seules lueurs qui y paraissent sont les lueurs phosphorescentes plus ou moins vives, d'origine mystérieuse, qui voltigent dans l'air, tout autour et au-dessus des *sitters* ou assistants, et avec lesquelles les formes matérialisées s'éclairent pour se rendre visibles. Rien n'est plus trompeur que ces lueurs falotes dans ces ténèbres.

Nous avons tenté, à plusieurs reprises, avec quelques amis, un certain nombre d'expériences pour nous rendre mieux compte du phénomène. L'huile phosphorée remplaçait, en les imitant assez exactement, les lueurs qui se produisent spontanément dans les séances de matérialisations. Celui de nous qui jouait le rôle de l'esprit, promenait sa petite bouteille en l'air, à droite, à gauche, en haut, en bas. Nous essayions de deviner dans quelle direction, à quelle distance elle était de nous. A tout instant, nous nous trompions de la façon la plus grossière. C'en était stupéfiant.

Songez à toutes les causes d'erreur ci-devant mentionnées — et vous remarquerez que nous n'avons pas fait entrer en ligne de compte la fraude voulue, si fréquente pourtant, et si facile, d'ailleurs, vis-à-vis surtout des novices —

et dites s'il est besoin de prêter aux manifestations une attention qui ne soit jamais en défaut; dites s'il est nécessaire d'être circonspect dans ses affirmations, à moins d'avoir assisté à de très nombreuses expériences, et d'avoir poussé l'investigation et les mesures de précaution jusqu'à l'extrême limite compatible avec les conditions où les phénomènes peuvent avoir lieu. Il faut se garder de soi-même et de l'intensité de son désir : auto-suggestion. Il ne faut pas moins se mettre en garde contre la volonté des autres, médiums, assistants ou invisibles dont le dessein pourrait être de vous halluciner : suggestion étrangère. Un troisième danger, c'est l'illusion qui fait prendre un objet pour un autre, un esprit inconnu pour un esprit connu, un simulacre ou une ombre de corps pour un corps tangible comme le nôtre.

Pour peu qu'on ne tienne pas compte, toujours, des multiples causes d'erreur qui se rencontrent inévitablement dans l'étude de ces manifestations insolites et incompréhensibles; qu'on néglige les précautions reconnues nécessaires, on risque d'être, ou sa propre dupe, ou celle de malhonnêtes gens qui se font un jeu de la naïveté humaine, et ne craignent pas de spéculer sur les sentiments les plus sacrés. Même si tout se passe loyalement, on n'en est pas moins,

pour peu que l'on s'oublie, exposé à perdre tout le fruit d'un long et pénible travail. Sitôt, en effet, qu'on s'aperçoit, de soi-même, ou en suite d'objections faites par d'autres, qu'on a laissé la porte ouverte à une possibilité, si faible soit-elle, de mystification, le doute s'empare de l'esprit, et tout, pêle-mêle, le vrai et le faux, ce qui est de bon aloi et ce qui ne l'est pas, est également remis en question. Tout est à recommencer, à moins que le découragement ou le dépit s'en mêlant, on ne préfère, dans sa mauvaise humeur, tout rejeter, tout nier en bloc et ne plus se soucier de la solution d'un problème si ardu. N'eût-il pas mieux valu, connaissant l'importance du sujet et ses difficultés, se placer tout de suite dans des conditions qui vous missent à l'abri de la fraude, de l'erreur, de l'illusion?

Est-ce trop d'insister aussi longuement sur ces choses. Nous ne le pensons pas. Plus on sera sévère, plus on éliminera sans pitié ce qui doit l'être, plus vite on atteindra le but poursuivi. Point d'à peu près. Ils seraient fatals. Seules, la netteté et la précision peuvent satisfaire une intelligence éprise de vérité, mais armée en même temps contre les surprises d'une crédulité puérile.

*
* *

Faut-il ranger parmi les phénomènes de matérialisation l'écriture entre ardoises? On a cru, et beaucoup sans doute croient encore, que ce genre d'écriture n'est possible que par la matérialisation partielle, entre les deux ardoises, d'une main qui y saisirait le bout de crayon qu'on a eu soin d'y déposer, et s'en servirait à notre manière. Il est peu probable, toutefois, que les choses se passent de cette façon. Le contact immédiat du médium ou de l'esprit avec l'ardoise ou le crayon ne semble pas nécessaire. Ce qui se passe dans le monde invisible est soumis à une loi naturelle aussi bien que ce qui se passe dans le nôtre. Or, serait-ce une loi naturelle celle qui permettrait à une main matérialisée de pénétrer entre deux ardoises séparées par un espace qui ne dépasse pas un seizième de pouce, et d'y saisir, pour s'en servir, un fragment de crayon qu'on aurait eu soin d'y déposer au préalable?

Les principales méthodes à l'usage des opérateurs spirituels seraient basées sur l'électricité et le magnétisme. L'écriture entre ardoises se produirait de la même manière qu'une dépêche télégraphique. Que A, par exemple, qui demeure à Genève, veuille communiquer avec B. établi à Paris, il n'aura nul besoin de franchir la distance qui sépare la première ville de

la seconde. Il lui suffira de manier convenablement l'appareil télégraphique qui les relie l'une à l'autre. Toute lettre, tout mot transmis par lui, seront exactement répétés à l'autre bout du fil.

Ainsi en serait-il dans le monde des esprits. Celui qui désire adresser un message à la terre par l'écriture sur ardoises, commencerait par établir un courant magnétique positif de son ardoise au médium et de celui-ci à l'ardoise terrestre. Une fois, ce rapport assuré, tout mouvement exécuté sur l'ardoise spirituelle, se répercuterait fidèlement sur celle terrestre, de même que les mouvements de l'appareil télégraphique transmetteur font sur l'appareil récepteur. La différence — elle est importante— entre les deux modes de communication, c'est que nous avons besoin pour la transmission de nos dépêches, de fils conducteurs dont les esprits, eux, se passeraient fort bien. Qui sait d'ailleurs si de nouveaux progrès ne nous permettront pas, dans un avenir prochain, de rivaliser avec les invisibles, et de télégraphier d'un point à un autre sans autre intermédiaire que l'air ou l'éther ?

Une autre méthode utilisée par les esprits serait la suivante : ils prépareraient à l'avance de l'écriture ou des images en quantité suffi-

sante pour en couvrir l'ardoise du médium sur laquelle ils transporteraient ensuite ou transcriraient le tout, en bloc, dans un instant.

Pour réussir cette expérience, il serait nécessaire, en premier lieu, de spiritualiser l'ardoise, c'est-à-dire de la pénétrer de substance spirituelle ; ils devraient, en second lieu, diviser le fragment de crayon en une poussière très fine et l'étendre uniformément sur toute la surface de l'ardoise [1].

Il nous est impossible actuellement de vérifier si ces théories sont conformes ou non aux faits. Dans l'affirmative, le phénomène de l'écriture sur ardoises ne rentrerait pas dans la catégorie des matérialisations ; il appartiendrait plutôt à la même série que les photographies. Dans la négative — et c'est l'opinion de nombreux observateurs, — il y aurait, au contraire, une matérialisation, au moins partielle, de l'auteur du message.

*
* *

Un fait qui se rapproche du précédent, mais où une certaine matérialisation semble plus probable, ce sont les empreintes de mains et de pieds marquées, soit sur la surface intérieure

[1] *Neue spiritualistische Blätter*, 10 août 1893.

d'ardoises liées ensemble, soit dans de la terre molle, soit dans de la farine. Le professeur astronome Zöllner a fait à ce sujet des expériences décisives. Entre des ardoises qui lui appartenaient et qu'il tenait sur ses genoux, il a obtenu de ces sortes d'empreintes. Les conditions dans lesquelles il opérait, non seulement excluaient toute possibilité de supercherie, mais encore étaient telles que les résultats constatés sont radicalement inexplicables par aucune des lois physiques connues. Le professeur Wagner, un des collègues de Zöllner, avait de son côté scellé deux ardoises, après s'être auparavant assuré qu'elles étaient absolument nettes. Lorsque, après une certaine attente, il en avait enlevé le cachet demeuré intact, et écarté les ardoises l'une de l'autre, il y avait trouvé à la surface intérieure une empreinte du même genre.

Le phénomène peut sembler plus simple, quant il se produit dans de la terre molle ou dans de la farine. Il ne s'explique pas mieux, cependant, à moins d'y faire intervenir, comme dans le premier, des forces et des intelligences non encore cataloguées par la science officielle. Les faits auxquels nous avons affaire ici ne sont pas de ceux, en effet, dont il est loisible de se défaire en alléguant l'hallucination des obser-

vateurs, puisqu'ils laissent des traces dont chacun peut se rendre compte. Ils offrent, en outre, ceci de particulier, que si l'œuvre est indéniable et implique l'ouvrier, celui-ci, toutefois, demeure invisible, et, au lieu de paraître sur la scène, reste caché dans la coulisse. On ne se fût pas douté de sa présence ni même de son existence, si l'on n'avait sous les yeux le résultat de son travail, l'empreinte de sa main ou de son pied.

On ne saurait non plus arguer de la fraude: soutenir, par exemple, que c'est la main ou le pied du médium qui s'impriment, soit sur la surface recouverte de suie de l'ardoise, soit dans l'une quelconque des substances qu'on emploie dans ces expériences. Car, la forme des empreintes et leur grandeur diffèrent en bien ou en mal, en plus ou en moins, de la forme et de la grandeur des pieds et des mains du médium.

Ce ne sont pas seulement les membres que les forces de l'au delà viennent ainsi imprimer dans la matière. Des figures ont été obtenues par le même procédé. Si très souvent on ne voit pas les opérateurs ni l'action au moment où ils l'accomplissent, d'autres fois, soit qu'il y ait plus de matière en eux, soit que le mode vibratoire en soit modifié, ils se rendent visibles et permettent qu'on assiste à leurs manipulations.

Mieux encore, on en a vu fréquemment se former peu à peu, et de nuage vaporeux ou d'ombre se développer de façon à prendre toutes les apparences d'une figure, d'une main, d'un pied humains. Ils s'évaporent ensuite comme ils se sont condensés. Si compliqué que soit ou paraisse un travail de ce genre, il ne demande pourtant à ces étranges manipulateurs que fort peu de temps. La matière, entre leurs mains ou sous leur volonté semble douée d'une malléabilité et d'une plasticité merveilleuses. On dirait que, dans certaines conditions particulièrement favorables, ils n'ont qu'à lui commander pour être aussitôt obéis, soit pour la dissolution soit pour la formation d'un de ces membres ou de ces corps étranges et éphémères. Des observateurs malintentionnés se sont parfois avisés de saisir une main ou un bras qui se montraient à eux, croyant surprendre le prétendu médium en pleine fraude. Mais main ou bras ont fondu sous leur étreinte comme un morceau de glace au contact d'un brasier ardent. Ils croyaient tenir quelque chose. Ils ne tenaient que le vide. Quelquefois, par contre, la main mystérieuse vient d'elle-même se placer dans celle d'un des assistants et lui permet d'en suivre la disparition progressive. Hallucination suggessive, dira-t-on,

L'objection aurait quelque apparence de raison, sans les empreintes ou autres actes matériels qui témoignent irrécusablement en faveur de la réalité objective du phénomène.

* * *

Malgré les garanties qu'offrent ces empreintes, et les preuves palpables de réalité objective qu'elles portent en elles, M. E. de Hartmann, le célèbre protagoniste de l'Inconscient, n'en essaie pas moins de les expliquer par l'hallucination, comme il fait du reste de la plupart des autres phénomènes spirites. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ses théories. Leur exagération, jointe à l'application fautive qu'il en fait en bien des cas, en réduit singulièrement la valeur, pour ne pas dire qu'elle leur ôte tout caractère sérieux. Qui trop veut prouver ne prouve rien. La critique, surtout si l'on entend qu'elle soit serrée, sévère, péremptoire, est tenue à l'observation de certaines règles, dont elle ne s'écarte pas impunément. On ne se joue pas de la logique ni de la raison. M. de Hartmann, malheureusement pour son œuvre, l'a trop oublié, soit en mutilant les faits qui, décidément, ne cadraient pas avec son hypothèse, soit en négligeant de parti pris ceux qui ne se pliaient pas à cette opération à la Procuste, soit

enfin en poussant au delà de toute vraisemblance un principe juste en soi.

Si les empreintes laissées par les invisibles sont de nature telle qu'on ne puisse sérieusement mettre en question ni leur réalité ni leur origine, d'autres manifestations du même ordre sont plus positives encore et plus irrésistibles. Ce sont des membres qui, matérialisés tout entiers, se moulent dans le plâtre ou dans la paraffine.

Voici comment on procède dans ce genre d'expériences : On apporte dans la salle de réunion deux seaux remplis, l'un d'eau froide, l'autre d'eau bouillante, à la surface de laquelle nage une couche de paraffine fondue. Se présente-t-il une main matérialisée, on demande que l'invisible à qui elle appartient veuille bien la plonger un instant dans la paraffine, et de là dans l'eau froide. On répète cette opération à plusieurs reprises. Il se forme ainsi sur la main une sorte de gant. Lorsque l'épaisseur en est jugée suffisante, la main matérialisée s'en retire, à sa manière, abandonnant aux investigateurs un moule parfait, qu'on remplit de gypse ou de plâtre. Si l'on replonge ensuite le tout dans de l'eau bouillante, la paraffine se liquéfie, laissant à nu le plâtre, reproduction exacte de la forme du corps qui avait primitivement rempli le moule.

Cette expérience, exécutée dans des conditions rendant la fraude impossible, ne serait-elle pas la condamnation la moins équivoque de toutes les théories hallucinatoires imaginées pour expliquer les phénomènes spirites ? Oui, assurément. Mais se prête-t-elle à des conditions aussi strictes ? Lorsque William Denton, professeur de géologie, bien connu aux États-Unis, obtint, lui premier, en 1875, des doigts ainsi moulés, ce ne fut qu'un cri parmi les détracteurs du spiritualisme moderne. Sûrement, il y avait supercherie ; le médium préparait lui-même à l'avance ces moules, les apportait avec lui dans les séances, et là affirmait aux spectateurs ahuris qu'il venait de les obtenir à l'instant. Pour parer à cette objection, le professeur William Denton pesait la paraffine avant la séance, et, celle-ci terminée, il mettait sur le plateau de la balance, d'abord les moules recueillis, puis ce qui restait de la paraffine dans le vase. La somme des deux poids se trouvait égale au poids de la masse totale pesée avant l'expérience. Ce mode de vérification, renouvelé à plusieurs reprises, en public, devant de grandes assemblées, et par des comités choisis par elles — à Boston, à Charlestown, à Portland, à Baltimore, à Washington, etc. — ne s'est jamais trouvé en défaut. Le résultat a

toujours fait ressortir la loyauté du médium et des expérimentateurs.

Cependant on reprenait : Est-ce que le médium, profitant de l'obscurité de la salle, ou de son isolement dans le cabinet, ne distrairait pas, de ses mains et de ses pieds, une partie de la paraffine pour la cacher, de manière à ce qu'on ne retrouvât à la fin de l'expérience que la quantité apportée par les investigateurs ?

Comment répondre à cette nouvelle objection ? On organisa une vingtaine de séances dans lesquelles le médium était enfermé en un sac serré fortement autour de son cou. Comment, dans cette position, eût-il fait usage de ses mains ou de ses pieds pour frauder ? Cependant les résultats furent les mêmes qu'auparavant. Les formes se produisaient en présence et sous les yeux d'un comité nommé par le public.

Cela ne suffit pas à convaincre les sceptiques. On prétendit que le médium décousait peut-être, puis recousait une partie du sac, et que, dans l'intervalle, il utilisait ses mains pour mener à bien le phénomène attendu, quoiqu'aucun des comités chargés de la surveillance n'eût jamais rien remarqué de pareil.

Qu'imaginer pour réduire à néant, d'un coup, toutes les objections possibles, et fournir

la preuve la plus irrécusable de la bonne foi du médium et de l'authenticité de la manifestation? On exigea du phénomène qu'il se produisît dans une caisse fermée à clef, où le sujet n'eût pas accès. L'expérience ainsi tentée réussit pleinement : une forme de main se trouva dans le seau d'eau froide de la caisse, ainsi qu'en témoigne le compte rendu du comité, nommé à l'effet d'assister à l'expérience et de certifier les résultats obtenus, quels qu'ils fussent, positifs ou négatifs.

Que dire après cela ? Que la nouvelle venait d'Amérique, le pays par excellence, du humbug ? La prétention ne serait qu'à peine soutenable, si nous nous trouvions en présence d'un fait isolé. Mais en somme il ne s'agit là que d'un cas particulier, entre beaucoup d'autres de même nature, obtenus dans des conditions très diverses qui peuvent se résumer ainsi : 1° Le médium est isolé, et la force agissante invisible ; 2° le médium est sous les yeux des assistants, la force agissante restant toujours invisible ; 3° la force agissante se montre aux assistants et le médium est isolé ; 4° enfin, la force agissante et le médium sont également visibles.

Le fait en lui-même est des plus remarquables, et ce qui, outre les précautions prises, en

assure la parfaite sincérité, ce sont les difficultés insurmontables qu'offrirait à une main ou à un pied humains le retrait d'une forme ainsi produite, à supposer que le médium voulût frauduleusement imiter le phénomène. Essayez-le, vous serez tôt convaincus. La chose ne serait possible que si l'on prenait la forme de la main par petits fragments successifs qu'on adapterait les uns aux autres, l'opération achevée. Mais, dans ce cas, on verrait les points de suture des divers morceaux ainsi rapprochés, et jamais la main n'aurait la perfection de formes qu'offrent quelques-unes de celles obtenues tout d'une pièce dans la paraffine.

On est donc en droit d'affirmer, d'une manière absolue, que des mains et des pieds matériels, qui ne sont pas les mains ni les pieds du médium, apparaissent dans les séances organisées dans ce but; que, durant leur existence éphémère, ils se trempent et se retrempent tour à tour dans de la paraffine fondue et dans de l'eau froide, façonnant de cette manière un moule qu'après leur retrait on peut remplir de plâtre. Celui-ci solidifié, donne la forme et la grandeur exactes d'une main ou d'un pied qui n'appartiennent à aucun de ceux vivant actuellement sur notre terre. Tel est le fait. Quelle explication en donner?

Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'une création *ex nihilo*. Rien ne se crée de rien. La substance de tous les êtres corporels existe, soit dans l'atmosphère qui sert d'enveloppe à notre globe, soit dans ce globe lui-même, soit dans les corps qui en sont issus. Mais comment cette substance se condense ou s'organise-t-elle ? Sous l'action de quelles forces inconnues, et par quelles volontés mystérieuses ? Quelle est la puissance d'attraction, l'affinité chimique qui réalisent ces formes transitoires, pour les laisser s'évanouir l'instant d'après ?

A en juger d'après les apparences, ces formes sont de véritables organismes vivants. Qu'on les touche, qu'on les regarde qu'on les examine à la loupe, au microscope même, on retrouve en eux tous les détails d'une main ou d'un pied d'homme : les ongles, la peau et ses sillons, les articulations, etc., rien n'y manque. Or, si, scientifiquement, la vie ne sort que de la vie, nous sommes autorisés à conclure que l'origine de ces membres doit être cherchée dans un être animé. S'il est vrai, d'autre part, toujours d'après la science, que tout être né a pour parents des individus appartenant aux mêmes espèces que lui, et auxquels il ressemble, ne sommes-nous pas également en droit d'affirmer que les mains ou les pieds qui se

forment et se manifestent dans les séances spirites, sans qu'on aperçoive toujours le corps dont ils dépendent, appartiennent néanmoins à des créatures qui sont nos pareilles?

Mais d'où viennent-elles? Appartiennent-elles à la terre, et vivent-elles de notre vie? Et dans l'affirmative, serait-ce le médium, seul ou concurremment avec les assistants, qui appellerait à l'existence les mains ou les pieds se matérialisant à la vue des observateurs?

Cela n'est pas impossible, puisque le dédoublement de l'homme est un fait avéré. Nous en avons cité des exemples. Toutefois, lorsque l'être sort pour ainsi dire de lui-même, et de *un* devient *deux,* le double ou l'image est la reproduction exacte de l'original. Qui voit l'un voit l'autre. Si donc les mains ou les pieds anormaux dont nous parlons avaient constamment la forme et la grandeur, même approximatives, de ceux du médium, on serait jusqu'à un certain point fondé à soutenir qu'il en est lui-même l'auteur ou le créateur. Mais il n'en est rien. Les mains et les pieds qui apparaissent sont extrêmement variés sous tous les rapports. Il y en a qui sont d'un enfant, d'autres qui sont d'une femme, d'autres, enfin, qui sont d'un homme. Et si la plupart ne dépassent guère la moyenne humaine, quelques-

uns sont d'une taille tout à fait extraordinaire. Le médium ne saurait donc être l'unique cause d'un phénomène aussi divers. Et même en admettant qu'il se dédouble quelquefois, ce dédoublement, à nous en tenir aux choses positives et connues, n'expliquerait qu'une mince fraction des faits constatés et contrôlés.

Nous sommes donc, de toute manière, amenés à chercher ailleurs. Mais existe-t-il quelque part des êtres qui nous soient de tous points semblables, et dont l'organisme corporel, qu'il soit ou non plus éthéré que le nôtre, en conserve néanmoins tous les linéaments? L'étude que nous poursuivons, l'examen des manifestations spirites nous ont conduits à admettre que ceux qui meurent gardent dans la vie d'outre-tombe, non seulement leurs sentiments et les pensées dont ils s'étaient nourris sur terre, mais aussi un certain corps très ténu, le corps spirituel, le périsprit, si l'on veut, susceptible de modifications plus ou moins étendues, susceptible aussi de se concréter dans une mesure qui varie, selon que les circonstances sont plus ou moins favorables. Ne serait-ce pas chez eux que nous devrions chercher et que nous trouverions les véritables auteurs des phénomènes, dont le médium ne serait que le moyen ou la condition?

Tout d'abord, il résulte de presque toutes les expériences tentées dans ce but que la cause du phénomène se donne toujours pour un désincarné, un esprit dépouillé de son corps charnel. Or, lorsque des milliers et des milliers de témoignages concourent unanimement à la même fin, n'est-il pas philosophique et logique de les prendre en très sérieuse considération? Si, à cette unanimité, déjà bien remarquable, se joignent d'autres raisons de croire et d'affirmer, comment ne s'établirait-il pas à ce sujet une entière certitude? Eh bien, n'avons nous pas vu, soit par le langage articulé, soit par l'écriture, soit par la photographie, etc., médianimiques éclater à nos yeux les preuves les plus palpables de l'origine extra-terrestre des communications et manifestations spirites? Ce n'est donc pas à la légère que nous attribuons les faits dont il est ici question, à la même cause à laquelle nous avons été conduits par nos études antérieures? Mais comment s'expliquer qu'un corps éthéré, fluidique, comme l'on dit dans certains milieux, se condense ou se matérialise au point de devenir tangible, visible, pondérable?

A l'origine de toute vie, il y a un germe, et dans tout développement organique, *une idée directrice,* suivant laquelle les cellules se multi-

plient, se différencient, naissent, vivent et meurent tour à tour. N'est-ce pas aussi suivant cette même idée directrice que les substances nutritives se partagent dans les divers organes, chacune allant prendre la place qui lui est assignée ?

Dans la matérialisation, il se passerait quelque chose d'analogue. Le germe, ce serait le périsprit; l'idée directrice, la volonté consciente et réfléchie de l'esprit. Celle-ci, soit qu'elle prenne dans l'atmosphère ambiante les matériaux qui lui sont nécessaires, soit qu'elle les puise dans l'organisme du médium, les dirigerait vers l'organe qu'elle voudrait rendre tangible et les y accumulerait en quantité suffisante pour lui donner toutes les apparences extérieures d'un organe normal. Comment et par quels moyens, elle arrive à soustraire au médium une partie de sa substance, comment et par quels moyens elle la lui restitue après l'avoir utilisée, là est le mystère. Mais qu'il y ait une action qui se rapproche de celle-là, qu'il y ait une sorte de succion qui diminue le médium au profit momentané du corps spirituel de l'esprit, en voie de se matérialiser, cela ne semble pas pouvoir être mis en doute. On a, pour s'en assurer, pesé des sujets avant, pendant et après les expériences, et constaté d'un

moment à l'autre des différences de poids énormes. Il ne pouvait y avoir d'erreur. Une balance automatique ne se laisse ni suggestionner ni halluciner, pas plus qu'une plaque photographique.

Ainsi toujours, la médiumnité, de quelque nature spéciale qu'elle soit — voyante, auditive, à incarnation, etc. — nous entraîne dans le monde des esprits. Franchissons la dernière étape : la matérialisation complète d'un organisme tout entier.

Une forme, constituée de telle sorte qu'on la confondrait facilement avec celle d'un habitant de notre monde, paraît tout à coup dans un milieu où rien, auparavant, ne faisait soupçonner sa présence, pour en disparaître bientôt comme elle y était venue, sans qu'on sache ni d'où elle était sortie, ni par où elle s'est échappée.

Étranges visiteurs, ceux-là ; ils vont et viennent au milieu du cercle, parlant à celui-ci ou à celui-là, serrant amicalement la main d'un autre, lui caressant les joues ou les cheveux, etc. Tout en eux sent le mystère. On ne s'explique pas plus leur apparition que leur disparition. Ils sont et ne sont plus dans le même moment.

Il leur arrive pourtant de s'évanouir avec une lenteur voulue, comme pour permettre aux

assistants de voir la marche progressive de leur dissolution.

Combien ne serait-il pas intéressant de suivre dans tous ses détails le double mouvement de formation et de déformation de ces organismes transitoires? Il faudrait essayer, à l'aide de médiums voyants de premier choix ou de somnambules réellement lucides, d'assister à l'afflux des particules matérielles infiniment petites qui, prises au médium, aux assistants ou au milieu ambiant, se pressent de toutes parts, en bataillons serrés, vers l'esprit qui cherche à matérialiser son corps spirituel. Elles obéissent évidemment à une attraction qui, mystère pour nous, est, sur elles, d'une puissance irrésistible.

Il ne serait pas moins curieux d'observer la dissociation des éléments multiples qui entrent dans leur composition, et qui, l'expérience terminée, retournent, chacun, dans le milieu d'où ils avaient été tirés. Nous ne sachions pas qu'on se soit nulle part appliqué à cette étude d'une manière suivie et approfondie. L'expérience, cependant, en vaudrait bien la peine. Celui qui l'entreprendrait et la réussirait, aurait rendu à la science un service d'une importance capitale. Cela se fera sans doute un jour. Et alors, mais alors seulement, la solution rationnelle du problème de la matérialisation sera proche.

La connaissance générale de la matière, de son mouvement, des forces auxquelles elle est soumise, etc., en profiteraient également dans une très large mesure. La tâche est complexe, certes, et hérissée de difficultés, mais si belle et si séduisante qu'on ne comprend guère qu'elle n'ait pas encore tenté quelque chercheur épris de nouveau et d'inédit.

On a naturellement élevé contre les matérialisations du corps entier toutes les objections faites aux matérialisations partielles. On y a vu des supercheries très habiles, ou des illusions qu'on s'expliquait par le désir intense des spectateurs de voir et de reconnaître en la forme quelconque qui leur apparaissait, l'un ou l'autre de ceux d'entre leurs bien-aimés partis pour l'autre monde. Qu'on ait formulé des doutes à cet égard, cela est de tous points légitime; mais qu'on se soit refusé pendant de longues années à un examen sérieux et approfondi de la question, cela n'est ni sérieux ni scientifique. A mesure que le temps s'écoule, on revient, du reste, et des négations premières et des préventions injustifiées qui les avaient motivées. Les matérialisations acquièrent droit de cité dans la science. Les faits bien constatés, les preuves positives à l'appui de leur réalité, triomphent à la longue des préjugés et des ré-

sistances les plus invétérées, aussi sûrement que la lumière dissipe les ténèbres.

*
* *

La matérialisation présente de très nombreux degrés, comme les états de la matière elle-même. Ainsi qu'il existe des différences de densité ou de matérialité énormes entre les divers corps que nous connaissons : métaux, minéraux, végétaux, liquides et gaz, ainsi en existe-t-il entre les corps anormalement formés dans les réunions spirites.

Tout récemment, il y a eu à Berlin deux séances de matérialisation dans l'obscurité avec le médium suédois, Mme d'E... Les formes matérialisées ne s'y sont pas aussi complètement dégagées ni concrétées qu'il est arrivé en d'autres circonstances. M. E. Wittig, des « *Psychische Studien,* » qui y assistait, raconte, entre autres, que tout à coup sa femme et lui aperçurent par terre, tout près de leurs pieds, une lueur blanche, de la grandeur d'une assiette, qui sans cesse allait se mouvant de côté et d'autre, et qui, après environ vingt secondes, soudain s'éleva en l'air, d'un trait, verticalement, à la façon d'un ressort qui se détend, et pareille à une traînée lumineuse d'une dizaine de centimètres de large. Là, elle se développa

en une forme féminine qui vint se placer à côté de lui. Elle était enveloppée d'une sorte de voile blanc, replié sur la poitrine. A un moment donné, elle écarta le voile, et il aperçut une figure, noire comme de l'ébène, dont les contours étaient visibles grâce à l'enveloppe blanche qui l'éclairait. Après quelques secondes, durant lesquelles Wittig eut le temps d'observer certaines particularités la concernant, elle tendit la main à une dame, assise à côté de lui, puis se retira dans le cabinet, auprès du médium.

Les deux cas suivants, observés par Crookes, sont plus satisfaisants à tous égards. Les formes qui apparaissent sont vues de tous, elles accomplissent de certains actes physiques; enfin, point très important, elles se manifestent, non dans l'obscurité comme la première, mais à la pleine lumière du jour, c'est-à-dire dans des conditions où le contrôle, plus facile, peut être aussi plus rigoureux.

« Au déclin du jour, raconte-t-il, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, obscure, demi-transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croi-

sée, et cette forme agitait le rideau avec sa main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit et les rideaux cessèrent de se mouvoir. »

« Le cas qui suit est encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, M. Home était le médium. Une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon, et ensuite glissa dans l'appartement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et en même temps on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants ; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut [1]. »

Nous avons assisté personnellement à un assez grand nombre de séances de matérialisations, tant obscures que demi-obscures. Nous y avons vu des formes très diverses : hommes, femmes et enfants, enveloppés pour la plupart — non tous — de ces grands voiles blancs flottants dont on revêt généralement les fantômes. Quelques-uns portaient un costume complet, destiné, semble-t-il, à les faire plus faci-

[1] William Crookes, *Force psychique*, p. 165-166.

lement reconnaître. Un soir même sortit du cabinet du médium une jeune dame en toilette de bal, ou quelque chose d'approchant. Ce n'était sûrement pas le médium. Nous pouvons assurer, d'autre part, qu'elle n'était pas dans le cabinet au moment où la séance commençait, et qu'elle n'a pas pu y entrer du dehors par les voies normales. Les précautions que nous prenions étaient des plus sévères. Nous ne voulions pas être dupes.

Mais si nous ne craignons pas d'affirmer la parfaite authenticité du phénomène, en tant que phénomène, nous devons à la vérité de dire aussi que nous n'avons jamais pu reconnaître, dans aucun de ces fantômes, une ressemblance quelconque avec l'un ou l'autre de ceux que nous avons perdus et que nous désirions voir. De ces seules expériences, en ce qui nous concerne, nous ne pourrions donc pas conclure au retour des morts parmi nous. Toutes ces figures nous étaient étrangères et inconnues. D'autres, plus heureux, saluaient dans les fantômes qui se promenaient dans le cercle en s'éclairant de lueurs plus ou moins vives, qui un parent, qui un fils ou une fille, qui un ami.

En France, d'ailleurs, les médiums à matérialisations sont très rares et, en général,

insuffisamment développés, alors qu'ils sont légion (!) aux États-Unis. Quarante, cinquante formes d'esprits différents s'y manifestent dans le cours d'une seule séance. C'est plus que merveilleux.

Mais entre toutes les expériences de ce genre, il n'en est pas de plus remarquables que celles faites par Crookes avec miss Florence Cook. Le récit qu'il en fait est si extraordinaire que pour beaucoup de ceux mêmes qui ont vu des matérialisations, il n'est qu'à peine croyable. Cette Katie King qui se promène en pleine lumière, au milieu du cercle formé par les assistants ; qui s'entretient avec eux ; qui raconte de longues histoires aux enfants du savant ; qui permet à celui-ci, sur sa demande, de la prendre dans ses bras pour bien s'assurer qu'elle n'est pas un vain fantôme ; qui se laisse ausculter par lui pour qu'il ne lui reste aucun doute sur l'identité de son organisme et du nôtre ; qu'on photographie, soit seule, soit avec son médium, soit avec son hôte, soit avec tous les deux à la fois ; qui apparaît et disparaît en un moment pour réapparaître l'instant d'après; à qui Crookes coupe une mèche de cheveux, de vrais cheveux ; qui distribue, avant son départ définitif, des lambeaux d'étoffe, coupés dans ses vêtements, à tous ceux qui assistent à sa

dernière séance, et d'un coup de pouce répare les dégâts ainsi faits, etc. : le tout chez le savant lui-même dont l'appartement à coup sûr n'était pas truqué,..... cela est si fantastique, si en dehors de tout ce que nous aurions imaginé que malgré soi, le premier mouvement est de mettre en doute l'intégrité intellectuelle du savant qui raconte de pareilles choses. Il ne faut rien moins, pour qu'on se rassure et reprenne confiance, que toute l'autorité de son nom et de sa science, toute l'honnêteté scientifique qu'on lui connaît, toutes les précautions prises, jointes au témoignage concordant de ceux qui, avec lui, ont été les heureux spectateurs de ces phénomènes merveilleux. Et encore si lui seul, avec ses amis, avait obtenu de semblables manifestations, ne se défendrait-on que difficilement de la pensée d'une mystification colossale. Mais, comme ailleurs, on a observé des faits analogues, quoique de moindre intensité, comme on les observe tous les jours [1], il faut se rendre à l'évidence : la matérialisation existe. Crookes n'est pas un halluciné, ni encore moins, comme on l'a charitablement insinué, un dégénéré ou un dément.

Quant aux figures, puisque souvent elles re-

[1] Se rappeler entre autres les nombreuses expériences faites avec Eusapia Paladino.

produisent à s'y méprendre les traits de ceux qui sont morts, la logique ne veut-elle pas qu'on en conclue, une fois de plus, le retour parmi les vivants de tant de chers disparus. Que la chose paraisse vraisemblable ou non, peu importe ! pourvu qu'elle soit vraie !

Nous n'insisterons pas davantage sur les matérialisations et les particularités qui les accompagnent. Ceux qui voudront des détails plus complets les trouveront aisément dans les nombreux ouvrages qui traitent du spiritisme.

* * *

Nous sommes loin, bien loin d'avoir tout dit, soit pour soit contre le spiritisme. Bien des points auraient eu besoin de développements plus étendus ; d'autres que nous avons plus ou moins complètement laissés dans l'ombre mériteraient une étude approfondie.

Quelle que soit cependant l'imperfection de ce travail, ou son insuffisance, les faits qui y sont rapportés et discutés nous paraissent complètement justifier la conclusion affirmative que nous n'avons pu nous empêcher d'en tirer. Oui, encore une fois, l'âme survit à la mort du corps et, dans certaines conditions déterminées, communique avec les vivants de la terre.

Sans doute, bien des questions embarras-

santes se posent encore à l'esprit non entièrement satisfait. De nombreuses et terribles difficultés restent à résoudre. Rien ne servirait de se le dissimuler.

Sans doute aussi, dans ce domaine, nul témoignage, d'où qu'il vienne, ne suffit pour porter la conviction dans l'esprit de celui qui n'a pas personnellement expérimenté. On met en suspicion involontaire, non pas la bonne foi des investigateurs, mais leur discernement. Nous étions si loin de prévoir des résultats pareils à ceux dont les tables tournantes et parlantes ont été l'origine première, que nous nous accrochons désespérément à tout ce qui nous donne une excuse, si faible soit-elle, de ne pas nous rendre à l'évidence.

Situation d'esprit déplorable, soit, mais dont il faut tenir compte, ne fût-ce que pour ne pas condamner trop sévèrement ceux qui nient faute d'avoir étudié la question; ou ceux qui, l'ayant étudiée, ne sont pas cependant arrivés aux mêmes conclusions que nous. Crookes lui-même, qui a été témoin des phénomènes les plus extraordinaires, qui avait, par conséquent, des raisons majeures, semble-t-il, pour croire aux esprits et à leur action, Crookes ne dit-il pas : « Nous soutenons qu'on n'a encore prouvé que d'une manière insuffisante qu'il

existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, et qu'on n'a donné aucune espèce de preuve que ce sont les esprits des morts. »

De stériles récriminations ne changeraient rien à un pareil état de choses, au contraire. Pour amener à résipiscence les hommes de bonne volonté et de loyauté, il n'est qu'un moyen : être de plus en plus sévères dans le choix des preuves destinées à étayer le spiritisme ; passer au crible d'une logique impitoyable tous les faits ainsi que toutes les communications qui prétendent à une origine extra-humaine.

Ce qu'il faut aussi, c'est de savoir écouter sans fanatisme toutes les objections opposées aux théories auxquelles on est soi-même attaché : c'est d'avoir le respect de ses adversaires.

Tout fait présente plusieurs faces, et selon celle sous laquelle on le regarde, il dit des choses très différentes. Et puis, quel trouble jeté dans les esprits par les expériences si variées de l'hypnotisme, du magnétisme, de la suggestion mentale, du somnambulisme lucide, du dédoublement de la personnalité, etc., etc.

Ces choses sont trop diverses et trop nouvelles pour qu'on puisse dès maintenant y voir bien clair. On n'en est encore qu'à l'analyse.

On dissèque les faits ; chacun apporte son hypothèse explicative. Laissez au temps faire son œuvre. Quand on aura assez ajouté expérience à expérience, sans liens les unes avec les autres, on en viendra à la synthèse, seule capable de faire pénétrer la lumière dans le chaos actuel et d'établir des conclusions générales.

Pour vaincre enfin, toutes les hésitations et toutes les résistances, il faut multiplier, non pas des faits spirites quelconques, mais les preuves d'identité, les preuves d'identité externes autant qu'internes, claires et nettes, assez précises et assez complètes pour ne laisser place à aucune échappatoire. Ce devrait être le but de tous les chercheurs spirites et de tous les médiums.

*
* *

S'il nous avait été donné par cette série d'études de donner à quelques-uns de ceux qui contestent les faits spirites, le désir de s'y intéresser activement ; si nous avions pu, d'autre part, convaincre quelques-uns des fanatiques du spiritisme — il y en a ! — de la nécessité d'une plus large tolérance envers ceux qui sont nos adversaires, et d'une moindre crédulité vis-à-vis des affirmations qui prétendent à une origine spirituelle, nous estimerions n'avoir perdu ni notre temps ni notre peine, et notre ambition serait satisfaite.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Quelques mots sur la philosophie du spiritisme.

Toute science, prise dans ses origines, est plus ou moins à l'état de dispersion. Ce sont des faits isolés qui ne se rattachent à rien, dont personne n'aperçoit le lien ni les analogies. Mais les observations se multiplient, les vides se comblent, les distances se rapprochent, et, à mesure, l'ordre, la lumière, la classification se substituent au désordre, à la confusion, au chaos des premiers jours. Les groupes, les séries s'établissent, dans lesquels les faits particuliers, dociles à l'appel qui leur est fait, viennent successivement prendre la place que leur assigne la nature. Les lois qui les régissent, les différences qui les séparent, les caractères qui leur sont communs, peu à peu apparaissent clairs et nets à l'esprit du savant. Faut-il s'étonner s'il se laisse éblouir par les magnifiques résultats obtenus, et si, dans l'orgueil de triomphes aussi merveilleux qu'inattendus, il en vient à croire à sa toute-puissance, à ne vouloir tolérer à ses

côtés ni rival ni maître, à reléguer Dieu dans l'ombre, sinon à lui dénier toute existence?

Cependant les faits ni leur groupement en séries ascendantes naturelles ne suffisent point à l'explication du monde. Phénomènes transitoires, ils ne portent en eux, directement, ni leur cause ni leur fin. Aussi après les avoir étudiés sous leurs multiples aspects, et en avoir contrôlé le nombre et la variété infinis, est-on fatalement amené — la constitution de l'esprit humain le veut ainsi — à se demander d'où ils viennent, où ils tendent, ce qu'ils prouvent, ce que nous en pouvons espérer ou craindre.

Cette curiosité, qui s'applique à tous les objets de nos connaissances, ne saurait se trouver en défaut quand il s'agit des faits spirites. Après en avoir examiné longuement les formes variées et les conditions diverses sous lesquelles ils se produisent; après en avoir discuté avec soin la valeur et les causes probables, un postulat s'est imposé à nous : ils n'ont lieu et ne s'expliquent, dans leur totalité, que par l'intervention active et intelligente d'êtres extra-terrestres, les âmes de nos morts.

Mais s'il en est ainsi, si le principe spirituel qui est en nous survit au corps physique; si la tombe ne creuse pas un abîme infranchissable entre ceux qui y sont descendus et nous, les

vivants de la terre; s'il nous est possible de communiquer avec eux, et de jeter un regard surpris dans l'au delà, désormais entr'ouvert à nos yeux, — dans ce cas, une dernière et importante question mérite et appelle notre attention, celle des conséquences philosophiques et morales qui découlent pour l'homme de cette double certitude : vie future, rapports entre les deux mondes terrestre et extra-terrestre.

* * *

Parmi les savants contemporains, un grand nombre se basant sur les résultats acquis ou supposés de la science, ont abouti à la négation absolue de Dieu. A les en croire, souverain illogisme, l'univers se suffirait à lui-même. De la matière et du mouvement, ils n'en demandent pas davantage pour tout expliquer et tout comprendre. Sous prétexte de science et de philosophie scientifique, ils se perdent en des théories et des hypothèses sans fin. Nulle affirmation ne leur coûte. Ils résolvent les problèmes les plus ardus avec une sérénité qui déconcerte, et une assurance qui tient du prodige.

Que leur parlez-vous de Cause Consciente — Intelligence et Volonté tout à la fois — à l'origine du monde? Il leur paraît tout simple que la conscience sorte de l'inconscience, la

volonté de la non volonté, l'intelligence de ce qui est privé de raison. De même qu'ils posent, comme vérités démontrées, ces contre-sens logiques, ils nient, contre toute évidence, la téléologie, c'est-à-dire le but auquel tendent les choses. Qu'on considère l'univers dans son principe ou dans ses fins, ils en excluent, avec le Suprême Ordonnateur, la justice, l'amour, la liberté. Les globes gigantesques qui déroulent leurs spirales immenses dans l'étendue sans bornes, aussi bien que les hommes, atomes imperceptibles, qui s'agitent sur notre minuscule terre, subissent les mêmes lois inflexibles. Un déterminisme absolu, une fatalité invincible règlent les destinées des uns et des autres. Tout est fixé de toute éternité.

Sans doute, on veut bien le reconnaître, nous nous croyons libres et responsables. Nos faiblesses nous font souffrir, nos chutes nous pèsent. Nous aspirons au mieux, nous luttons contre le mal qui est en nous. L'idéal, pareil à un aimant subtil et tout-puissant, nous attire. Dans nos angoisses les plus douloureuses, comme dans nos joies les plus intenses, involontairement, l'âme cherche dans l'infini, tantôt un point d'appui, un secours, une consolation, tantôt *Quelqu'un* à qui adresser l'hommage de sa reconnaissance attendrie. Vaines espérances!

Dangereuses illusions ! Les cieux sont vides. Nulle voix ne répondra à notre voix. Nulle oreille n'entendra le cri de notre souffrance ni le joyeux hosannah de nos cœurs. La justice et l'injustice, l'amour et la haine, la vérité et le mensonge, la sainteté et la corruption, bref tout ce qui élève et tout ce qui abaisse, toutes les choses désirables ou haïssables au regard prévenu de l'homme, ne sont, dans la réalité, que les effets inévitables et nécessaires de lois auxquelles nulle volonté ne commande ni ne résiste. Jouets de l'inexorable et aveugle destin, nous courons tous, également, vers les ténèbres du néant. Nos efforts vers une vie morale supérieure ne trouveront nulle part leur récompense, pas plus que nos crimes le châtiment dont ils sont dignes au sens de la conscience. Ou plutôt, il n'y a ni vice ni vertu, ni méchanceté ni bonté. Les actes compris sous ces vocables ne sont que les faces diverses d'une même fatalité.

A quoi bon, dès lors, nos préoccupations et nos craintes ? Pourquoi combattre ou favoriser des instincts qui, de leur nature, sont irrépressibles ? Laissons-nous vivre. Mangeons, buvons, réjouissons-nous, suivons nos goûts et nos penchants, allons au gré de nos fantaisies, en attendant que l'abîme saisisse sa proie !

Supposez ces enseignements universellement

acceptés : quelles en seraient les conséquences immédiates pour nos sociétés civilisées? Si l'homme était réellement convaincu qu'il lui est impossible, de toute impossibilité, de vaincre les coupables tendances qui sont en lui, et par lesquelles il se sent entraîné, croyez-vous qu'il essayerait de leur opposer de la résistance? Évidemment non. Ce serait de la folie. Il s'y abandonnerait donc, et semblable à l'avalanche qui se précipite de la montagne, balayant tout sur son passage, il irait devant lui, sans se laisser arrêter par aucune considération de morale ni de justice, écartant de sa route par la ruse, la violence ou le crime tout ce qui ferait obstacle à sa marche.

On le conçoit, ce serait l'effondrement de tout l'édifice social si péniblement élevé par des siècles de luttes et d'efforts incessants. L'humanité y périrait. Au lieu d'hommes, on ne verrait plus, nulle part, que des fauves à face humaine s'entre-déchirant les uns les autres. L'état de nature, rêvé par certains philosophes, serait réalisé dans sa plénitude, chacun ne songeant plus désormais qu'à la satisfaction de ses besoins, et suivant docilement l'impulsion de ses passions.

Qu'on ne croie pas que ce tableau soit noirci à plaisir, ou que nous imaginions une hypothèse

invraisemblable pour les besoins de notre cause. Hélas! pour qui connaît l'homme à peine dégrossi, pour qui sait les appétits furieux et les envies mal dissimulées de certains milieux où se prêche couramment le nouvel évangile, le doute n'est pas possible. Entendez les sourds grondements qui s'élèvent de partout, plus menaçants de jour en jour; rappelez-vous les odieux attentats de ces derniers temps; songez à ceux qui se préparent dans l'ombre et dans le mystère — et vous serez contraints d'avouer que l'homme déchaîné est une brute de laquelle on peut tout craindre et tout redouter. Si la société a pu jusqu'à ce jour — et à quel prix! — se maintenir à peu près, c'est grâce à certaines idées qui, inculquées à tous dès l'enfance, n'ont pas encore perdu tout leur empire. Mais effacez de l'éducation la notion de justice et de Justicier; que les préoccupations de l'au delà, déjà affaiblies, achèvent de s'évanouir — et vous verrez à quels excès et à quelles turpitudes, ce double frein disparu, se livrera la bête humaine!

Mais si une idée est capable de retenir l'homme sur la pente du crime ou de l'y précipiter; si une simple croyance a cette puissance de modifier du tout au tout la vie et l'avenir des nations comme des individus, n'est-ce pas

la preuve irréfutable de l'absolue fausseté des théories matérialistes dont nous parlions tout à l'heure? Eh! quoi, vous affirmez que tout est immuablement fixé de toute éternité; que nous sommes les esclaves impuissants de lois inflexibles, quand il suffit d'une parole jetée dans le monde par un homme de cœur ou de génie pour vaincre ou déchaîner les prétendues fatalités sous lesquelles votre outrecuidance nous écrase!

Non, la constitution de l'esprit humain implique le principe de causalité, c'est-à-dire, au fond, l'idée divine, et l'action, dans l'univers, d'une *Intelligence et d'une Volonté souveraines.*

Le spiritisme affirme donc Dieu, comme il affirme le libre arbitre, et sa conséquence immédiate : la responsabilité et le devoir.

Son Dieu, toutefois, ne sera pas le croquemitaine grotesque ou odieux que nous devons à l'imagination perverse de théologiens sans cœur ni entrailles. Il ne sera pas celui de saint Augustin qui damne, impitoyablement, sans rémission possible, les enfants morts sans baptême, à moins qu'il ne les relègue pour toujours dans les Limbes; ni celui de Calvin qui prédestine, de toute éternité, les uns au salut, les autres à l'enfer. Ne fallait-il pas avoir perdu tout sens et toute mesure pour prêter à la

Cause suprême des monstruosités qui ne pouvaient éclore que dans des cerveaux déséquilibrés par l'abus de la logique, ou les excès du fanatisme! Cependant les Calvins ni les Augustins ne sont pas tous morts, et si ceux d'aujourd'hui n'ont pas la vigueur de foi ni la hauteur de talent de leurs devanciers, ils sont, comme eux, inexorables, acceptant, sans arrière-pensée ni réticenses, les conséquences atroces, épouvantables, des systèmes théologiques qu'ils se sont appropriés sans les avoir inventés.

Notre Dieu serait-il celui de la papauté ? Pas davantage. Si la prédestination et la damnation — ou la relégation dans les Limbes — des enfants morts sans baptême sont dignes de toute réprobation, le feu éternel pour les hérétiques et les non croyants de toute catégorie ne l'est pas moins. A la devise : « Hors de l'Église, point de salut, » nous opposons victorieusement celle-ci : « Hors la charité, point de salut. »

Il ne se peut pas que nous soyons jugés sur nos croyances seulement. Comment, ignorants, ainsi que nous le sommes, choisirions-nous sûrement, entre toutes, la foi qui sauve? Il faudrait, pour cela, qu'elle fût mise à la portée des plus simples ; qu'elle fût d'une clarté et d'une

évidence irrésistibles ; que sa supériorité sur toutes les autres éclatât à première vue. Or, il n'en est rien. Aucune religion n'est légitimement fondée à prétendre à un pareil honneur. Il se trouve dans toutes, prises à la lettre, à côté de beautés de premier ordre, de principes de morale supérieurs, des faiblesses et des défaillances qui étonnent et scandalisent, et dont l'esprit, affranchi par l'étude et l'observation, fait le sacrifice au profit de la justice et de l'amour éternels, sinon du dogme.

Nous irons plus loin. Nous n'admettons pas qu'aucun homme, si criminel qu'on le suppose, soit réprouvé à jamais pour des fautes commises dans une existence dont la durée moyenne est inférieure à un demi-siècle. La disproportion serait infinie entre la faute et le châtiment. Nous y verrions un défaut plus grave, c'est que les souffrances infligées et endurées seraient sans but comme elles sont sans mesure. Dans le système de l'enfer éternel, en effet, le coupable ne peut pas s'améliorer. Sa volonté est définitivement inclinée au mal par celle de Dieu même. L'éternité passera sur son âme sans la modifier. Cette stérilité des angoisses et des douleurs incessamment renouvelées des méchants est-elle compatible avec l'idée divine que nous ne séparons pas de celle

d'amour et de pardon? Combien nous préférons à une conception si férocement cruelle, celle de Platon qui faisait des peines de la vie future un moyen d'éducation, l'âme ne souffrant d'avoir mal fait que pour être amenée à reconnaître son erreur et à s'amender!

La justice humaine, mieux éclairée, tend à l'amélioration des coupables. Quels qu'aient été leurs crimes ou leurs forfaits, on essaie et on essaiera de plus en plus de les ramener au bien. Et ce que fait la justice humaine, si imparfaite, hélas! on voudrait le défendre à celle de Dieu qui a pour elle l'éternité, comme elle a la toute-science!

Pour nous, la porte du salut reste toujours ouverte au pécheur. Libre et responsable, il lui est loisible de persévérer dans le mal ou d'y renoncer, soit qu'il vive en son corps sur la terre, ou que, le corps mort, son existence se poursuive sur un autre plan. Il s'entend de soi que plus il se sera obstiné dans la mauvaise voie, plus pénible, plus douloureux, plus long sera le retour. Toute la pente qu'on aura descendu, il la faudra remonter avant de pouvoir reprendre la marche en avant.

Tombé dans un marais fangeux, enfoncé dans la boue gluante et tenace qui en forme le fond, il ne suffit pas d'en être hors pour se re-

trouver aussitôt dans la situation où l'on était avant la chute. Il faut auparavant que la vase hideuse et répugnante qui s'est attachée au corps et aux vêtements en soit enlevée par un lavage énergique qui détruise jusqu'aux moindres traces de la souillure.

Ainsi, ce n'est pas une petite tâche d'effacer de son cœur la flétrissure de toute une vie. Mais pour ardue qu'elle soit, il faut qu'elle reste possible. Que deviendrait sans cela la miséricorde divine, et comment la conscience morale se satisferait-elle d'une situation sans issue?

La mort n'est donc pas une solution définitive. L'âme, revêtue de son enveloppe spirituelle, poursuivra sa marche dans l'au delà, libre encore, libre toujours, du bien comme du mal. Elle se crée elle-même sa destinée; elle la fait bonne ou mauvaise, meilleure ou pire, selon que se conformant ou non à la loi qui lui est prescrite, elle s'applique aux œuvres de dévouement et de solidarité ou à celles de haine et d'égoïsme.

* * *

Si la damnation éternelle nous apparaît comme la négation même de la justice divine, nous ne comprenons pas mieux un salut qui nous

serait acquis par les seuls mérites d'autrui. Nous admirons, certes, et nous exaltons celui qui sacrifie sa vie à une noble cause. Le sacrifice est le principe même de tout amour. L'homme, moralement supérieur, l'envoyé céleste qui, par fidélité au devoir ou à la vérité, acceptent le martyre, donnent à l'humanité un magnifique exemple. Le dévouement, l'héroïsme exercent sur les âmes, même incultes, je ne sais quelle mystérieuse et puissante attraction. Ils réveillent et stimulent les consciences endormies. Impossible de les contempler avec indifférence : l'émotion gagne les cœurs les plus secs et les plus endurcis. De nouveaux dévouements, de nouveaux héroïsmes naissent à leur suite, et grâce à cette génération spirituelle, ils sont en un sens des rédempteurs, des sauveurs. Le bien, heureusement, a sa contagion comme le mal. Les actions, les paroles, les pensées, bonnes ou mauvaises de chacun, ont leur contre-coup inévitable sur les autres : c'est la grande solidarité qui relie ensemble tous les membres de l'humanité.

Mais il y a loin, bien loin de cette haute influence morale, ou de cette contagion bienfaisante, au salut que l'Eglise enseigne au nom du Christ [1]. Que Dieu ait voulu la mort de son

[1] Nous n'entendons nullement nous prononcer ici sur la nature même du Christ et de son œuvre. C'est une question

propre fils — Dieu comme Lui — pour l'expiation des péchés de l'humanité ; que l'homme n'ait d'autre moyen de fuir la colère à venir que la foi au sacrifice du divin crucifié ; qu'il soit « incapable par lui-même d'aucun bien » : voilà autant d'allégations devant lesquelles l'esprit s'arrête interdit et scandalisé. Il répugne à toute conscience droite que l'innocent souffre à la place du coupable, et que celui-ci obtienne le pardon de ses offenses sans avoir rien fait pour le mériter, si ce n'est de croire qu'un *autre* est mort pour le racheter. Quiconque n'a pas l'esprit faussé par une éducation vicieuse, proteste de toute son énergie contre une doctrine qui est le renversement de toute morale.

Au reste, la théologie l'a si bien senti que, dans ces derniers temps, la conception du salut telle qu'on nous l'a enseignée dans notre en-

qui ne rentre pas dans le cadre de notre ouvrage. Elle a donné lieu d'ailleurs à tant de controverses, et des opinions si diverses se sont manifestées à son sujet, qu'il faudrait tout un long travail pour les indiquer, les discuter et choisir entre elles. Notre seul but est de montrer, très brièvement, ce qu'avait d'excessif et d'inacceptable, aux yeux de la raison, la notion du salut tel qu'on l'avait conçu et qu'on l'enseignait dans les églises, et d'opposer à cette conception, à notre sens, irrationnelle, celle plus humaine et plus juste, qui s'infiltre peu à peu dans les esprits, même les plus fermés aux voix du dehors.

fance, s'est modifiée du tout au tout. La rédemption n'est plus l'acte extérieur qu'elle était. Elle devient un fait intérieur, un état de conscience. Ainsi élargie, accomplie par la collaboration active de Dieu et de l'homme, elle devient plus acceptable et se justifie devant la raison comme devant le cœur.

Cette pensée n'était-elle pas celle du Christ, quand il disait qu'il serait rendu à chacun suivant ses œuvres? et qu'il résumait toute la loi en ces deux termes : Amour de Dieu, amour du prochain? N'a-t-il pas, d'autre part, dans la belle et touchante parabole de « l'Enfant prodigue », fait du repentir sincère, du retour au bien, la condition primordiale, et l'un des éléments essentiels du pardon?

A s'en tenir uniquement à l'enseignement du Christ lui-même, l'on est donc autorisé à affirmer que le salut *se peut* acquérir par d'autres moyens que la foi en son nom et en sa mort expiatoire. Cela nous suffit pour répondre à ceux qui, pensant différemment, nous taxeraient d'orgueil et de folie, parce que, suivant eux, l'homme est radicalement et irrévocablement perdu s'il ne s'appuie exclusivement sur le Messie de Galilée.

*
* *

Résumons ces observations : Le monde n'est pas, quoi qu'en pensent certains savants, l'expression d'une fatalité aveugle, mais celle d'une Volonté et d'une Intelligence libres et conscientes. Dieu en est le suprême Ordonnateur, et de même qu'au point de vue physique, les atomes matériels sont tous reliés entre eux dans l'univers, malgré les distances incommensurables qui les séparent, ainsi nous, atomes spirituels, nous sommes rattachés à l'Esprit infini qui, gouvernant l'immensité, manifeste sa présence et son action dans les moindres choses. Ce n'est pas en vain que nos prières et nos vœux s'adressent à lui. Ni sourd ni aveugle, il sait ce qui se passe dans nos cœurs.

Dans les circonstances les plus douloureuses, quand tout semble nous manquer à la fois, et que ne voyant ni secours ni recours possibles, nous serions tentés de nous abandonner à la désespérance, dans ces moments même, quelles que soient les apparences contraires, nous ne sommes ni seuls ni abandonnés. Le Père veille sur tous ses enfants pour les conduire au but marqué à tous : le bonheur dans la perfection. Il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente et qu'il vive. Il appelle tous les hommes sans exception au salut. Tous y arriveront un jour, pourvu que, à un moment donné du temps

ou de l'éternité, avant ou après la mort du corps, ils aillent au bien d'un cœur sincère et fidèle. Chacun, tôt ou tard, récoltera ce qu'il aura semé. Le péché, transitoire de sa nature, subira un châtiment, temporaire aussi, dont la rigueur et la durée seront dans un rapport exact avec la gravité du mal à *expier* et à *réparer*, et le degré de développement moral du coupable. « Celui qui aura plus reçu, sera frappé de plus de coups ». Dieu n'est-il pas la suprême expression de la justice et de l'amour? De la justice qui rend à chacun suivant ses mérites; de l'amour qui pardonne, relève, et sauve.

* * *

Si l'on demande aux croyants dans quel état se trouvent les âmes, depuis le moment de la mort corporelle jusqu'au jour solennel et définitif du jugement dernier, on reçoit des réponses qui varient singulièrement — bien que toutes basées sur la Bible — suivant que la personne interrogée appartient à l'une ou à l'autre des nombreuses divisions et subdivisions dans lesquelles se fractionne le christianisme. Les uns vous diront que l'âme est littéralement morte, durant toute cette période, quelle qu'en doive être la durée; qu'elle ne sent ni ne pense ni ne veut; qu'elle est inconsciente, d'une in-

conscience absolue, pour ne renaître à la vie et au sentiment qu'à l'instant précis où les anges, sonnant de la trompette, appelleront tous les morts devant le tribunal de Christ. D'autres, sans pousser à ces extrêmes l'anéantissement psychique ou animique, ne laissent cependant à l'âme qu'une existence somnolente dans une sorte de demi-jour d'où elle ne sortira que pour être voué aux tortures que l'enfer tient en réserve aux damnés, ou pour goûter les joies ineffables qui, au paradis, seront la part des élus. Il en est, et, sauf erreur, ce sont les plus nombreux, qui s'imaginent que l'âme, en reconquérant la liberté par le rejet de son enveloppe terrestre, se trouve soudain transformée du tout au tout, ayant acquis à la fois, par je ne sais quelle opération magique incompréhensible, la science et la sainteté avec toutes les autres vertus et facultés dont nous aimons à parer ceux qui sont morts; — à moins que, coupable et rejetée, elle ne devienne dans l'instant un monstre de méchanceté, ne voulant désormais que le mal, et ne connaissant que la haine, tant contre Dieu que contre les hommes.

Le spiritisme tient un langage tout différent. Il est un principe scientifique qui paraît d'une application générale : *Natura non facit saltus.* S'appuyant sur ce principe non moins que sur

les très nombreuses expériences qui sont à son actif, le spiritisme n'admet pas ces transformations subites ni dans un sens ni dans l'autre. Il affirme, d'accord avec la logique et avec les faits, que l'au delà est la continuation et comme le reflet de la vie terrestre. L'homme qui n'a rien fait ici-bas pour développer son intelligence, se retrouve dans la vie d'outre-tombe avec son ignorance. Celui qui, au lieu de tendre à la pureté, s'est abandonné à toutes les attractions de la chair, ne saurait y prétendre à la sainteté. La mort n'a par elle-même aucune vertu sanctifiante. Ses souillures s'attachent à lui, et le suivent, stigmates irrécusables de ses vices. Les préoccupations de l'avare se rapportent encore à son argent. L'égoïste se complaît toujours dans la contemplation de sa personne : rien, ni sur la terre ni dans les cieux, ne lui paraît beau et digne d'admiration et de sollicitude que lui-même. Qui aura nourri son cœur de haine, songera à la vengeance, et ainsi de suite. L'au delà, encore une fois, réfléchit l'en deçà.

C'est, dira-t-on, un état de choses bien peu enviable. Nous n'en disconvenons pas, mais qu'y faire s'il est, et si l'on ne peut en dénier la justice? C'est le châtiment qui commence, et c'est la vérité qui éclate. Dépouillé de tous

les vains oripeaux sous lesquels on cachait tant bien que mal ce qui aurait pu offusquer la sensibilité ou la délicatesse des autres, il n'est plus guère possible de se faire illusion sur soi-même. On se voit tel qu'on est, et non plus tel qu'on s'imaginait être. Que de surprises affligeantes! Que de découvertes à faire frémir! Heureux ceux qui, ayant le courage de se regarder en face et de reconnaître leurs erreurs, se mettent à l'œuvre sans retard pour réparer les fautes du passé et préparer l'avenir!

Malheureusement, tous n'en sont pas là. Selon qu'on a plus ou moins vécu pour les choses de la terre ou pour celles d'en haut; qu'on a nié ou affirmé la vie future; qu'on s'est livré au vice ou adonné à la vertu, le réveil spirituel complet est plus ou moins lent après la séparation de l'âme d'avec son organisme physique. Il en est qui demeurent, plus ou moins longtemps, comme sous l'oppression d'un cauchemar plein de trouble et d'angoisse. Tout autour d'eux leur paraît étrange, et tout les effraie. Ils ne savent où ils sont. Ils appellent, personne ne répond à leurs cris douloureux. Ils voudraient s'éloigner, fuir : des chaînes invisibles, mais toutes-puissantes, les retiennent.

D'autres sont environnés de ténèbres impénétrables, au milieu desquelles ils se démènent,

frissonnants de terreur, ne voyant d'issue nulle part, n'osant ni avancer ni reculer. Ceux-ci somnolent, dans une sorte de demi-inconscience qui n'est pas sans rapport avec celle qui précède le sommeil profond. Il en est qui, parfaitement lucides, voient, comme en un miroir, défiler toute leur vie sous leurs yeux. Depuis leur prime enfance, jusqu'à l'heure de leur mort, tous les événements auxquels ils ont pris part, ils les revoient avec une netteté de vision incomparable. En vain voudraient-ils fuir les scènes qui, une à une, passent, témoins incorruptibles, devant leur esprit. Elles s'imposent, il les faut regarder : elles sont comme le remords vivant attaché à leur conscience.

Quant à ceux qui ont vaincu dans la lutte, et qui sont entrés dans l'au delà, libres de toute haine, de tout égoïsme, de toute avarice, etc., qui dira leur ravissement et l'intensité de leur bonheur?

Autant d'âmes, autant d'états différents, lors de leur entrée dans la vie spirituelle. Il n'en est pas deux qui soient exactement au même point. Chacune, d'elle-même, prend naturellement la place qui lui convient. Ici, point de privilèges ni de passe-droit. La condition qui leur est faite à toutes est celle que leur ont méritée leurs efforts vers le bien et le progrès.

Quel usage ces âmes vont-elles faire de leurs facultés dans le milieu nouveau où elles ont été appelées. Ne craignons pas de le répéter : elles gardent leur liberté, c'est-à-dire la possibilité de choisir entre les deux voies qui s'offrent perpétuellement à tout être moral : celle qui conduit au but, et celle qui en éloigne.

Hélas ! beaucoup de celles qui sont demeurées inférieures, dont l'avancement spirituel n'est encore que rudimentaire, ou qui ont laissé la haine faire son œuvre en elles, beaucoup de celles-là abusent là-haut, de même qu'elles l'ont fait ici-bas, de la liberté qui leur est laissée pour perpétrer des œuvres coupables. Au lieu de travailler à leur relèvement et de mériter le pardon sans lesquels il n'est pas de vrai bonheur, elles tentent de s'insinuer dans l'esprit des vivants, et d'exercer sur eux une action suggestive qui, souvent criminelle dans l'intention, l'est parfois aussi dans le fait. Engagées dans le mal et par suite malheureuses, elles souffrent du bonheur, tant de ceux qui déjà vivent de la vie des esprits, que des hommes qui, encore revêtus de leurs corps de chair, n'en sont pas moins plus avancés, moralement, ou mieux disposés, qu'elles ne le sont elles-mêmes. Ne pouvant partager leur félicité, elles s'appliquent de toutes manières à la détruire.

Le plus généralement, elles agissent dans l'ombre, leur influence est occulte. Mais qui dira le mal qu'elles causent, qui, le nombre de leurs victimes ?

Il est fréquemment question dans la Bible, dans le Nouveau Testament notamment, des démons qui s'emparent des vivants et les maîtrisent au point de leur faire accomplir des actes absolument opposés à leur volonté personnelle. D'où viennent ces démons ? Qui sont-ils ? Ne seraient-ils pas les esprits de ceux qui, ayant vécu pour et dans le mal durant leur existence terrestre, continueraient dans la vie d'outre-tombe la série de leurs méfaits ? On pourrait tirer cette conclusion de certaines paroles du Christ. Les communications spirites l'imposent avec une entière évidence.

Le pasteur Blumhardt, fondateur de l'établissement de Boll, pour les maladies mentales, avait été, par ses observations personnelles, conduit à la même conclusion avant même la grande explosion du spiritisme. Comme les spirites, il attribuait, non seulement un grand nombre de cas de folie et d'autres troubles cérébraux, mais aussi de maladies purement corporelles, à l'influence occulte ou manifeste des habitants du monde spirituel. Avait-il tort ? On lui a beaucoup reproché de s'être aventuré

dans un domaine qu'on lui représentait plein de périls pour lui-même, non moins que pour l'église à laquelle il se rattachait. Sa foi, sa charité — et nous ajoutons, sa fidélité à l'exemple et à la doctrine du Christ — lui étaient imputées à crime. Des difficultés lui étaient suscitées de toutes parts. Bien peu, même parmi ses meilleurs amis, osaient prendre ouvertement sa défense. Beaucoup demandaient qu'on sévît contre lui. Cependant en dépit de tous les obstacles semés sur sa route, il réalisa un bien considérable. Que n'eût-il pas fait si, au lieu de la mauvaise volonté dont il avait à se plaindre, il avait rencontré le concours empressé et dévoué auquel il avait droit, et dont était digne la grande œuvre qu'il avait entrevue, et à laquelle il a consacré sa vie !

Soit dit en passant, n'est-il pas singulier que le corps pastoral — catholique ou protestant — dans son ensemble se montre à ce point réfractaire à tout ce qui touche aux mystères de l'invisible ? Ni le Christ ni ses disciples immédiats n'ont connu ces terreurs inexplicables. Au lieu de fuir l'ennemi des âmes, ils lui commandaient, et s'en faisaient obéir. Quel contraste ! Et ce qui étonne davantage, c'est que, non contents de ne pas suivre l'exemple et l'enseignement du « Maître », ils osent anathématiser

ceux qui ont le courage de leur foi et de leur fidélité.

Le devoir pourtant était là, impérieux. Il ne s'agissait de rien moins que de la délivrance de ceux des vivants de la terre qui sont sous l'obsession ou en la possession des mauvais esprits. Encore cet affranchissement n'était-il que la moitié de la tâche qui s'imposait à leur amour. On pouvait, et on devait, par la même occasion, travailler à ramener les obsesseurs eux-mêmes à de meilleures dispositions, afin de préparer leur salut. Quel magnifique ministère pour des hommes de Dieu ! La seule objection sérieuse était celle de la possibilité ou de l'impossibilité de le remplir. Or, Blumhardt avait reconnu qu'il n'était pas au-dessus des forces humaines, appuyées sur la prière [1].

Des preuves évidentes lui avaient apporté la démonstration certaine de ce double fait : que malgré toutes les apparences contraires, les morts n'ont pas perdu tout pouvoir sur les vivants, et que les liens de la solidarité ne sont pas rompus entre les uns et les autres. Il s'était également convaincu de la bienfaisante influence qu'un homme de cœur et de prière peut exercer, tant sur ceux qui souffrent sous l'effet

[1] Et d'ailleurs, les promesses solennelles du Christ n'auraient-elles pas dû suffire à des croyants ?

de suggestions criminelles occultes que sur les auteurs de ces suggestions.

Une femme de cœur a dit, ou à peu près, que les méchants étaient des hommes qui n'avaient jamais été aimés. Il y a dans ces simples et belles paroles une grande part de vérité. Fussent-ils cent fois méchants, nous devons aux déshérités de l'amour un peu de notre sympathie. Quel levier puissant pour qui sait s'en servir et le mettre au service des nobles causes! Elle brise ou amollit les volontés endurcies; elle fait fondre peu à peu l'humeur farouche dont est faite l'obstination de certains coupables. Quant à ceux, morts ou vivants, qu'il n'est pas possible d'atteindre directement, ne reste-t-il pas à celui qui croit et qui aime, la prière, expression sublime et touchante de sa bienveillance et de sa compassion? La vie de l'homme elle-même, elle seule, quand elle est ce qu'elle doit être, n'est-elle pas un moyen d'action précieux, tant sur les humains que sur les invisibles, par le rayonnement bienfaisant qu'elle dégage et dont l'influence s'étend au loin?

La communication spirite est un autre moyen d'atteindre ceux d'outre-tombe. Nous les appelons, ils viennent à nous, ou plutôt ils sont déjà là. Ils nous disent leurs peines et leurs souffrances, et cela seul leur est un soulagement.

Le malade qui répand sa plainte dans une oreille attentive se sent moins malheureux. On s'informe, s'il y a lieu, des causes de leur détresse, comme on le ferait avec un ami. De bons conseils, simplement donnés, la prière faite avec foi, surtout la chaleur du cœur ne manqueront pas d'exercer sur les âmes endolories leur salutaire influence.

Cette communication, bien entendu, demande de la prudence, de la sagesse, un grand sens, une fermeté et une patience à toute épreuve. Pour qui s'y hasarderait à la légère, elle ne serait pas sans péril. Toute œuvre ne convient pas à tout ouvrier.

*
* *

Une considération s'impose ici. S'il est vrai que l'esprit, coupable ou non, conserve intacte sa liberté d'action, la peine de mort n'est-elle pas une erreur capitale en même temps qu'un grand danger? Pourquoi livre-t-on le criminel au bourreau? Afin de le rendre inoffensif, et de venger la société pour laquelle il était une menace permanente; afin aussi que son expiation sanglante serve d'exemple à ceux qui seraient tentés de marcher sur ses traces. Le but poursuivi est-il atteint? Nullement. On tue le corps, on ne tue pas l'âme. Tout au plus l'exaspère-

t-on, et lui fournit-on un motif de plus de haïr une civilisation qui peut bien punir, mais qui ne sait pas corriger ni améliorer. Et comme toute haine cherche à se satisfaire, l'âme du mort, violemment arrachée à son corps par le couteau de la guillotine ou la machine électrique, s'attachera peut-être, démon suborneur, à quelque malheureux qu'il aura jugé susceptible d'écouter les conseils pernicieux et d'exécuter les méfaits soufflés à son oreille. N'est-ce pas ainsi, peut-être, que s'expliqueraient les crimes horribles qui, si souvent, suivent de près les exécutions capitales? crimes commis par des témoins de l'horrible et odieux spectacle donné en pâture à la curiosité malsaine d'une foule, lugubre en son délire tragique. Ne valait-il pas mieux, plutôt que de prendre sa vie, le retenir en prison, et là, par des moyens appropriés, dictés par la sagesse et la charité, s'occuper de son éducation morale, afin, si possible, de le ramener au sentiment du bien et du devoir?

Ah! si, au lieu d'envoyer les coupables à l'échafaud, ou de les faire vivre dans une promiscuité pire que la mort, on s'était dès longtemps ingénié à la solution de ce problème, l'un des plus ardus qui soient, nous ne verrions pas, sans doute, croître incessamment le nombre des

malfaiteurs qui pèsent, comme un cauchemar, sur les sociétés modernes. Mais l'égoïsme est aveugle. Il se cherche lui-même, et tout à la préoccupation de son propre bien-être, il devient, par son incurie, l'un des fauteurs responsables des méfaits qu'il avait mission de prévenir et qu'il ne sait que réprimer. Oui, sans vouloir excuser, encore moins innocenter les scélérats qui sont la honte et le châtiment de nos civilisations, il est bien permis, il est juste de dire que la société porte sa part de leurs crimes. A-t-elle songé à les armer, moralement et physiquement, contre les difficultés et les luttes de la vie? A-t-elle pourvu, ainsi qu'elle le devait, à leur instruction et à leur éducation? Les a-t-elle placés dans des milieux favorables à l'éclosion des qualités heureuses en germe dans leur être? Les a-t-elle gardés des conseils pernicieux et des exemples corrupteurs? Leur a-t-elle, après une première chute, tendu la main pour essayer de les éloigner du gouffre, béant devant eux?

Or, si la solidarité, si la fraternité humaine n'est pas un vain mot, qui ne voit qu'abandonner les enfants aux hasards de la rue et aux promiscuités du mensonge, de l'ivrognerie, de la débauche, c'est les préparer à toutes les chutes? Qui ne voit que la société, capable

que nous avons contribué à faire ; leur refusant, de l'autre, toute pitié, tout sursis, et, par suite, tout moyen de se relever !

Non, non ; reconnaissons plutôt la part de responsabilité qui incombe à chacun, et sachons élever nos cœurs jusqu'à la pitié qui n'est, en somme, qu'une des formes de la justice. Multiplier, sous prétexte d'expiation, les démons ou les mauvais esprits qui rôdent autour des humains, cherchant qui ils séduiront, n'est-ce pas multiplier les suggestions criminelles de l'au delà ? Gardons plutôt les fauteurs de crimes dans les prisons, dans les colonies pénitentiaires. Là, sans vaine sensiblerie ni faiblesse mal entendue, qu'ils soient *tenus* à un travail honnête et moralisateur ; qu'on les traite, s'il se peut, avec une douce fermeté, et, s'il le faut, avec une sévérité, jamais exempte de justice. Sous ces conditions, on pourra espérer — de récents exemples en font foi ! — d'en faire des hommes conscients de leurs devoirs ainsi que de leurs droits, surtout si la charité, la vraie, celle qui a sa source dans le cœur, ne fait défaut ni à leurs gardiens ni à leurs éducateurs. Certes, la tâche est grande et délicate. Mais n'est-ce pas une raison de plus de l'aborder sans délai et d'y persévérer sans faiblesse ni défaillance ?

Le monde d'outre-tombe étant peuplé de tous ceux qui nous quittent, on y rencontre nécessairement à côté du vice, de la bassesse, de l'ignorance et du crime, qui y sont en grand nombre, et dont l'influence néfaste s'exerce sur les vivants de la terre, toutes les vertus correspondantes. Oui, de même qu'il y a des hommes qui consacrent leur vie au soulagement de ceux qui souffrent, et au relèvement de ceux qui sont tombés, ainsi il y a des esprits qui sont les messagers de Dieu pour consoler ceux qui pleurent, encourager ceux qui désespèrent, arrêter au bord de l'abîme ceux qui allaient s'y précipiter. Qu'on les appelle anges, archanges, ou de tout autre nom, peu importe ! L'essentiel est qu'ils existent et que nous sachions qu'ils accomplissent, à nos côtés, dans le silence et le mystère, une œuvre merveilleuse.

Leur action, d'ailleurs, peut d'occulte devenir manifeste. Si les âmes peu avancées dans le bien, si celles qui sont encore tout imprégnées de mal, accourent aux séances où on les appelle dans l'espoir d'en emporter quelque adoucissement à leurs peines, ou de s'y amuser aux dépens des évocateurs — les esprits supérieurs, ceux qui, dès longtemps, ont franchi les premiers échelons du progrès, y viennent aussi, non pas, comme les autres, parce qu'ils espè-

rent y trouver quelque avantage personnel, ou qu'ils prennent plaisir aux mystifications dont les autres leur donnent l'exemple, mais pour instruire, pour conseiller, pour élever la pensée des assistants vers de plus hauts objets que ceux où ils se complaisent d'ordinaire. Ils se font les éducateurs et les guides de ceux qui consentent à les écouter. Heureux ceux qui, après les avoir éprouvés avec soin, sont intelligemment dociles à leurs enseignements !

Et ici, nous retrouvons, dans le spiritisme, l'une des grandes et belles croyances du christianisme : celle de l'ange gardien. Qu'il y ait spécialement attaché à chaque homme, un ou plusieurs guides spirituels, ou que leur action soit d'ordre plus général, toujours est-il que des esprits bienveillants et éclairés s'intéressent à nous, veillent sur nous, nous avertissent, et, à l'occasion, nous défendent et nous garantissent de certains dangers non prévus par nous : le tout, cela va sans dire, dans les limites des lois divines et de nos propres responsabilités. Ils sont comme notre conscience vivante ; ils nous montrent les écueils de la route ; ils voudraient nous éviter les chutes et les reculs. Notre tort est de négliger leurs généreuses suggestions, et d'obéir plutôt aux conseils de la folie qu'à ceux de la sagesse. Notre inconstance les con-

triste. Mais, s'ils nous préviennent, ils ne nous forcent pas. Le libre arbitre leur est sacré, ils ne le violentent jamais, contrairement aux esprits de rang inférieur qui volontiers commandent en maîtres.

Leur rôle est celui d'un éducateur judicieux qui, tout en conduisant son pupille comme par la main, s'efforce néanmoins de développer en lui, à mesure qu'il grandit et se fortifie, l'esprit d'initiative, relâchant peu à peu les lisières qui l'avaient tout d'abord soutenu et contenu, jusqu'à l'émanciper complètement quand le temps en est venu. Il lui ménage les rencontres et les amitiés qu'il juge utiles à son bien ; il fait naître sous ses pas les occasions qui lui permettront d'exercer sa vertu : le tout à son insu. Ainsi de nous en bien des circonstances. Que de rencontres inattendues, toutes fortuites en apparence, qui ont été préparées de longue main, et avec soin par d'invisibles amis ! Nous les attribuons au hasard, cette providence anonyme, ou à notre heureuse chance. En réalité, elles sont l'ouvrage de nos esprits familiers. Le hasard lui-même n'existe pas : ce n'est qu'un mot pour masquer notre ignorance.

Ah ! si, moins préoccupés des choses qui passent, nous vivions davantage de la vie de l'âme ; si au lieu de nous laisser distraire à

tous les vents qui soufflent, nous rentrions plus souvent en nous-mêmes pour écouter la petite voix mystérieuse qui nous parle dans le secret de nos cœurs ; si, plus réfléchis, nous conformions notre conduite aux inspirations qui nous viennent d'elle : dans ce cas, au lieu d'une croyance vague aux interventions d'en haut, nous acquerrions bien vite la douce certitude que l'ange gardien, loin d'être une hypothèse chimérique, imaginée en faveur de ceux que les luttes et les déboires de l'existence ont meurtris, est bien, au contraire, une magnifique réalité dont sont appelés à se réjouir et à profiter tous ceux qui ne ferment pas les yeux aux vérités spirituelles !

*
* *

Il existe en l'homme un double besoin : besoin de perfection et besoin de bonheur. Celui-ci plus immédiat, plus tyrannique, trop souvent relègue l'autre à l'arrière-plan, si même il ne fait pas taire entièrement sa voix importune. C'est un calcul dont la fausseté ne devrait pas avoir besoin de démonstration. Quel est pourtant le spectacle que nous offre le monde ? On s'acharne à la poursuite du bonheur, du bonheur tel que chacun le rêve et le comprend. Pour l'un, avide de bien-être et

de luxe, il consiste dans la richesse; pour l'autre, dévoré d'ambition, dans les honneurs ou la gloire. Celui-ci, qu'irrite le désir de savoir, l'entrevoit dans la science ou la philosophie; celui-là, tout épris d'idéal, espère le trouver, par l'étude et la pratique des beaux-arts, dans la beauté des formes, des couleurs ou de l'expression. Chacun suivant son tempérament et ses goûts particuliers, le poursuit dans une direction différente. Mais, fantôme insaisissable, il échappe à toutes les étreintes, tant qu'on le veut en dehors du progrès moral.

Si la poursuite du bonheur, âpre et fatigante autant qu'inutile, est en soi, parfaitement légitime, il en est autrement des moyens auxquels on ne craint pas d'avoir recours pour l'atteindre. Beaucoup qui croient, ou feignent de croire, que la vie actuelle est le tout de l'homme, ne tiennent nul compte des règles, même les plus élémentaires, de la morale. La cupidité ignore les scrupules : manœuvres déloyales, spéculations hasardeuses ou frauduleuses, elle ne recule devant rien. Que lui importent les désastres qu'elle accumule, les larmes qu'elle fait couler, les vies qu'elle brise ! pourvu qu'elle arrive à ses fins.

L'ambitieux ne connaît que son ambition.

Les obstacles ne l'arrêtent point. Les yeux fixés sur le but, il va droit devant lui, Les hécatombes humaines sacrifiées à sa criminelle folie ne sont pas pour l'effrayer. Froidement, il amoncelle les ruines sur les ruines, multiplie les deuils, ravage et détruit. La gloire l'appelle, il y court. L'honneur, la justice, la pitié, qu'est-ce que cela au regard de son orgueil satisfait ?

Lorsque la passion parle, sans que le devoir ou la crainte lui fassent contrepoids, l'humanité et la droiture sont nécessairement foulées aux pieds. Quant à la cause première, fondamentale, de toutes les violations de la loi morale, elle est dans l'égoïsme, l'égoïsme qui, rapportant tout à soi, se préfère à tout.

Et cependant le bonheur fuit toujours ! C'est qu'il n'est pas dans les choses extérieures. Il a sa source en nous, et non hors de nous. Il est dans la conformité de notre volonté au devoir, dans nos aspirations vers le bien, et dans les efforts que nous faisons pour le réaliser, tant en nous qu'autour de nous. Plus nous approchons de la perfection, plus l'âme exulte, plus près nous sommes du bonheur. Si bien qu'il est vrai, de toute vérité, que pour saisir le bonheur, il faut tendre à la perfection. Ce sont deux choses inséparables, l'une est la condition

sine quâ non de l'autre. Essayer de les disjoindre, c'est vouloir l'impossible. N'est-ce pas, d'ailleurs, la pensée qu'exprimait le Christ en ces mots : « Soyez parfaits ! »

En quoi donc le spiritisme diffère-t-il du christianisme, tel que l'ont formulé ses représentants les plus autorisés ? — Autre chose est, je le crains, le christianisme du Christ ; autre chose celui de l'Église ou des Églises. — La différence n'est pas dans l'appréciation de l'action coupable elle-même : la morale est une. Elle est toute dans la manière d'envisager l'influence que la faute commise exerce sur l'état actuel de l'âme et sur l'avenir qui l'attend au delà de la tombe.

Pour les incroyants dont nous parlions, il n'y a qu'un instant, la difficulté n'existe pas. L'âme n'a pas d'avenir. La mort du corps implique la sienne.

Pour le protestant orthodoxe, orthodoxe comme on l'était il y cinquante ans — les choses depuis ont bien changé — la solutiom est moins simple. L'âme est immortelle. Au-devant de quelle destinée court-elle? Lui faudra-t-il expier ou réparer le mal commis? La justice le voudrait, mais la justice a tort. Christ n'est-il pas mort pour nos offenses? N'a-t-il pas versé son sang pour détourner de

nous la colère de Dieu? Pour nous approprier ses mérites, pour être exempts de toute peine, nous n'avons qu'à croire, qu'à accepter par la foi le salut qu'il nous a acquis. Moyennant cette adhésion de cœur et d'intelligence à son sacrifice, plus rien à craindre. Les portes du ciel nous sont ouvertes. La gravité de nos fautes, loin de nuire à notre rédemption, ne sert qu'à faire mieux ressortir la grandeur de l'amour divin et du pardon. « Où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » Donc, qu'on ait été médisant, calomniateur, voleur, assassin, etc., pouvu qu'on *croie*, fût-ce au dernier moment, tout est bien, on est sauvé; tandis que les victimes qu'on a faites et auxquelles on n'a pas laissé le temps de se repentir et de se mettre en règle avec Dieu, souffriront peut-être toute l'éternité de douleurs intolérables et inextinguibles. Telle est l'interprétation qu'on a donné, parfois, de l'enseignement du Christ. Que ne dirait-il pas, s'il revenait parmi nous, et sous quelles apostrophes indignées n'accablerait-il pas ceux qui ont ainsi mutilé sa doctrine?

Par l'adjonction du purgatoire à son ciel et à son enfer, le catholicisme est incontestablement supérieur au protestantisme. Non pas que nous méconnaissions les abus sans nombre ni le commerce infâme auxquels le purgatoire sert

de prétexte. Mais l'idée fondamentale demeure juste. Entre ceux qui, au dire de l'Église, sont dignes du feu éternel, et ceux qui sont assez purs pour entrer de plain pied dans le ciel, il y a, en effet, la masse énorme de ceux qui, n'étant ni tout à fait bons ni tout à fait méchants, ne méritent assurément ni les tourments infernaux ni les joies célestes. Ne fallait-il pas leur donner le temps d'expier la peine temporaire due à leurs péchés, dans une sorte de salle d'attente ou de station intermédiaire, aussi loin des sombres abîmes où règne Satan que des splendeurs radieuses où s'exerce le pouvoir du Christ ?

Mais ni le catholicisme ni le protestantisme ne résolvent la question à la satisfaction entière du cœur et de la raison. Ce n'est pas deux ni trois catégories de demeures ou de séjours qu'il fallait préparer pour les morts, si l'on veut absolument que l'autre vie soit un lieu plutôt qu'un état. Les mérites et les démérites de l'un à l'autre étant très inégaux et la justice exigeant *qu'il soit rendu à chacun suivant ses œuvres,* ni plus ni moins, il devenait nécessaire d'approprier à chaque âme la place qui convint à son progrès moral. Cependant, en matérialisant le ciel et l'enfer, on rejetait le bonheur et le malheur en dehors de l'être ; on les faisait

dépendre en grande partie, sinon entièrement, de causes extérieures, et nous avons vu qu'ils étaient avant tout le résultat d'un état d'âme : nous les portons en nous, ils nous accompapagnent partout, proportionnels à notre attachement au bien et au mal.

Cette conception, plus idéale, change du tout au tout, n'est-il pas vrai, les conditions de la vie future? Chacun est appelé à subir la peine due à son péché, comme aussi à recueillir la récompense que lui ont méritée ses efforts vers la perfection, l'obéissance à la voix de sa conscience.

La perspective d'une expiation et d'une réparation personnelles a de quoi faire trembler le coupable. Placé en face de son crime, il le voit dans toute son horreur. Rien de ce qu'il a fait n'est oublié ; tout se trouve ineffaçablement inscrit en sa mémoire. Sur terre, on pouvait jusqu'à un certain point s'étourdir. Les distractions, les plaisirs, les travaux, les préoccupations de toutes sortes, absorbaient l'attention, imposaient silence au remords. Maintenant, seule vis-à-vis d'elle-même, rien ne voile plus à l'âme, mise à nu, ses plaies ni ses hideurs. Une à une, ses pensées, ses paroles, ses actions, les plus répréhensibles, se représentent devant elle pour lui crier : Coupable ! coupable ! cou-

pable ! C'est un cauchemar qui passe en épouvante tout ce que pourrait concevoir l'imagination la plus fertile en inventions terrifiantes. Le meurtrier retrouve sa victime. La vue du sang le poursuit. C'est un tableau qu'il ne peut ni fuir ni déchirer : c'est la conscience devenue visible.

Vous figurez-vous ce que doivent éprouver devant ce spectacle, dont aucun voile n'atténue la crudité ni l'horreur, les grands massacreurs d'hommes qui, pour une vaine gloriole et dans le désir de dominer, ont semé les cadavres par milliers et centaines de milliers sur les champs de bataille ?

Qu'on le sache bien, au reste, il n'y a pas que les vulgaires assassins ou les conquérants à grande envergure qui aient à redouter la vue de leurs victimes. La mort brutale, soudaine, dans un guet-apens ou dans le feu de la lutte, pèse peut-être d'un poids moins lourd dans les balances de la justice éternelle que tels actes qu'on blâme à peine, si même on ne les admire. Croyez-vous que l'industriel, le manufacturier, le chef d'usine ou le propriétaire de mines qui laissent leurs ouvriers croupir dans la misère et la saleté ; qui les paient des prix dérisoires pour un travail qui les épuise avant l'âge ; qui ne s'inquiètent pas ni de

leur culture intellectuelle ni de leur vie morale ; qui se déclarent satisfaits pourvu qu'à la fin de l'année l'inventaire leur révèle un état d'affaires prospère ; — croyez-vous que ces hommes là n'aient rien à redouter ? Ne sont-ils pas, pour une large part, responsables du mal qui s'accomplit sous leurs yeux, par leur faute ou leur négligence ? La promiscuité où vivent tant de familles, faute d'un salaire suffisant ; le désordre moral qui en est la conséquence inévitable ; l'absence, l'impossibilité presque de toute retenue et de toute pudeur dans les mœurs ; le découragement, l'abandon de soi-même, l'ivrognerie, que sais-je encore ? qui accompagnent cette misère, n'en porteront-ils pas le poids dans une certaine mesure ? Toutes les larmes, toutes les angoisses des mères au sujet de leurs enfants, de leurs filles, voués comme elles, à une vie horrible et sans honneur, croyez-vous qu'elles ne crient pas vengeance ? Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux qui ne voient dans l'homme qu'une machine à exploiter, un instrument de fortune ! Le jour viendra où ils reverront, dans un autre cadre, ces faces ravagées et amaigries, ces corps languissants ou mutilés, ces enfants difformes, ces jeunes filles perdues, toute cette misère, toutes ces détresses dont était faite leur opulence. Une

voix leur criera, sans que rien puisse la faire taire : « Voilà ce que tu as fait de tes frères, Cain. »

Et ceux qui se jouent de l'honneur des autres ou de leur réputation : les médisants, les calomniateurs, les séducteurs, tous auront à rendre compte à l'incorruptible justice de leurs fautes et de leurs crimes. A tous, la conscience parlera le même langage sévère. Tu as fait cela, tu es coupable. Malheur ! Malheur !

Voilà l'enfer. Ce ne sont pas les flammes de feu et de soufre qui brûlent. C'est le spectacle toujours présent d'une vie mal employée, c'est le remords qui ronge, c'est le sentiment désespérément poignant qui naît au rappel d'un passé plein d'horreur, c'est l'angoisse indicible de l'avenir, c'est la détresse et la terreur du lendemain.

On appelle la mort, l'oubli; on invoque le néant, et c'est l'agonie torturante qui répond. La vie, le souvenir, la conscience ne s'éteignent ni ne diminuent point. Il semble, tout au contraire, qu'ils s'affinent, qu'ils s'aiguisent, et que plus lucides, ils éclairent d'une lumière plus vive toutes les fautes, tous les crimes, tous les attentats pour mieux en faire pénétrer le frisson et la haine dans l'âme coupable.

C'est l'expiation, cela. Mais l'expiation pour

l'expiation serait une souffrance stérile, et Dieu ne condamne pas l'homme à la stérilité. Sa loi, c'est le progrès. Quand las du spectacle toujours présent de ses méfaits, l'esprit, qui d'abord avait regimbé contre l'aiguillon, en vient à reconnaître sa misère et sa culpabilité, à s'humilier devant Celui dont il avait violé les préceptes les plus sacrés; quand — et il peut s'écouler des siècles avant cet instant décisif, car il est libre — quand il se repent, et que, fils prodigue, il revient au Père, disant en toute sincérité : Père, j'ai péché; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs — dès ce moment, ce n'est plus seulement l'expiation, c'est la réparation qui commence. Il faut refaire en sens inverse le chemin parcouru. Il faut qu'à l'égoïsme se substitue le sacrifice de soi-même; que l'amour prenne la place de la haine; que l'immoralité s'efface devant la pureté de cœur : que l'honneur chasse le déshonneur. La lutte sera longue, sans doute, entremêlée de défaites navrantes. Mais pourvu qu'on ne s'abandonne pas, et que, même meurtri, on persévère, le triomphe est au bout; et le triomphe, c'est la loi morale devenue l'unique guide de l'esprit, c'est le progrès vers la perfection.

Mais où lutter ainsi, et où réparer? Beau-

coup, parmi les spirites — ceux de langue anglaise surtout — estiment que l'expiation et la réparation ont également lieu dans la vie d'outre-tombe. Il leur répugne que l'âme reprenne un corps de chair, revive sur notre terre.

D'autres, les spirites kardécistes, au contraire, sont persuadés — comme l'étaient les philosophes de l'antiquité et beaucoup d'entre les modernes — que l'être spirituel revient sur la terre aussi longtemps et aussi souvent qu'il est nécessaire à son progrès intellectuel et moral. C'est ici qu'il a péché, c'est ici que la réparation se fera. Pour qu'elle soit complète et définitive, il faut que l'âme se retrouve en présence des difficultés et des tentations qui avaient amené sa chute. Le progrès est à ce prix, et le progrès, c'est la loi.

Pour nous, nous souvenant que la réincarnation a été la pensée, le dogme de toute l'antiquité ; qu'elle était admise par les juifs comme par les païens ; qu'on en trouve des traces évidentes dans le christianisme primitif ; que dans le cours des siècles passés, elle a été reprise et enseignée par un grand nombre de penseurs éminents ; qu'elle semble, enfin, d'accord avec l'idée du progrès qui est en nous et qu'il nous est impossible de réaliser dans une seule exis-

tence, nous croyons fermement que l'homme revit un nombre de fois plus ou moins considérable sur la terre, suivant qu'il se garde ou non du mal, et qu'il marche ou non dans la voie du bien. Nous croyons aussi, avec Pythagore, Platon, et tant d'autres, que chaque existence réagit sur la suivante, selon les cas, favorablement ou défavorablement. Toute cause produit des effets nécessaires, en rapport avec elle. Il n'est pas possible de se soustraire aux conséquences de ses actes.

*
* *

Telle est trop abrégée et trop incomplète, la morale enseignée par le spiritisme. Responsabilité à la fois personnelle et collective ; toute injustice portant des fruits amers ; toute désobéissance à la loi amenant à la suite une souffrance ; la marche en avant retardée par toute faute ; la route qui conduit au port allongée et encombrée ; difficultés nouvelles ajoutées par tout faux pas à celles que nous opposent les choses elles-mêmes.

Supposez cette doctrine inculquée à tous, acceptée de tous. Si l'on était absolument persuadé de cette vérité que le châtiment, tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, atteindra inévitablement le coupable, obligé d'expier

et de réparer, bien des crimes n'en seraient-ils pas empêchés? Mais pourquoi fuir le péché, si la mort aboutit au néant, ou si un sauveur tout-puissant efface toute culpabilité et nous libère, sans coopération ni effort de notre part, tant vis-à-vis du Souverain Juge que vis-à-vis de notre conscience qui en est l'émanation? Ces deux échappatoires ne sont-elles pas, pour un grand nombre, un encouragement au mal plutôt qu'elles ne lui sont un frein? Avec la responsabilité personnelle et collective, telle que l'enseigne le spiritisme; avec la nécessité de subir toutes les conséquences de ses actions, tout change. Quand on saura que la sanction de la loi est fatale, bien que l'amour de Dieu demeure, et que la faute retombe toujours sur celui qui l'a commise, alors on réfléchira et on se gardera. Pas de barrière plus sûre contre le mal moral que la vérité!

Le spiritisme donc maintient debout, absolument, sans atténuation d'aucune sorte — que la miséricorde divine — l'idée de justice, d'expiation et de réparation nécessaires et personnelles. Il est une source de consolations intimes et profondes pour les cœurs affligés. Grâce aux faits sur lesquels il se base, et sans lesquels il ne serait pas, il possède, d'autre part, une puissance de conversion qui fait actuellement défaut

au catholicisme non moins qu'au protestantisme. On veut voir pour croire. Aussi beaucoup de ceux qui, à tort ou à raison, se sont détournés de la foi aux choses spirituelles, telles qu'on les leur avait enseignées dans leur jeunesse, y reviennent-ils par l'étude attentive des phénomènes et de la doctrine du spiritisme. Ce sont autant de victimes — et elles se comptent par milliers et par centaines de milliers — arrachées au matérialisme desséchant et triomphant, ainsi qu'au pessimisme qui a sa source en lui. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour lui mériter l'approbation et la considération de tous ceux — sans préventions ni préjugés — qu'inquiète l'état présent des esprits et des choses, et qui s'effraient des grondements sourds et menaçants sous l'explosion desquels, si l'on n'y porte un prompt remède — qui ne saurait être que d'ordre moral — la civilisation tout entière risque de sombrer en un cataclysme irrémédiable ?

Federação Espirita do Paraná
ACERVO DA BIBLIOTECA

TABLE

Pages

PRÉFACE..... VII

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Considérations générales. — Dangers possibles des recherches psychiques. — Les forces qui agissent sur nous. — Les causes des phénomènes. — Conséquences morales. — Le médium et les assistants. — Les faits sont doubles : physiques et intellectuels. — Suggestion. — Contrôle. — Evolution. — Conscience subliminale. — Observations..... 1

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Les savants et les phénomènes. — L'investigation. — Pourquoi les hésitations des hommes de science ? — Des sens et de leur portée. — Des jugements portés sur les choses. — Expérience sur le goût, l'odorat, l'ouïe. — Daltonisme. — Hallucinations. — Que sont-elles ? — Photographie de l'hypnotiseur sur une carte blanche. — Hallucination négative. — Transmission des sensations du magnétiseur au sujet. — De la lumière de l'aimant. — De la suggestion spirituelle. — De la vision de l'esprit. — De l'illusion..... 41

TROISIÈME CONFÉRENCE

Faits spontanés et provoqués ; bienfaisants et malfaisants. — Matérialisme et spiritisme. — Superstition. — Hallucinations véridiques ; télépathie entre vivants. — Théories

explicatives. — Difficultés. — Apparitions coïncidant avec la mort. — Apparitions *post mortem*. — Conclusion qu'elles comportent 82

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Somnambulisme. — Nouvelles apparitions. — Dédoublement. — Apparitions sensibles aux animaux. — Pressentiments. — Du rêve. — Rêves prophétiques 124

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Groupe d'études. — Les personnes. — La table. — Le mouvement de la table et ses causes. — L'intelligence et la volonté. — Ce que dit la table. — Ce qu'il en faut conclure. — Travers à éviter. — Discussion des causes du phénomène. — Choix à faire entre les faits..... 167

SIXIÈME CONFÉRENCE

Médiums écrivains. — La médiumnité est de tous les âges. — Ses différents degrés de développement. — Les résultats obtenus. — Les objections scientifiques. — Autres faits 203

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Communications multiples et simultanées par le même médium. — Écriture directe. — Écriture sur et entre ardoises. — Médiums à incarnations. — Pour et contre. — Dans les Cévennes. — En Suède. — Dans les maisons d'aliénés. — Chez les spirites..... 246

HUITIÈME CONFÉRENCE

Médiumnité auditive. — Comment se garder de la mauvaise foi. — Action de la parole et de la pensée sur l'organisme. — Auto-suggestion ; suggestion étrangère — humaine ou

spirituelle. — Médiums guérisseurs. — La matière inerte. — Pénétration de la matière par la matière. — Disparition d'objets. — Apports d'objets. — Hypothèses explicatives 285

NEUVIÈME CONFÉRENCE

L'électricité. — La foudre en boule. — Feux follets. — Feux St-Elme. — Lumières mystérieuses dans les réunions spirites. — Charbons ardents rendus inoffensifs. — Notre ignorance pour l'explication du phénomène. — Les boules lumineuses et les coups frappés sur la table. — Les phénomènes d'ordre naturel et ceux du spiritisme. — L'intelligence qui est en eux. — Photographies électriques et photographies spirites. — Récapitulation..... 359

DIXIÈME CONFÉRENCE

La matière. — Causes internes de nos sensations; causes externes. — Erreurs des sens. — Matérialisations partielles : écriture entre ardoises; empreintes dans le plâtre, la paraffine ou la farine; mains matérialisées et moulées. Les causes. — Matérialisations complètes. — Conclusion..... 359

ONZIÈME CONFÉRENCE

Quelques mots sur la philosophie du spiritisme..... 402

Federação Espirita do Paraná

ACERVO DA BIBLIOTECA

GENÈVE. — IMPRIMERIE ROMET, 26, BOULEVARD DE PLAINPALAIS